





**Le Narcissisme,  
névrose d'une époque**

Du même auteur

*Manifeste du parti ouvrier,*  
Éditions Publibook, Essai, 2014

Robert Bibeau

**Le Narcissisme,  
névrose d'une époque**

Étude psychologique de cas

**Publibook**

Retrouvez notre catalogue sur le site des Éditions Publibook :

<http://www.publibook.com>

Ce texte publié par les Éditions Publibook est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Éditions Publibook  
14, rue des Volontaires  
75015 PARIS – France  
Tél. : +33 (0)1 53 69 65 55

IDDN.FR.010.0120348.000.R.P.2015.030.31500

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2015







# 1. Le retraité

Vingt heures passées, cette journée de travail ne finira donc jamais ! Je m'apprêtais à ranger mes effets quand on frappa à la porte de mon cabinet. À cette heure, Sabrina s'était déjà éclipsée et ce client avait pris la liberté d'entrer sans être annoncé. Je répondis machinalement, entrez ! Un homme bien campé, à l'allure joviale, polie, le keffieh en écharpe, entra et s'excusa.

« Monsieur Jean Mayrand, lança-t-il ? Il n'y avait personne à la réception. Je me suis permis de frapper, j'ai besoin de vous parler, de discuter avec quelqu'un qui puisse m'aider à comprendre, à faire le ménage dans mes idées. »

J'aime les gens directs, qui ne tournent pas autour du pot avant d'exposer le motif de leur visite.

« Asseyez-vous, monsieur. Quel est votre nom déjà ?

— Claude Larivé. J'habite l'immeuble, j'ai aperçu les coordonnées de votre cabinet à l'entrée.

— Que puis-je faire pour vous, Monsieur Larivé ?

— Depuis un an que je suis à la retraite, je suis anxieux, stressé. Pourtant ma vie est moins compliquée qu'avant. Je suis en révolte contre ce coup de vieux. Pour moi, la retraite c'est vieillir un peu. Peut-être que des antidépresseurs m'aideraient à retrouver la sérénité. »

Voilà, me dis-je, un homme qui aimerait bien exposer ses prodromes, s'imaginer une diathèse et un diagnostic, élaborer la thérapie et rédiger la prescription.

« Patience, Monsieur Larivé, je vais commencer par vous ouvrir un dossier, puis ensemble, nous allons établir le rythme

de nos rencontres afin de faire le point sur vos malaises, établir les faits et vos sentiments vis-à-vis ces faits, et ensuite déterminer si des antidépresseurs sont le meilleur remède au mal que nous aurons identifié. ».

L'homme aux yeux bleus obtempéra, se détendit soudainement, s'allongea sur le divan et se montra disposé à se raconter.

Cette alternance de comportements anxieux et avenants, agressifs puis amènes me rappela que le psychanalyste Sigmund Freud avait bien décrit l'inconscient et la psyché masculine, bien cernée le complexe d'Œdipe, la névrose narcissique, les pulsions libidinales, le principe de plaisir et la pulsion de répétition, tels que vécus par l'homme, mais pourquoi avait-il laissé entendre que la psyché féminine n'était qu'une variante de la psyché masculine, une psychologie incomplète, atrophiée, « féminisée », sous-produit de celle du mâle ? Pourquoi laisser croire que toutes les femelles convoitent le pénis de l'âne et désirent se métamorphoser en homme ? Christiane Olivier, Françoise Dolto et d'autres psychanalystes féministes ont eu raison de protester et de souligner que la psyché féminine est tout aussi originale et complexe que celle de l'homme, que celle de cet homme assis devant moi prêt à se raconter.

Quant à moi, il me semble qu'il n'existe qu'une seule psyché, la psychologie des profondeurs de l'homo sapiens. À l'origine, tous les embryons sont féminins ; devenus fœtus, la fille et le garçon héritent du même bagage génétique. Au fur et à mesure de leur développement, d'enfant à adolescent, puis d'adolescent à adulte, chacun développe certains aspects que l'on qualifie de féminins ou de masculins, tout en possédant toutes les autres caractéristiques de l'homo sapiens, particularisées selon la lignée ou l'ascendance génétique. Une fille développe moins certains aspects que l'on qualifie de masculins, car ces attributs sont moins sollicités chez elle. Elle développe davantage certaines aptitudes et attitudes pour des raisons d'environnement social et à cause du rôle qu'on lui assigne dans nos sociétés patriarcales. Pour le garçon, c'est l'inverse ! Le contexte social et familial amène chacun à développer plus fortement certaines qualités particulières de la

psyché, au détriment d'autres traits qui demeurent atrophiés. Les rêves servent à exhumer ces aspects sous-développés de la psyché.

« L'homme confiant en sa virilité accepte l'idée qu'il possède des qualités soi-disant féminines, comme la femme admet qu'elle porte des éléments masculins en elle, explique Guy Corneau (2004, p. 53). Si la différenciation n'a pas été proprement établie, un individu risque de passer sa vie à prouver qu'il est différent du sexe opposé en exprimant sa différence par un comportement ultra féminin ou ultra masculin. »

Au total, chaque personne a donc des traits de caractère masculins et des traits de caractère féminins, et l'assemblage particulier à un individu donne forme à une personnalité au caractère singulier. Carl Gustav Jung (1996) en est venu à la conclusion que la contrepartie sexuelle, celle qui en chacun de nous a été réprimée en raison de notre genre manifeste, continuait de vivre en nous sous les traits d'une personne de sexe opposé, qu'il appelle l'*ombre* de la *persona*<sup>1</sup>. Je reviendrai parfois sur l'*ombre* de la *persona* de nos personnages.

La psychologie jungienne fait intervenir l'inconscient à travers le concept d'*ombre*. Selon Jung (1996), l'*ombre* est notre face cachée, l'envers de notre personnalité. Une personne qui se présente comme pacifique a refoulé en son *ombre* la part de violence inhérente à tout être humain. Tous les côtés sombres, refoulés, sont relégués dans l'inconscient et constituent l'*ombre*

---

<sup>1</sup> Dans sa psychologie analytique, Carl Gustav Jung (1996) a repris ce mot pour désigner la part de la personnalité qui organise le rapport de l'individu à la société, la façon dont chacun doit plus ou moins se couler dans un personnage socialement prédéfini afin de tenir son rôle social. Le Moi peut facilement s'identifier à la *persona*, et conduit l'individu à se prendre pour celui qu'il est aux yeux des autres et à ne plus savoir qui il est réellement. Dans ce cas la *persona* de Jung est proche du concept de faux self de Donald W. Winnicott. Il faut donc comprendre la *persona* comme un « masque social », une image créée par le Moi, qui peut finir par usurper l'identité réelle de l'individu. Source : Wikipedia. Page web consultée le 1.07.2011. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Persona\\_\(psychologie\\_analytique\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Persona_(psychologie_analytique)).

une part réelle de notre système caractériel. Par ailleurs, nous avons tous tendance à projeter notre *ombre* sur les autres et à vivre par procuration. Par exemple, le côté spontané et frondeur d'une personne peut fasciner l'individu réfléchi, rigide, timide et empesé qui se maîtrise en permanence. Il pourra ainsi vivre par procuration, à travers cette personne différente, cette facette cachée de lui-même. Jung affirme qu'un homme sera attiré par une femme qui incarne sa propre dimension féminine (*anima*) ; la partenaire agira alors comme un révélateur d'aspects enfouis en lui-même, et vice-versa. Quand ces traits de caractère prennent vie et se concrétisent dans la figure d'une autre personne attirante, qui sera objet d'amour, d'« amour objectal », alors elle devient votre complétude, votre *alter ego*, votre miroir narcissique, qui vous ressemble, mais à l'envers.

\* \* \*

À ses manières polies, discrètes, presque féminines, j'avais confusément le sentiment que cet individu cherchait à établir cette différence et à réconcilier son **Moi** masculin avec son **Moi** féminin<sup>2</sup>. Je pressentais qu'il y avait là un premier niveau d'investigation. Un deuxième niveau d'investigation, requis pour réaliser une étude de cas psychologique, consiste à établir la part d'*acquis* et la part d'*appris* dans le développement du caractère étudié.

La personnalité est le résultat d'une interaction complexe où les deux faisceaux de facteurs s'enchevêtrent. L'accord se fait chez les chercheurs pour dire qu'une personnalité est le produit complexe de prédispositions innées transmises par l'hérédité et l'influence de l'environnement social qui agissent dès les premiers jours sur le bébé, voire avant sa naissance. Le fait de tenir compte de l'inné (acquis) ne signifie nullement que l'on nie l'influence déterminante de l'environnement (l'appris) ni que l'on rejette le libre arbitre que chacun possède, d'orienter sa vie et son développement personnel. Mais nous verrons qu'il est justement requis de bien connaître ses antécédents et de bien

---

<sup>2</sup> Le **moi** pronom sera écrit ici sans majuscule, le **Moi** sujet conscient, sujet pensant, sera écrit avec une majuscule.

comprendre son environnement culturel pour user délibérément de son libre arbitre, sinon les protagonistes du drame humain risquent de n'être que les polichinelles d'un théâtre de Panurge.

L'étude de Livesley démontre que l'*hérédité* joue un rôle important (plus de 45 % d'influence) pour les attributs caractéristiques suivants : le *narcissisme* (besoins d'admiration, d'attention, du regard de l'autre, d'approbation = 64 %) ; les *problèmes d'identité* (sentiment chronique de vide, d'échec, image de soi instable, pessimisme = 59 %) ; la *dureté* (manque d'empathie, égocentrisme, mépris des autres, sadisme = 56 %) ; la *recherche d'excitation* (érotique ou situationnelle = 50 %) ; l'*anxiété* (49 %) ; l'*instabilité émotionnelle* (49 %) ; la *suspicion paranoïaque* (48 %)<sup>3</sup>. On aura noté que plusieurs de ces troubles caractéristiques se rencontrent parmi les narcissiques et les gens souffrant de bipolarité (troubles maniacodépressifs, disaient-on auparavant). Or, il est de notoriété que les symptômes de la *bipolarité* sont, eux aussi, héréditaires<sup>4</sup>.

Le caractère de Claude, comme celui de n'importe quel autre individu, résulte donc de la confrontation de différents aspects de sa personnalité, l'inné et l'acquis masculin d'abord, et l'inné et l'acquis féminins ensuite. Il se pourrait que le côté féminin de son caractère paraisse ici plus cynique, plus colérique, plus racleur, plus rancunier, plus amoral, plus narcissique, alors que le côté masculin vous paraîtra plus posé, plus sérieux, plus philanthropique, plus innocent et plus attachant. Prenez garde aux

---

<sup>3</sup> Rapporté par François Lelord et Christophe André (2000, p. 325).

<sup>4</sup> La **bipolarité** ou psychose maniacodépressive se manifeste par des accès de la *manie*, soit par des accès de mélancolie, soit par les deux, avec ou sans intervalles d'apparente normalité. Modèle de la maladie endogène, voire héréditaire, cette psychose correspond à une dissociation de l'économie du désir de celle de la jouissance; totalement confondu à son idéal dans la manie, le sujet se réduit à l'objet du désir dans la mélancolie. La culpabilité du mélancolique bipolaire est différente de celle des autres, elle vise l'être même du sujet. Perte du sentiment de l'impossible, on croirait voir et entendre un enfant tout-puissant. Entreprise audacieuse, fronde, ce névrosé veut faire participer ses semblables à ses activités ou à ses révoltes et abolition du sentiment d'altérité. Dictionnaire de la psychanalyse (1993, p. 227).

préjugés : comme on le verra bientôt, les deux côtés de sa psyché (côté clair – côté obscur) se sont développés simultanément et conjointement et se sont trompés mutuellement. Selon moi, ils ont commis l'adultère l'un envers l'autre, l'un avec l'autre... par personnages interposés. Son côté masculin, son *animus*, son penchant premier, se présentera sous un jour favorable (il a l'avantage de rédiger la chronique), alors que son côté féminin, son *anima*, celui qui lui est moins connu, le plus mystérieux et donc le plus inquiétant pour lui, sera présenté sous un jour défavorable par l'homme qu'il est. Sa misogynie entache l'ensemble de son récit. Je m'excuse à l'avance auprès des lecteurs, dont le côté féminin à prévalence. Elles imagineront chacune, j'en suis assuré, une façon différente de présenter cette étude de cas et ces différents systèmes de défense caractériels.

\* \* \*

Quand il fut allongé sur mon canapé, Claude entreprit aussitôt de me raconter sa vie tourmentée.

« Je ne suis plus très jeune professeur Mayrand, mes nuits sombres s'écoulaient tristement, mon sommeil est envahi de cauchemars furtifs. Il y a une année, par une glaciale nuit de février, j'ai rêvé profondément et je me suis réveillé en sueur au beau milieu de l'obscurité. Sitôt rendormi, le rêve reprit exactement là où je l'avais conscrit, et il en fut ainsi pendant quelques nuits jusqu'à la fin de cette tragédie. C'est cette vision en chapelet, telle une litanie de joies et de souffrances que je voudrais vous raconter et que j'aimerais que vous interprétiez pour moi afin de m'exorciser. J'ai l'impression que tous les personnages de ce songe sont fictifs si ce n'est qu'ils reflètent différentes facettes de ma personnalité, chacun à leur gré. Toute ressemblance avec des personnes que vous connaissez serait pure fatalité.

Cet exercice de relation est pour moi une forme d'introspection. Vous décrire mes sentiments me permet de les rationaliser, de maîtriser mon émotivité, de mettre de l'ordre dans mes pensées. J'ai toujours espoir que ma raison me protégera de ma passion. Au lieu de me laisser malmener par mes

émotions je les bride, je les mets sous la coupe de ma raison, et ainsi je ne m'interdis pas de ressentir, je sais que l'on survit à l'amour déçu et au bonheur perdu qui s'accommodent trop souvent de la peur et de la douleur, car je ne saurais vivre en léthargie par crainte du châtement, tel un impie.

Voici le récit de cette allégorie. Dans ce rêve, je m'étais mis en tête de porter secours à Fatima, mon égérie, mais celle-ci, comme la plupart des nymphes, croit qu'elle n'est pas malade et qui n'est pas malade ne peut guérir. »

Il était plus facile pour Claude de me raconter son histoire en se faisant accroire qu'il avait rêvé. Pour ces premiers entretiens, il m'était indifférent que M. Larivé dissimule sa vérité sous des personnages inventés.

« Monsieur le Professeur, j'ai rêvé que j'avais noué une relation sulfureuse avec une belle musulmane rencontrée au hasard de mes pérégrinations. Au début de ce rêve, je crois bien que je cherchais à endiguer mon émotivité, à m'en préserver. Dire et décrire constitue pour moi un mécanisme de défense caractériel. Au début, Fatima, c'est le nom de cette musulmane, semblait perturbée, émotionnellement instable, infantile malgré les années qui marquaient son corps sans flétrir sa beauté. J'ai toujours été sensible à la beauté. Elle semblait très enthousiaste et, dès les premières rencontres, elle m'aspergeait de ses incantations, de ses « Je t'aime » qui vous font grandir, exaltent votre narcissisme et vous paraissent suspects. C'est probablement la raison pour laquelle l'écho dans ma tête répondait bien malgré moi : « Moi non plus ». Trop aisé à obtenir, trop facile à circonvenir, pensais-je secrètement en songeant aux paroles de la chanson de Desjardins « Je dois être le vrai portrait d'ton père. Pourquoi coucher avec un homme t'haï ? Cou'donc, tu m'aimes-tu ? »<sup>5</sup>.

« J'ai donc entrepris de colliger mes pensées afin d'analyser nos personnalités respectives et ainsi comprendre ou expliquer

---

<sup>5</sup> Richard Desjardins (2003). *Tu m'aimes-tu ?*  
<http://www.youtube.com/watch?v=-l3Rljwsr2Q>.

son engouement et le mien au demeurant. J'ai poursuivi la transcription de ces rêves même après notre rupture tragique. Si vous le permettez, professeur Mayrand. Je voudrais les partager avec vous. Je ne suis ni Prométhée ni psychiatre ; pourtant, cette activité d'observation, d'analyse, de lecture et d'écriture a constitué pour moi presque une thérapie. Éric Bernes (2001) et Claude Steiner (1978) ne disaient-ils pas que « nous sommes tous thérapeutes, tous le psychologue d'un seul patient... soi-même »<sup>6</sup>.

J'acquiesçai de la tête, lui intimant de poursuivre sa narration.

« Il faut dire qu'au moment où j'ai rencontré Fatima j'étais à un tournant de ma vie, effrayé par la retraite qui s'annonçait, par le calme, le silence et la solitude que j'appréhendais et qui me forceraient à me regarder vieillir. Les camarades de bureau disparus, je m'interrogeais sur mon avenir : comment occuper ce temps qui risquait de s'avérer pesant ?

Et voilà que le ciel de mes rêves m'inspirait Fatima avec ses fesses de négresse, sa poitrine gigantesque, son sourire de tristesse, ses lèvres en pincette, ses yeux de sauvagesse. Une femme attentionnée et chaude qui me couvrait de son regard affamé, quémandant l'affection tel un nourrisson. Moi qui débordais de tendresse, il me semblait que nous avions besoin l'un de l'autre, que nous étions faits l'un pour l'autre ; elle attestait partager mon appétit, rien d'étonnant, la *cathexis* était de la partie. Imaginez un homme la cinquantaine avancée, rencontrant une très belle femme dans la quarantaine, qui lui dise : « Je t'aime », « Je te veux nu, déshabille-toi et couche-toi là, je t'interdis de te lever avant que j'aie fini de te dévorer. »<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> Éric Berne (2001) était psychiatre et il fut le concepteur de la théorie et de la méthode thérapeutique de l'analyse transactionnelle (AT). Claude Steiner (1978) fut un ami et un collaborateur d'Éric Berne à l'Université Berkeley. Je présente en annexe quelques concepts fondamentaux de l'analyse transactionnelle.

<sup>7</sup> « Le sentiment d'amour est une émotion qui accompagne l'expérience de la *cathexis*. Investissement de l'énergie psychique à



Imaginez-vous recevoir des écrits enflammés intitulés « Quand ferons-nous l'amour ? Je n'en peux plus de te désirer ». Imaginez un homme d'âge mûr passant près d'un boisé où sa jeune maîtresse l'amène folichonner dans chaque fourré. Songez à ce pauvre hère forcé de baiser dans un canot à la dérive sur le fleuve, sous la tente par 30 degrés centigrades au milieu d'un camping et sur la banquette d'une auto dans un stationnement de resto comme deux ados. J'aurais fait des bassesses pour être toujours la proie de cette tigresse, c'est pire que l'ivresse d'une caresse, c'est l'obsession de vos pensées quotidiennes dont vous ne voulez surtout pas vous libérer. Quel doux esclavage ! Vous vous demandez soudain comment vos camarades de travail parviennent à survivre sans cet élixir de jeunesse. Et pourtant, je savais en mon for intérieur que son cœur était un « étroit » et ses yeux un carrefour. Mais que voulez-vous, comme dit la chanson, quand j'aime une fois, j'aime pour toujours<sup>8</sup>.

Pourquoi ai-je rêvé d'adultère avec une étrangère ? Pourquoi ce fantasme pour une aventurière ? Pourquoi ai-je imaginé ma maîtresse sous les traits d'une musulmane ? C'est probablement le résultat de mon travail au sein de cette communauté à la défense de leurs droits bafoués. Je côtoie quotidiennement ces femmes et ces hommes courageux qui suscitent mon admiration, dont la culture et les mœurs m'intriguent et me

---

une représentation ou à un objet. La *cathexis* est un processus par lequel un objet devient important pour l'un des partenaires de la relation. Une fois cathecté, l'objet, communément appelé « objet aimé », est investi de notre énergie comme s'il faisait partie de nous mêmes, et la *cathexis* est la relation qui s'établit entre nous et l'objet aimé. Décathecter signifie détacher son attention de l'objet aimé de telle sorte qu'il perd son importance à nos yeux. Lorsque nous affirmons que l'amour est un sentiment, nous confondons *cathexis* et amour. Nous pouvons cathecter pour un temps prolongé ou limité plusieurs objets ou un seul et nous pouvons décathecter tout aussi rapidement, mais nous ne pouvons aimer avec autant de célérité. » Peck, S. (1987, p. 125).

<sup>8</sup> Richard Desjardins (1990). *Quand j'aime une fois*. [http://www.youtube.com/watch?v=au2ncC\\_3MZo](http://www.youtube.com/watch?v=au2ncC_3MZo).

passionnent. Quoi qu'il en soit, je vous assure que le côté masculin (*animus*) de ma personnalité a besoin de séduire et de croire qu'il n'est pas si âgé que vous pourriez l'imaginer. Se peut-il que mon chromosome masculin se soit épris de mon chromosome féminin (*anima*) ? Peut-on imaginer chimère plus narcissique que celle-là, M. Mayrand ? Enfin, je me remémore cette superbe renarde que j'aimais tant ; je la revois nue, grasse, ronde et belle comme si elle était là devant moi en ce moment. »

— Calmez-vous, et permettez un aparté, Monsieur Larivé. En vue d'analyser le matériel que vous me transmettez, je vais utiliser sept méthodes d'investigation afin de vérifier si chacune d'elles me permet de mieux comprendre et de mieux interpréter votre système de défense caractériel et celui des autres personnes que vous me présenterez. Je ne ferai place aux principes de ces différentes approches que dans la mesure où je les jugerai prolégomènes et utiles à notre compréhension. À la fin de cette séance, je vous remettrai une liste de quelques ouvrages dont je vous recommande la lecture<sup>9</sup>.

Ce patient était venu me consulter, mais en réalité il souhaitait que j'analyse Fatima, sa maîtresse, et c'est d'elle et de leur relation mouvementée qu'il m'entretiendra tout au long de nos rencontres. Dans la suite de l'étude, j'identifierai *Fatima* comme le sujet, *Élame* sera son mari ; *Isabelle* sera la femme de Claude ; *Akim* le cousin adultère ; *Atef*, le beau-frère adultère ; *Mohamed* le Libyen adultère ; *Fakir* l'algérien adultère et *Claude* le dernier amant... en attendant le suivant<sup>10</sup>.

---

<sup>9</sup> J'ai privilégié l'approche *biologique* Vincent (2004) ; la *psychologie analytique* de Jung (1996) ; l'approche *psychanalytique* de Freud (1998) ; l'*analyse structurale et transactionnelle* de Bernes (2001) ; l'approche *cognitive* de Beck (2005) ; l'approche *bioénergétique* de Reich (1992) et de Lowen (1985) ; la *thérapie primale* de Janov (1978). Je présente quelques notions et quelques caractéristiques de chacune de ces approches en annexe.

<sup>10</sup> Prendre note que les citations de **Fatima**, ses paroles ou ses écrits, sont mises en retrait et placées entre parenthèses. Ces extraits sont tirés de documents ou de témoignages. Lorsque **Claude** est cité, ses propos sont placés entre parenthèses sans retrait. Quant à mes propos personnels, ils ne sont jamais mis en retrait et jamais placés entre

J'ai immédiatement observé que le côté masculin (*animus*) du système de défense caractériel de Claude demande à disséquer et à objectiver les événements émouvants, les joies et les peines afin d'en faire des objets d'étude quasi extérieurs à lui-même pour ainsi se protéger de leur adversité alors que le côté féminin (*anima*) de son système de défense le protège en le coupant de ses sentiments : viennent ensuite comme on le verra, la honte, la révolte, la colère, la déprime et la fuite en avant.

Lors de l'analyse de caractère d'un sujet d'origine magrébine, issu d'une culture passablement différente de la nôtre, il est important que l'intervenant demeure attentif au processus de projection<sup>11</sup>. Certaines attitudes doivent être observées à la lumière des mœurs en vigueur dans la culture d'origine et non pas selon les injonctions en vigueur dans la culture occidentale. Je me suis donc consciencieusement documenté sur la société arabe. Un problème de projection s'est posé au cours de l'analyse à propos de l'interprétation des relations sentimentales que Fatima entretenait avec ses pairs arabes et avec Claude, un occidental dit de « souche », expression que je n'affectionne pas particulièrement, mais que j'utilise ici pour faciliter la compréhension. Ce n'est qu'en contrant le phénomène de projection et en analysant les matériaux recueillis à la lumière des conceptions théoriques fondamentales de chacune des approches psychologiques retenues que j'ai pu comprendre l'énigme des réactions passives – agressives (passives – féminines) de Fatima.

Une seconde mise en garde s'impose. J'aurais pu analyser les matériaux que Claude m'a transmis en m'appuyant sur une prémisse forte de la psychanalyse freudienne, à savoir que l'on ne peut se fier à l'interprétation directe que le sujet propose de

---

parenthèses. Évidemment, **les citations d'auteurs sont parfois placées en retrait et toujours placées entre parenthèses** et la source est indiquée comme suit : « Citation » Beck (2005, p. 11).

<sup>11</sup> Une **projection** est un mécanisme de défense caractériel par lequel le sujet voit chez autrui des idées, des affects (désagréables ou méconus) qui lui sont propres.

ses conversations, de ses actes et de ses sentiments. Chez les freudiens il faut toujours imaginer un deuxième niveau d'interprétation où chercher les motifs cachés derrière les paroles spontanées, le motif élucidé, la souffrance dont l'individu cherche à se préserver, l'angoisse et la culpabilité qu'il cherche à fuir. Donc, si Claude et Fatima disent qu'ils ne se sentent pas coupables, c'est fort probablement qu'ils se sentent coupables, diront les freudiens. Si Fatima dit qu'elle est amoureuse, il faut demeurer sceptique et chercher s'il n'y a pas anguille sous roche. J'ai préféré une autre approche psychologique qui propose de porter foi à ce que l'individu affirme et à la validité des jugements qu'il porte sur lui-même, quitte dans certaines circonstances (invraisemblance ou anachronisme) à valider ces jugements en les soumettant à une vérification croisée de témoignages et d'interprétations. C'est ce qui fonde ma décision de faire appel à différentes approches analytiques.

En psychologie deux procédés d'investigation sont possibles. D'une part, la méthode par induction qui consiste à découvrir la règle qui régit le caractère en s'appuyant sur l'examen progressif des affects. À partir des matériaux que sont les attitudes et les comportements, le plus souvent singuliers, on induit une hypothèse générale, les indices devenant des balises pour établir une proposition de structure de défense caractérielle globale. L'autre approche procède par déduction et par syllogismes discursifs, c'est-à-dire qu'à partir d'une hypothèse générale prise pour prémisses – une structure caractérielle pouvant correspondre aux cas étudiés – le chercheur examine les attitudes et les comportements et en déduit en vertu de règles logiques une suite de propositions et une conclusion qui confirment ou qui infirment son hypothèse de départ. Il est toutefois difficile de séparer complètement la méthode inductive de la méthode déductive. Un mouvement incessant de va-et-vient entre ces deux procédés assure généralement la progression de l'étude de cas.

Je retiendrai ici la méthode déductive. Des propos que Claude m'a transmis, je déduis que la structure caractérielle narcissique devrait permettre d'expliquer son comportement et celui de Fatima. Cela constitue mon hypothèse de départ. Je

présente donc les attributs de ce caractère – système de défense caractérielle – afin que l'on soit à même d'évaluer chacun des artéfacts, chacun des matériaux, chacun des faits, chacun des propos et des écrits que l'on m'a transmis, que je rapporte, que j'analyse et que j'interprète ici.

\* \* \*

Selon la légende grecque, *Narcisse* dédaignait l'amour des nymphes, notamment l'amour de la nymphe *Écho*, pour se consacrer au culte de sa propre image que lui renvoyait le miroir d'un étang. On imagine la fatuité, la tristesse et le désespoir d'un individu astreint à s'auto admirer. Car si dans la légende *Narcisse* choisit de dédaigner l'amour des nymphes, dans la vie de tous les jours le narcissique ne choisit pas de refuser l'amour. Il est convaincu que cet amour ne lui est pas offert, ne lui est pas accessible et par dépit, faute de mieux, il s'investit en tant qu'objet de son propre amour. Comme il ne s'apprécie généralement pas et qu'il dissimule sous un fard de fatuité son manque d'amour-propre, il tente de se donner quelque chose qu'il ne possède pas, qu'il ne connaît pas. C'est pour cette raison que, dissipé le charme premier de la séduction narcissique, les gens qualifient habituellement les déviants narcissiques de monstres d'égoïsme.

Freud (1913) dans l'article *Totem et Tabou*, insiste sur le fait que l'homme reste toujours narcissique dans une certaine mesure même après avoir trouvé pour sa libido des objets extérieurs. Il en est de même pour la femme, serais-je tenté d'ajouter. Selon Freud, le narcissisme est avant tout l'investissement libidinal du Moi. Il distingue le narcissisme primaire et le narcissisme secondaire. Si le narcissisme primaire est compris comme un état précoce où l'enfant investit toute sa libido sur lui-même, le narcissisme secondaire serait l'intériorisation d'une relation avec la mère ou avec le père et constituerait l'un des fondements essentiels du psychisme, comme le montrent les états découlant de la carence de cet amour. Les freudiens soulignent que le narcissisme secondaire représenterait l'amour de la mère introjecté par l'enfant qui, une fois séparé d'elle, conscient de son indépendance et de son alté-

rité, s'aimera tel que sa mère l'aura aimé, c'est-à-dire qu'il ne pourra s'aimer (narcissiquement) que comme il aura été aimé. « Aime les autres comme tu t'aimes toi-même » dit la maxime, en supposant que l'individu s'aime ne serait-ce que parce qu'il prend soin de lui-même.

Le caractère « narcissique histrionique » est une structure de défense caractérielle que l'on rencontre plus souvent chez la femme que chez l'homme, alors que le caractère « phallique narcissique » qui lui est apparenté se rencontre chez l'homme. Je pose l'hypothèse que Fatima est de caractère narcissique histrionique et Claude de caractère phallique narcissique. On retrouvera en annexe une description des plus importants « stigmates » qui permettent de reconnaître ces caractères chez un individu<sup>12</sup>.

Lorsque l'archétype du Soi – *l'antémémoire* –<sup>13</sup> qui est partie de l'inconscient réactivé selon le topique freudien adapté par Carl Gustav Jung (1996) décide de travailler la personnalité, les conditions d'enfance qui serviront à la réactivation du Soi se trouve dans la dynamique familiale. Souvent, sinon toujours, l'enfant narcissique est le préféré de l'un des deux parents et cela fonctionne mieux si c'est le favori du parent de sexe opposé. Il faut qu'au départ cet enfant ait une place spéciale dans la famille pour que l'orgueil narcissique s'active<sup>14</sup>.

L'enfant est aimé de façon exagérée par un des deux parents qui, en général, projette sur lui une image idéale comme compensation aux insatisfactions émotionnelles inconscientes. C'est l'enfant gâté, adulé, « la fille à papa » ou « le garçon à maman ». Il est important et il le sent ainsi, tout comme les autres

---

<sup>12</sup> Voir le texte sur les stigmates du narcissisme en annexe IX.

<sup>13</sup> L'**antémémoire** est la mémoire historique, la mémoire profonde héritée du passé familial. Carl Gustav Jung (1996) utilise le mot **Soi** pour identifier une personne au delà de ce qu'elle se perçoit. Le Soi est une instance du topique qui regroupe le conscient et l'inconscient.

<sup>14</sup> Sigmund Freud (1998) a créé les **topiques** pour expliquer le fonctionnement de l'esprit humain. Ces modèles emploient une désignation spatiale que l'on peut décrire comme rendant compte du conflit psychique.

enfants perçoivent cette préférence. Cet amour peut parfois être étouffant, l'enfant ressentant les attentes inconscientes à son endroit et tentant de les satisfaire pour conserver sa place. L'enfant a ainsi très tôt une fausse expérience de l'amour. Cette distorsion sera la base d'un ensemble de comportements, dont la récupération de l'énergie amoureuse à des fins égoïstes. L'enfant sent que pour conserver sa position de pouvoir il doit plaire à ce parent et le satisfaire. Cet enfant apprend très tôt la dynamique de la séduction. S'il se conforme aux désirs de ceux qui ont le pouvoir, il consolidera sa place de favori et donc son auréole de puissance.

Toute relation humaine deviendra pour cet enfant une dynamique de combat et de pouvoir, de domination ou de résistance. Il apprend très tôt à performer, à séduire, à manipuler et à donner une image autre de lui-même que ce qu'il est vraiment. Être lui-même, c'est dangereux parce qu'il pourrait être imparfait, donc décevoir et perdre le pouvoir que ce parent lui concède. Il apprend ainsi à se comporter en fonction des autres, son père, sa mère, son frère, son cousin, plus tard son professeur, son beau-frère, son mari, son amant, etc. C'est ce qui rend cet enfant, devenu adulte, obéissant par moment et révolté à d'autres moments. Très tôt, ce personnage perd contact avec lui-même et scinde son corps de son esprit (schizoïdie). Il ne sait plus qui il est exactement et perd confiance en lui-même. Au début, cet enfant perçoit qu'il joue un rôle, puis avec le temps il se prend au jeu et nie qu'il joue un rôle. Il finit par croire à ses fabulations pour séduire et pour manipuler. Il est prisonnier de la construction de l'idéal du Moi qu'il s'est forgé<sup>15</sup>.

Un peu plus tard cet enfant expérimente la trahison. Il grandit et devient plus autonome et le parent sent qu'il n'est plus le même et commence à s'en désintéresser. Cela se produit souvent à l'enfance ou au début de l'adolescence. L'enfant

---

<sup>15</sup> **L'idéal du Moi**, instance psychique du deuxième topique freudien qui choisit parmi les valeurs morales et éthiques requises par le Sur-moi celles qui constituent un idéal auquel le sujet aspire. L'idéal du Moi régule la structure imaginaire du Moi et régit les conflits avec ses semblables. L'idéal du Moi s'apparente dans la névrose au Moi irréel.

commence physiquement à ressembler à un adulte et le parent de sexe opposé devient mal à l'aise. Le parent pourra commencer à s'intéresser à quelqu'un d'autre ou partir en voyage prolongé, ou placer l'enfant en gardiennage ou l'envoyer étudiant à l'étranger. Quelle que soit l'action entreprise, elle sera interprétée comme une trahison dont l'enfant aura du mal à se remettre et dont il voudra se venger, ce qui renforcera son système de défense intérieure.

Dans cette structure caractérielle, tout comme dans la structure masochiste, la dynamique enfant – parent évoque facilement celle de dominant – dominée, car rares sont les parents qui gâtent un enfant sans créer chez cet enfant d'aliénation affective. L'enfant a besoin de l'amour des parents pour se construire intérieurement, et alors l'égoïsme, le besoin maladif d'être aimé, la sensibilité exagérée à l'opinion des autres, la course à la performance et la séduction forment chez le narcissique la trame de cette bataille sans espoir et sans fin.

Le système de défense de la structure caractérielle narcissique histrionique s'appuie sur la peur fondamentale de ne pas être aimé, peur de perdre le pouvoir, peur de perdre l'approbation du parent préféré, peur de la trahison, peur de perdre la face devant ses frères et sœurs et d'avoir honte. Ce sentiment comprend une charge émotionnelle forgée d'orgueil, d'impudence, d'arrogance, d'envie, de manque de confiance en soi, de centrage sur soi, d'égoïsme et d'exploitation des autres ; entraînant un système de protection par séduction, performance, manipulation, fausseté, fabulation mythomane et recherche d'influence.

En définitive, c'est la manière dont l'enfant apprend à gérer sa honte et sa culpabilité qui détermine ou non l'émergence d'une personnalité narcissique. Le jeune enfant omnipotent, soutenu au début par la toute-puissance du parent qui le préfère aux autres, qui un jour s'en désintéresse et s'éloigne, cet enfant connaît alors la honte du pouvoir déchu et risque de ne jamais s'en remettre ; il sera taraudé par cette honte et vivra toute sa vie en fonction de cette honte et de cette omnipotence à reconquérir. Gouverné par la honte, enclin à la fureur et à



l'agressivité, le sujet narcissique ne développe jamais la capacité de partager les sentiments et les besoins d'autrui ni même celle de reconnaître les sentiments d'autrui ; c'est pourquoi il devra jouer à faire semblant d'aimer, il aura appris à mimer les gestes et les attitudes de l'amour ; toute relation avec l'autre est pour lui un « troc », un commerce où il a toujours peur de se faire duper.

Devenu adulte, son développement émotionnel est celui d'un enfant de quelques années. L'autre individu est une extension de son Moi et non une entité distincte. C'est pour cette raison que le narcissique ne peut anticiper ou imaginer la peine qu'il provoque chez les autres, le narcissique ne peut connaître la compassion. Ce personnage apprend la peine et la souffrance des autres le jour où lui-même connaît cette peine et cette souffrance ; alors il effectue une projection de son propre sentiment sur les autres. C'est sa façon tordue de mimer la compassion.

Comment un individu narcissique – histrionique se débrouille-t-il avec l'amour et avec le choix d'un conjoint ? Pour répondre à ces questions, il faut d'abord élucider le mystère de l'amour. Au moment du choix d'un amoureux et de la préparation à l'union, la reconnaissance de l'autre, comme les projections que l'on effectue sur lui, ne peut pas être contrôlée volontairement puisqu'elles dépendent de facteurs inconscients ; c'est pourquoi on ne peut pas décider de tomber en amour. Il faut bien en ce sens rendre justice à Carmen, qui chante : « L'amour est un oiseau rebelle que nul ne peut apprivoiser, et c'est bien en vain qu'on l'appelle s'il lui convient de refuser ! » Ces aspects inconscients et involontaires sont sans doute ce qui laisse penser que l'amour est mystérieux. Pourtant, le phénomène amoureux obéit à des lois bien précises où le hasard n'a que peu de prise : il faut d'abord un minimum de compatibilité biochimique, notamment quant à certaines odeurs et molécules volatiles ; il est ensuite nécessaire que les deux candidats soient prédisposés à tomber amoureux, c'est-à-dire insatisfaits de leur existence quotidienne, surtout sur le plan affectif et sexuel, et désireux de vivre des changements radicaux et risqués (l'Enfant libre prend alors les commandes de leur destinée).

Il est également important que les points communs sur des aspects jugés essentiels réunissent ces deux personnes, la plupart du temps issues de milieux sociaux semblables. Enfin, pour que la réaction en chaîne menant à l'explosion amoureuse se produise, il faut une touche de magie donnée par une interaction de facteurs inconscients. Chacun reconnaît en l'autre quelque chose de fascinant qu'il est difficile de nommer et qui le renvoie à une part méconnue de lui-même en attente d'être dévoilée. Une fois tous ces ingrédients réunis, l'attrance ne peut être qu'irrésistible. Le déclenchement d'une passion amoureuse ne conserve ainsi que peu d'aspects mystérieux. La plupart des histoires d'amour trouvent d'ailleurs a posteriori de bonnes explications pratiques.

Qu'est-ce que l'amour pour qui le cherche depuis l'enfance, avec si peu de confiance qu'il se résigne à mener une existence de confrontation, de mensonge et de répugnance ? Dans toute névrose c'est le trait de caractère principal qui se transforme en résistance afin de protéger l'équilibre de la personnalité troublée puisque c'est précisément à cette fin qu'il fut développé pendant l'enfance. Quel est ce trait de caractère narcissique chez Claude et chez Fatima ? Selon moi, c'est leur peur de la trahison et de la honte qui l'accompagne, leur peur de l'abandon ainsi que leur schizoïdie résultant du rejet de leur Moi réel, la peur d'être trahi – abandonné à nouveau à cause de cette personnalité réelle jugée « insatisfaisante » qui sont leurs traits de caractère primordiaux. Ils prennent chez Fatima la forme d'une **perversion narcissique**<sup>16</sup>, d'une scission corps – esprit, la forme d'une faible sensibilité de la partie inférieure de son corps, d'où elle ressent faiblement sa sexualité.

---

<sup>16</sup> La **perversion narcissique** est une forme de perversion empreinte de narcissisme, une tendance à utiliser l'autre pour se faire « exister plus (...) La perversion narcissique est une organisation durable caractérisée par la capacité et le plaisir de se mettre à l'abri des conflits internes et en particulier du deuil, en se faisant valoir au détriment d'un objet manipulé comme un ustensile ou un faire-valoir. » Source : Wikipedia. Page web consultée le 1.07.2011. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Perversion\\_narcissique](http://fr.wikipedia.org/wiki/Perversion_narcissique).

Claude et Fatima recherchent le plaisir, l'harmonie et le pouvoir par des moyens inadéquats tels que la séduction, la mise à l'épreuve du partenaire, la provocation, le dépit, la colère hystérique, la persécution et la vengeance. Cette façon d'échapper à la honte et à l'angoisse en échangeant des faveurs sexuelles contre de la tendresse et de l'affection est une caractéristique de leurs personnalités narcissique – histrionique pour elle, phallique narcissique pour Claude, comprenant des traits masochistes selon la taxonomie proposée par Reich (1992).

Lors du développement pubertaire, la formation des organes sexuels féminins, qui étaient jusque là à l'état de latence, provoque une augmentation du narcissisme originaire (narcissisme primaire) défavorable au développement d'un amour objectal normal. Ce phénomène s'accompagne d'une surestimation sexuelle, à laquelle Fatima tentera d'obvier pour ne pas perdre l'amour paternel, lequel exige, pense-t-elle, qu'elle soit asexuée ou masculine, mais surtout pas féminine. Survient ensuite un développement vers la beauté et, étant donné le regard insistant des hommes, un sentiment de toute-puissance où la femme se suffit à elle-même, prétend Freud. De telles femmes n'aiment à strictement parler qu'elles-mêmes, à peu près aussi intensément que les hommes semblent les aimer. Leurs besoins ne les font pas tendre à aimer, mais à être aimées ou désirées, devrait-on dire, et leur plaît l'homme qui remplit cette condition de les désirer. De telles femmes exercent le plus grand charme sur les hommes puisqu'il apparaît avec évidence que le narcissisme d'une personne déploie un grand attrait sur ceux qui se sont dessaisis de toute la mesure de leur propre narcissisme et sont en quête de l'amour d'objet.

Le charme de l'enfant repose en bonne partie sur son narcissisme, le fait qu'il se suffit à lui-même, son inaccessibilité, à la fois son indifférence et son attachement à notre égard. Les femmes narcissiques trouvent parfois une voie qui les mène au plein amour d'objet à travers l'enfant qu'elles mettent au monde ; c'est une partie de leur propre corps qui se présente à elles comme un objet étranger, auquel elles peuvent, en partant de leur narcissisme secondaire, vouer un plein amour d'objet.

« D'autres femmes encore n'ont pas besoin d'attendre la venue d'un enfant pour s'engager dans le développement qui va du narcissisme secondaire à l'amour d'objet. Avant la puberté elles se sont senties masculines et ont fait un bout de développement dans le sens masculin ; après que la survenue de la maturité féminine a coupé court à ces tendances, il leur reste la faculté d'aspirer à un idéal masculin qui est précisément la continuation de cet être garçonnier qu'elles étaient elles-mêmes autrefois. »  
Collaboration (1985, p. 42).

Tout individu possède des traits de caractère narcissiques et c'est tant mieux. Ces traits de caractère lui commandent de prendre soin de sa santé, d'être à l'écoute de ses émotions, de ses sentiments, de se défendre contre l'adversité du monde extérieur, de se protéger contre les assauts de son Parent critique, ainsi que de la dépréciation et de la destruction de son estime personnelle que ce Parent lui fait subir. On dira d'un individu qu'il est narcissique quand ces traits de caractère sont tellement accentués qu'ils inhibent la plupart des autres traits et le portent à un comportement destructeur et malsain pour son entourage.

La personnalité narcissique a le sentiment superficiel d'être exceptionnelle, hors du commun et de mériter plus que les autres. Cette personnalité est obnubilée par ses ambitions de succès dans le domaine professionnel ou amoureux. Elle s'attend à des privilèges, à des attentions sans se sentir obligée à une quelconque réciprocité. Elle éprouve de la colère et de la hargne quand elle croit qu'on ne lui accorde pas l'attention ou les privilèges qui lui sont dus. La personnalité narcissique exploite et utilise les autres sans vergogne pour atteindre ses buts et ne croit nullement être redevable ou dépendante de qui que ce soit ; les services qu'on lui rend et l'amour qu'on lui donne lui sont dus, donc elle n'éprouve aucune reconnaissance, elle niera même que ses parents ou ses proches lui rendent quelque service que ce soit. Enfin, cette personnalité éprouve peu d'empathie. Lelord, André (2000, p. 132). Tous ces gens ont été placés sur sa route pour servir ses desseins, et s'ils souffrent c'est bien fait pour eux, ils n'avaient qu'à ne pas s'attacher et à faire comme elle : se protéger et ne pas aimer. Le mantra de la

narcissique pourrait se résumer ainsi : « Aime-toi autant que tu détestes les autres », Fatima est fabriquée de ce bois. Un extrait de sa correspondance en rendra compte.

« J'étais bonne élève, assez assurée, et une petite cour d'admiratrices recherchait ma compagnie. J'éprouvais du plaisir à me sentir admirée. J'observais que mon amitié était considérée comme un privilège et que les garçons me trouvaient belle et me convoitaient et j'en jouais. Mon père m'admirait, me gâtait, me passait tous mes caprices et me préférait à mes frères et sœurs ce qui me paraissait tout à fait naturel. Ma mère le lui reprochait ; très vite, j'ai eu de mauvaises relations avec elle, comme une sorte de rivalité pour l'affection et l'attention de mon père ; elle en bavait et j'étais bien contente. Quand mon père est mort, il ne pouvait plus me servir alors... »

Une personnalité narcissique est assez intelligente pour comprendre qu'elle ne peut tout obtenir sans jamais rien donner. Ce n'est pas qu'elle privilégie la réciprocité et l'échange de bons procédés, l'entraide ou la collaboration entre partenaires, c'est qu'elle pense que tout s'échange dans la vie et que le monde appartient aux plus forts, qu'il y a des proies « nées pour un petit pain » et des prédateurs. Nietzsche (1951), dans son livre *Au de-la du bien et du mal*, posa les balises de cette morale de l'amour-propre incommensurable ce qui a amené le maître du narcissisme à concevoir sa morale à l'encontre de toute morale.

On rencontre deux types de narcissiques, l'altruiste et l'égocentrique. La différence entre les deux tient au degré de commerce et d'échange qu'il consent pour obtenir une faveur et à la hargne qu'il exprime si on lui fait défaut d'hommage. Sandy Hotchkiss (2004, pp.19-45) a identifié quelques « péchés » de la personnalité narcissique que sont l'impudence, la pensée magique (mythomanie), l'arrogance, l'envie, la conviction d'avoir toujours raison, l'exploitation des autres couplée au sentiment d'être toujours exploité et la difficulté de fixer les frontières de l'ego (voir une présentation de ces stigmates en annexe IX).

Le caractère narcissique s'observe chez les sujets qui, quel que soit leur âge, ne sont pas complètement développés émotionnellement ou moralement. Mis à part leur intérêt pour leur propre personne, ces sujets n'ont ni sentiment de soi réaliste ni système de valeurs intériorisé pour les guider. Au lieu d'apprécier correctement leur force et leur faiblesse, les narcissiques affichent auprès de leurs proches leur omnipotence sans aucune commune mesure avec la réalité de leur puissance. Plutôt que de faire preuve d'humilité face à leurs défauts, ils se laissent submerger par un sentiment de honte dévastateur qu'ils nient et dissimulent. Ils sont généralement incapables d'apprécier ou même de reconnaître la singularité de l'existence ou des sentiments d'autrui. Derrière leur apparente assurance, l'impudence et l'arrogance, on devine une personne émotionnellement paralysée, souffrant d'infantilisme affectif. Je reviendrai sur chacun de ces concepts.

Une personnalité narcissique ne donne jamais généreusement de son affection ou de son attention, elle « troque » l'attention qu'elle accorde en contrepartie de bénéfices réels ou escomptés comme de l'affection ou des relations sexuelles qu'elle assimile à de l'attention, de la tendresse et de « l'amour », ce bénéfice émotif lui étant dû puisqu'elle l'a prépayé de ses faveurs sexuelles. Une personnalité narcissique prend, elle ne donne pas, même si par ailleurs elle peut couvrir son amant, sa maîtresse, ou ses enfants de présents. Elle prête attention, mais jamais dans l'intention d'aimer, elle n'est jamais en paix avec l'amour, car contrairement à ce que l'on pourrait croire, le narcissisme n'est pas un excès d'amour, mais un manque d'amour de soi, ce qui entraîne une quête constante d'amour pour soi.

Chez la personnalité narcissique, le Surmoi est fautif ; il représente exclusivement le Parent critique qui torture le Moi de ses interdits et le convainc que tous sont méchants et peu fiables, et que, s'il ne prend pas soin de lui-même, personne ne le fera, et il sera seul au monde. L'inconscient de la personnalité narcissique a conservé le souvenir d'avoir été, enfant, le centre du monde pour sa mère ou pour son père, puis d'avoir été bruta-

lement délogé de ce piédestal : la mère aimait plus ses frères ou encore le père s'est éloigné à l'adolescence et s'est attaché à quelqu'un d'autre, et cette désillusion s'est inscrite en elle comme le souvenir d'un abandon – trahison terrible dont elle redoute la répétition.

La question n'est pas d'avoir été aimé ou non – même les orphelins rencontrent à un moment ou un autre un adulte avec qui se développe au moins un embryon d'histoire affective. L'essentiel est : mon entourage précoce a-t-il permis de constituer un narcissisme, un amour de soi, structurant et rassurant ? C'est ce dernier, en effet, qui donne la possibilité de construire une relation amoureuse, d'offrir à d'autres ce que l'on a reçu. La façon dont les parents se sont aimés joue également un rôle important. À l'évidence, Fatima ne s'est pas constitué un narcissisme primaire structurant et rassurant. Qu'en est-il de Claude ?

Le partenaire de la personnalité narcissique, s'il est lui-même narcissique, joue un jeu analogue et ces deux solitudes vont de pair, côte à côte, dans un faux semblant ubuesque, sans jamais se rencontrer, sans grandir ni progresser, se détruisant mutuellement. Chacun joue à se regarder et se contemple lui-même à travers les yeux de son partenaire ; chacun contemple l'image idéalisée qu'ils ont toutes les deux souhaité projeter aux yeux, lui de sa mère, elle de son père. C'est peut-être cela que l'on nomme « l'effet miroir » que Laurence Jalbert décrit si bien : « Nous avons fait l'amour devant des miroirs de théâtre et j'ai tatoué tous tes visages à mes endroits les plus secrets pour que tu boives ton image comme tu me l'as demandé (...) Pourquoi donc t'es-tu envolé ? »<sup>17</sup> Pourquoi la personnalité narcissique fuit-elle cette affection qu'elle ressent comme une oppression ?

Le partenaire de la personnalité narcissique, s'il n'est pas lui-même narcissique, ou bien s'aperçoit du manège et réalise

---

<sup>17</sup> Laurence Jalbert (1998). *Comme tu me l'as demandé*. <http://paroles.zouker.com/laurence-jalbert/comme-tu-me-l-as-demande.21574.htm>

qu'il y perd au pair, qu'il obtient bien peu pour ce qu'il donne et il met fin au jeu devant l'énormité de l'arnaque dont il est victime ; ou encore, il s'illusionne sur ces marques « d'amour », « d'attachement », de dépendance en réalité, que lui assène la narcissique, et il s'accroche désespérément à l'image que lui reflète le visage-miroir de sa vis-à-vis. La narcissique propose son amour et exprime son angoisse, mais où il n'y a rien pour le partenaire que des demandes pour apaiser cette angoisse. C'est de la dépendance et non de l'amour.

Quelqu'un qui écrit « avec toi je me sens aimé ; je t'aime de m'aimer » indique en général qu'il ne peut ressentir l'amour et qu'il a besoin de manifestations et de symboles extérieurs pour se convaincre de cet amour. L'amour ne consiste pas à donner quelque chose à quelqu'un, du temps, de l'attention, des sorties ; l'amour signifie être ouvert à ses sentiments, être libre de les ressentir et accorder aux autres la même liberté. C'est permettre de se développer et de s'exprimer chacun selon sa propre nature. Ce qui importe avant tout, c'est d'être soi-même et de permettre aux autres d'être ce qu'ils sont naturellement. On peut laisser l'autre être ce qu'il est tout en l'ignorant, mais comme la réponse de l'autre est une partie intégrante de l'amour, il ne pourra se développer sans une réponse favorable. La dépendance peut-être sans réciprocité, l'amour n'est jamais sans réciprocité. Pour laisser l'autre être réellement ce qu'il est, il faut répondre à ses besoins.

Différentes études laissent croire que les personnalités narcissiques présentent un risque de dépression plus important que la moyenne lors de la « crise de la quarantaine ». Sans doute supportent-elles moins bien que les autres de n'avoir pas atteint les ambitions de leur jeunesse ce qui remet en question l'image qu'elles ont d'elles-mêmes. Leur caractère les empêche souvent de nouer avec les autres des relations intimes et chaleureuses, ce qui les laisse seules, sans réconfort ni soutien devant leur bilan de vie médiocre.

La personnalité narcissique n'est jamais responsable des tuiles qui lui tombent sur la tête, elle n'est responsable que des bons coups et des réussites. Aussi, à l'entendre, il y a toujours



quelqu'un, quelque part, qui a une dette envers elle. Le narcissique souffle le chaud et le froid et dès qu'un partenaire est trop amoureux, il se dévalue à ses yeux ; le partenaire amoureux attaché et dépendant n'est plus considéré alors comme assez digne ou assez fort pour être « aimé ».

C'est probablement ce qui s'est passé quand Fatima a téléphoné à Claude pour l'insulter :

« Tu m'emmerdes Claude, tu n'es qu'un prétentieux, un incapable, un ignare, un impuissant, tu m'as manqué d'égard dans ton dernier courriel, tu ne sais rien du monde arabe, de mon pays, des femmes arabes, tu te ridiculises devant tout le monde. Dégage, crétin ! ».

Il est difficile pour la narcissique de répondre au besoin de son amant si elle effectue sur lui un transfert ambivalent comme elle le fit pour son père auparavant. Cette dernière assertion requiert deux explications. Premièrement, un transfert ambivalent porte sur un objet (individu) qui est à la fois aimé et détesté. Le sentiment d'amour est placé en premier, car l'interdit social réprouve la haine contre cet individu ou son substitut de transfert et la narcissique aurait honte d'admettre cette haine. Le sentiment de haine est donc dissimulé derrière le sentiment d'amour, et il surgit dans les moments de tension pour provoquer la peur d'abord, puis la colère et le rejet de l'objet d'amour ensuite. Le transfert ambivalent peut représenter trois phénomènes amoureux, selon la profondeur de la névrose :

1. Je vous aime, mais j'ai peur d'être puni pour cet amour (amour – peur) ;
2. Je vous hais parce que je n'ai pas le droit de vous aimer, mais j'ai peur de manifester ma haine (haine – peur) ;
3. J'ignore si je vous aime ou si je vous hais (peur d'avoir peur).

Chez tout individu un conflit oppose le Moi (monde intérieur) à la libido (quête vers le monde extérieur). Chaque individu désire assouvir sa pulsion vers la satisfaction du plaisir

extérieur, mais il a peur d'avoir honte et de souffrir par la faute de l'objet extérieur qui pourrait se refuser au Moi. La personnalité narcissique résout ce dilemme en faisant du Moi l'objet de son désir, puis elle se refuse à elle-même, elle ne s'aime pas et elle n'aime pas les autres ; elle est seulement honteuse, hargneuse, frustrée et amère. Elle se coupe ainsi du monde extérieur (schizoïdie) de ses plaisirs et de ses souffrances. C'est pourquoi la narcissique peut rompre toute relation affectueuse et peut mettre fin aisément à n'importe quel simulacre de l'amour de façon abrupte. Le matériel suivant recueille auprès de Fatima décrit ce phénomène :

« C'est une chance que tu explores toutes les avenues avant de rompre, car jusqu'à présent je n'ai jamais cédé aux tentatives de reprendre. Quand c'est fini, c'est fini sans retour. Je n'ai pas besoin que l'on m'aide pour quitter mon mari ou pour te laisser. Je suis schizoïde et narcissique comme tu le sais, alors quand je prends une décision de cette nature je ne reviens jamais en arrière. Mes mécanismes de survie sont ainsi. Le problème, c'est que je ne veux pas quitter mon mari pour le moment ; seul me préoccupe l'avenir de mes enfants, et mon calcul est qu'ils sont mieux avec leur père. Je le quitterai quand leur avenir sera assuré. Je tiens encore moins à te quitter, car tu es ma raison de vivre. C'est le dilemme où le présent nous rattrape et veut m'obliger à décider. Le problème, ce n'est pas ma névrose, mais mon plan de match que je ne souhaite pas changer pour faire plaisir à mon époux. »

Deuxièmement, pourquoi persécuter un objet de transfert positif (source potentielle d'amour) ? C'est que la personnalité narcissique est en perpétuelle quête d'amour, mais elle a vécu un traumatisme majeur dans l'enfance, qu'elle considère comme une trahison qui lui a apporté la honte, d'où découle sa décision de faire sienne l'injonction parentale : « Ne fais confiance à personne, ils sont tous pareils, n'accepte pas de caresses, ne donne pas de caresses ». En même temps qu'elle se prémunit contre toute trahison et contre toute déception, elle protège son Moi en rejetant tout sentiment d'amour. La narcissique – histrionique échange des rapports sexuels contre un peu de chaleur humaine, mais elle ignore le sens profond de son

comportement sexuel, elle ne tient nullement à l'objectiver ni à le comprendre et elle réagit indignée à qui tente de lui expliquer.

Je n'ai eu aucune peine à constater que ce qui apparaissait comme un désir sexuel débridé au début des échanges entre Fatima et Claude n'était en réalité qu'une fonction de défense assumée par la sexualité elle-même. D'ailleurs, je ne serais pas surpris d'apprendre que ce désir sexuel déchaîné s'est estompé avec le temps. Il en sera toujours ainsi pour tous les partenaires de Fatima, une fois la phase d'idéalisation narcissique terminée. C'est ce que Claude a vécu, c'est ce que le mari de Fatima a vécu, c'est ce que tous les amants de Fatima ont vécu et c'est ce que vivront ses prochains amants. Il faut donc que l'analyse caractérielle démasque cet état de choses et dissipe l'angoisse génitale infantile pour que se manifeste le désir génital d'objet dans sa fonction originare. Fatima perdra ainsi son agilité sexuelle exagérée. Le désir sexuel s'estompe toujours avec le temps, dira-t-on ! C'est faux, le désir sexuel de Claude pour Isabelle ne s'est jamais estompé, celui d'Isabelle pour Claude lui s'est estompé, mais c'est autre chose sur lequel je reviendrai.

Il y a les grands et les petits narcissiques. Les petits sont des individus moins doués qui tentent de se faire croire et de faire accroire aux autres qu'ils sont uniques. Ils sont moins exubérants que les grands narcissiques et ont été parfois marqués par un conflit de pouvoir avec un autre enfant de la famille, le frère par exemple, avec lequel cet enfant devait partager le pouvoir ou la préférence de l'autre parent.

Les grands narcissiques sont généralement extrovertis, alors que les petits sont plutôt introvertis et passifs. Chez les petits narcissiques, la peur est plus présente, ce qui entraîne des sautes d'humeur soudaines, imprévisibles. Le manque d'estime de soi est moins dissimulé, leur numéro de séduction est plus discret. Ils pourront se nier eux-mêmes pour plaire au mari, aux enfants, au supérieur, ou à l'amant du jour. Ils sont prêts à se prostituer réellement ou symboliquement pour un peu d'affection ou d'admiration. Ce sont des personnes si gentilles et adorables qu'on ne peut s'empêcher de les aimer... du moins pour les premiers temps. Les femmes se retrouvent plus souvent parmi

les petites narcissiques introverties et passives, parce que les pressions sociales ont tendance à conditionner les femmes en vue de la séduction et de la passivité, particulièrement en société patriarcale. La conséquence de ce système de défense est la perte d'identité et le manque de confiance en soi : c'est ainsi que se forge leur *persona*, selon Jung (1996)<sup>18</sup>.

Il peut paraître curieux que cette structure qui donne l'impression de personnes orgueilleuses, sûres d'elles-mêmes, parfois même flamboyantes, repose sur un manque de confiance en soi et sur une incertitude face à leur pouvoir. Comment l'expliquer ? C'est que la perte du sens d'identité génère cette insécurité face à ce que l'on est. Cette perte d'identité douloureuse entraîne des comportements excessifs au niveau de la séduction et de la manipulation et l'impossibilité d'aimer les autres ou soi-même. Le narcissique devra travailler fort afin de retrouver le sens de son identité qui, quoiqu'il fasse, ne peut lui être restitué par l'humiliation, l'exploitation ou la destruction d'autrui. On remarquera que ce manque de confiance en soi est différent de la structure caractérielle masochiste ou de la structure paranoïaque. Dans la structure masochiste, le système de défense est caractérisé par l'alternance soumission – rébellion ; il y a écrasement de l'identité, mais aucune perte d'identité ; le masochiste sait qui il est, alors que le narcissique cherche qui il est, il a perdu son pouvoir et tente de le remplacer par le pouvoir de l'ego.

La personnalité narcissique ne peut s'accepter telle qu'elle est ; elle est sans cesse à la recherche de la perfection, ce qui engendre du stress et une tension intérieure permanente très difficile à vivre, s'accompagnant de fatigue d'irritabilité et d'amertume, parfois de consommation de drogues. Elle souffre d'un manque de confiance dans les autres et d'un sentiment d'anxiété qu'elle camouflera par une grande hyperactivité l'assurant d'être toujours aimée et jamais trahie, jusqu'au jour

---

<sup>18</sup> *Persona*, complexité de fonction formée pour des raisons d'adaptation ou de commodité nécessaire, mais qui n'est pas identique à l'individualité. La *persona* est un compromis entre l'individu et la société quant à ce que l'individu paraît être. La *persona* est un masque pour l'individu.

où, brusquement le corps de la narcissique craque sous l'effet de la pression tant il s'use plus rapidement que celui de ses acolytes.

Non seulement la personnalité narcissique veut être aimée, mais elle veut être la seule à être aimée. Elle recherche l'exclusivité du regard. C'est une grande souffrance de sentir que quelqu'un d'autre (l'épouse de l'amant par exemple) reçoit plus de regards d'amour qu'elle, car elle vit dans une compétition permanente pour l'énergie, où recevoir regards affection et approbation c'est recevoir de l'énergie. La narcissique jalouse la concurrente qui accapare l'énergie et elle tente de reconquérir la place de la favorite ; si c'est impossible, elle en conclut à la trahison et court chercher ailleurs l'énergie qui, croit-elle, lui redonnera vie. C'est ainsi que s'exprime Fatima dans l'extrait qui suit :

« Avec toi je me sens comprise et aimée et il me semble que je t'aime autant que tu m'aimes. Je t'aime de m'aimer. Puis-je admettre que mon amant accorde la présence à une relation maritale affectueuse et tendre alors que je ne suis qu'une faire – valoir sexuelle dans sa vie ? Evidemment non. C'est un jugement de ma part qui peut paraître narcissique, mais j'en suis convaincue. Tu n'y es pour rien, mais cela me déséquilibre au plus haut point, même si c'est ta vie que je ne veux point détruire. Ce n'est pas un fantôme, comme moi je le fais, que tu emmènes, que tu protèges et que tu gâtes. C'est de la jalousie malsaine, je le sais. Je ne puis avoir dans ma vie un amant « fraîchement marié » qui procure à sa femme toute la tendresse et l'affection que je ne pourrai jamais avoir. J'ai mal de te partager avec ta femme. ».

Lorsque cette structure est active, quoi que l'on fasse, quoi que l'on donne, ce ne sera jamais assez pour que la personnalité narcissique se sente aimée, reconnue, rassurée. La personnalité narcissique tient une comptabilité affective continue ; ainsi vous l'entendrez proclamer « Nous sommes quittes. Tu n'es pas quitte. Je suis quitte avec lui, mais pas avec toi. Personne n'est jamais quitte avec moi. Je les quitte la première. Personne ne me quitte... etc. »

La personnalité narcissique est une séductrice que les gens apprécient un temps... puis comme elle promet davantage qu'elle ne peut livrer, à un certain moment c'est la déception. Elle ne peut reconnaître son erreur, ce qui serait l'admission de son imperfection ; elle ne tolère donc aucune critique, qui est immédiatement considérée comme un manque d'affection exposant le critique à des réactions émotives très violentes. Elle doit être la meilleure et la plus performante pour garder son statut de préférée. Alors la personnalité narcissique est toujours en guerre, en compétition. La sérénité, la douce et paisible paix de l'âme, la tranquille assurance de l'esprit, la confiance et la bonne entente sont des terres inhospitalières et inaccessibles pour la personnalité narcissique. On ne retrouve que trois catégories de personnes dans l'entourage de la personnalité narcissique : les admirateurs, les adversaires et ceux qui ne comptent pour rien, qu'elle méprise et ne voit même pas.

À la suite d'une période d'enthousiasme délirant survient un commentaire, une phrase, un mot, que la narcissique interprète comme un manque de déférence, ce qui enclenche une réaction de colère disproportionnée, qui, si elle provoque la rupture de la relation, peut entraîner chez elle une phase de dépression. La narcissique proclame alors « se foutre » de tout et de tous, vouloir partir et quitter tout et tout de suite, ce qui est faux évidemment, puisqu'elle a besoin de l'admiration, de l'attention et de l'affection des autres, elle ne peut donc les quitter facilement.

On pourrait croire que la narcissique est hypersensible, mais plus tôt qu'une vraie sensibilité de la psyché il s'agit d'une hypersensibilité de l'ego. Si la narcissique joue à « Faisons semblant de s'aimer » c'est uniquement avec ceux ou celles qui l'aiment, qui se laisseront manipuler et qui accrédiront sa manie en se disant « Je fais semblant de t'aimer pour que tu m'aimes ». Contrairement aux grands narcissiques, les petits narcissiques n'étendent pas leur pouvoir de séduction très loin au-delà de leur cercle immédiat et sévissent habituellement parmi leurs relations proches.

Aimer c'est se tourner vers l'autre, alors que la personnalité prisonnière de cette structure caractérielle est essentiellement

ournée vers elle-même par manque d'amour des autres et manque d'amour d'elle-même. Les autres n'existent que pour valider l'existence de la narcissique. L'ego accapare l'énergie de l'âme et court-circuite l'épanchement amoureux. Généralement, la narcissique domine le couple, mais une petite narcissique se laissera diriger et entrecoupera ces périodes de résignation de phases de révolte où elle reprendra l'autorité sur le couple de manière à bien montrer sa supériorité.

La femme narcissique se contente rarement d'un seul partenaire et si elle le fait, ce sera pour un temps limité et sa victime devra être soit du type masochiste, soit du type oral qui sont des structures caractérielles plus facilement accommodantes. Quoiqu'il en soit, le partenaire devra être un admirateur inconditionnel. Si le conjoint ne l'est pas et s'il la dénigre alors ce dernier s'assure de fréquentes révoltes, ponctuées de crises, de colère, de fuites et d'infidélités. Ces infidélités ne causeront aucune culpabilité et pour conserver ses conquêtes elle mentira de façon éhontée, allant jusqu'à nier qu'elle ment. La personnalité narcissique est en compétition avec toute personne de même sexe, la femme narcissique histrionique ne voit dans les autres femmes que des rivales. Les personnes de l'entourage de la personnalité narcissique d'abord séduites par son charme apparent finissent par se lasser de son cinéma et manifestent des signes de rejet qu'elle interprète et devance aussitôt, confirmant encore une fois son scénario d'abandon – trahison.

Le corps de la personnalité narcissique est large, costaud, à la poitrine généreuse et bien proportionnée. Elle sourit toujours parce que c'est un bon moyen de manipuler. Elle n'avouera jamais qu'elle est malade jusqu'au jour où elle s'effondrera suite à une crise cardiaque, un burn-out ou un cancer. Elle ne respectera pas son corps qu'elle soumettra à une stimulation excessive. Beaucoup d'énergie s'accumule au niveau de la poitrine et de la tête par contre ses jambes et le bas de son corps est insensibilisé. Ces gens sont très émotionnels et pas très ancrés dans la réalité.





## 2. Élama voici ta femme

Au cours de notre deuxième série d'entretiens, Claude me présenta Fatima et sa famille.

Le couple Fatima – Élama conserve des intérêts, de la fortune, de la propriété et de la famille au Maghreb. Ils ont aussi acquis passablement de biens au Canada, ils ont donc deux patries. Ils ont inscrit leurs enfants à l'école privée pour les études primaires et secondaires et dans une université étrangère pour les études supérieures, un parcours fréquent chez les immigrants petits-bourgeois. Un pays neuf, une société nouvelle légèrement ethnocentriste, une famille immigrante quelque peu isolée, gardant des racines et des intérêts dans son pays d'origine et peinant à se fondre dans la société d'accueil, une situation familiale difficile, mais qui ressemble à tant d'autres dans nos sociétés de migrations mondialisées.

Dans leur première phase de vie en terre canadienne le couple s'est doté d'un projet commun et a serré les rangs afin de surmonter l'adversité. Les voyages au Maghreb étaient fréquents, les enfants y étaient acheminés régulièrement. On vit ici, mais le cœur est ailleurs. Puis, peu à peu, les intérêts s'enracinent au Canada, les enfants se font des amis et rechignent à s'éloigner pour visiter la parenté dans un pays d'Afrique paupérisé. Lentement la cohésion familiale s'étiole. Les voyages se font moins fréquents, les intérêts prépondérants sont ici. Leur relation de couple se fissure et aucun des deux protagonistes ne perçoit cet effritement, aucun ne réagit pour préserver l'unité et la cohésion du foyer. Lui critique et s'active davantage, elle rechigne, maugrée et s'éloigne, cherchant ailleurs la solution à son mal d'être à ses frustrations de mi-quarantaine. Les garçons réclament leur indépendance et quémangent moins d'assistance. Fatima en vient à se demander si on a toujours

besoin d'elle et quelle est son utilité maintenant que les enfants sont grands et que son mari s'est installé confortablement.

Ce couple fait partie du groupe social des petits boutiquiers que l'on rattache dans les pays anglo-saxons à la classe moyenne en voie de paupérisation dans ce monde soumis à la globalisation d'une économie mondialisée, ce qui provoque un clivage social entre les super riches et les « bobos » comme les appelle Renaud<sup>19</sup>. Sur le plan économique, le groupe social des petits boutiquiers, agglutinés aux professionnels des services, a de plus en plus de difficultés à maintenir son train de vie et à sauver son fonds de commerce soumis à la concurrence des grandes surfaces, en même temps qu'ils sont grevés de charges sociales et accablés de règlements qu'ils jugent étouffants. Leur chiffre d'affaires leur permet difficilement d'offrir des salaires concurrentiels et ils perdent invariablement leurs employés dès que ceux-ci, formés par leurs soins, ont acquis le savoir-faire indispensable à leur avancement en carrière.

Sur le plan politique, leurs mouvements d'humeur ont une valeur explicative, mais sur un mode strictement négatif. Ils votent protestation, ils votent non, ils votent contre une classe dirigeante déviante qui leur échappe. Tout cela se fait dans la plus grande confusion, sans qu'aucun parti, doctrine ou idéologie, ne formalise ce rejet et ne structure leur comportement électoral ou représente leurs intérêts de classe. Chez eux, le narcissisme social a remplacé l'individualisme. L'individualisme fut une croyance grégaire, une idéologie collective puissante. Le narcissisme social qui l'a remplacé auprès de l'ensemble de cette couche sociale désigne un état d'atomisation qui ne correspond à aucune doctrine spécifique, à aucun projet social, à aucune volonté d'action de groupe. Alors que l'esprit dynamique des années cinquante avait engendré des progrès techniques et scientifiques sans précédent, ces réalisations se sont révélées insuffisantes pour introduire les réformes politiques et sociales espérées. L'homme d'Occident en est venu à désespérer de pouvoir changer la société, il s'est tourné

---

<sup>19</sup> Renaud (2006).

*Les bobos.* <http://www.youtube.com/watch?v=Omx94meg8cg>.

vers son **ego** et a concentré ses efforts sur sa personne, la seule réalité qu'il avait encore l'espoir de contrôler et de transformer.

On est en droit de se demander si cet état d'esprit narcissique est plus difficile à intégrer pour ces représentants de la population arabe immigrée, issue d'une culture clanique solidaire regroupant autour du père l'ensemble de la famille élargie. Le lien qui unit la famille clanique endogame est le « sang », l'appartenance commune ; la filiation sanguine surpasse les principes du droit ou de la justice sociale. Un frère commet un meurtre, on ne veut pas savoir s'il a eu tort ou raison de tuer, on le protège ; il est le frère de sang, la vendetta se justifie par elle-même. Une sœur a un amant, on ne veut pas savoir si elle trouble ses enfants, on la protège, elle est la sœur de sang. On aurait pu penser que l'intégration sociale de ce couple algérien aurait été très difficile, mais comme ce sont des « bobos » qui ont bien assimilé l'éthique et la culture occidentale narcissique, leur intégration en a été facilitée.

Le système anthropologique de reproduction de chaque groupe humain permet une description rationnelle du comportement reproducteur et de vie communautaire d'une collectivité humaine. Ce système peut être classifié et caractérisé selon quatre axes ou variables différentes.

Première variable : La famille est-elle nucléaire (petite cellule ne comprenant que la mère, le père et leurs enfants immédiats) ou est-elle communautaire (patriarce regroupant les descendants parfois sur deux générations sous la même autorité et souvent sous le même toit) ?

Deuxième variable : Les rapports avec le patriarce et ses frères entre eux sont-ils libéraux ou autoritaires, définis ou indéfinis ?

Troisième variable : Le partage de l'héritage se fait-il selon un mode égalitaire ou de façon inégalitaire, et selon des règles strictes connues de tous ou sans règles et de façon arbitraire ?

Quatrième variable : le recrutement d'un conjoint, d'une conjointe, se fait-il à l'intérieur de la famille entre cousins germains par exemple (endogame), ou se fait-il entièrement à l'extérieur de la famille, élargissant ainsi la notion d'inceste (exogame) ?

Chacun de ces traits fondamentaux de l'organisation familiale contribue à l'élaboration d'un niveau d'intégration de l'individu à son milieu social et l'on peut tenter d'en évaluer, selon la combinaison des critères, le potentiel intégrateur – l'intégration maximum étant le communalisme – ou a contrario le potentiel désintégrateur – la non-intégration maximum étant le narcissisme social – de chaque système anthropologique. Chacun de ces traits permet donc d'appréhender la facilité ou la difficulté d'intégration d'un couple immigrant dans un milieu anthropologique différent. Un couple migrant d'un système anthropologique à un autre, quasi identique, verra ses chances d'intégration grandement augmentées et, à l'inverse, si les deux systèmes anthropologiques diffèrent grandement, les chances d'intégration de ce couple en seront grandement diminuées.

Fatima et Élame, originaires de la société arabe, ont grandi dans un système anthropologique communautaire (un chef de clan rassemblant autour de lui une famille entière), autoritaire (théoriquement, le chef de clan possède seul l'autorité, nous verrons que cette autorité est partagée) ; aux normes d'héritage égalitaires définies (le partage de l'héritage se fait entre les frères et secondairement entre les sœurs) ; où le recrutement d'une conjointe se fait à l'intérieur de la famille (cousin germain) ce que l'on appelle une structure endogame. La société arabe offre donc une grande puissance d'intégration sociale.

Claude et Isabelle pour leur part proviennent d'une famille de souche québécoise de type nucléaire (la famille ne regroupe que le père, la mère et les enfants légitimes, et encore pas toujours), libéral (le patriarcat n'a aucune autorité sur les membres de sa famille), égalitaire défini, le partage de l'héritage se fait aujourd'hui équitablement entre tous les enfants, quel que soit leur sexe ce qui n'était pas le cas il y a 50 ans. Le recrutement des conjoints est strictement exogame (entièrement en dehors de

la famille). Une société finalement moyennement intégrante, la société anglo-saxonne (américaine) nucléaire, individualiste, libérale, inégalitaire et exogame étant l'archétype de la société socialement non intégrante. Je puis donc en conclure que l'intégration du couple Élame – Fatima à la société d'accueil québécoise est réalisable, mais difficile.

Les individus issus de sociétés claniques communautaires – autoritaires en patrilinéarité – subissent de ce point de vue un dysfonctionnement particulier puisque l'individualisation sociale des sociétés occidentales les frappe alors qu'ils évoluent au sein d'une famille élargie soumise à une promiscuité obsédante où l'individu doit faire un effort pour s'isoler à l'intérieur du clan élargi, un clan solidaire et fermé sur lui-même (endogame).

La société arabe encourage le mariage entre cousins germains et contribue à refermer le clan et à l'isoler davantage de la communauté environnante. Ce problème est accru dans le cas des familles migrantes installées en Occident. Celles-ci vivent à cheval entre deux systèmes anthropologiques, l'un clanique-Arabe et l'autre individualiste – nucléaire – occidental. Règle générale les jeunes enfants de ces couples d'immigrants ont tendance à épouser spontanément le système anthropologique de la société d'accueil. Ces couples subissent donc une double aliénation qu'ils cherchent à résoudre en vivant leur vie familiale de manière introvertie et en s'aménageant des temps de vie extrovertis à l'extérieur de la famille, d'où la recherche éventuelle d'un amant ou d'une maîtresse<sup>20</sup>. Fatima comme bien des immigrantes dépensera une partie de ses énergies à tenter de résoudre cette double aliénation qu'elle ressent, qui la rend malheureuse, mais qu'elle ne comprend pas.

---

<sup>20</sup> L'**aliénation** est l'altération grave du sens dans une conscience perdue à elle-même et à la vérité. Dans nos sociétés du mensonge et du faux-semblant, elle est érigée en façon d'être par une économie et une sociologie transformées en tour de Babel du faux et de l'asservissement.

C'est habituellement l'élément dominé, le plus fragile et le plus instable dans un couple, qui réagit violemment à ce stress permanent, cherchant dans le marivaudage et les escapades extraconjugales un exutoire à ses tensions personnelles et une façon de se venger, ce qui évidemment ne fait qu'aggraver les difficultés du couple. La pulsion sexuelle qui porte l'élément faible et instable du couple à chercher dans la libido la solution à un problème mal posé est une force biologique dont la fonction est de surmonter le stress et la sensation de solitude et d'isolement produite par le narcissisme social ambiant.

Élame s'abstient de se prononcer politiquement par crainte d'être stigmatisé en tant qu'immigrant arabe. Par contre, Fatima milite dans un mouvement politique subjuguant ainsi sa révolte. Tous les deux croient que moins d'intervention de l'État équivaldrait à moins de charges et moins de réglementation, moins de contraintes et plus de liberté pour faire des affaires, plus de latitude pour embaucher et congédier, alors qu'en réalité moins d'État donnera plus de liberté à la grande concurrence monopolistique sauvage pour les éliminer en tant que petits boutiquiers et les transformer en salariés des services de santé.

Les heures d'ouverture s'allongent et le burn-out professionnel guette les époux. Les associés se déchirent jouant à qui pourra tirer son épingle du jeu avant la grande débâcle et les tensions éclatent en conflits ouverts pour le partage des actifs. L'attitude autoritaire et autosuffisante d'Élame dans la gestion du patrimoine familial accroît la frustration de Fatima qui se sent d'autant plus justifiée de le tromper : « Il n'a pas besoin de moi, il ne me reconnaît pas, qu'ai-je besoin de lui » raisonne-t-elle, jusqu'à ce qu'amer, l'enfant en elle réalise qu'elle ne peut rompre le lien filial qui la rattache à son bourreau qui est également son souffre-douleur préféré.

Sur le plan personnel, la fatigue et la lassitude accablent les époux et cette bataille pour maintenir le niveau de vie familiale entraîne un stress permanent. Les disputes entre conjoints se multiplient détruisant leur complicité et mettant à mal leur intimité. Leur couple est constamment en danger d'imploser. Nous

verrons plus loin que ce sont leurs névroses complémentaires qui les tiennent attachés l'un à l'autre dans leur désespoir.

\* \* \*

« Professeur Mayrand, j'ai rencontré Fatima à l'occasion d'une réception qu'elle offrait chez elle. Notre aventure sentimentale débuta quelques jours plus tard et s'échelonna sur une année. J'ai pu observer son caractère, j'ai analysé son scénario de vie, ses manies et ses complexes et j'ai découvert son « *projet* ». Vous savez, des personnes comme elle et moi, nous avons le sentiment que nous n'avons pas eu notre part d'attention dans la vie et que nos propos n'étaient pas pris en considération pendant l'enfance. Nous avons tendance à l'âge adulte à beaucoup verbaliser et à dire tout ce qui nous passe par la tête ; il faut souvent nous rappeler que toute vérité n'est pas bonne à dire et que la franchise ce n'est pas de dire tout ce que l'on pense, mais de penser tout ce que l'on dit. J'espère ici que le « dit » ne fera pas scandale et que le « non-dit » ne fera pas trop de bruit.

Pour Fatima, raconter ses aventures sentimentales à ses amants est une façon de concrétiser ses fantasmes, de les rendre plus vrais et de les revivre après coup comme elle aurait souhaité qu'ils soient.

Fatima vit difficilement son existence d'immigrante établie ici depuis une décennie en compagnie de son mari et de ses « petits ». Jusqu'à récemment, elle retournait régulièrement se ressourcer sur la Méditerranée. Au début de nos rencontres, il y avait plus d'une année qu'elle n'avait pas revu sa parenté. Cette rupture avec son pays d'origine lui occasionnait des difficultés. Elle nous a reçus convenablement, le sourire sardonique aux lèvres, la jupe cintrée ; affairée, elle portait attention à chacun – juste ce qu'il faut, pas trop – sans indifférence, mais sans déférence. Elle était là et elle n'y était pas. À l'abord, on ne perçoit pas la pointe d'ironie qui la guide dans le choix de sa fratrie. Elle entretient un petit intérieur coquet, pas de fatras encombrant, rien de clinquant, quelque chose de sobre comme quelqu'un qui n'est pas installé définitivement et n'y consacre pas trop de temps. Ses enfants, sa sécurité affective et son bilan

de fin d'année compensent pour la tristesse de ses yeux et sa joie feinte. Dès ce premier contact, j'ai tenté de percer le mystère dont elle s'était entourée.

Elle était très volubile vous savez professeur et elle m'a fourni une grande quantité de matériaux. J'aurais dû me méfier de ce soliloque, car le langage fait souvent office de défense. Il y a parfois des mots qui occultent les maux et qui jettent un voile sur le langage expressif du corps et du visage. Il arrive même que les mots n'expriment plus rien et que le langage verbal se réduise à un simple exercice labial. »

J'ajouterais Claude que bien des cures psychologiques qui durent des années se noient en réalité dans cette pathologie du langage. Afin d'éviter cet écueil, je rendrai compte dans cette étude non seulement des paroles, des écrits et des dessins, mais également des pensées, de l'apparence physique, du maintien, des sentiments et du comportement des intervenants.

« Une femme, mi-quarantaine, qui furète à gauche et à droite. Je compris immédiatement professeur qu'elle se cherchait un amant pas trop encombrant, plus âgé, qu'elle pourrait manipuler et persécuter pour régler ses comptes avec sa mère et avec son mari ainsi que partager si possible son pouvoir. Elle cherchait un amant l'aimant inconditionnellement, disponible juste à temps, avec qui passer de bons moments, échanger des sentiments, s'éclater de temps en temps et jouer à faire semblant de s'aimer éperdument. Elle ne semblait pas vouloir quitter son mari, la victime et le complice de tous ses tourments depuis si longtemps, non plus que ses enfants, sa sécurité, son appartement. Elle voulait simplement faire du temps en attendant que ses humeurs ou le firmament lui indiquent comment se libérer de sa dépendance affective et régler ses comptes avec son époux qu'elle croyait responsable de tout. Elle m'a dit se sentir mal dans sa peau, mais elle ne savait comment améliorer son écot. Elle avait lu passablement sur la psychologie, indice que son mal la préoccupe depuis longtemps. Par le nombre de ses enfants et par son comportement, j'ai compris qu'elle avait bien assimilé la culture et les mœurs d'Occident.



Fatima a peur d'être abandonnée et elle ressent un immense besoin d'amour, un besoin impossible à combler ainsi qu'une crainte continuelle d'être délaissée, fondement de son caractère troublé. Elle ne doit jamais être abandonnée, c'est elle qui « laisse », jamais l'inverse. Pour ce faire, dès qu'une nouvelle liaison s'amorce, elle enclenche un processus de validation de l'attachement du partenaire, ce qui entraîne des conflits incessants jusqu'à ce que le personnage, harassé de ces querelles et de ces persécutions ou n'y comprenant strictement rien, s'éloigne. Toujours aux aguets elle prévient ce moment et rompt immédiatement : c'est l'échec. Les dangers d'intimité et d'attachement sont écartés. Elle en conclut que l'on ne peut se fier à personne, surtout pas aux hommes, tous de méprisables agresseurs qui veulent le beurre, l'argent du beurre et le cul de la fermière comme le souligne le matériel suivant :

« Depuis mon enfance, dit Fatima, je ne supporte pas que ce soit les autres qui me quittent. Alors pour ne jamais subir cela, c'est moi qui déguerpis. Un homme ne m'abandonne pas, c'est moi qui l'abandonne. Je crains cela comme la peste et c'est bien pour cela que j'essaie toujours de le laisser dans la zone de non-intimité pour qu'une fin de relation venant de ma part ne soit jamais la mort. »

Il est affligeant de rencontrer une femme enfant préoccupée de savoir qui l'a quittée, mais indifférente à connaître qui l'a aimée. Au cours des propos, elle déclara qu'elle détestait profondément les hommes, particulièrement les machos, son mari étant l'archétype de cette engeance, dit-elle, phénomène de projection, il me semble, puisqu'elle aurait aimé être un homme à l'image de son conjoint c'est-à-dire froid, rigide, calculateur, indépendant et masochiste. »

Elle envie les hommes et elle souhaiterait posséder un pénis m'as-tu dit Claude. En fait, il me semble en tant qu'analyste que c'est davantage le phallus de la puissance et du pouvoir qu'elle convoite que l'organe sexuel lui-même. Contrairement à ce que l'on croit généralement, le *phallus* n'est pas l'organe sexuel bien connu, mais un concept, une instance de la psyché et de la

personnalité, un sentiment de pouvoir et de puissance que les gens associent à l'organe sexuel parce que ce sont généralement les hommes qui possèdent tous les pouvoirs dans nos sociétés patriarcales. On verra qu'il peut parfois en être autrement. Le sujet, comme tant d'autres femmes, se soumet au **complexe parental** quand elle fait passer ses obligations sociales et maritales avant ses besoins affectifs personnels. Voilà pourquoi je crois que la création d'une intimité réelle et intense entre homme et femme dans l'égalité et le respect est un bon antidote au patriarcat communautaire et autoritaire.

Je poursuis mon analyse Claude. Fatima déteste les hommes, mais également les femmes. Elle perçoit les femmes comme des rivales tout autant qu'elle percevait sa mère comme une rivale. Elle méprise les femmes, ces êtres sans défense se laissant guider par leurs émotions, situation qu'elle cherche à éviter à tout prix. La terrible loi du complexe parental est la même pour tous : « Détache-toi de tes émotions et de tes sentiments si tu veux survivre ». Pour elle, l'amour n'est qu'un épanchement émotionnel qui vous attache et vous rend dépendante de quelqu'un qui, s'il vous abandonne ce qui est inévitable, vous fait souffrir. Fatima pense qu'il vaut cent fois mieux ne jamais être heureuse que de risquer un jour d'être malheureuse ; comme dit la chanson : « Ils ont remplacé l'amour bandé par de la tendresse, ils se sont enfermés dans la chambre de commerce, pas de bonheur, pas de malheur. »<sup>21</sup>. La source de cette hargne contre les femmes se trouve habituellement dans l'enfance, dans la relation avec la mère.

J'ai noté que Fatima fait peu d'exercice et n'attache pas une grande importance à son physique. Elle s'attarde à entretenir ses cheveux et son visage. Elle suggère que la beauté n'est qu'un leurre éphémère. Elle reconnaît pourtant l'importance de l'apparence chez ses congénères et toute sa vie elle a joué de ses charmes tout en méprisant ceux qui se faisaient prendre à ses armes. Fatima est une séductrice pour qui le charme et le sexe sont des monnaies d'échange, des instruments qu'elle utilise

---

<sup>21</sup> Richard Desjardins (1990). *J'ai couché dans mon char*. <http://www.youtube.com/watch?v=tfSgWUxIvGo>.

pour parvenir à ses fins, et obtenir ce qu'elle désire : s'attacher certaines personnes dont elle a besoin et qu'elle pourra manipuler. Quand elle est contrariée, sa voix trop douce, câline et enjôleuse devient soudainement rude et sévère comme si deux personnalités se confrontaient en elle. Fatima paraît obstinée et butée, ce qui ne l'empêche pas d'être polie, aimable, maîtresse de maison accomplie. Fatima est une femme docile qui cherche à être appréciée malgré son conflit ouvert avec son mari ; d'une part, elle craint le mal qu'il peut lui faire, et d'autre part elle souhaite ce mal de quelque manière.

J'ai observé la fluidité de sa locution et une bonne articulation, par contre, le verbe devient hésitant et l'articulation requiert un effort lors des interventions publiques, surtout si elle est debout et expose l'ensemble de son corps à la vue de l'assemblée. Laissons Fatima exprimer sa gêne :

« Quand il faut que je parle debout et que tout le monde me regarde, je ne sais plus ce que j'ai à dire, je n'ai plus rien dans la tête, je suis envahie par la honte ; c'est pire si c'est mon amant qui parle, j'ai aussi honte que si c'était moi-même qui parlais. Je l'ai comme intégré à ma personnalité. »

Christiane Olivier (1980, p. 156) écrit ceci à propos de ces femmes introverties :

« Au moment de prendre la parole, la femme a peur à la fois de ne pas employer les mots voulus et de s'écarter des sujets permis. Le plus souvent elle dit qu'elle n'a pas de mots pour s'exprimer (...) et elle a peur en ne prenant pas les mots de son sexe de ne pas apparaître « femme », elle a peur de déplaire. Corps-mots-sexe, tout s'embrouille dans sa tête, comme on l'a embrouillé pour elle quand elle était jeune, et elle se révèle incapable de se tirer de l'imbroglio. Elle parle avec son corps ou elle ne parle pas à cause de son corps. Dès que je suis debout devant un homme, je deviens stupide. »

Une autre caractéristique de la structure caractérielle **narcissique**, ces personnalités ne sont jamais confiantes, jamais au

repos, mais toujours aux aguets, scrutant l'attitude du vis-à-vis afin d'y déceler mépris, manque de déférence ou irrespect. Ces personnalités sont parfois réservées et semblent toujours sûres d'elles-mêmes, mais elles ne le sont jamais malgré les apparences.

C'est aussi une caractéristique de la dissociation schizoïde. Dans l'esprit de la schizoïde, il y a scission structurale et inversion du sens normal des représentations, le haut, le cervical, les sentiments, représentent le « bas », c'est-à-dire les instincts, les émotions, le mal, la perversion et vice-versa.

Pour chasser l'homme et pour tuer le temps, elle milite dans un mouvement militant. Procrastinatrice, elle remet à plus tard ce qui devrait être fait maintenant. Elle arrive toujours en retard aux événements alors que Claude est d'une ponctualité exemplaire. C'est sa marotte et sa façon de se démarquer, d'attirer l'attention, d'affirmer son existence et de persécuter l'assistance. Sa soif de reconnaissance est immense.

Fatima est légèrement dysphasique et dysgraphique puisqu'elle éprouve de grandes difficultés à s'orienter, à gérer son temps et son espace. Elle est brouillonne et sans ordre dans son sac à main, dans sa voiture et dans sa résidence, alors que toi Claude tu es ordonné, rangé et cartésien gérant parfaitement ton temps et ton espace. Elle a peur d'explorer de nouveaux horizons, de s'éloigner des sentiers battus, un reliquat de sa vie au pays natal où la femme constamment menacée, guettée, épiée, suivie et poursuivie doit toujours se prémunir contre la convoitise des hommes.

Elle maîtrise difficilement une technologie puis elle ne peut plus s'en passer et ne veut plus en changer. Elle a besoin d'être rassurée, de lieux contrôlés, de techniques bien maîtrisées ; le nouveau et l'inconnu sont pour elle source d'insécurité alors que Claude adore explorer, chercher et trouver. Elle affirme qu'elle est sans attaches, libre comme l'air et qu'elle peut tout quitter pour migrer n'importe où quand bon lui semble. Curieusement, elle tient beaucoup à cette illusion.

Fatima avait un certain succès à l'école, ce qui signifie qu'elle avait amorcé sa castration œdipienne libérant ainsi une partie de ses énergies pour les activités d'apprentissage et de socialisation. Elle conserve de cette période de sa vie une attitude soumise, docile, réservée, curieuse, faisant souvent ce qu'on attend d'elle pour obtenir l'assentiment des personnes qu'elle apprécie ou dont elle dépend. Mais elle garde également une attitude de révolte comme une soupape infantile, car après une phase de soumission elle se rebelle et cherche à briser le carcan qui l'opprime. Elle passe rapidement de la quiétude à la colère incontrôlée. Enfin, de cette période de sa vie elle cultive une attirance pour les hommes au tempérament phallique narcissique qui ont de l'entregent et du bagout ; la fréquentation de ces personnages lui donne l'impression d'être importante.

Fatima manifeste des tendances paranoïaques probablement accentuées par la phase dépressive qu'elle vivait au moment de ces événements, ce qui l'amène à préférer le rôle de victime sans l'empêcher de prendre à l'occasion le rôle de persécutrice vis-à-vis ses amants notamment. En sa compagnie les crises se succèdent sans répit. Elle fut en conflit avec la plupart des hommes qu'elle a connus sauf avec son père, dit-elle. Au début des entrevues elle l'encensait de façon à se disculper. Il s'agissait d'une tactique de défense contre la peur et le mépris qu'il lui inspirait, car il était faible devant sa femme et devant sa fille qu'il convoitait, et elle lui en voulait pour ce forfait.

Fatima reconnaît difficilement ses torts. Elle refuse obstinément d'assumer sa part de responsabilité et se sent trahie par quiconque veut le lui suggérer. Elle exige d'avoir raison en tout et de prononcer le dernier mot sur tout, c'est la preuve qu'elle n'est pas soumise et que l'homme n'aura jamais raison d'elle, croit-elle. Enfant, on ne l'écoutait pas, elle a du temps à reprendre, elle n'écoute plus, elle juge et elle accuse. Elle souffre de sa solitude, de son agressivité, de la tension intérieure qui l'habite et ne lui laisse aucun répit, mais elle intériorise cette souffrance qu'elle accepte comme une fatalité, une fatwa qui aurait été prononcée à l'encontre de son bonheur mérité. Révoltée, elle va sans sérénité, obligée de mener le combat contre le machisme réel ou supposé, contre le pouvoir des hommes et

contre sa destinée. Ses colères et ses rancunes sont aussi intenses que son appétit de vengeance et son amertume. Pour elle, les relations humaines sont des luttes de pouvoir continuelles, ponctuées de querelles de basse ou de haute intensité.

Me basant sur les matériaux qui m'ont été transmis, il semble que sur le plan sexuel Fatima ait connu une génitalité entièrement développée, mais chargée d'angoisse et qu'elle ait connu une régression à la phase de la fillette,<sup>22</sup> d'où l'immaturité de sa personnalité caractéristique de cette régression. Christiane Olivier (1980, p. 138) décrit ainsi ce processus de régression nécessaire ou fatal : « Chaque acte sexuel nous entraîne à repasser le miroir, et nous permet de mourir un instant à notre solitude, pour retrouver le UN originel. Le UN négation de l'angoisse, lieu de régression, où nous pouvons enfin nous reposer un peu de notre lourde condition d'être humain affronté à la difficulté de porter seul le fardeau de l'incommunicabilité de son inconscient. Malheur à celui qui ne peut pas régresser sans danger jusqu'à sa mère, malheur à celui qui ne peut parcourir sa vie à l'envers, et doit arrêter un moment donné, car sa jouissance s'arrêtera là. »

Fatima, telle une enfant, vit dans le temps présent et peut difficilement retarder la satisfaction d'un besoin ou l'expression d'un sentiment. Jamais stoïque, toujours impulsive, Fatima désire à la fois dévorer le pénis et le châtrer « le couper en rondelles », dit-elle. Il s'agit de manifestation d'oralité. L'oralité est une régression libidinale qui peut survenir à la fin du complexe d'Œdipe lorsque la castration œdipienne (hétérosexuelle et homosexuelle) ne s'est pas bien déroulée. On retrouve la trace de cette oralité dans le passage rapide de la soumission sexuelle – attitude passive – féminine homosexuelle – à la révolte hétérosexuelle, la trace également dans ce passage brusque de la candeur laconique à la colère puérile, un autre des mécanismes de défense caractéristique de Fatima. Ses révoltes violentes et incontrôlées le sont d'autant plus qu'en tant que femme musulmane elle n'est pas assurée, et il lui faut s'armer

---

<sup>22</sup> Taxonomie tirée de l'approche bioénergétique que nous présentons plus loin.

de tout son courage pour afficher son agressivité. Dans ces moments de révolte, elle hurle des insanités et brise des objets pour se donner de l'audace, exprimer son amertume et afficher ses rancunes. Son processus de défense caractérielle l'entraîne à passer de l'engouement sexuel désordonné à l'ascétisme morbide.

Fatima veut toujours l'emporter dans un débat et chaque fois elle a le sentiment que sa réputation – son ego – est en jeu, ce qui la rend irritable. Par contre, sa colère peut disparaître aussi vite qu'elle est survenue. Pour elle la colère est une émotion normale de la vie, aussi naturelle que la tristesse et la joie. Comme ses amies sont d'un naturel calme et posé et tolèrent difficilement ces sautes d'humeur auxquelles elles ne comprennent rien, quand elle s'emporte de la sorte, cela provoque parfois une rupture définitive qu'elle ne comprend pas. Pourquoi lui tient-on rigueur d'insultes passées et oubliées, se dit-elle ?

Fatima connaît probablement la sexualité génitale, mais elle ne connaît probablement pas l'amour génital et l'orgasme vaginal. Elle a appris à refouler ses désirs d'amour physique et à baiser mécaniquement espérant par ces échanges charnels établir le contact et partager de l'affection avec ses partenaires, mais sans succès, d'où sa frustration, sa rancœur et sa frigidité.

Je crois que le retrait de la libido est ici le résultat et non la cause de sa névrose. De sa relation avec son père, qui l'a surprotégée dans sa vie quotidienne et réprimée dans son développement sexuel, elle a développé les caractéristiques infantiles mentionnées auparavant : colère, frustration impuissante, révélant une peur profonde et un manque de défense, d'où le déni de la vérité, les mensonges et sa mythomanie qui sont les astuces que l'enfant utilise pour survivre au milieu d'une réalité contradictoire et souffrante. L'une de ses maximes préférées serait : « Je ne veux pas que cela soit, alors ça n'existe pas ». C'est un comportement typiquement immature et mythomane : il lui suffit d'imaginer une réalité ou de la nier pour qu'elle apparaisse ou disparaisse.

Me basant sur le topique de l'analyse transactionnelle, j'observe chez Claude et chez Fatima que l'Enfant révolté est souvent au poste de commande de leur personnalité. Leur Parent critique est hyper développé et soumet leurs propres enfants à ses diktats. Le Parent nourricier est moyennement développé. L'Enfant adapté et docile est bien développé alors que l'Adulte raisonnable et logique est atrophié chez Fatima et bien développé chez Claude. Le Petit – professeur, siège de l'intuition, est réprimé depuis l'enfance, mais il survit en secret dans leur besace respective. Ayant fait siennes un certain nombre d'injonctions parentales et sociétales à propos de sa sexualité et de sa vie amoureuse, Fatima est régie par un scénario de vie « Sans amour et sans joie ». Enfin, elle fut soumise pendant l'enfance aux injonctions parentales et à leurs dénégations dans la pratique quotidienne, d'où un scénario de vie « Sans raison ». Nous y reviendrons.

Sa relation avec son mari Élama est très complexe. Elle a fait un mariage de raison il y a plusieurs années avec un boutiquier de son comté. Il devait l'aider à lancer un commerce et à créer un foyer dans leur cité. Le désir d'Élama par rapport à sa femme était unilatéral et sans équivoque : Homme, recherche compagne entre 20 et 40 ans, douce, dévouée, tendre, discrète, éventuellement jolie. Puis, petit à petit, leur relation s'est détériorée, par sa faute à lui bien entendu, car suite au mariage les choses se sont gâtées, assure-t-elle. Du jour au lendemain, elle a constaté des incompatibilités qu'auparavant elle n'avait pas remarquées. Qu'est-ce qui a tant changé après l'union sacrée ? Pour elle, c'est l'acte même du mariage, ce traité signé, qui aurait tout bouleversé. Illusion bien entendue, il était ce qu'il avait dit qu'il serait ; elle était ce qu'elle lui avait garanti de paraître, c'est pour ce qu'ils étaient qu'ils s'étaient promis l'un à l'autre.

Son mari est plus âgé qu'elle comme tous les hommes qu'elle fréquente, car elle attend de ses prétendants la validation de sa sexualité, validation qu'elle n'a pas reçue de ses parents, de son père notamment. Elle se conforme ainsi aux pratiques qui ont cours dans sa société d'origine où l'homme choisit sa femme plus jeune que lui. Elle choisira plus tard des amants qui



seront presque aussi âgés que son père pour prouver à sa mère qu'elle a autant de valeur qu'elle et qu'elle comprend mieux les hommes : « Moi j'aurais su contrôler mon mari, semble-t-elle dire à sa mère, et je saurai garder le mien. ». C'est pourquoi malgré leur inimitié et sans l'aimer elle lui est profondément attachée. Elle s'attache à son souffre-douleur comme lui s'attache à sa tortionnaire. De toute façon ils sont l'un pour l'autre, tour à tour, tortionnaires et souffre-douleur.

Pour elle, les émotions sont des pièges à con qui affaiblissent la carapace et font pleurer. Comme pour bien des femmes, la froideur et l'indifférence de son mari sont des symboles de sa force masculine. C'est ce genre d'homme qu'elle aurait voulu être et qui est son persécuteur et sa victime préférés, après sa mère et son père qu'il a remplacé. Fatima l'infidèle a, dans la haine, le sacrifice et la persécution, de grandes fidélités. La colère et le ressentiment de Fatima à l'égard de son mari se sont mués en résignation pendant la première phase de leur union puis, sous le coup de la fatigue, du stress, de l'adaptation à une nouvelle société d'accueil, de l'indépendance nouvelle de ses garçons. De la crise du milieu de la vie, sa résignation s'est muée en acrimonie, en révolte, en désir de vengeance comme elle avait fait à la fin de l'adolescence à Londres. Poussée par son ombre hargneuse, Fatima a pris amant et elle alimente ainsi son animus en rêves nouveaux pour le cycle à venir ; ensuite, elle retournera à sa résignation, dépenser ses réserves de fantasmes vengeurs et tristes avant de vivre un nouveau cycle névrotique. Son mari anticipe déjà le plaisir des souffrances qu'elle lui fera subir lors du prochain cycle.

Élame serait un onaniste et un éjaculateur précoce, dit-elle. Il faudrait lui rappeler que tout acte sexuel manqué est imputable à des relents d'agressivité infantile venant se profiler sur la partenaire et l'associer à la mère mauvaise, castratrice. Ils ne s'embrassent plus depuis longtemps par leur faute à tous les deux. Qui ne se touche plus ne s'aime plus dit le proverbe. Son conjoint se tait, alors qu'elle a tant besoin de déclarations d'amour réparatrices de son unité brisée, il paraît peu apte à réparer ce manque non plus qu'à lui donner les paroles d'amour et de désir dont elle a tant manqué dans son enfance.

Élame est habité par la hantise de l'échec et réalise au mieux tout ce qu'il fait. Il est si parfait, si autonome qu'elle se demande ce qu'elle pourrait bien lui apporter. Elle le prive de sexe pour l'éprouver, il tolère cette quarantaine, critique, puis s'en accommode plutôt que de l'abandonner. Elle reproche à son mari son conformisme, de l'avoir trompé et de la dévaloriser. Toute sa vie elle a voulu le transformer, en faire un homme affectueux et aimable, tâche homérique qu'elle ne croit pas pouvoir mener à bien, justifiant ainsi son échec à obtenir l'amour qu'elle prétend souhaiter et raison suffisante de le détester. Pourtant, elle a épousé cet homme justement à cause de son conformisme, de ses compétences, de son travail acharné, de sa rigidité, de sa probité, de son sens critique, de son machisme et de son masochisme. Comment expliquer qu'aujourd'hui elle lui reproche d'être exactement ce qu'elle avait recherché ? C'est qu'une femme se marie avec un homme en espérant qu'un jour il changera – mais il ne change jamais. Un homme épouse une femme en espérant qu'elle ne changera jamais – pourtant elle change constamment.

D'après les observations du psychiatre A. Janov (1978), la névrosée recrée plus tard dans sa vie, par son mariage notamment, la situation de son enfance où elle était privée d'amour, afin de rejouer la même pièce (le même scénario) espérant cette fois une fin heureuse remplie d'amour, ce que Michèle Larivey (2004) appelle l'objectif de la **névrose de transfert** fondé chez ce couple sur leur complexe parental<sup>23</sup>.

Le complexe parental consiste en une intériorisation des dynamiques vécues avec les parents et les proches durant l'enfance. Il se construit en rapport avec des événements prégnants à forte charge émotionnelle. Le complexe parental et tous les autres complexes deviennent de véritables voix intérieures, l'équivalent du Parent critique et des autres personnages qui forment la psyché, selon le topique de l'analyse transactionnelle (AT), et qui poussent à répéter les mêmes comportements et finissent par enfermer les sujets dans des modèles négatifs que

---

<sup>23</sup> Le concept de névrose de transfert est présenté en annexe VI.

l'AT (analyse transactionnelle) prénomme des scénarios de vie<sup>24</sup>.

Nous décrivons plus loin la mécanique de la névrose de transfert actualisé. Pour l'instant voici le mécanisme du **complexe parental**<sup>25</sup>. Le sujet n'a pas épousé une image de sa mère uniquement parce qu'elle désirait l'amour de sa mère, Fatima désirait une mère symbolique qui l'aime, mais elle n'abordait pas cette quête d'amour de façon directe ; il fallait d'abord que le prétendant satisfasse un rituel. Elle a choisi un homme froid et critique comme sa mère et elle s'est efforcée d'en tirer un peu de chaleur et de compassion ; d'un homme rigide, elle a tenté de faire quelqu'un de gentil, de doux, d'amène et de spontané. Cette tâche titanesque ne pouvait évidemment être menée à terme, ce qui la justifie aujourd'hui de ne plus l'aimer.

Si la névrosée se trouvait engagée avec une personne qu'elle aime et qui l'aime vraiment, elle serait forcée de l'abandonner, écrit A. Janov (1978), parce qu'elle serait toujours rongée par ce vieux sentiment de n'avoir jamais été aimée par ses parents. Autrement dit, le fait de trouver une personne aimante et chaleureuse empêcherait la lutte symbolique pour résoudre le sentiment de ne pas avoir été aimée telle qu'elle était par sa mère et par son père dans le passé. Dans ce sens le fait de trouver dans le présent de l'amour et de la chaleur humaine signifie que l'on ressent la souffrance de ne pas avoir obtenu l'amour que l'on recherchait dans l'enfance de ceux qui ont tant compté. Même dans ses rêves la névrosée recrée cette lutte perpétuelle.

---

<sup>24</sup> L'AT, diminutif d'analyse structurale et transactionnelle et les scénarios de vie sont présentés en annexe II.

<sup>25</sup> Les termes *complexe et complexe parental* sont des concepts proposés par Carl Jung (1996) à la suite de ses expériences d'associations libres que produisent les sujets quand on leur propose certains mots-idées. Jung s'est intéressé à tout ce qui venait perturber le temps de réponse du sujet au cours de ces tests d'associations libres, retards, refus, rires, gêne, étaient des indicateurs que certains centres émotifs avaient été touchés chez le sujet. Il venait d'imaginer le concept de résurgence des complexes profonds, dont le complexe parental.

Élame offre à Fatima l'opportunité de reprendre à satiété cette lutte symbolique afin de le transformer en un être aimant et chaleureux qui l'accepte telle qu'elle est, et lui donne de l'affection sans condition, ce qu'il ne fera jamais évidemment. En effet il mène lui-même sa propre guerre contre son complexe parental et il présente à Fatima ses propres récriminations contre sa mère autoritaire. Fatima prétend qu'Élame est dépendant affectif et qu'il souffre d'une jalousie malade. Il ne semble pas qu'Élame trompe Fatima, il n'a ni le temps ni le goût de la tromper et ce n'est pas son rôle dans leur scénario de vie macabre. Je crois qu'il s'agit pour elle de justifier son amertume et de se déculpabiliser de ses adultères répétés. Dans leur jeu de rôle en couple, c'est elle qui joue la mégère, le trompe, l'humilie et le châtie et c'est lui qui joue le persécuté, souffre, jouit, se morfond puis se venge.

Fatima provoque sciemment cette jalousie chez son mari et chez ses amants puis elle refuse sa responsabilité en fabulant divers motifs pour justifier son comportement. Par exemple, elle a tenu à décrire en détail ses aventures passées, il fallait qu'elle asperge ses amants de noms et de vérités, de ces faits pervers qu'il vaut mieux taire. Il fallait qu'elle blesse pour humilier et se venger de tous ces phallus au pouvoir détesté, à la puissance jalouée. Elle soumet son fiancé à l'abstinence génitale pour des périodes prolongées. Lui semble tolérer cette quarantaine qui s'éternise et s'accommoder de cet amour qui s'amenuise non sans maugréer et critiquer, ce qu'elle recherche justement. Ainsi s'exprime Fatima :

« Mon mari n'a pas accès à mon vagin depuis plusieurs années malgré toutes ses demandes de pardon, pourtant je ne le déteste pas. Les préservatifs deviennent périmés avant d'avoir été exposés. »

Fatima réagit à l'autorité de son conjoint par la révolte et la soumission. Côté révolte, elle fait rarement l'amour et sans grand appétit. Elle sort de temps en temps. Contre l'assentiment de son mari, elle a fait de la chanson, puis de la danse, elle fut étudiante puis militante. Elle refuse de fréquenter ses amis. Elle se réserve quelques soirées et de nombreux samedis et elle le

trompe régulièrement. Côté soumission, elle lui obéit et va là où il lui dit. Elle rentre à peu près à l'heure prescrite. Elle travaille sous ses ordres et respecte sa gestion des affaires. Elle accepte ses propositions de sorties. Elle craint ses bouderies. Elle entretient la maison et lui demande permission.

C'est la modernisation récente des pays du Maghreb, anciennement sous domination française, qui explique ces tensions conflictuelles dans les couples petits-bourgeois maghrébins. Le Maroc a franchi le seuil d'alphabétisation généralisée de sa population masculine d'abord puis féminine qu'en 1990, et l'Algérie en 1981. Cette modernisation récente a entraîné une baisse de la natalité, une baisse de la mortalité infantile, l'usage généralisé des moyens contraceptifs, le mariage tardif pour les femmes (41 % des marocaines et 58 % des Algériennes se marient après l'âge de 30 ans), une forte diminution des mariages endogames (mariage entre cousins germains, Algérie 27 % et Maroc 25 % des ménages), et enfin un rehaussement du statut de la femme arabe maghrébine. C'est sur cette modernisation que surfe Fatima dans ses moments de révolte contenus.

Cette modernisation récente n'a cependant pas éliminé l'influence du fondement anthropologique arabe d'infériorisation de la femme et de domination masculine. Les pays du Maghreb sont toujours régis par une structure familiale autoritaire soumise à la patrilinéarité (regroupement des fils mariés autour du père et héritage prépondérant pour les fils), d'où le désir des ménages d'enfanter au moins un fils. Fatima, femme relativement libre, éduquée en Europe, professionnelle occidentalisée travaillant hors du foyer, demeure malgré elle dans son fond anthropologique une femme musulmane arabe infériorisée du Maghreb. Le versant conscient européenisé de son caractère ne peut totalement éclipser le versant inconscient maghrébin. Ces tensions entre autonomie et hétéronomie provoquent chez elle des périodes de crise agressives – insoumises suivies de phases de dépression – soumission.

Élame souffre d'une névrose de type dépendance passive. C'est Fatima, ses enfants et sa profession qui lui fournissent son

identité et sa raison de vivre. Le jour où il ne pourra plus occulter l'infidélité de sa dulcinée, il en sera bouleversé, atterré, car du jour au lendemain son Moi, tout son univers et tout ce qui accrédite son identité lui échapperont et il risque de perdre pied tout en y « prenant son pied ».

Le fiancé fidèle offre à Fatima la sécurité, il sera toujours présent dans les moments angoissants. Il la déprécie (mauvaise mère, mauvaise ménagère, mauvaise professionnelle, mauvaise épouse, mauvaise amante) pour lui tenir tête, pour se préserver et pour que nul autre ne l'aime, ni ne l'apprécie ; pour qu'elle ne s'aime pas elle aussi, car il a peur d'elle comme il avait peur de sa mère. Il a peur du mal qu'elle peut lui faire. Il est jaloux de ses succès et la tourne en dérision afin de s'ériger une personnalité sur les vestiges de sa dépression. Il entretient sa dépendance à elle à travers ce comportement négatif et dépréciateur. Fatima y retrouve cette vieille émotion paranoïde d'être mal aimée, persécutée et éventuellement abandonnée, une émotion qui l'a toujours accompagnée.

Il décide de tout et l'infantilise sur tout ce qu'ils recherchent tous les deux, car cela leur permet de jouer leur scénario préféré, lui dominateur et responsable, elle irresponsable et dominée jusqu'au jour où elle échangera un livret de timbres primes<sup>26</sup>, le fera cocu et prendra sa désespérante revanche. Il a fui sa mère de ce côté de la mer afin d'y affronter son enfer. Ils vont en cela à l'envers du bon sens. Freud ne disait-il pas que : « le bonheur conjugal reste mal assuré tant que la femme n'a pas réussi à faire de son mari son enfant, tant qu'elle ne se comporte pas maternellement avec lui » ? Élane, l'adulte rigide, ne sait pas devenir l'enfant de Fatima l'infantile.

Refaisons l'historique de leur mise en couple afin d'observer l'évolution de leurs névroses complémentaires. Dès l'annonce du mariage, l'affrontement débuta. L'homme décida seul, comme il est d'usage dans sa communauté, de la date des épou-

---

<sup>26</sup> Le livret de timbres primes est un concept que l'on retrouve en Analyse transactionnelle (AT). Nous présentons ce concept en annexe II.

sailles et lui annonça qu'ils allaient se marier. Fatima bouda pendant un mois, enragée de cette décision unilatérale, de ce manque de respect ; elle ne pouvait accepter d'être traitée comme une musulmane. Déjà que par ce mariage arrangé elle tentait d'obvier à l'agrément accordé par ses parents au cousin « prospecteur » qu'elle refusait de fiancer. Pour consacrer cette union, elle trahissait même son compagnon égyptien à qui elle s'était promise à l'étranger (un autre qui l'aura aimée et qu'elle aura abandonné puisqu'il ne lui était plus utile). Elle décrira plus tard son mari comme un tyran, un boudeur et un critique qui ne l'attire plus. Elle se dit malheureuse, mais incapable de l'abandonner à cause de leurs biens chèrement acquis, de l'habitude et des enfants qu'elle ne veut pas troubler incidemment. Voici quelques matériaux qui permettent d'observer le développement de sa pensée :

« Si mon mari veut me quitter, qu'il se casse le malapris, je m'en balance, Moi je garde mes petits. Mon mari boude comme à l'accoutumée ; je ne coupe pas la communication, mais je n'ai pas eu de moment libre jusqu'à maintenant. Je lui ai toujours dit que je ne laisserais jamais mes enfants. Le problème c'est que je ne veux pas quitter mon mari pour le moment, je le ferai quand mes enfants seront grands et auront assuré leur avenir. »

L'alibi est courant : « Je ne laisserai pas mes enfants, à lui d'assumer la responsabilité et la culpabilité de les séparer de leur maman ». Comme justement il a eu la même idée : « À elle d'assumer et de se culpabiliser ! » Ils continuent de se dénoncer et de jouer aux époux blessés, à se détester, à s'outrager et à partager le même foyer. Leurs enfants ne sont pas innocents de cette atmosphère troublée, et on verra qu'un jour l'un d'entre eux déclamera sa hargne et sa rancœur à sa mère décontenancée, attestant ainsi de son attachement troublant à sa maman, conséquence d'une castration œdipienne mal dirigée. Par son comportement, elle leur enseigne que la femme est dépendante de l'homme, qu'elle est son objet sexuel, que toute femme est destinée à être bafouée et qu'elle doit le tolérer ; c'est ainsi qu'une femme trace pour la génération suivante le sillon de la misogynie.

Le mariage est la plus compliquée de toutes les relations humaines. Peu de relations peuvent produire des émotions aussi intenses et peuvent ainsi passer de la félicité à une froide cruauté. Lorsque les époux ne cessent de considérer le contenu des données archaïques que chacun apporte dans le ménage à travers le regard accusateur du Parent critique et de l'Enfant adapté, on peut entrevoir qu'un Adulte émancipé n'est pas loin dans leur tête. Selon Thomas Harris (1997) de façon générale, le contrat de mariage est établi par l'Enfant libre et révolté qui comprend l'amour comme quelque chose que l'on ressent, comme un coup de foudre, et non comme quelque chose que l'on construit, et qui voit le bonheur comme quelque chose que l'on poursuit plutôt que le produit d'un effort personnel en vue du bonheur de quelqu'un d'autre. Le bonheur et l'amour ne sont pas l'objectif du voyage, mais une façon de voyager. Ils ont de la chance, les partenaires dont le Parent critique a appris quelques rudiments de ce qu'est un bon ménage ; bien des gens n'en ont jamais vu de leur existence. Nos deux protagonistes n'en ont jamais vu de leur vie. Elle vivait dans une famille dysfonctionnelle dont les parents se querellaient souvent, où le mari trompait sa femme, les deux conjoints prenant grand soin de cacher cette trahison pour conserver la réputation du clan. Lui provient d'une famille démembrée dont la mère rigide, frigide, mal – aimante, chouchoutait ses frères et dirigeait leurs destinées d'une main de fer, ce qu'il n'acceptera jamais de sa partenaire.

Si elle éprouve un malin plaisir à raconter ses souffrances conjugales, c'est que ces vexations et cette culpabilité lui sont nécessaires pour qu'elle puisse se sentir dans son droit et pour qu'elle puisse éprouver un sentiment de supériorité qu'elle ne peut obtenir qu'en étant bafouée, justifiant à la fin ce plaisir sadique de voir son mari tolérer ses algarades, alors qu'il regarde ailleurs pour ne rien constater. Quand la vengeance devient le but de la vie, il faut faire en sorte d'être maltraité pour justifier cet alibi. L'allodoxia de la masochiste présente la soumission aux mauvais traitements comme une punition légère visant à éviter une punition sévère, alors que sa démarche est



habituellement motivée par la haine et le besoin de revanche. Fatima et Élame ont tous les deux besoin de cette relation malsaine qui nourrit leurs petites semaines.

Ce couple n'a plus beaucoup d'activité commune. Ce ne sont pas les reproches que l'on s'adresse entre conjoints ni les défauts dont on s'accuse mutuellement qui déterminent l'échec d'une union et sa désintégration imminente ; le meilleur prédictateur de l'éclatement d'un couple est la disparition des intérêts communs et l'inexistence d'activités partagées.

Fatima croit que son mari fermera les yeux sur ses adultères répétés. Je pense pour ma part que s'il ne peut sauver la face devant ceux de sa race et s'il ne peut sauvegarder son identité il y a fort à parier qu'il ne fermera pas les yeux malgré sa bienveillante passivité. Une nuit, Fatima me raconta que son mari menaçait de l'abandonner. Voici le matériel qu'elle m'a transmis pour démontrer cette infamie :

« Je crois que mon mari est prêt à passer le Rubicon et à tout casser. Je ne veux pas frapper un homme qui est par terre. Je l'ai humilié, il me fait pitié. Mon mari n'a pas à financer mon infidélité. C'est l'attachement et la sincérité que je veux lui conserver. J'ai un mari qui me respecte et ne m'a jamais exploitée financièrement. Je vais poursuivre avec lui, adieu, mon ami. »

« Je crois que ce n'était qu'une parade pour justifier son emportement colérique et ma mise au pas. La veille au soir, elle était rentrée chez elle à une heure tardive suite à une soirée en ma compagnie, les seins souillés, après avoir bien bu, bien ri et bien baisé ; puis, nous nous étions laissés sur une ambiguïté où Fatima avait décelé un abus de ma part, un manquement à la déférence qui lui était due. »

Je reviendrai sur l'exégèse de cette étiologie solipsiste.

Élame la considère comme un peu folle, telle une fille à papa hyper gâtée, égocentrique et hystérique, dépendante de substances. Il ne veut rien savoir de ses histoires romanesques et désire

qu'elle le laisse en paix avec ses mésaventures. Il ne se préoccupe pas vraiment de ses relations extraconjugales à la condition que le tout reste discret et se réalise sans impact sur le bon fonctionnement de la maison. Sans morigéner son mari, lui offre toute latitude pour mener à bien sa destinée troublée. Des professionnels comme eux ont de multiples raisons pour ne pas divorcer ; très peu de ces motifs concernent l'amour véritable. Il a besoin d'elle, c'est évident ; sa dépendance est grande et s'explique par les multiples facettes de leur relation.

Elle est sa sœur, sa collègue, sa concubine sadique, sa tortionnaire, son repos du guerrier et son Épigone. Il est sa contrepartie, son miroir aux alouettes. Pour ébranler son indifférence, le punir de sa négligence et le récompenser de sa patience, elle concevra un « *projet* » sadique qu'elle mènera à terme méthodiquement. Fatima a besoin qu'il la persécute pour se sentir dans son droit et le mettre dans son tort, et cette dépendance affective est prégnante. Elle fait de grands efforts pour s'ériger une vie parallèle loin de ses persécutions et de ses regards accusateurs, mais en gardant toujours ces liens destructeurs et en lui laissant tout son pouvoir dépréciateur.

Fatima a longuement décrit ses sentiments à propos du pouvoir des hommes dans la société arabe et dans la société occidentale. Fatima leur fait grief du pouvoir dont ils ont hérité dans nos sociétés grâce à leur pénis, pense-t-elle. Femme, elle envie particulièrement les hommes puissants, rigides, froids calculateurs, intelligents, coupés de leurs sentiments sources de tendresse et de faiblesse, faille dans la carapace d'autorité et de pouvoir. Elle aime les hommes comme son mari (son animus) – affairé – capable de se priver de sexe pendant des années ou l'achetant pour quelques deniers à une dévergondée dont il saura vite se débarrasser. Elle voudrait être une femme-homme de cette trempe et jeter ses hommes après usage. Souhaitant être un homme, elle entérine la maxime maternelle à propos de la femme objet – sexuelle et « repos du guerrier ».

Certaines personnes qui ont vécu des traumatismes dans l'enfance réagissent en tentant d'imposer leur loi à tout prix afin de prouver qu'elles valent quelque chose et elles ne tolèrent pas

qu'on leur manque d'égard. Tout est toujours question d'amour-propre pour les narcissiques. Ces personnes ne vivent pas dans le monde de l'amour, mais dans le monde du pouvoir. Guy Corneau (2004, p.237) souligne : « Il est étonnant de constater à quel point le besoin d'amour frustré se transforme presque invariablement en volonté de puissance ». Carl Gustav Jung (1996) a suggéré à de nombreuses reprises que le contraire de l'amour, ce n'est pas la haine, mais le pouvoir. Fatima a fait sienne cette maxime et elle se gaspille à combattre son mari afin de lui arracher des lambeaux de pouvoir qui, croit-elle, la rendront heureuse et le rendront malheureux. Fatima (comme Isabelle la femme de Claude et la plupart des femmes) ne se rend pas compte à quel point elle est contrôlante parce que la coercition de l'homme et de l'enfant est la seule forme d'attention qu'elle a apprise de sa mère. La femme qui infantilise son mari se retrouve immanquablement au bras d'un homme qui ressemble à son père sans autorité qu'elle a tant décrié dans le passé et qu'elle ne peut admirer ; alors elle le méprise d'être ce qu'elle en a fait. Après avoir accompli cette arnaque, elle considèrera finalement le don de sa personne comme une forme d'exploitation et de servitude.

\* \* \*

Il y a toujours dans la vie d'un couple un moment de crise où chacun pense qu'il ne trouve pas chez l'autre ce qu'il est venu y chercher. Il faut beaucoup d'énergie pour lutter consciemment contre son inconscient. Il y a alors forclusion et chacun renonce à chercher chez l'autre l'introuvable qui ne s'y trouve pas de toute façon puisque leur frustration est antérieure à leur union. L'homme pourra bien disposer de la puissance et du pouvoir, s'il ne gagne pas sur sa femme et sur sa jouissance, il aura perdu une deuxième fois le combat contre sa mère mauvaise et il se sentira dévalorisé, ce que d'aucuns recherchent précisément. Sa colère le rendra amer et cette amertume justifiera sa rancœur à elle. Le cercle infernal sera ainsi bouclé et tournera jusqu'à leur destruction consommée. Fatima résume ici sa haine contre l'engeance masculine :

« Je déteste les hommes exception faite de mes garçons. Je ne voulais pas avoir de filles pour ne pas leur transmettre ma névrose et pour qu'elles ne subissent pas ce que j'ai subi. Je hais les gringos qui draguent les « nanas », je déteste leur sexe qui les rend suffisants. Bienvenue l'impuissance sexuelle. Je ne puis voir des hommes baiser des femmes et j'aime les voir baiser entre hommes et s'humilier. Je déteste leur suffisance et leur sentiment de supériorité, je honnis les mères et les belles-mères qui transmettent ces sentiments à leurs fils. Pour moi tout est bon pour les mépriser et les humilier. Est-ce ma névrose ? Loin de moi l'homme dans toute sa virilité exacerbée, l'homme chasseur, l'homme guerrier, l'homme roublard, certainement à cause du machisme ambiant dans ma vie. L'image de l'homme homosexuel bafoué, humilié, défoncé est si belle à regarder ; je me sens plus en sécurité avec des hommes doux, aimants, me respectant et qui ne cherche pas à me tromper au sens large du terme ».

Dans l'exposé précédent, Fatima dit rechercher des hommes aimants, mais aussi des hommes bafoués et humiliés. Elle éprouve un plaisir sadique à contempler des masochistes se maltraiter. Étrangement, Fatima méprise les femmes tout autant que les hommes, surtout les femmes fragiles, impuissantes, émotives, devant monnayer leur corps pour quelques faveurs jetées comme une aumône par l'homme dominateur. Fatima s'amuse du côté féminin de Claude – homme fétiche, rose, doux, tendre, affectueux, dominé par ses émotions – faille qu'elle exploite dans leurs relations. Dans le matériel ci-dessous, après ces admonestations contre les mâles Fatima tente de rassurer Claude qui commence à s'inquiéter :

« Je ne souhaite pas que tu sois tendu ou que tu sois anxieux. Je t'aime, crois-le une bonne fois pour toutes. Je suis avec toi et je le resterai le temps que tu m'aimeras et que tu ne regarderas que moi, le temps que tu voudras qu'on soit ensemble, tout le temps que tu déclameras : « Moi je t'aime ». Tu es une énigme, un homme macho, rose, c'est assez inhabituel et incongru pour moi féministe. Macho dans le sens traditionnel qui surfe

joyeusement sur sa dépendance physique et psychique vis-à-vis de la femme. Un dépendant qui se drogue à la femme, à l'héroïne – femme, un fou de Fatima à défaut d'Allah. Un expert du sexe féminin, de la psyché féminine, à tel point que tu te travestis moralement en femme pour mieux l'attraper et la conserver. »

Fatima a observé que les hommes prennent les femmes et les jettent comme des serviettes. Elle souhaiterait comme eux se payer des mâles puis les jeter. Elle voudrait porter en elle l'amertume et la hargne de ces fausses pucelles qu'elle côtoyait chez elle.

\* \* \*

Cette soif de pouvoir et de puissance engendre chez Fatima une dépendance affective. Parmi toutes les formes de dépendance, la moins tangible est la dépendance affective, l'objet de cette dépendance étant un individu et la relation entretenue avec cet individu. La **dépendance affective** désigne un besoin général et excessif d'être pris en charge, conduisant à un comportement soumis à une angoisse de séparation. La démesure, l'impuissance et la perte d'autonomie émotionnelle caractérisent la dépendance affective. La dépendance affective peut prendre diverses formes et se manifester dans plusieurs types de relations. Il peut être question de dépendance amoureuse, amicale ou parentale. C'est l'amour qui est en cause dans chaque manifestation, mais déguisé en affection, en volonté de reconnaissance dans ses amitiés ou au travail.

Voici les symptômes de la dépendance affective. D'abord l'individu ressent une attirance irrésistible pour une personne, ce qui limite ou annihile sa liberté de choix. Ensuite, l'angoisse s'empare de l'individu à l'idée d'être privé de cette personne, de se séparer de cet objet de transfert. Enfin, les symptômes de sevrage suite à une rupture sont l'irritabilité, la dépression, les troubles du sommeil. Après cette période de souffrance, l'individu ressent parfois une sensation de bien-être, d'accomplissement. La dépendance affective est un sentiment d'incomplétude, de vide, de désespoir, de désorientation dont

l'individu croit qu'il ne peut se remettre que par l'intermédiaire de quelque chose ou de quelqu'un d'extérieur à lui-même et qui devient le centre de son monde de dépendance.

Comment identifier et reconnaître la dépendance affective chez un sujet ? Selon Deetjens (2006, p.25), on observe une constance propre à toute dépendance : l'individu cherche à l'extérieur de lui-même l'amour-propre qu'il n'a pas su développer. Il est assoiffé d'amour. Le dépendant affectif est comme un seau troué que tout l'amour du monde ne saurait combler. Il est sous la tutelle de quelqu'un. Il laisse entre les mains d'un autre la responsabilité de sa vie. C'est un fidèle disciple. Fatima est le fidèle disciple de son mari, ce qui ne l'empêchera pas de le rendre cocu pour se venger de cette dépendance et de cet asservissement. C'est la « bonne fille » prête à tout pour être appréciée et qui trouve dans l'ingratitude des autres le motif de les détester. Le dépendant s'accroche, il ne veut pas qu'on l'abandonne. Il est attiré par ce qu'il aimerait être et ne fait pas l'effort de le devenir. Il se connaît peu et vie par procuration. Il est passionné, il a l'impression d'exister quand il flotte au-dessus des nuages ; le coup de foudre, ça le connaît ; rêver d'un amour passé, c'est sa spécialité. Chaque fois est la bonne ; il attend, il vit dans l'espoir. Il est soumis, son seuil de tolérance est très élevé, puis un jour il éclate. Il ne s'aime pas, il a une vision négative de lui-même et ne s'intéresse pas à ce qu'il est. La dépendance affective s'alimente de la culpabilité et de la honte de soi. Elle se ravitaille des faiblesses d'une personnalité lourdement éprouvée par le rejet.

Jung (1996) a noté que ce type de femme dépendante est sujet aux « coups de foudre », moments où inconsciemment elle reconnaît une partie d'elle-même dans une autre personne. Jung a aussi noté que chez la femme qui s'identifie à sa raison et qui ne respecte pas ses besoins émotionnels, l'animus s'exprime sous la forme d'humeurs incontrôlables et irrationnelles, de colères soudaines, car elle a cru déceler quelque part un manque d'égard. Cette véritable possession par des humeurs irréflechies persistera tant que la femme n'aura pas établi un rapport conscient avec sa masculinité intérieure.

Comme toute maman arabe, la fierté de Fatima ce sont ses garçons. Elle n'aurait pas voulu enfanter des filles. Elle a trois grands garçons, des jeunes hommes qu'elle appelle ses « bébés ». Fatima a à peu près le nombre moyen d'enfants que l'on retrouve en société maghrébine (Indice de fécondité : Tunisie 2,02, Maroc 2,43 et Algérie 2,57). Elle les caresse souvent en pensant que jusqu'à vingt-cinq ans, et même après, ils auront besoin de la supervision maternelle. Fatima admet que le plus jeune n'aime pas être caressé, il se défend inconsciemment des pensées incestueuses. Elle ne veut pas accepter qu'ils grandissent comme si elle avait eu des enfants pour répondre à ses propres penchants, pour compenser l'éloignement de son mari, pour occuper ses matins gris et pour démontrer à ses parents, à sa mère surtout, et à ses frères et sœurs aussi, qu'elle pouvait faire mieux qu'eux... et pensez donc, le ciel l'a gratifiée de trois garçons, le sexe tant convoité aux pays du Coran.

On reconnaît une mère narcissique par le fait que la maternité est pour elle une vision idéalisée d'elle-même en tant que maman et éducatrice, une réponse à son désir de s'accomplir. La vision d'elle-même assumant ce rôle féminin archétypal attise le sentiment de sa propre grandeur et amplifie sa certitude d'être dans son droit. Bien avant sa conception, l'enfant représente dans son imagination un être qui fera d'elle une personne exceptionnelle. Cette femme voit son enfant comme la prolongation d'elle-même, elle veut son enfant parfait, pas pour l'enfant lui-même, mais parce qu'elle se voit à travers lui ; elle le trouve beau dans la mesure où cette femme souhaite ardemment être belle et être admirée pour sa beauté. Elle le voit avocat non pas parce que l'enfant a manifesté des dispositions ou un ardent désir d'être avocat, mais parce que la maman aurait aimé devenir avocate, et n'ayant pu combler ce vœu, elle assigne inconsciemment à cet enfant la tâche de réaliser cette aspiration. L'enfant contraint par le parent narcissique devra mentir, ruser, tromper, se cacher, se révolter, échouer ou ne pas afficher de trop bons résultats scolaires afin d'échapper à la destinée qu'on lui aura tracée. C'est le défi de « naître gagnant ».

« Professeur, un jour Fatima me raconta l'immense colère qui l'avait emportée en apprenant que l'un de ses fils avait décidé de son orientation scolaire sans la consulter, préférant se confier à son père, complice plus accommodant et plus respectueux de ses désirs. Elle était en rage criant et vociférant toutes sortes d'insanités comme une pestiférée. Il lui fallut quelques jours pour réaliser qu'il ne s'agissait pas d'une conspiration pour lui manquer de respect ; ce n'était pas une manifestation d'irrévérence à son encontre, mais un complot afin de permettre au jeune homme de prendre l'orientation qu'il souhaitait et non celle que sa mère lui imposait.

Chaque fois qu'elle parle de ses garçons, Fatima commence par s'extasier devant leur grande beauté. Une évidence pour une maman, direz-vous. Pas du tout évident, pourtant. Puis elle réitère que le « petit » est psychologiquement comme son papa et que les « grands » ressemblent à leur maman. Elle cherche à les séduire et ils en sont conscients et couchis. Elle les aime inégalement et elle reproduit dans son foyer un « pattern » vécu dans sa maisonnée en Algérie. Il faut se rappeler que dans la société clanique maghrébine la famille élargie est tissée serrée, et que les enfants restent sous la coupe parentale pendant une grande partie de leur vie, sinon toute leur vie durant. Un ami me récitait un dicton qui en dit long sur l'ascendance clanique maghrébine : « Je n'ai qu'une seule maman alors que je puis avoir plusieurs épouses et plusieurs maîtresses, à elles de s'y faire et d'accepter ma mère. ».

Il ne semble pas qu'elle ait eu des relations sexuelles incestueuses avec son père et je ne suggère pas qu'elle ait eu des relations incestueuses avec ses fils, mais il n'est pas nécessaire qu'il y ait relation sexuelle pour qu'il y ait embarras, peur, crainte et inhibition libidinale incestueuse. La tentation incestueuse est inhibée par la cohabitation précoce de gens apparentés. En effet, des recherches démontrent que si les parents cohabitent avec leurs enfants en bas âge (de trois mois à trente-six mois environ) le risque d'inceste est sensiblement réduit par un processus naturel, ce qui ne signifie pas, au contraire, que les désirs incestueux ne tourmentent pas l'enfant



et ses parents et que, si la castration salvatrice au moment de l'Œdipe n'a pas lieu, il n'y ait aucune séquelle pour l'enfant.

La castration administrée par une tutelle responsable consiste à formuler explicitement devant l'enfant l'interdit de la séduction et de la relation sexuelle au sein de la famille avec le grand-père, ou le père ou la grand-mère et la mère, les sœurs ou les frères et la parenté rapprochée. Le dire de la prohibition de l'inceste, écrit Françoise Dolto (1984), fait sortir le garçon de l'Œdipe et fait au contraire entrer la fille dans l'Œdipe, la survolte dans son langage et dans ses sublimations orales et anales du dire et du faire par quoi arriver à transgresser l'interdit ou plutôt à le faire transgresser par l'adulte. Nous avons là l'explication de la préférence de Fatima pour des amants passablement plus âgés dans sa tentative de sublimation de la recherche incestueuse du père. Nombre d'enfants ont mal vécu leur Œdipe ou plutôt leur sortie de l'Œdipe par manque de cette castration, c'est-à-dire le manque d'entendre exprimer la prohibition de la réalisation du désir sexuel en famille, laquelle libère le désir pour sa réalisation hors du milieu familial. La personne non castrée est alors enfermée dans une recherche narcissique du plaisir interdit et pervers sans lequel elle n'imagine aucun plaisir possible. Or, la perversité n'amène jamais l'orgasme puisque l'interdit de l'orgasme demeure et la culpabilité de la recherche des rapports incestueux continue de tarauder Fatima.

L'affection des parents est nécessaire à l'enfant au moment même où, sachant qu'il est à jamais interdit de privautés sexuelle et sensuelle avec eux, il croit qu'il n'a plus aucune valeur à leurs yeux, qu'il n'est plus aimé et même qu'il est rejeté. Les discours moralisateurs autant que les privautés, les caresses sur le corps, les touchers d'une tendresse consolatrice sont particulièrement nocifs à court et à long terme au cours de cette période, car l'enfant doit continuer de se dégager de la dépendance parentale tout en sachant qu'il est aimé pour lui-même et non pour des privautés malsaines. Le rôle difficile des adultes est de contribuer à cet essor libérateur par leur véritable affection, comme le souligne Françoise Dolto (1984, p. 199).

« Un jour Fatima me rapporta la déception que lui causait son grand garçon qui l'ignorait et la fuyait sauf pour quémander sa pension. Rien de très original dans ce comportement adolescent. Elle menaça alors de quitter le foyer, ce qui me paraît une réaction inappropriée. Considérant le comportement de Fatima et son refus de voir évoluer son enfant, considérant l'état difficile de ses rapports avec son mari, je pense que le garçon n'agressait pas sa mère pour mimer le comportement du père. Il menait pour lui-même une lutte visant à signifier qu'il avait grandi, qu'il maîtrisait de nouvelles capacités, de nouvelles compétences, qu'il avait mûri et qu'il lui fallait impérativement recevoir la validation de sa mère, et savoir si elle avait pris acte de cette évolution, si elle l'approuvait et si elle l'aimait toujours. C'est un comportement malveillant que de menacer d'abandonner le foyer au moment où l'adolescent exprime justement le besoin de voir sa mère jouer son rôle et assurer la castration œdipienne en réexprimant l'interdit de l'inceste, pour elle comme pour lui, et contribuer à l'essor libérateur d'une plus grande autonomie de son garçon. »

Guy Corneau (2004) dans *L'amour en guerre* présente en quatre chapitres un réquisitoire sur la difficulté et l'absolue nécessité de cette séparation de la mère et du fils et sur les conséquences et les « coûts » affectifs du maintien de ce couple impossible. L'enfant n'éprouve pas seulement le désir d'inceste avec sa mère ; en raison du processus d'individualisation qui le motive, il ressent également le désir de se séparer d'elle pour suivre sa propre évolution. Le père est là pour faciliter cette séparation. L'attachement incestueux est nécessaire dans les premières années de la vie, car il permet à l'enfant de se lier à ses parents ; mais à mesure que l'enfant grandit, d'autres nécessités s'imposent à lui. Jung a proposé que la peur de la castration qui apparaît chez le fils puisse être un facteur naturel qui facilite la séparation d'avec la mère. C'est pourquoi dans le cas de fusion intense entre la mère et le fils, la mère apparaît dans la psyché de l'enfant sous des traits toujours plus menaçants ; elle devient la sorcière maléfique. Une voix intérieure dit à l'enfant qu'il ne fera pas sa vie avec elle et qu'il doit refuser

cette séduction. C'est d'ailleurs cette dramatique qui a inspiré le scénario du film « *J'ai tué ma mère* »<sup>27</sup>.

Un couple ne devrait pas procréer pour satisfaire ses besoins égoïstes : compenser l'ignominie du mari ou de l'épouse, sauver le ménage, s'attacher le conjoint ou encore narguer la parenté. Une femme ne devrait pas engendrer trois garçons pour concurrencer, défier ou vaincre sa mère ou une autre parente qui n'en aurait eu qu'un, deux ou pas du tout. Les enfants devraient naître, vivre et mourir pour eux-mêmes et non pour servir les aléas d'une névrose.

Le père, souvent absent les premières années de l'éducation de l'enfant, ne peut pas remplacer la mère dans cette reconnaissance de la croissance et de l'indépendance naissante de l'adolescence. Par contre, le père doit absolument exprimer la castration œdipienne et affirmer l'interdit de l'inceste. Ici, il semble que le garçon avait constaté comment son père menait la guerre à sa mère et qu'il ait été tenté d'imiter ce comportement. Nous sommes cependant d'avis qu'il menait un combat pour son propre compte, pour se libérer d'une emprise et d'un amour maternel ambigu et étouffant. Il rejetait la séduction et les pressions de sa mère.

« À un autre moment, Fatima demanda à son garçon la permission de le caresser. Que penser de cette requête ? »

Cette requête était inappropriée. Comme le souligne Françoise Dolto (1984), si les parents revendiquent, à la période de latence et encore pire à l'adolescence, un dû d'amour et de reconnaissance, il y a dommage pour leur enfant ; et par les effets à long terme de cette culpabilité, dommage pour leurs petits-enfants. Certains parents pervers parlent sans cesse de sacrifices faits pour leurs enfants : ces sacrifices sont en fait inhérents à leurs responsabilités de parents et n'entraînent aucune dette de la part de leurs enfants.

---

<sup>27</sup> Xavier Dolan (2009). *J'ai tué ma mère*. Page web consultée le 1.08.2011. <http://www.youtube.com/watch?v=tDa0CkKjfsk>.

Christiane Olivier (1980) a écrit : « Jocaste a-t-elle su et voulu vivre l'inceste avec son fils ? Les femmes d'aujourd'hui veulent-elles et savent-elles ce qu'elles font en prenant la première place auprès de leur enfant ? Ont-elles connaissance de ce qu'elles déclenchent ainsi chez leurs fils ? »

« Monsieur Mayrand, je ne sais pas ce que cette problématique a déclenché chez le fils de Fatima, mais je sais qu'elle en était bouleversée et qu'elle avait peur de ce que cette attirance pourrait provoquer chez elle ; alors elle fuyait dans ses rêves vers l'amant du moment, de préférence un homme âgé pour que jamais il ne lui rappelle l'éphèbe. ».

Chaque couple reproduit chez ses enfants le cocktail de névroses qui préside à sa destinée. Plus tard, le fils reportera sur sa femme cette bataille pour se détacher d'un amour trop accaparant. Il voudra son indépendance et s'éloignera pour ne pas être absorbé par l'amour de sa belle ; et il reproduira dans sa vie de couple le drame familial débridé qu'il aura observé au foyer. Il sera le père absent, dominateur ou dépendant, paranoïaque ou masochiste, souhaitant juste assez de liberté pour ne pas étouffer – et sa femme voudra le posséder comme sa mère le possédait en tout premier. Le fils du fils luttera à son tour contre sa mère, d'abord pour obtenir sa reconnaissance puis pour se détacher d'elle, et ainsi de suite.

## 3. Le triptyque dramatique

### 3.1. Névrose d'abandon

Le triptyque dramatique met aux prises trois personnages :

1. L'objet d'amour – la mère ;
2. le substitut de transfert – le père ;
3. le sujet – Fatima, une enfant frustrée et en colère que ses parents l'aient menacée d'abandon, menacé de la donner dès sa naissance à une amie de la famille. À n'en pas douter, Fatima a ressenti, dès l'utérus, le détachement de sa mère qui, tout au long de sa grossesse, se résignait déjà à la rejeter, refusant de s'y attacher. Depuis ce temps, Fatima souffre d'un clivage de la personnalité ; cette dissociation du corps et de l'esprit (schizoïdie légère) ainsi que cette névrose d'abandon structurent l'ensemble de sa personnalité<sup>28</sup>. Ces traits de caractère se sont construits dès l'enfance comme méca-

---

<sup>28</sup> « La névrose d'abandon [est un] terme introduit par des psychanalystes suisses pour désigner un tableau clinique où prédominent l'angoisse de l'abandon et un grand besoin de sécurité. Il s'agit d'une névrose dont l'étiologie serait oedipienne. Cette névrose ne correspondrait pas nécessairement à un abandon subi dans l'enfance, [mais à un] sentiment et [à un] état psychoaffectif d'insécurité permanente, liés à la crainte rationnelle ou irrationnelle d'être abandonné par ses parents ou ses proches. Sans rapport avec une situation réelle d'abandon, caractérisée par l'avidité affective insatiable, l'angoisse, l'agressivité réactionnelle, l'exigence de mises à l'épreuve de l'autre pour s'assurer de son intérêt, l'attitude sadomasochiste et de dévalorisation de soi, [le tout] se traduisant par « Je ne suis pas aimé, parce que je ne suis pas aimable », [elle] aboutirait, selon certains, à la mentalité catastrophe. ». Dufour (2007, p. 11).

nisme de défense contre l'abandon et la honte. Depuis cette période, sa mélodie préférée est devenue : « Ils m'abandonnent tous, personne ne prend soin de moi, je ne puis compter que sur moi-même. ».

Comment expliquer à des Occidentaux que des parents puissent donner leurs enfants ? La structure anthropologique de la famille maghrébine était, avant même la conquête arabe, fondée sur la famille souche autoritaire et patrilinéaire. Patriarche prétendument autoritaire – nous verrons que, de tous côtés, son autorité est battue en brèche –, le père regroupe autour de lui ses fils et leur famille (ce que l'on appelle la patrilocalité). Les filles de la famille sont destinées à grossir les rangs des familles des oncles puisque la société maghrébine pratique l'endogamie, c'est-à-dire le mariage entre cousins germains, de préférence le fils du frère du père. Bien qu'elle soit jugée inférieure, la femme arabe jouit de ce fait d'une certaine protection, puisqu'elle demeure dans la famille élargie où elle a grandi. Cela la distingue des femmes chinoises qui, elles, quittant leur famille et leur clan, deviennent les servantes de leurs beaux-parents. Cette structure familiale chinoise en patrilinéarité fait préférer les fils aux filles, étant donné qu'ils seront les principaux héritiers du père et assureront la descendance du clan. La preuve en est qu'en Algérie et au Maroc, la surmortalité infantile féminine (0 à 5 ans) est réduite en comparaison de celle de la Chine, respectivement de 102, 108 et 198 en 1995<sup>29</sup>. Il en ressort que la société maghrébine a imaginé un palliatif à l'infanticide féminin, les parents donnant leurs filles en surnombre jusqu'à ce qu'à l'obtention du fils tant convoité.

Quel que soit le motif anthropologique du don, l'enfant menacé d'abandon par ses parents risque de développer une névrose d'abandon et de renoncement qui lui créera de grandes difficultés le jour où il décidera de quitter son foyer, son mari, son ménage et ses amis. Une telle névrose se caractérise par la peur d'être abandonné et par l'incapacité de renoncer à des sen-

---

<sup>29</sup> Ces relevés indiquent que, pour 100 mortalités infantiles garçons, on compte, en Chine, 198 mortalités infantiles filles. Todd, Courbage (2007).

timents archaïques ou à de vieilles habitudes et même à de vieux objets auxquels l'enfant s'est attaché profondément.

Selon Reich (1992), ce processus de refus du renoncement transforme une dépression normale en une dépression chronique. Pour ce psychiatre, l'origine habituelle d'une telle névrose remonte à l'enfance au cours de laquelle le patient a pris l'habitude de certains comportements. Ces comportements peuvent être en lien avec plusieurs causes : a) ses parents ne répondaient pas à ses besoins ; b) ils lui ont retiré des objets familiers ; c) ils lui ont interdit des agissements avant qu'il ne soit psychologiquement prêt à les abandonner ou assez fort pour en accepter la conséquence. Par exemple, il en est ainsi des parents qui s'éloignent pour une longue période, de ceux qui ne savent que faire pour que leur enfant contrôle ses sphincters lors de l'apprentissage de la propreté, qui exigent que l'enfant cesse de se sucer le pouce, qui jettent une poupée ou qui éloignent un animal de compagnie appartenant à l'enfant.

De telles expériences sensibilisent la personne à la perte et créent en elle une tendance à l'hystérie infantile. Fatima rapporte qu'à neuf ans, elle renversait son assiette par terre et lançait des objets à la tête de sa gardienne ; à quarante ans passés, elle a conservé ce comportement infantile à l'encontre de son mari.

Pour éviter la douleur de l'abandon et du renoncement, le patient développe bien souvent un comportement spécifique. Premièrement, il se prémunit contre tout attachement : ne jamais s'abandonner pour n'être jamais abandonné, ne jamais aimer pour ne jamais être trahi. Deuxièmement, il s'astreint à un exercice de dépréciation de l'objet du transfert : « Cette personne ne me mérite pas, elle est indigne de moi, je dois la rejeter, je dois la déconstruire. » Selon Corneau (2004, p. 88), la marotte de ces patients se résume à peu près à ceci : « Se faire voir, se faire valoir, se faire vouloir et... se faire avoir. Pour ce patient, il importe qu'à la fin d'une relation, il se fasse avoir : il peut ainsi rester soumis à son complexe parental et revivre son scénario de vie sans amour ».

Le triptyque dramatique, imaginé ici pour résumer les relations du sujet avec ses parents, se fonde sur les rapports entre la mère et la fille. Ces rapports sont complexes et fondamentaux. De fait, en examinant le rapport que Fatima entretient avec son père, j'analyse celui qu'elle entretient avec sa mère, le premier étant déterminé par le second. Les trois protagonistes sont enfermés dans un rapport triangulaire dont ils ne peuvent se libérer. La relation qu'elle entretiendra plus tard avec son mari sera la reproduction actualisée du rapport mère – fille – père sous la forme mari – Fatima – amant.

Fatima a révélé qu'à la naissance, pressentant le danger de se voir abandonnée, elle manifesta son angoisse : elle raconte qu'au berceau, elle ouvrait la bouche pour demander le sein, mais ne pleurait jamais, ne criait pas ; elle était atone pour ne pas incommoder sa mère dépressive, à ce qu'elle dit. Son père s'amouracha du bébé et refusa de s'en départir. Séduite et séductrice, Fatima s'allia dès lors à son père pour s'en faire un instrument de défense contre l'hostilité menaçante de sa mère encore désireuse de donner le poupon.

Nous considérons qu'un enfant est séduit quand l'un des parents, ici le père, profite du besoin de chaleur et d'intimité de l'enfant pour tirer de sa relation avec lui une émotion sexuelle inconsciente.

Fatima relate ainsi l'ambiance heureuse de son enfance :

« La famille était là pour aider ma mère. Le cadre était celui de la campagne algérienne. Tout a été si facile. Les photos de mes parents en témoignent. Mon père me tenait nourrisson, il souriait et avait l'air très heureux. Après la dernière naissance, la décision fut prise : si le prochain enfant est un garçon, on le garde ; si c'est une fille, on la donne. Cette promesse, faite à une amie, ne fut pas tenue. Le bébé suivant, ce fut moi, Fatima, mais mon père envoûté refusa de me donner. Il s'occupait de moi quand j'étais bébé. Il me disait que, le matin, je demandais le biberon, mais sans aucun son ; l'image y était, mais pas la voix. Il me disait que c'était très pratique. »



Nous pouvons aisément imaginer une certaine frustration de la part de la mère qui s'était résignée à donner le bébé, puis qui dû accepter que son mari renonce à conclure le marché. Et comble d'injustice, la mère réserva son amour aux fils si désirés, mais jamais menacés d'abandon. La préférence pour les frères est justement la preuve qui alimente la paranoïa et la névrose d'abandon de Fatima, l'indice du manque d'amour maternel qu'elle ressent confusément depuis son état foetal.

Dolto (1984, p. 213) explique que, « quand le bébé survit à une imminente mort symbolique qu'il a risquée dans ses zones érogènes et jusque dans son être, la conséquence résiduelle minimale de ces événements traumatisants et mutilants est le retard mental et les défauts de langage, les accrochages de langue dans le palais qui rendent difficile la prononciation de certains phonèmes. Ce sont des cris qui sont des expulsions continuelles de sons ou, au contraire, l'absence totale de sonorisation, par mort symbolique du larynx en tant que lieu de plaisir actif pour les modulations de communication, à classer, écrit-elle, parmi les symptômes hystériques précoces. ».

Le sentiment de culpabilité est caché dans cette conjonction de l'agressivité contre la mère et de la peur de cette agressivité qui pourrait entraîner sa riposte, le châtement, d'autant que cette agressivité transgresse le précepte social qui ordonne d'aimer sa mère, d'où l'incrédulité des sœurs quand Fatima leur souligne l'immense amour que leur mère réserve à leur frère. La honte et la culpabilité apparaissent alors comme des manières de refuser et d'interdire l'agressivité contre une image parentale objet d'amour, la mère. Le père, séduit et séducteur, est appelé à la rescousse pour suppléer ce manque d'amour ressenti, combler le vide et défendre Fatima contre la riposte maternelle. Le substitut d'objet, le père, est tout à la fois aimé et méprisé, puisqu'il avait consenti à l'abandon et qu'il ne peut compenser l'amour maternel déficient. Il ne parvient même pas à sécuriser le sujet dans sa crainte de la vengeance maternelle. Le substitut d'objet, d'abord le père et plus tard l'amant, est donc harcelé, persécuté et tourmenté afin de constamment attester de son amour in-

conditionnel. Comme la soif d'amour et d'attachement de Fatima est aussi immense que son manque de confiance et son manque d'estime de soi, cette activité de persécution – validation de l'amour n'aura de cesse que lorsque l'origine de la névrose de transfert aura été identifiée, objectivée et résolue. Pour Janov (1978, p. 339), « c'est la promesse d'amour qui maintient l'enfant dans l'espoir. [Elle] fera le clown [elle] fera l'érudit, la grande fille responsable, pour les impressionner, la première de classe pour les épater, la malade pour attirer leur pitié : cette comédie même, devant les parents, empêche l'amour. ».

Au cours de sa vie, Fatima revivra ce modèle névrotique à plusieurs reprises. Ce modèle sera rappelé afin d'être rejoué pour combler le vide et tenter de résoudre la contradiction amour – déception – honte – haine, mais en vain, d'où la frustration et la quête de nouveaux partenaires pour rejouer ce scénario tragique. Relisons Fatima s'exprimant à ce propos :

« C'est ainsi que je suis très attirée par les hommes plus âgés et moins imparfaits à mes yeux ; peut-être aussi suis-je en recherche du symbole de mon père qui a été un être exemplaire pour moi à bien des égards [...] Des hommes à l'image de mon père doux et viril, attentionné et aimant beaucoup ma mère. [...] J'ai appris jeune femme que mon père avait pour maîtresse une putain du voisinage. ».

Comme le montre l'extrait précédent, il existe un rapport particulier de séduction entre le père et la fille. Si le père influence la formation de l'*animus* de la fille, à l'inverse la fille tente d'incarner l'*anima* du père afin de se rapprocher de lui. Ainsi se tissait le lien de l'inconscient du père à l'inconscient de la fille. Fatima a cultivé cette promiscuité secrète et mystérieuse qui appartient au monde de l'*anima* et qui la reposait, précise Corneau (2004, p. 97) de l'*animus* exigeant de sa mère. Elle s'attachait à deviner son père et devenait parfois la seule qui ait accès à son monde intérieur, ce qui pouvait entraîner des oppositions dramatiques entre la mère et la fille que même un océan de distance ne parviendra jamais à apaiser. Corneau à nouveau

(2004, p.97) « Les rapports entre mère et fille peuvent encore se compliquer quand cette dernière aime chez son père ce qui irrite la première ». Fatima aimait bien la tendresse et la sensibilité de son père, ce que sa maman reprochait justement à son père.

Au père incestueux, on peut opposer le père prude. Cette pudeur extrême est motivée par le même désir d'inceste. Chez le père incestueux, il y a passage à l'acte ; chez le père prude, il y a inhibition de l'acte. Cette inhibition est le juste retour des choses. La plupart du temps, le père souhaite ainsi protéger sa fille de ses désirs incestueux, voire de ses réactions psychologiques spontanées : réserves et silences trouvent leur charge émotive de sorte que, quand Fatima demande la permission de coucher chez une amie de collègue, le père spontanément s'enquiert de l'âge du frère de la copine, cette question brisant le silence suspicieux et manifestant son trouble intérieur. Fatima avait depuis longtemps deviné les désirs de l'inconscient pudique de son père jusqu'à renier sa sexualité pour éloigner cette tentation pour lui et pour elle. Quand elle tente gauchement de se réapproprier sa sexualité dans les draps de son beau-frère, elle fait affront à toute sa famille. Nous y reviendrons.

Cet amour équivoque entre le père et sa fille préférée, l'*auxiliatrice*, génère lui-même une charge de peur, de répulsion, de rejet – attraction et de besoin affectif à combler et, partant, sa problématique ambivalente. Je qualifie le sujet d'*auxiliauteur*, car le père lui avait conféré un pouvoir extraordinaire, un accès particulier à sa puissance phallique. Chacun devait s'adresser à Fatima afin qu'elle intercède auprès du père si le frère ou la sœur désirait voir son vœu exaucé. C'est un très grand pouvoir qu'un père accorde à une enfant, une telle puissance marque l'enfant pour la vie. La reconquête de cette puissance perdue orientera la vie de Fatima et sera la source de son scénario dramatique et du fameux « *projet* » dont son mari sera la victime et le complice. Le père est ici utilisé à la fois comme objet de plaisir et source de culpabilité agressive. Fatima présente ici sa perception de ses relations avec son père et ses amants du moment :

« Il faisait tout ce que je lui demandais, mon père : chasse, promenades, randonnées en forêt ; nous étions très souvent ensemble jusqu'à ce que j'aie mon premier amoureux. Après, il m'énervait ; je le fuyais, et lui s'est peu à peu désintéressé de moi. Ma mère n'appréciait pas cet arrangement. Je n'ai pas éprouvé d'attirance sexuelle envers mon père et réciproquement. Il me serrait un peu comme un petit chat et il me flattait le dos ; il n'y avait entre nous qu'une chaleur animale. Tu as raison Claude quand tu dis que je veux un homme qui m'aime pour moi-même et non seulement pour mes fesses. Parce que c'est tout ce qu'ils veulent de moi, les hommes. À la fin, je les leur donne parce que je pense qu'ainsi, ils m'aimeront et qu'ils s'occuperont de moi. Mais c'est ma mère qui aurait dû me donner de l'attention et de l'affection. Comme ce n'était pas le cas, je me suis arrangée. Tout au fond de moi, je me suis toujours senti exploité par les hommes. »

Fatima tourne en rond : de l'oralité à la génitalité et vice-versa, de la soumission à la révolte et vice-versa, d'une figure maternelle à une figure paternelle et vice-versa. Le mépris que Fatima prête aux hommes à son égard est en fait le mépris qu'elle éprouve honteusement à l'égard de son père. Ne pouvant tolérer cette méchante fille qui vit en elle, elle agit en bonne fille jusqu'à ce qu'éclate sa colère. À ce propos, Corneau (2004) écrit qu'il n'y a pas de processus de guérison qui ne passe en bonne partie par la colère. Dès qu'une femme se rend compte de l'imposture qu'a été sa vie, elle doit se révolter contre ceux qui ont abusé d'elle.

### **3.2. Relation à la mère**

Pour toute femme, au cours de l'enfance, la relation à la mère en est une d'appropriation dans laquelle aimer équivaut à dévorer. Toutes les femmes confondent aimer et manger. D'où provient cette bizarre équivalence, sinon du fait qu'elles se sont crues mal nourries ou mal aimées par une mère qui ne les a pas désirées ? « Le biberon était vide, puisqu'il n'avait pas le goût

du désir, disait Olivier (1980, p. 78). [...] Quelle imposture, quel cercle infernal ou les mères nourrissent des familles entières afin de nourrir, par voie détournée, la petite fille affamée qui les habite ! » Fatima confirme ce verdict dans ce matériel recueilli :

« Tu me nourris, je m'abreuve de toi, j'aspire tes soupirs, je bois tes paroles, je respire ton être Claude. [...] Quand j'étais petite, je faisais des feuilletés énormes, des gâteaux géants que mon père adorait, ma spécialité étant les desserts ; il le disait à toute la maisonnée. Les gâteaux de Fatima sont les meilleurs, déclarait-il. Aujourd'hui encore, pendant le Ramadan, ma grande activité est de nourrir ma couvée, moi et mon mari le jour, mes enfants et les invités la nuit. »

Cette relation frustrante avec sa mère provoque la stase de la libido, d'où le transfert d'attraction vers son père, puis vers tout individu, objet fétiche d'attachement, symbolisant le père. Le pénis de l'amant devient l'objet du désir incestueux d'accéder à la puissance phallique du père qui devrait permettre de se réapproprier l'amour maternel perdu. C'est la signification de ce rêve présentant une femme, la mère, et sa puissance phallique, au fin pénis blanc, ce pénis, tel un fil d'Ariane, assurant la continuité de sa vie et de son scénario de vie sans amour. Lisons le matériel que Fatima nous a transmis :

« Je voyais dans mon rêve une dame en blanc sous un voile vaporeux apparaissant dans une nuée bleutée munie d'un pénis très fin et très long sans fin tel un fil d'Ariane ; elle était inaccessible, et je la désirais, je désirais son pénis. »

Au dire de Lowen (1977, p. 211), « une fois que le pénis est devenu substitut du sein dans l'esprit de l'enfant, il lui est facile de se représenter la mère avec un pénis. Quand le phallus représente à la fois le sein et le pénis, on est pris dans un conflit insoluble [...] ». Une femme présentant cette scission considère l'homme simultanément comme une mère et comme un homme. Si elle baise avec cet homme, elle y voit à la fois sa mère nourricière et son père protecteur : double inceste. Cet

homme sera tantôt aimé, tantôt honni, pauvre Élama tout à la fois mère et père, aimé, craint et méprisé.

Chez Fatima, dont la sexualité, phase génitale comprise, a été entièrement développée puis a régressé à la phase orale, la sexualité orale perdue féroce­ment. Fatima désire manger l'objet d'amour, le sein de la mère à l'origine, puis son substitut, le fétiche d'attachement, c'est-à-dire le pénis de son père, puis le pénis de son conjoint au début du mariage et plus tard, enfin, le pénis de ses amants qu'elle associe au sein, à la tétine, puis au phallus puissant dans lequel l'aimantation projette la libido. Au début du mariage, le mari était simultanément le substitut du père et de la mère. Puis une scission étant intervenue, le mari n'a plus été considéré que comme le substitut de la mère critique, l'amant devenant le substitut du père protecteur. Comme substitut de la mère, le mari a perdu l'accès à l'utérus qui fut réservé à l'amant, ce nouveau substitut du père incestueux. Cette force irrépressible poussa Fatima à rechercher des relations adultères.

Le pénis de l'amant est dévoré comme symbole de puissance et d'amour compensatoire. En conséquence, l'amant dominé livre une partie de sa puissance phallique à Fatima, l'enfant adulé, comme le faisait son père auparavant. Ce rapport incestueux, source d'angoisse et de culpabilité, mène Fatima à vivre en alternance des périodes de frénésies sexuelles et des périodes de latence et de rejet que son esprit névrosé interprète comme une diminution d'intérêt sexuel envers son partenaire.

Le pénis du mari est refusé comme vengeance castratrice contre la mère mal aimante, ce qui provoque agressivité et culpabilité aussi bien chez Fatima que chez son époux sevré. Isabelle, la femme de Claude, complète le rôle de la mère substitut à qui le sujet ne souhaite pas vraiment arracher l'infidèle – Claude – l'amant et le père symbolique, mais dont elle voudrait briser le ménage puisque son amant (Claude) n'est pas plus disponible que ne l'était son père auparavant. Le jeu du transfert actualisé s'en trouve complété. C'est ainsi qu'il faut interpréter le matériel suivant :

« Si tu quittais ta femme, j'accepterais même que tu prennes une autre femme et je continuerais de t'aimer et de faire l'amour avec toi. Je sais que tu restes avec ta femme parce qu'elle t'assure amour, sécurité et fidélité, ce que je ne saurai jamais te donner. »

Voici un extrait du livre *Le corps bafoué* de Lowen (1985) qui explique l'ensemble de ce processus de fixation libidinale et de substitution.

« J'ai remarqué qu'à un stade précoce de l'existence, chaque patient s'est détourné de sa mère pour aller vers le père, par besoin d'aide et de chaleur. L'enfant se détourne de la mère parce qu'inconsciemment, elle est anxieuse et hostile. Le père devient alors pour l'enfant un substitut de la figure maternelle. Lorsqu'il se produit en très bas âge, ce phénomène crée un réel problème. Chacun de mes patients présentait une fixation orale sur le pénis, que je ne peux expliquer qu'en supposant que le pénis est devenu un substitut du sein. [...] La fonction d'organe génital du phallus est gênée par sa signification symbolique de tétine. Son rôle de sein est entravé par son évidente fonction biologique. L'unité de la personnalité est scindée par l'excitation à deux niveaux antithétiques, le niveau oral et le niveau génital. Comme l'organisation du Moi adulte repose sur la primauté de l'excitation génitale, elle s'affaiblit. Une femme présentant cette scission considère l'homme à la fois comme une mère et comme un homme. Elle attend de lui de l'aide et de la compréhension, tout autant que l'excitation génitale et orale et l'assouvissement. Malheureusement, les pères sont tout aussi perturbés sur le plan émotionnel que les mères. Ils sont tellement enchevêtrés dans leurs problèmes qu'ils ne peuvent assurer de façon adéquate ce rôle parental. » (p.211)

De fait, l'angoisse à l'origine de la culpabilité provient à la fois du refus d'accepter un sentiment intolérable, le manque d'amour de la mère, et de la crainte de la punition conséquente à la séduction du père, que Fatima cherchait à ravir à sa mère

afin de se protéger de son hostilité et de la punir de son manque d'amour, ce qui provoquait l'angoisse de contre-attaque. Cette tentative de ravir le père à la mère entraînait la honte et le remords, d'où le fait que le père, source inconsciente de honte et de remords, était méprisé. Plus tard, il en sera ainsi du conjoint et de ses nombreux amants. La mère n'était pas dupe de ce transfert ni de cette instrumentalisation du père, elle qui ripostait en entraînant Fatima avec elle chaque fois qu'elle quittait le foyer en colère contre son mari, visant ainsi à s'assurer que le père amoureux et jaloux d'un enfant asexué viendrait rapidement récupérer sa fille et ramènerait sa femme à la maison.

### **3.3. Relation au père**

Les luttes entre femmes se jouent à coup de jalousie, cette fameuse jalousie conçue à l'encontre de la rivale mère écrasante de supériorité, et revécue vis-à-vis de toutes rivales comme ennemies mortelles. Si le garçon dans son histoire œdipienne en veut d'abord à son père adversaire, puis à sa mère mégère, il établit l'équation simple : sexualité = vengeance = viol ! C'est clair, disait le jeune homme, en baiser le plus possible et les jeter toutes pour se venger le plus possible de la possession de la mère, pour l'éloigner. La fille, elle, en veut à sa mère pour avoir été peut-être aimée comme enfant, mais non désirée comme corps de fille. À cause de cela, elle se trouvera insatisfaisante ; par la suite, elle en voudra à toutes les autres femmes.

La distance que la fille interpose entre elle et ses parents est un bon indicateur de l'ampleur du problème qui subsiste entre eux. À la suite de cet amour déçu avec sa mère rivale, le transfert de l'agressivité et de l'angoisse vers son père empêche la résolution du complexe d'Œdipe, surtout que son père n'a contribué en rien à transformer ce transfert réactionnel en transfert positif. Pour assurer sa protection et accorder son affection, son père a exigé de Fatima qu'elle renonce à sa sexualité. En conséquence, pour satisfaire son père, pendant l'enfance Fatima s'est comportée comme un garçon. En lieu et place, son père



devient partenaire amoureux asexué, d'où, entre eux, un amour haine coupable comme en fait foi l'extrait suivant :

« Nous étions tous les deux à la chasse, où j'ai passé les meilleurs moments de mon enfance, le reste de la famille étant rentré au foyer. Mon père chassait tout le jour et le soir, il me retrouvait, je me baignais et, quand je n'allais pas à la chasse avec lui, je me promenais dans les sentiers avec mes amis. Un jour, il est venu me dire avec une expression de rage qu'il avait entendu quelqu'un crier « Je t'aime » et m'appeler par mon surnom au loin, ce qui était faux... Mais il était tellement en colère de cette trahison que j'en ai été effrayée. »

Quand un jour les stigmates de la sexualité percèrent le saint suaire de sa virginité, le père, confus, s'éloigna de cette tentation, abandonnant, à son humiliant chagrin, l'enfant, vierge déchue. Olivier (1994) affirme que le nourrisson fille demeure asexuée du fait que ce que la mère lui transmet chaque jour par ses soins n'offre pas à cette enfant-fille l'assouvissement fantasmé des désirs sexuels prégénitaux : libido orale, puis analité, exhibitionnisme et stase de la libido. Alors, rien de surprenant de constater qu'à l'âge adulte, Fatima aime parfois s'exhiber, se faire regarder et regarder les autres, mais secrètement, furtivement. Comme il n'y avait pas eu castration œdipienne franche et ouverte, mais plutôt refoulement et inhibition, l'énergie libidinale étouffée a provoqué la régression sexuelle. Son père et, plus tard, son substitut symbolique, le mari, puis l'amant, objet actualisé de l'inceste fantasmé, ont été associés à cette frustration et sont devenus à la longue sources de honte, de haine et de frigidité. Voilà résolue l'énigme de la diminution de la libido au fil de l'évolution de la relation avec le mari, puis avec les différents amants qui, étant eux-mêmes en guerre contre leur mère, refusent la reconnaissance demandée par le sujet : le processus est interne au sujet, il n'est pas provoqué par le degré d'intimité qui lie Fatima à ses multiples partenaires.

Revenons au pacte d'alliance qui unissait Fatima à son père. Ce pacte que lui imposa son père visait à éloigner le danger d'inceste. Elle comprenait qu'elle devait renoncer à sa sexualité,

procéder au clivage de son Moi et se constituer un Moi irréel afin de satisfaire son père et obtenir sa protection et son affection : ce sera la source de son caractère schizoïde issu de la séparation de l'intellect d'avec la partie inférieure de son corps, dont les organes génitaux. Le processus de schizoïdie sera présenté ultérieurement.

Ne pas être désiré, c'est ne pas vivre. Le désir que son père aurait dû avoir de son sexe de femme lui était nécessaire pour s'accepter et pour vivre. Au lieu de cela, son père prude dissimulait plus ou moins cette envie du sexe de son enfant et présentait ce désir comme extrêmement honteux et humiliant. Ceci étant, Fatima réprima sa sexualité et régressa aux phases pré-génitales, orale et anale, d'où ses comportements infantiles, ses colères pusillanimes et son immaturité psychique. Tous ces comportements et ces attitudes font partie de l'arsenal de défense du caractère narcissique de Fatima.

À un moment donné, ses parents, qui sont partis travailler dans une autre contrée, ont durant quelques années abandonnées Fatima, ses frères et ses sœurs aux soins d'une sœur. Fatima a vécu cet épisode comme un second abandon : chaque jour, elle pleurait la trahison de ses parents. Cet événement n'a pu que conforter sa névrose d'abandon.

Sans aucun doute, ses relations avec son mari et avec ses amants constituent un montage symbolique qui donne permanence à ce triptyque dramatique non résolu et la pousse à revivre les sentiments construits dans l'enfance pour tenter de résoudre le complexe œdipien et la névrose d'abandon. Dans ce triptyque réédité, Fatima joue son propre rôle de séductrice frustrée : le prix émotionnel se paie en honte, en culpabilité agressive et en sexualité sadique décevante. Chaque fois, elle rejoue son aliénation au désir de l'homme afin d'obtenir sa reconnaissance.

Le mari joue le rôle symbolique de la mère au caractère critique, rigide et indépendant. Lorsqu'il manifeste son indifférence, Fatima interprète son manque de besoin comme un manque d'amour. Le mari négocie l'attribution de ses marques

d'attention, punit les manquements et les révoltes de Fatima, notamment les marques de colère, l'indiscipline, l'ascétisme, l'infidélité, la cruauté et le sadisme. Tout cela est source continue de honte, d'angoisse, d'agressivité et de culpabilité masochiste pour lui comme pour Fatima.

L'amant joue symboliquement le rôle du père, objet d'inceste actualisé, appelé à la rescousse pour satisfaire le besoin d'être utile qu'elle ressent, pour combler le besoin insatiable qu'elle éprouve de se sentir aimée avec tendresse, affection et sans condition, défendue et protégée. L'amant subit toutes les épreuves de validation de l'amour et de son intensité imposée par la dissociation schizoïde et la névrose d'abandon. L'amant subit les colères narcissiques chaque fois que Fatima a le sentiment que son ardeur s'amenuise, qu'il manque de respect à son égard ou encore qu'il n'assume pas le fardeau de la déculpabiliser. Comme le père avant lui, l'amant est source d'un transfert ambivalent, l'amour dissimulant la haine et le mépris.

Dans Fatima, la femme libératrice voudrait bien que s'estompe, dans le discours comme dans l'action, cette dissociation du corps et de l'esprit. Elle attribue cette coupure à son côté masculin, à son animus hanté par l'idée de fuir tout ce qui fait partie de l'univers féminin frustrant. Mais l'aliénation narcissique de Fatima l'empêche de réaliser cette réassociation et de recouvrer sa sexualité originelle ; de là, pour se punir et pour punir ses hommes, elle a développé une sexualité dévoyée, dégradante.

Il est frappant d'observer le degré d'idéalisation du père chez la plupart des femmes, en comparaison de la très mauvaise image qu'elles ont conservée de leur mère, quel qu'ait été le père. Et si ce père ne peut être magnifié, la fille, n'ayant plus de répondant pour sa sexualité, devient dépressive. Voici comment Fatima exprime approximativement ce phénomène dans cette communication où elle appréhende les forces en jeu dans le drame névrotique qui la confronte à son mari.

« Mon père a joué un rôle analogue à celui que tu joues avec mon mari cher Claude, me soutenir pour faire face à ma mère et contrer son pouvoir, toi, mon amant, tu m'aides à contrer mon mari et à l'endurer. Ai-je aimé mon père ? L'indifférence que j'ai manifestée à sa mort me semble très empreinte de cruauté et de dureté. J'essaie de m'en vouloir pour cela, mais mon narcissisme m'en empêche. Je n'ai pas eu beaucoup de tristesse à sa mort et je n'ai pensé qu'à moi, à ma survie. Il fut une planche de salut pour moi qui, à aucun moment, ne devait constituer une source de douleur comme l'était ma mère. Ainsi, même à sa mort, j'ai exigé qu'il ne pense qu'à moi et qu'il me protège de la douleur de sa mort : il était insoutenable qu'il remplace une douleur par une autre ou encore qu'il la surajoute ; il ne pensait plus à moi, il ne m'était plus utile. J'ai pensé à moi seule. Je lui en voulais de ne pas m'avoir gardée comme favorite. Autrement dit, autant la gentillesse de mon père était sans m'émouvoir, autant quand il est mort, je me suis dit qu'il n'était pas plus fiable que les autres. Je ne pouvais me fier qu'à moi-même. »

De quelle manière, en ces moments troublants, expliquer le ressentiment et le sadisme de Fatima envers son père adulé et aimant ?

Cela renvoie au moment où, enfant, elle a été séduite et qu'elle a séduit son père pour suppléer au manque d'amour qu'elle ressentait de sa mère. Le pacte inconscient établi entre eux stipulait qu'en contrepartie de l'attention et de l'affection exclusives de son père, Fatima, la fille à papa, enfant asexuée, affectueuse et aimante, lui resterait attachée et fidèle pour toujours. Puis, les années ayant passé, Fatima est devenue une très belle jeune fille, son caractère s'est affirmé, ses atouts de femme se sont révélés ; elle avait beau les renier, ses seins poussaient sous sa tunique, et les menstruations sont venues confirmer sa sexualité. Dès lors, son père ne pouvait plus regarder sa fille préférée comme un être asexué à tendrement caresser. La gêne s'empara de lui : il brisa le pacte tacite, il s'éloigna d'elle peu à peu et dirigea son attention et son affec-

tion vers d'autres objets de fantasme. Fatima vécut ce détournement, ce reniement, comme une trahison que son narcissisme ne pardonna jamais à son père ingrat.

Le père de Fatima semblait l'aimer énormément et le lui manifestait : il était affectueux, attentionné, attaché et attachant, attentif à ses besoins, protecteur et généreux. Il était jaloux comme l'aurait été un amant, colérique parfois, ce qui l'effrayait énormément. De temps à autre, il avait besoin de soutien et d'encouragement, un signe de faiblesse et d'instabilité caractérielle. Il était positif, souriant et stimulant. Il la défendait souvent contre l'hostilité de sa mère, mais ne pouvait la rassurer complètement à cause de sa faiblesse devant sa maîtresse femme, surtout que les pères arabes ne sont pas aussi puissants qu'ils le paraissent, car la tradition les contraint, eux et leurs enfants. Enfin, son père, qui était tendre, la caressait comme un petit chat. L'extrait suivant présente un peu cette relation entre ces amants interdits :

« Mon père m'en voulait rarement. Cela a dû arriver quelques fois, pas davantage. Il était toujours content de ce que j'accomplissais. Quand il m'a fallu aller à la ville suivre mes cours, je me rappelle, il pleurait tellement : il avait mal. Pourtant, c'est lui qui m'avait inscrite ; et pour une autre ville, l'année suivante, cela a été moins difficile pour lui, mais il pleurait tout de même à chaudes larmes, lui qui ne pleurait jamais. Ma maman n'était ni à l'aéroport ni à la maison, ni à mon départ ni à mon retour. Elle n'appréciait pas la relation que nous entretenions lui et moi. ».

Après ses études à l'étranger, au moment de son retour à la maison, le père de Fatima présentait un comportement fort différent. Il soutenait sa femme dans ses récriminations et il se montrait mesquin. Fatima attribua ce changement à une maladie dégénérative. L'analyse des matériaux nous laisse plutôt entendre qu'il s'agit de l'attitude amère d'un amant éconduit. Les études supérieures l'ayant émancipée, Fatima avait connu l'homme et ses dangers. Elle revenait au foyer, formée, libérée et dévergondée, bien déterminer à marier qui elle voudrait,

quand elle le voudrait : de quoi susciter la colère du coryphée du clan. Depuis le départ de Fatima, son père avait pris maîtresse et avait oublié son amour exclusif pour l'auxiliaire. Au cours de sa virée à l'étranger, Fatima avait procédé à un transfert de fétiche d'attachement vers des hommes qui représentaient tantôt la soumission de son père, tantôt l'agressivité de sa mère. Elle s'était construit une existence selon un scénario où régnaient toujours les craintes de l'inceste et d'être punie. N'étant plus vierge à son retour au pays, sa valeur marchande sur le souk du mariage algérien avait grandement diminué ; cette situation la rendait hargneuse et elle la dénonça maintes fois avec véhémence : « Ces fausses pucelles, disait-elle, sont toutes des hypocrites et des menteuses ». *Mutatis mutandis*, Fatima se voyait comme le Pygmalion des femmes algériennes... !

Fatima craignait de ne pas trouver exactement l'homme qui lui conviendrait, mais elle avait un plan. Elle s'était déjà compromise avec un riche Égyptien à l'université, question d'assurer ses arrières, mais ce n'était pas ce qu'elle souhaitait faire. La rencontre d'Élame allait lui permettre de réaliser son plan : il en deviendra l'instrument. J'y reviendrai.

### **3.4. L'analyse transactionnelle**

Il ressort que la mère de Fatima a laissé son enfant fou et son parent critique prendre la place du parent nourricier dans l'éducation de ses enfants, notamment elle donnait invariablement raison à ses fils. Son père qui, lui aussi, avait laissé son enfant fou et son parent critique se substituer au parent nourricier et à l'adulte dans l'éducation de ses enfants donnait invariablement raison à Fatima. De telles attitudes irrationnelles, illogiques et injustes troublent le développement des enfants : ils en déduisent qu'on ne peut se fier ni à la logique, ni à la raison, ni encore à la justice pour analyser une situation et prendre une décision, mais qu'il faut seulement se fier aux alliances, à la puissance de ses alliés et au rapport de force. En ajoutant ces derniers éléments aux mensonges, qui incluent

l'adultère du père notamment, on détient l'une des clés du scénario de vie sans raison qui présida au développement névrotique de Fatima. Voici quelques matériaux à l'appui de cette hypothèse :

« L'amour de mon père était constant : il m'était dû ; il ne faisait jamais défaut. Parfois, je culpabilisais d'être la préférée, mais, souvent, je considérais cela comme légitime. [...] C'est vrai que je veux retrouver l'amour inconditionnel de mon père qui était toujours prêt à tout pour moi. J'aurais pu tout lui demander, il me l'aurait donné. En outre, cela me paraissait tellement normal, au sens qu'il m'était dû, mais, en même temps, je culpabilisais de tant d'amour, comme si cet amour était malsain et que l'amour de ma mère était plus normal, au sens naturel. Malheureusement, je n'ai pu avoir cet amour qu'à la condition qu'il soit inférieur à celui que recevaient mes frères. Mon père m'a attribué à moi seule un surnom, et c'est ainsi qu'il m'interpella jusqu'à la fin de sa vie. »

Devant ses frères et sœurs, Fatima éprouvait de la gêne d'être ainsi la favorite affichée de son père. La suspicion d'inceste était suspendue au-dessus de leurs têtes et Fatima avait peur d'être punie de se sentir bien en sa compagnie. Favorite oui, mais auxiliaire également, comme cela a déjà été mentionné, rôle qui aurait dû échoir à sa mère, d'où l'hostilité de cette dernière.

Un extrait du livre *Le corps bafoué* (Lowen, 1985) permet de comprendre ce mécanisme de défense caractériel :

« Depuis sa plus tendre enfance, Penny avait transféré sur son père tous les désirs d'intimité, d'affection et d'aide dont un enfant demande normalement satisfaction à sa mère. Ce transfert, devenu nécessaire parce que la mère n'avait pas réussi à satisfaire les besoins de l'enfant, était facilité par les réactions positives du père envers sa fille. Mais ses réactions étaient ambivalentes. Il ne pouvait pas satisfaire les besoins de contacts physiques de l'enfant parce qu'ils éveillaient ses propres sentiments de culpabi-

lité vis-à-vis de l'intimité physique, qui étaient forts. En tant qu'être intelligent et pensant, il acceptait sa fille, mais il la rejetait en tant qu'être sexué et physique. C'étaient les éléments mêmes du rejet maternel dont Penny avait fait l'expérience au stade de nourrisson. Penny accepta les exigences de son père et se dissocia de son corps et de sa sexualité en échange de la promesse implicite qu'en agissant ainsi, elle deviendrait sa préférée. Mais cette dissociation la plaçait dans une situation désespérée. Comme Penny avait renoncé au plaisir au niveau de son corps, il fallait à son esprit des bases solides. Il lui fallait croire que son père l'aimait sincèrement, inconditionnellement, et qu'il n'avait fait cette demande implicite que pour la protéger d'une situation œdipienne difficile. Pour conserver sa santé mentale, il lui fallait croire que quelqu'un l'aimait et, comme elle s'était tournée vers son père, elle devait croire en lui [...] afin de renforcer cette illusion, car la seule alternative était le désespoir. » (p.120-121)

### 3.5. Pulsions de répétition

Pourquoi Fatima répète-t-elle cette partition insatisfaisante, ce triptyque dramatique, qu'elle jouait avec ses parents et qu'elle rejoue constamment avec son mari et avec ses amants ? On peut décrire ainsi cette pulsion de répétition : un individu, souffrant de l'intime conviction d'être toujours abandonné ou trahi, s'expose et provoque continuellement des situations où il est à nouveau abandonné, trahi et où, par réaction, il rejette et abandonne afin de nier sa souffrance. C'est ce mécanisme de recherche de gratifications que le sujet voudrait positives, mais qu'à défaut, il acceptera négatives, de recherche du succès si possible, mais, tant pis s'il s'avère un échec, qui constitue, selon Freud (1998) la pulsion de répétition qu'il a associée à la **pulsion de mort**. Au début d'une relation sentimentale, tout ce qui avait, dans le passé, été nocif pour les partenaires, sous l'effet du principe de plaisir, a disparu pour mieux réapparaître sous les traits de l'élus qui devient, sous l'effet du principe de répéti-



tion, lieu de réminiscences infantiles ayant peu à voir avec le réel et beaucoup avec l'aliénation originelle imposée par la mère et par le père.

Dans *L'analyse caractérielle*, Reich (1992) a récusé le concept de pulsion de mort, mais il n'a pas rejeté le concept de pulsion de répétition. Il a simplement indiqué que la pulsion de répétition ne trouvait pas sa source dans une recherche du déplaisir ou dans une quête masochiste de la souffrance et de la mort, ce qui aurait remis en cause l'ensemble de l'économie sexuelle psychanalytique basée sur le principe de plaisir. Reich a réfuté la pulsion de mort proposée par Freud, subodorant ainsi une tentative de ce dernier d'expliquer la maladie mentale comme le produit du fonctionnement naturel de l'esprit humain plutôt que comme le fruit de la dichotomie entre les besoins libidinaux internes (naturels) et la répression sociale externe (Moi et Ça face au Surmoi). Reich a maintenu, envers et contre tous, que le principe de plaisir dirige la psyché humaine. L'humain est conçu sain, c'est la société qui le sexualise, le castre et le névrose.

Pourquoi Fatima redoute-t-elle le succès d'une relation amoureuse et affective ? Quel succès craint-elle ? Pour Fatima, le succès redouté, c'est la possession sexuelle de son père. En réalité, il faut souvent une longue analyse avant qu'une femme arrive à cette prise de conscience. Au début, elle n'est pas consciente du fait que cette sensation de fatalité tragique suspendue sur sa tête vient de la terreur de commettre l'inceste, de la crainte de rompre le tabou impressionnant et de la peur de sinistres représailles. En se défendant de cette terreur, elle sacrifie son droit de jouir de son corps et d'éprouver la chaleur des contacts humains. Ainsi, elle se sent bannie de la société humaine par son incapacité à partager le plaisir que constituent le désir et la satisfaction érotiques. Comme son exil est psychologique, la frontière en est la honte et la culpabilité, non la culpabilité des rapports sexuels qu'elle peut rationaliser, mais la honte et la culpabilité du plaisir, de l'orgasme, de l'intimité et de l'affection sensuelle érotique véritable et vraie.

L'acte sexuel, lorsqu'on le sépare de la sensibilité physique, ce qui fut le cas de Fatima, n'évoque pas le conflit œdipien parce que le corps fonctionne en automate. Il obéit aux oukases machiavéliques de celle qui cherche un peu d'affection en échange de la promiscuité. Fatima est contrainte de simuler l'amour ; c'est pour cela qu'elle s'offre à n'importe qui non pas pour atteindre l'orgasme qui lui est interdit, mais pour obtenir un peu de chaleur humaine afin de meubler de souvenirs ses nuits d'insomnies. Comme l'illusion fonctionne de moins en moins bien et que l'intimité risque de déclencher le plaisir jusqu'à l'orgasme, alors Fatima s'enfuit loin de l'intimité de peur de transgresser le tabou effrayant... Et au suivant !

Il faut se rappeler que, pour la schizoïde narcissique, le transfert actualisé sur un nouvel objet sexuel, fétiche d'attachement, est toujours provoqué par un désir d'inceste. Or, le plaisir nécessite de relâcher les contraintes, d'oublier la répression et d'accepter les nostalgies et les désirs incestueux. L'acceptation de ces émotions sexuelles permet de les intégrer dans la personnalité, soit de réassocier le Moi et le corps, et de les transférer sur autrui sous la forme d'une relation sentimentale et érotique adulte complète, assumée et satisfaisante. La fatalité qui rôde autour de la schizoïde narcissique, c'est la menace d'être abandonnée ou détruite pour avoir violé le tabou impressionnant. Pour éviter cette fatalité, elle refoule ses émotions sexuelles, mais pas les gestes sexuels qu'elle peut réaliser mécaniquement à profusion et qu'elle veut toujours plus dépravés, les croyant ainsi plus excitants, plus réels, plus émouvants, plus ressentis et sources de décharge de la stase libidinale. Elle abandonne et sacrifie ainsi son corps à la poursuite de cette chimère. À l'âge adulte, elle découvre que la voie sexuelle et émotionnelle normale lui est barrée par ce refoulement ; elle imagine une parade, elle joue à « Faisons semblant de s'aimer » puis, quand ce jeu se révèle infructueux, elle renonce finalement à toute sexualité. Les sœurs de Fatima ont déjà accompli ce renoncement.

Ainsi, son système de défense caractériel l'isole, l'aliène à la société humaine et la condamne au destin même qu'elle redoutait. Le dilemme de la schizoïde narcissique consiste, à cause de

sa terreur, à ne pouvoir lier de relation amoureuse satisfaisante et à ne pouvoir rester comme elle est, à cause de sa peur de l'isolement, de l'abandon et de la solitude. Cette conjonction la lèse de sa liberté, la rend amère ; elle en conçoit une haine hargneuse et insatiable contre tous ceux qu'elle croit responsables de sa misère morale. Malheur à qui partage le quotidien de la schizoïde narcissique : son châtiment n'aura de cesse qu'elle se soit vengée et qu'elle ait récupéré l'utopique phallus de la reconnaissance et de la puissance où elle subodore que réside son éphémère bonheur retrouvé. Mais tant que le refoulement existe, le conflit œdipien n'est jamais apaisé. Le châtiment qu'elle s'impose, qui inclut compulsion de répétition d'une émotion négative, a pour fonction d'écarter un châtiment plus grand, châtiment que d'autres pourraient lui infliger. Cela explique les spéculations paranoïdes et les fantasmes masochistes autodestructeurs. Le jeu du pendu repose sur cette logique : « Je me dénigre moi-même avant que les autres ne le fassent plus méchamment », dira Fatima.

Fatima s'est magnifié une idée des volontés de son père où elle aurait été choisie comme soutien de famille, rejet implicite du fils aîné héritier présomptif que le père aurait fait en contrevenant à la tradition arabe et en contradiction avec sa femme protectrice de leurs fils. Fatima voulait croire que son père comptait sur elle pour soutenir et protéger la famille, pure fabulation chez elle. Depuis des années, elle réside au Canada alors que son frère est toujours là-bas aux côtés de ses frères et sœurs. La mère, la véritable pythie de cette famille, n'entérinera jamais une telle dérogation à la tradition. Cette fabulation montre son désir frustré et son amertume de ne pas être acceptée comme LA préférée, au-dessus du fils aîné, à l'encontre de la règle anthropologique de succession, ce qui était possible lorsqu'elle n'était qu'une enfant, mais plus aujourd'hui qu'elle est une adulte.

Pour comprendre l'affection des populations arabes pour leur système familial, il faut s'intéresser au mode d'autorité qui y prévaut. Courbage et Todd (2007, p. 53-55) affirment que l'autorité du père est une fiction. « La régulation du mariage par la coutume, affirment-ils, transforme les pères et les oncles en

gestionnaires passifs de règles qui les dépassent. [...] La réalité de la famille arabe traditionnelle, ce n'est pas la toute-puissance du père, comme en Russie ou en Chine, mais la solidarité des frères et des cousins, système fortement horizontal dans lequel l'autorité de la coutume laisse finalement assez peu de place à celle des parents. [...] En pays arabe, la crise de transition a surtout fait émerger une violente nostalgie, un désir de se raccrocher au système anthropologique de succession tant aimé. Au cœur de ce système, le père est central et abstrait, dominé lui-même par la coutume endogame qui le prive d'un pouvoir réel sur ses enfants, notamment dans le domaine matrimonial. Le retour désespéré du religieux, produit en réaction à la modernisation sous différentes formes d'intégrisme, résulte de ce rapport positif à la famille, au père et, donc, à Dieu. Au père faussement autoritaire de la famille arabe ».

\* \* \*

Une femme qui se laisse dégrader dans ses relations sexuelles révèle une mauvaise relation émotionnelle avec son père et avec sa mère, assurent les psychologues. Cette recherche de perversion dévoile un complexe d'Œdipe irrésolu, attribuable souvent à l'omnipotence de la mère qui assumait l'autorité dans le ménage et prenait toute la place au foyer alors que le père déphallicisé se vengeait de sa femme en adulant sa fille et en prenant maîtresse.

Fatima a toujours cherché à établir des relations avec des hommes non disponibles afin de briser leur ménage, de séparer la femme de son époux, de prendre sa revanche sur sa mère et de prouver qu'elle peut vaincre cette sorcière. Elle recherche les relations sexuelles dans des endroits publics de façon à capter les regards et à s'afficher en opposition à l'exhibitionnisme qu'elle a réprimé au cours de son enfance. Juste pour le défi et afin d'assouvir ses fantasmes, elle se soumet aux exigences perverses de ses amants et pose, sans amour, des gestes dépravés.

Elle s'est laissée introduire des objets hétéroclites dans le vagin et elle se laisse humilier sexuellement dans l'espoir d'en

tirer une décharge de libido. Elle méprise les hommes qui la soumettent à ces sévices et qui s'affichent aussi vils qu'elle les imagine. Elle semble penser que, si ces hommes sont amoureux d'une femme dégradée, ils se dégradent eux-mêmes.

De la mère envahissante et du père absent, Fatima conserve de l'amertume contre la première qui a humilié son mari et contre le second qui n'a pas résisté à ces humiliations. D'un autre côté, elle était heureuse qu'une femme domine enfin le clan. Aujourd'hui, elle voudrait faire mieux que sa mère. Cette compétition est une tâche ardue qui lui laisse peu de répit, car elle n'a pas l'autorité dans son foyer. Elle ne parvient pas à dominer son mari et elle en a peur comme elle avait peur de sa mère. À défaut de le châtrer, elle ne peut que le châtier en le persécutant, en cherchant à le faire culpabiliser, en l'accusant de ne pas l'aimer, en refusant de jouir et en le faisant cocu. C'est pour cela qu'à la toute fin de cette aventure, elle affirme : « Avec Claude, je suis quitte, mais je ne suis pas quitte avec mon mari. » Elle souhaitait continuer de le persécuter. Tant mieux, car Élane semble se complaire dans cette atmosphère d'enfer.

Le combat de Fatima contre le machisme s'est déroulé dans l'atmosphère pudibonde de l'Algérie musulmane, puis s'est transposé en terre chrétienne. Sa mère a mené ce combat, mais elle était également arabisante et respectueuse de cette culture qu'elle ne reniait pas. Sa mère s'en voulait de trahir les valeurs de la société dans laquelle elle était née. Tout en souhaitant s'affranchir de son mari, elle aurait aimé qu'il lui impose devant la maisonnée son autorité machiste. Encore aujourd'hui, Fatima, dans ses relations avec ses frères, avec ses sœurs et avec sa mère, reproduit ce rapport ambivalent de révolte et de soumission, de dénonciation et de justification du machisme, de résignation passive féminine et de révolte enfantine.

N'oublions pas que l'Œdipe est l'histoire du désir sexuel inconscient. Dans l'éventualité où les choses se passent bien et que la mère devienne objet d'amour autant que le père, le complexe d'Œdipe pour les garçons ou le complexe d'Électre pour les filles peut être résolu quand l'enfant atteint l'âge de cinq ou

six ans. Les enfants répriment alors leur hostilité envers le parent du même sexe, parent auquel ils s'identifient. Cette identification leur permet d'adopter les rôles sociaux et sexuels du parent de même sexe et d'en intérioriser les valeurs. Les désirs sexuels envers le parent de sexe opposé sont refoulés pendant des années, ce que Freud appelle la période de latence. Quand, à l'adolescence, période de production d'hormones et de pression sexuelle maximale confrontant la stase libidinale, ces désirs redeviennent plus prégnants et sont transférés vers des membres socialement acceptables de sexe opposé.

C'est ce déplacement que le père de Fatima n'a pas accepté et auquel il a réagi en se désintéressant de sa favorite. Sa fille était devenue la remplaçante de sa femme ; il ne comprenait pas que, tout à coup, elle se refuse à ce jeu de substitution mystification. L'interdit non explicitement affirmé par son père à propos du désir incestueux n'a donc pas permis aux énergies libidinales de Fatima de se libérer pour sa vie hors de la famille. Ainsi, devenue petite femme, Fatima s'est sentie rejetée et punie sans motifs apparents, se trouvant privée d'amour alors qu'elle s'était méticuleusement pliée à toutes les exigences de son tuteur. Pour cette raison, ses premières expériences sexuelles vont se dérouler avec des membres de sa famille.

Quand, à son insu ou avec la complicité tacite des parents, satisfaction est donnée à l'enfant, à ses pulsions érotiques incendiaires dans un corps à corps qu'il s'ingénie à perpétuer, que ce soit par des jeux de guerres, par des caresses dans le dos ou ailleurs sur le corps, la tête enfouie entre les jambes ou le thorax, étendu sur l'adulte ou se couchant dans le lit des parents, situation tout aussi érotiquement troublante, déclare Dolto (1984), l'enfant risque de régresser sexuellement et de ne pas maintenir la cohésion entre l'image, le corps et le schéma corporel correspondant à son âge. Cette cohésion poursuit Dolto (1984) lui permettrait de rester le sujet de son histoire et de conquérir le statut d'humain, alors que l'interdit de son désir génital en famille le catapulterait normalement vers la conquête de ceux de son âge. Ce manque d'interdit obstrue cette évolution de sorte que l'enfant poursuit, sa vie durant, la recherche de

plaisirs avec des individus socialement interdits et hors de sa classe d'âge.

Ce statut d'humain, les enfants le conquièrent en ressemblant à leurs parents. Un enfant doit percevoir l'interdit – répression affirmée explicitement de l'inceste homosexuel et hétérosexuel – et le refus de l'inceste dans l'agir de ses parents, sinon il est troublé et se demande ce qui est permis et ce qui est interdit. Dans sa lutte pour conserver la ressemblance avec l'adulte, pour conquérir son statut d'humain, le névrosé refoule les pulsions non castrées des différents stades d'évolution psychosomatiques sans pouvoir ni les accomplir ni les fantasmer jusqu'à écraser avec elles le désir même. C'est à la fois sa souffrance et sa limite de névrosé, conclut la psychiatre Françoise Dolto (1984).

Quelqu'un hors de la famille doit assurer l'enfant que son visage et sa personne restent capables de susciter l'amour et le désir. Ne pas être comme sa mère pour une fille ou comme son père pour un garçon, ne pas devenir semblable à eux dans leur apparence, confèrent à l'enfant son statut de sujet et lui assurent qu'il deviendra l'homme ou la femme que sa naissance présageait. Il faut l'expliquer aux enfants, car, jusque là, ces derniers vivent dans l'espoir illusoire de devenir une copie conforme de leurs modèles, espoir qui, selon eux, est validé par le plaisir ou le non – plaisir des parents. Alors peut et doit leur être révélé le sens parfois contradictoire de respecter ses parents et de les aimer quand aimer signifie seulement faire plaisir à ceux qu'on aime. Sans l'intégration de l'interdit de l'inceste, faire plaisir est ambigu et peut devenir pervers. Par ce processus d'interdit clairement affirmé et manifesté par les parents, l'enfant conquiert son droit à l'existence, à l'unicité et à la sexualité, car il acquiert par l'interdit de l'inceste la caution de son droit de convoiter des objets licites de son entourage. Françoise Dolto (1984).

C'est aussi à ce stade d'évolution que l'enfant développe son narcissisme secondaire et se valorise lui-même en société pour rehausser sa propre image et conquérir le droit d'une rencontre avec l'objet d'amour. Il fanfaronne et prétend réussir toute

conquête amoureuse et ne jamais être abandonné, et soutient ainsi à la puberté son narcissisme secondaire.

Lorsque l'enfant est dans sa phase œdipienne, l'image de ce qu'il croit avoir à devenir pour affirmer son identité n'est pas la ressemblance, mais une totale identification au parent de son sexe, en en prenant la place, les responsabilités et les prérogatives, ce qui est bien évidemment une illusion. Si les parents jouent correctement leur rôle respectif et si le père ne fait pas de l'enfant l'auxiliaire de ses désirs, sa maîtresse symbolique, et s'il ne dispute pas l'affection de l'enfant à sa femme ou vice-versa, l'enfant à la place qui est la sienne s'aperçoit qu'il s'est leurré. C'est à la soumission des parents à la loi qu'il a à s'identifier, et non à l'image des parents ni à son mode sentimental de se présenter aux autres et à lui-même. C'est ce que Fatima ressentait confusément quand elle affirmait que l'amour de sa mère lui paraissait plus « normal » que l'amour de son père qui la troublait.

La femme fillette a besoin de se sentir reconnue et tenue en respect par l'homme d'âge mûr. Le père de Fatima n'ayant pas joué ce rôle par narcissisme – égoïsme – et par vengeance vis-à-vis de sa femme, elle va rechercher toute sa vie cette reconnaissance par l'homme d'âge mûr. Cela explique sa quête de relation affectueuse avec des hommes passablement plus âgés qu'elle. C'est d'un autre sujet, castré par rapport à ses désirs incestueux, que Fatima doit recevoir la reconnaissance anticipatoire de la valeur érotique de son corps, de son sexe, de sa personne, de son identité unique. Ainsi, elle saura réprimer ou inhiber ses angoisses d'abandon, de rapt et de viol éviscérant, de châtement et de meurtre selon la dominante passive ou active de ses pulsions.

Comme son mari ne saura pas lui fournir cette reconnaissance et cette acceptation inconditionnelles d'elle-même, elle le punira de ne pas lui donner ce dont il ne dispose pas. Elle poursuivra indéfiniment cette chimère jusqu'au désespoir. Je me souviens d'une chanson de Chaabi (2009) qui rappelle ce désespoir : « La nuit d'une femme est remplie de rêves. De l'homme parfait qui n'est sans doute pas toi. Si on ne voit pas



de quoi elle manque. C'est l'erreur fatale qu'un homme peut faire. »<sup>30</sup>

### 3.6. Castration œdipienne

Cet interdit auquel les parents se déclarent soumis, tout autant que l'adolescente, l'anoblit subitement et la met à égalité de toutes les citoyennes. Il lui permet le libre jeu de ses pulsions en société, à partir du moment où il s'exprime dans les règles. Selon Dolto (1984), c'est à partir de ce moment que les jeux avec leurs règles sont si importants. Accepter que le jeu soit plus amusant si on ne triche pas, même si c'est l'autre qui gagne. Le plaisir dirige alors l'adolescent vers l'effort, le travail, la connaissance, l'apprentissage de son âge et les amis deviennent plus importants que les frères et sœurs, que papa et maman. Les parents doivent accepter et encourager cette évolution au lieu de l'entraver sous prétexte de conserver pour eux l'affection qui leur serait due de leurs enfants.

La castration œdipienne amène l'enfant à refouler ses désirs sexuels ; ceci libère les énergies requises pour s'adonner au travail scolaire et consolider les acquis. Ce que confirme Fatima dans l'extrait que voici :

« À six ans, c'était la rentrée à l'école. J'ai adoré tellement l'école que je ne voulais plus en sortir. Ma mère a eu plusieurs fausses couches, dont certaines assez graves, pour qu'elle soit hospitalisée : j'étais tellement triste de la savoir hors de la maison que, certains soirs, j'allais chez une amie pour rentrer le plus tard possible, loin de mon cousin et de mon père. »

À cet âge, son père avait la responsabilité de se séparer de sa fille, de mettre fin à son rôle d'objet substitut et de lui donner la chance de se rapprocher de sa mère, de faire la paix avec elle afin de la prendre comme modèle, de l'imiter et de s'en inspirer,

---

<sup>30</sup> Chaabi (2009). *Le cœur d'une femme*. [http://www.dailymotion.com/video/x5mfza\\_le-cœur-dune-femme\\_music](http://www.dailymotion.com/video/x5mfza_le-cœur-dune-femme_music)

car l'ensemble de ce processus de réconciliation pendant la période de latence est très important. Le père de Fatima n'a pas fait cela. Il s'est maintenu comme fétiche d'attachement, il a maintenu égoïstement leur dépendance affective réciproque sans se préoccuper du besoin de son enfant. Elle ressentait, de manière confuse, cette duplicité de la part de son père et tentait d'y échapper. Plus tard, après que ses attributs de jeune fille eurent poussé à travers sa djellaba, son père a ressenti de la gêne et s'est écarté de sa fille préférée dans le but de calmer sa culpabilité. Pour cet abandon de même que pour avoir été destituée de son titre de favorite, elle lui en a voulu et l'a abandonné au crépuscule de sa vie. Olivier (1980, p. 100 et 61) décrit ce rapport ambigu dans l'extrait qui suit ; elle explique que la jeune fille a besoin d'un père qui l'accueille, mais qui ne profite pas de ce besoin pour combler son propre manque d'affection.

« Une petite fille, qui est arrivée à ce que son père abandonne son journal et qui a grimpé sur ses genoux, est une petite fille qui prouve, par tout son corps, qu'elle a atteint le lieu où toute inquiétude cesse pour elle. Pour la fille, le père, est la sortie de l'absurde, c'est le moyen d'accepter comme bon son corps de petite fille : le père, c'est le but. [...] Pourtant, la femme a inconsciemment du mal à renoncer au seul mâle qu'elle n'ait jamais eu avec elle, son fils, son père lui ayant fait défaut et son mari étant le plus souvent absent. »

Les relations sexuelles subséquentes de Fatima, d'abord avec son cousin au cours de l'enfance, puis avec son beau-frère durant l'adolescence, serviront d'exutoire afin de réduire sa tension libidinale et de lui permettre de s'adonner à d'autres activités, scolaires notamment. Il en fut autrement pour ses sœurs qui ont pourtant subi les assauts du cousin sans se révolter contre l'autorité parentale et la morale ambiante. Il n'y a qu'une interprétation possible à ce comportement différencié. Ses sœurs, soumises à la vindicte de la mère sans la protection du père et ne percevant, aucune alternative à cette soumission silencieuse, ont adopté pour survivre une attitude passive féminine conforme aux préceptes claniques arabes.

Dans le clan familial de Fatima, il sévissait de la tricherie manifestée par des relations hypocrites entre les parents, par la

répression des désirs sexuels et la complicité avec le cousin, par l'apologie de la justice et par la pratique de l'injustice. La relation privilégiée de Fatima avec son père, protecteur assez puissant, et sa compréhension intime de cette tricherie a forgé, chez elle, un cynisme qui a favorisé l'émergence d'une amoralité sadique conforme à l'environnement ambiant. « Tous trichent, pensait-elle, pourquoi pas moi ? ».

\* \* \*

Les mères françaises et les mères canadiennes de la génération des années cinquante réprimaient l'exhibitionnisme et la masturbation ; elles ne réprimaient pas le coït vaginal ou la jouissance, mais seulement l'acte de rechercher, seules, le plaisir en dehors de la relation génitale procréatrice. C'est le clergé catholique qui véhiculait cette morale judéo – chrétienne – musulmane. Les hommes de cette génération ne culpabilisaient pas de se masturber, mais de ne pouvoir s'en passer. Les Françaises comme les Canadiennes ont longtemps eu honte de se masturber, mais elles n'avaient pas honte de l'orgasme. Depuis les années soixante, elles ont compris que ce qui est fautif, ce n'est pas la masturbation, mais le sentiment de culpabilité qui l'accompagne. Elles ont donc rejeté ce sentiment de culpabilité et promue, comme droits féministes, la masturbation et le coït sans culpabilité. Il en fut autrement dans le monde arabe – musulman à cause du retard dans le développement économique et aussi social qui en résulte.

Selon Lowen (1985) ce qui, dans le problème œdipien, caractérise en Occident la génération des années soixante, c'est que la peur de l'homme se soit transformée en désir de le satisfaire, que la peur du succès (être possédée) se soit transformée en peur de l'échec (ne pas atteindre l'orgasme). Pour comprendre la confusion des mœurs sexuelles contemporaines, il faut prendre conscience de cette distorsion. Dans la société arabe, on n'interdit pas la masturbation, mais on réprime le coït vaginal parce qu'il constitue une recherche du plaisir orgasmique hors de la fonction de procréation et de la relation sexuelle au service de l'homme. Pour la femme arabe occidentalisée, la situation est doublement compliquée puisque les tabous occidentaux et chrétiens se mêlent aux interdits culturels arabes et musulmans. La femme arabe occidentalisée peut se masturber, mais elle ne

doit pas rechercher l'orgasme ; puis elle culpabilise de ne pas atteindre l'orgasme. Si plaisir il y a, elle doit le subordonner à celui de l'homme. À la limite, elle devrait se contenter d'observer l'extase sur la figure émaciée de son philistin. La révolte féministe n'accepte évidemment pas cette injonction, nouvelle contradiction pour cette pauvre musulmane émancipée.

Fatima, la musulmane arabe, n'a pas honte de la masturbation, mais elle a honte de l'orgasme parce qu'il signifie le désir et le plaisir incestueux. D'un autre côté, en tant que femme occidentalisée, elle a honte de ne pas faire jouir son amant et de ne pas atteindre l'orgasme avec lui : elle craint d'être frigide. Le drame œdipien n'ayant pas été résolu, elle n'a pas réussi à dissocier du désir qu'elle avait de son père, l'activité sexuelle et la jouissance actuelle. Elle rejoue le désir d'inceste à chaque rapport sexuel, à chaque transfert positif ou ambivalent, sauf dans ses activités masturbatoires, activités qu'elle privilégie.

Son père se reconnaissait et s'idolâtrait en elle, mais à elle, il déniait toute sexualité. À son tour, elle aimait et haïssait son père aux dépens de ses sensations sexuelles. Témoignage de cette peur et de cette honte ses pratiques d'excitation sexuelles prégénitales (fellation et caresses de la nuque et des épaules).

« La seule chose que je demande et revendique qu'on me fasse, avec mon mari notamment, c'est ce que mon papa me faisait, c'est-à-dire me caresser la nuque ; cela me semble permis. Mon papa le faisait longuement, alors que j'avais le visage enfoui entre ses jambes et le dos exposé à ses caresses. »

La nuque et les épaules ne sont pas une partie de l'anatomie particulièrement vascularisée ni érogène. Pourquoi avoir développé une telle pratique ? En offrant sa nuque à caresser, elle pouvait cacher son visage et son plaisir au regard complice de son père, et éviter d'observer le contentement dans la figure coupable de son papa. Par les mêmes pratiques, elle évite aujourd'hui d'afficher sa honte de la recherche du plaisir défendu et de la fellation adultère ; elle évite d'observer la concupiscentence dans le regard de son conjoint ou de ses garçons, puisque, pour elle, tout rapport hétérosexuel est toujours entaché de

culpabilité. Ce faisant, elle tourne le dos à l'objet d'amour incestueux. Il en va de même de sa préférence pour la position de la levrette qui lui évite de voir le visage ou d'être vu par son comparse en train de jouir honteusement.



## 4. Le syndrome du cousin

### 4.1. Le prospecteur

De nombreux psychologues sont d'avis que la solitude dont souffre l'homme occidental est la cause de l'anxiété et de l'angoisse contre lesquelles il résiste et se bat. *A contrario*, l'homme arabe, dont l'identité est déterminée par son appartenance à une famille, à un clan ou à une tribu a moins conscience de son individualité et de sa solitude. Comme Fatima l'a décrit : « Quand tu vis avec trois familles sous un même toit, femmes, hommes, enfants de tous âges pendant des années, tu ne peux pas te permettre de tout dire à haute voix. Le silence et le non-dit deviennent tes compagnons de vie au milieu de cette fratrie. » La famille arabe traditionnelle regroupant les fils, leurs femmes et les cousins autour du patriarche (patrilinéarité) est un système formidablement intégrateur pour l'individu. L'**islamisme**, idéologie de transition et de résistance à l'atténuation de la religiosité dans les sociétés arabes contemporaines, naît de la collision entre l'individualisme moderne – lié aux transformations économiques et sociales entraînant l'éclatement de la cellule familiale – et la solidarité patriarcale de la société arabe.

Alexander Lowen (1985) affirme que la vie crée deux forces : l'une tend à l'individualisation et à la structuration de l'individualité et l'autre à la fusion et, de ce fait, à la modification de cette structure individualiste afin de l'adapter au groupe. La première force est la personnalité (le caractère, ou mécanisme de défense caractériel), interne à chaque individu. L'autre force est la **libido**, la pulsion de plaisir qui amène l'échange, le communalisme et le communautarisme, externe à chaque individu, et qui produit le groupe social (la famille, le clan, la tribu, la société). **Les règles familiales, claniques et sociales consti-**

**tuent la réponse collective au besoin humain de se rapprocher pour procréer et survivre.** La vie et l'amour naissent du sexe qui à son tour en devient le véhicule. Le grand mystère de la vie qu'est l'amour nous promet l'épanouissement qu'est la sexualité. Fatima ne trouvera jamais l'épanouissement sexuel sans amour et elle ne trouvera jamais l'amour au hasard de ses rapports échangistes avec des vagabonds de passage, quoi qu'elle en dise, quoi qu'elle en pense.

Chaque société a sa façon d'organiser cette réponse collective qui tient compte des contingences sociales. Le conflit entre le désir sexuel (l'individualité) et la peur du châtement imprégnée dans le Surmoi (principe de moralité de la société) est au centre même de toute **névrose**. D'ailleurs, sans ce conflit, il n'existerait pas de processus névrotique. La névrose résulte de l'antagonisme entre le plaisir que recherche le Moi et la répression sociale, la morale culturelle et religieuse que représente le Surmoi. La névrose est entretenue par le tiraillement entre le Moi (comprenant le Ça) et le Surmoi. Le Surmoi arabe musulman agit en fonction de l'avis sans cesse répété par les parents que le plaisir sexuel de la femme est répréhensible, mais pas l'activité sexuelle en elle-même, seulement sa finalité – l'orgasme – de façon à ce que l'acte sexuel ne serve « discrètement » qu'à la procréation et à la manifestation de la puissance phallique du mâle. Ainsi, les inhibitions de l'enfance sont soutenues d'une manière décisive par les conventions sociales plus ou moins strictes. La société maghrébine étant très pudibonde, un mécanisme compensatoire devait être imaginé afin de prévenir les tensions sociales virtuelles.

Le mariage entre cousins germains étant une pratique courante en société arabe (endogamie), les parents organisent des rencontres de « prospections » entre les jeunes d'une même famille (cousins et cousines germaines). Le jeune cousin revendique un droit sur sa cousine à laquelle l'oncle ne peut échapper que par un dédommagement négocié. Dans ce contexte, il ne paraît pas incongru ni amoral qu'un cousin fasse des promesses à une cousine, ou même qu'il prenne un petit acompte sur l'objet qu'il convoite et auquel il a droit par tradition. Évidemment, quand l'objet sexuel convoité est un enfant, cela peut



entraîner des séquelles. Vous avez là un processus qui peut provoquer une névrose, et Fatima, en ses propres termes, appuie cette hypothèse.

« Quand je suis revenue de Londres après mes études, mes parents ont souhaité me voir épouser mon cousin, celui qui m'avait fait des attouchements quand j'étais enfant. J'arrivais d'Angleterre, j'avais connu intimement de nombreux partenaires, je fréquentais un Égyptien avec qui je souhaitais me marier. Sur les entrefaites, j'ai rencontré Élame. Un homme qui tenait un commerce comme celui que je souhaitais créer un jour, et qui possédait tout le savoir dont j'avais besoin. J'ai résisté à mes parents et je l'ai choisi pour mari. Il n'était pas question que j'épouse ce poltron de cousin. »

Fatima transgressa alors la coutume arabe. Elle brisa la cohésion familiale et se plaça en marge du clan, ce que ni son père ni sa mère ne lui pardonneront jamais. Je me base sur ces prémisses pour proposer l'étiologie du « *syndrome du cousin* ». L'organisation familiale de la communauté maghrébine liée à la stricte morale sexuelle musulmane, transmise par les injonctions parentales, crée des tensions, de l'angoisse et de la culpabilité provoquant d'immenses frustrations parmi ces populations. Le pouvoir exclusif de l'homme et par là le peu de cas qui est fait des désirs et des plaisirs de la femme est également une source de tension. Cette répression sociale à grande échelle pourrait provoquer des crimes et des drames sociaux dans des pays où, par ailleurs, les gens sont en contact fréquent avec des étrangers occidentaux. Pour des peuples qui reçoivent des millions de touristes chaque année et qui sont à même de comparer leur sort à ceux d'autres populations, il devient difficile d'exiger l'inhibition totale des pulsions libidinales et l'obéissance absolue aux règles anthropologiques de la famille arabe.

Le « syndrome du cousin » est selon moi un mécanisme social compensatoire, une méthode d'abréaction qui vise à résoudre le complexe d'Œdipe que le père parvient difficilement à prendre en charge. Malheureusement, dans bien des cas, je ne crois pas que ce syndrome assure la résolution adéquate du

complexe. L'anamnèse de la maladie du sujet révèle, d'une part, qu'on lui a inculqué l'idée que la jouissance sexuelle était réprimée, que ses pulsions libidinales devaient être réprimées et tenues secrètes, puis on lui a transmis l'idée que la réputation de la famille devait être préservée de toute souillure ou attaque intérieure ou extérieure. Enfin, dans pratiquement chaque famille, il existe un homme, cousin, beau-frère, oncle, frère<sup>31</sup>, bref, un individu victime d'atavisme, connu de tous dans le clan, et qui a pour mission « d'initier » les jeunes filles de la maisonnée aux choses du sexe et d'apaiser la tension libidinale de chacune. Fatima en témoigne dans cet extrait :

« Dans toutes les familles, il y a un cousin, un frère, un oncle qui exerce ce rôle parfois même sur ses propres sœurs à défaut de cousines. La seule femme arabe que je fréquente qui a une sexualité épanouie et normale est une amie née à l'étranger et qui n'a jamais mis les pieds en Algérie avant l'âge adulte. »

La mère sait, mais elle se tait. Étant convenu que cette activité « d'éducation » et de prospection, menée par le cousin, sert d'exutoire et sauve les apparences et les bonnes mœurs, car personne ne disant mot, sous le toit familial, dans des salles communes, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, on pourrait croire à un jeu réalisé sous supervision parentale de façon à empêcher tout débordement (grossesses indésirables, révolte hystérique, scandale, etc.). Les jeunes filles acceptent ce « jeu » parce qu'elles sentent confusément que tout le monde joue, que la mère et le père sont complices et elles observent que cet exercice déculpabilise en partie du plaisir interdit. Déculpabilisation, oui et non, car si l'intrigant cajole la jeune fille avec l'assentiment implicite des parents, le rapport avilissant transgresse tout autant l'édit social interdisant le plaisir orgastique. Le lendemain matin, au petit déjeuner autour de la table familiale, chacun sait que l'autre sait que chacun sait... quelle atmosphère démoniaque ! Il ne faut pas s'étonner que se déve-

---

<sup>31</sup> Par exemple, le frère infidèle que ses sœurs arabes protègent contre les récriminations de leur belle-sœur russe dans le film *La Graine et le Mulet*. Abdellatif Kechiche (2007). Page web consultée le 1.2.2001. [http://fr.wikipedia.org/wiki/La\\_Graine\\_et\\_le\\_Mulet](http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Graine_et_le_Mulet).

loppent des scénarios de vie « sans raison » chez ces peuples soumis à de telles contradictions entre morale publique et morale domestique, entre morale collective et morale individuelle, entre discours et agir<sup>32</sup>. Il ne faut pas se surprendre de voir Fatima, adulte, jouer au jeu « Faisons semblant de s'aimer ».

À ce sujet, Fatima n'a jamais confié son tourment à son père qui l'aimait tant et qu'elle admirait tout autant comme en fait foi cet extrait :

« Si une fille avait parlé de ses activités lubriques ou de ses problèmes sexuels à son père arabe, il l'aurait reniée, après avoir essayé de la bâillonner, car elle aurait passé pour une pute et elle aurait fait honte à la famille. On doit savoir que moi-même je suis choquée qu'une adolescente puisse parler des choses du sexe avec son père. J'en ai parlé une seule fois à mon mari, puis plus jamais. L'arabisme est une culture hypocrite sur le plan des interdits religieux ou sexuels. Je suis consciente que mon corps m'appartient, mais nous n'avons pas le culte de l'individu chez nous, tout se partage avec les membres du clan, même son corps. ».

Nous pouvons ainsi apprécier le fossé culturel qui sépare l'Occidental de l'Arabe. Dans la perspective du père occidental, les confidences d'une fille au sujet de sa sexualité difficile avec son amoureux, ou concernant un homme qu'elle aimerait et qui la respecterait sont acceptables. Le plus blessant serait d'entendre dire qu'elle couche avec n'importe quel larbin de passage, un misogynne qu'elle n'aimerait pas et qui la détesterait. La plupart d'entre nous avons enseigné à nos filles à respecter leur corps, le réceptacle de leur psyché, l'image de leur âme, et à le faire respecter par leurs amants.

---

<sup>32</sup> « Les fantasmes de viol de ces malades ne visent qu'à soulager leurs sentiments de culpabilité. Les femmes névrosées ne conçoivent pas de rapports sexuels sans se sentir coupables, à moins qu'elles ne soient victimes d'un viol réel ou imaginé qui sert à rejeter la responsabilité de l'acte sur l'homme honni. La résistance simulée de certaines femmes durant les rapports sexuels a une signification analogue. » Reich (1992, p. 230).

Le désir secret de Fatima d'être réduite et outragée sexuellement procède de cette logique tordue. Elle pouvait jouir parce qu'elle pouvait prétendre être prise de force, contre son gré, la nuit, dans la résidence familiale, avec l'assentiment de ses parents qui invitaient régulièrement le cousin prédateur, détenteur d'un droit de « cuissage » sur Fatima. Ces parents qui, par ailleurs, assuraient l'interdit social de l'orgasme. Convenons qu'une telle mise en scène était de nature à réduire temporairement l'angoisse et à déculpabiliser. Ce que Fatima confirme effectivement dans la note qui suit :

« Je n'ai jamais joui avec une telle intensité depuis ce temps. Mes sœurs étaient à mes côtés et elles ont reçu la visite de notre cousin. Je ne pouvais crier. J'aurais été coupable de l'avoir séduit. La femme est toujours coupable des rapports sexuels dans mon pays, car c'est elle qui séduit. Alors je me suis tue. Je n'avais pas le choix. Et j'ai joui parce que je n'étais pas coupable de jouir et que j'étais immature et dans l'innocence. Il était si habile, mon cousin, et j'étais si jeune. »

Le cousin ne faisait aucune menace, aucun chantage. Il comptait sur l'acceptation implicite de chacune des jeunes filles de la maisonnée. Ces activités, que la morale chrétienne occidentale qualifierait d'incestueuses, mais que la morale Arabe musulmane ne considère pas incestueuses puisqu'elle est régie par les règles d'endogamie<sup>33</sup>, se sont échelonnées sur quelques années sans que ses parents n'interviennent et sans que les victimes ne tentent de fuir, ne se mettent à crier, à refuser, ou à se plaindre, ou qu'elles cherchent à en parler à quiconque. Depuis ce temps, Fatima essaie de reproduire ces conditions de jouissance afin « de jouir avec une telle intensité sans culpabiliser » avec n'importe quel va nu pied qui s'accroche les pieds dans son escalier, mais peine perdue. Fatima expose sa hargne dans le matériel qui suit :

---

<sup>33</sup> **Endogamie** : mariages entre cousins et cousines germaines. On retrouve 25 % de mariages endogames au Maroc et 30 % en Algérie (Todd et Courbage, 2007).

« Quand tu es dans une société qui se prétend respectueuse du corps de la femme et qui la cache sous le voile, et qu'on amène le renard jusqu'à toi après t'avoir inculqué que si un homme te touche c'est par ta faute, sorcière séductrice de l'homme sensible aux charmes d'une enfant pubère, comment se sentir protégée dans la résidence familiale ? Comment ne pas redouter le sexe de la brute puisqu'il a tous les droits, jusqu'au droit de s'approprier une enfant chez ses parents dans l'impunité totale ? Comment ne pas vouloir s'affubler du sexe puissant pour s'emparer de ce pouvoir sans limites ? Comment ne pas mépriser le sexe faible dans les multiples sens du mot, malmené et toujours coupable ? Les scénarios sans raison et sans amour, je pourrais les jouer à l'infini à travers ma descendance. C'est pour cela que j'ai aimé enfanter des mâles, autres choses que des représentantes du sexe féminin maudit. »

Par projection, Fatima attribue à l'ensemble du peuple arabe l'attitude, l'amoralité et les comportements douteux de la petite bourgeoisie maghrébine frustrée de ne pouvoir imiter et suivre le train de vie de son idole, la moyenne et la grande bourgeoisie coloniale. Les Arabes musulmans pratiquants et pauvres, et ils sont légion, ne laissent pas tripoter leurs enfants par la parenté, et les adolescentes arabes ne couchent pas systématiquement avec leur cousin, leur beau-frère, un riche Égyptien, un vieux restaurateur, un Libyen paumé, un Algérien misogyne ou un Canadien retraité. Dans l'extrait qui suit, nous avons une approximation de l'amoralité de Fatima qui couche avec qui la demande :

« Je ne me suis jamais masturbée après mes relations avec le Libyen, car ce n'était pas un plaisir non assouvi avec lui, mais un déplaisir, sauf le jour des textes coraniques posés sur les murs. Pourquoi ma relation sexuelle avec l'Algérien ? C'est que parfois dans les galas de chanson, nous étions tous les trois entre amis et j'arrivais à m'échapper de cet Algérien en lui faisant valoir que moralement il ne pouvait trahir son ami libyen. Quand le

Libyen m'a chassée, je n'avais plus de prétexte, je me suis donc soumise à ses exigences. »

Fatima a bien intériorisé la soumission de la femme à la volonté de l'homme arabe, elle ne peut échapper à sa convoitise que si elle peut opposer un argument moral, si cet argument tombe, il ne lui reste plus qu'à s'exécuter. Le simple refus d'une relation sexuelle non souhaitée sans autre argument que d'être non souhaitée ou d'être amoral ne vient même pas à l'esprit aliéné de Fatima. Il lui faut argumenter et raisonner pour parvenir à refuser une proposition de relation traîtresse vis-à-vis son amant, relation qui ne lui cause aucun tourment à l'égard de son mari trompé allègrement et mis au sevrage fréquemment, alors que son attachement à Élane est beaucoup plus grand qu'envers l'Algérien ou le Libyen. Comment comprendre cette apparente contradiction entre le degré d'affection et le comportement sexuel ? C'est que le mari représente symboliquement la mère et on ne trahit pas sa mère en livrant son corps à la convoitise de l'homme, comme elle le faisait il y a longtemps dans la salle communale sous le toit familial.

Le peuple arabe n'est pas plus hypocrite ni plus menteur que d'autres peuples, juste autant. Voici ce que m'a écrit une correspondante arabe pauvre, à propos de ce soi-disant atavisme :

« Jamais un cousin ou quiconque ne m'a tripotée étant enfant. De la grande majorité des relations que j'ai vues, les hommes arabes ne cachent pas leurs sentiments et ne passent pas leur temps à faire des reproches. J'ai même vu plusieurs femmes arabes faire souvent des reproches à leur mari. J'ai vu des couples qui ont beaucoup de facilité à communiquer (comme mon oncle paternel et sa femme). J'en ai vu d'autres qui en ont moins (comme ma tante maternelle qui passe beaucoup de temps à se plaindre malgré qu'elle aime sincèrement son mari et qu'elle n'a aucun secret pour lui). Ma mère parle davantage à sa copine qu'à mon père de leurs problèmes de couple. Et pour la question de montrer ses sentiments, mon père a toujours démontré de l'affection envers ma mère. Pour ma part, je n'ai aucun secret pour mon mari et lui non

plus. Je préfère de beaucoup dire ce que j'ai sur le cœur et aborder mes problèmes conjugaux avec lui qu'avec ma copine. Quand une situation est très tendue, j'en parle à mon père parce que je sais qu'il le gardera entre nous et qu'il pourra me conseiller ou au moins m'écouter. Bref, les hommes arabes en général sont aussi affectueux que ceux de n'importe quel autre peuple, sinon plus. Pour les secrets sincèrement je ne crois pas que les couples arabes ont des secrets l'un pour l'autre plus que dans d'autres cultures. Je crois que cela a un lien avec la nature humaine. C'est difficile de juger. C'est du cas par cas. Et surtout, les secrets et les mensonges ne se retrouvent pas au sein de la majorité des couples arabes. »

Par ailleurs, pour ce peuple, l'utérus de la femme fait partie du patrimoine communautaire et les hommes arabes acceptent difficilement que des étrangers s'emparent de cette « richesse collective ». C'est ce qui explique l'attitude agressive des mâles quand un allophone tente de s'approprier l'une des leurs. À titre d'exemple, dans certains pays arabes, les policiers surveillent les femmes sur la rue et si l'une d'entre elles déambule au bras d'un allogène, ils lui réclament ses papiers et lui demande de s'expliquer.

L'attitude de Fatima a évolué au cours des sporadiques séances d'attouchements nocturnes avec son cousin et le plaisir initial fit place à la honte et à l'angoisse d'être découverte et accusée. Puis, l'évidence n'étant jamais exposée, elle finit par comprendre la complaisance générale face à cet outrage dont la durée devint source d'une coupable anxiété. Une telle pratique constituait la négation de la raison et de l'intelligence de l'enfant. Sa mère fermait les yeux sur les activités du cousin sous son toit, contre ses propres filles. Son père, tant aimé, n'était lui non plus d'aucun secours. L'enfant était parfaitement à même de comprendre l'injonction parentale sous-jacente : « Ne pense pas. Ne réfléchis pas. Ne raisonne pas ». Plus tard, Fatima en colère, s'adressant à sa mère, lui décrira ces « viols » et réclamera des excuses qui ne vinrent jamais.

Adulte, Fatima reproduit ce modèle névrotique et obtient toujours le même résultat décevant. A-t-elle besoin d'être prise de force, avec son consentement suspicieux, pour éviter l'angoisse, déculpabiliser et jouir pleinement ? Fatima ici à cette question :

« Je hais le cousin et sa race, je n'ai joui que parce que j'étais encore innocente et pubère. Plus tard, j'ai connu la honte, l'amertume, la peur de l'homme puis la culpabilité et l'angoisse, et enfin le désir de vengeance qui m'habitent continuellement. Je ne connais pas la jouissance depuis ce temps, mais je la recherche constamment. De retour au pays, il n'était pas question que je l'épouse. »

#### 4.2. Système de défense

Qu'est-ce que le caractère d'un individu ? Le caractère d'un individu se forme dès l'enfance comme moyen de défense contre les stimulations agressives du monde extérieur, c'est la cuirasse du Moi et du Surmoi, selon W. Reich (1992). La formation du caractère a également pour objectif de protéger l'individu contre les pulsions intérieures refoulées (inhibitions) ou, si l'on préfère, contre l'absorption de l'énergie sexuelle conséquente à la stase libidinale. En d'autres termes, la deuxième fonction du « caractère » est d'empêcher l'émergence de l'énergie sexuelle sous forme d'angoisse. Chaque caractère a son système de défense spécifique et ses tactiques de résistance singulières afin de protéger le Moi des agressions extérieures ou intérieures. Un système de défense caractériel consiste pour le sujet à se construire un Moi irréel, détaché de son Moi réel, et ensuite à défendre mordicus ce Moi irréel – ce caractère, ce système de défense qu'il croit être sa personnalité propre, originelle (son Moi réel), mais qui est en fait un construit qu'il a ensuite peur de modifier par crainte de l'inconnu –. La psychologie qualifie ces systèmes de défense caractériels de caractère sadomasochiste, paranoïaque, mythomane, schizophrène, schizoïde, psychopathe, passif féminin, bipolaire, phallique narcissique ou narcissique histrionique sui-



vant les taxonomies proposées par différentes écoles de pensées psychanalytiques ou psychologiques. On peut observer chez un individu des traits distinctifs de plusieurs caractères, mais au bilan final, un caractère – un système de défense caractériel – particulier stigmatise tout sujet.

Chez Fatima, les parents faisaient semblant que tout allait bien, mais ce n'était pas vrai, ce n'était pas réel. Ils disputaient, s'invectivaient et sa mère quittait la maison en colère puis revenait accompagnée de Fatima, fétiche de son père ; le père préférait sa fille à sa femme ; la mère préférait ses fils à ses filles ; le père l'aimait à la condition qu'elle soit asexuée pour éloigner toute suspicion d'inceste ; Fatima avait peur de cette relation incestueuse et acceptait de renoncer à son Moi réel et à sa sexualité vraie. Plus tard, son père se désintéressa d'elle et il prit maîtresse. Bref, tout le monde trichait dans cette famille dysfonctionnelle comme l'affirme Fatima dans ce texte :

« Ils disent vous aimer puis ils vous abandonnent. Ils mentent tous. On exposait les jeunes filles aux agressions sexuelles du cousin et tout le monde faisait semblant de tout ignorer, tout le monde se taisait et trichait, tout le monde exploitait et utilisait les autres pour leurs besoins égoïstes. ».

Depuis ce temps, Fatima exploite et utilise les autres comme bon lui semble pour satisfaire ses propres besoins égoïstes. Elle n'obtient pas le bonheur de la sorte, bien au contraire, mais elle ne sait pas faire autrement, car pense-t-elle tous sont fourbes et menteurs et on ne peut avoir confiance en personne.

Quand un enfant est sans cesse soumis au mensonge et à la tricherie, il se réfugie dans la folie ou bien il se construit un réel imaginaire – un Moi irréal – il se constitue une carapace qui le protégera de l'illogisme, de la frustration et des pulsions libidinales inassouvies. La névrose guette l'enfant qui se referme progressivement sur lui-même et il ne pourra guérir qu'en s'ouvrant à nouveau progressivement. Comme la souffrance interdit un retour trop brusque à des sentiments authentiques, il faut que le névrosé ressente progressivement ces sentiments

vrais et pour cela il doit déjouer – surmonter – son système de défense qui interdit de ressentir un bonheur trop grand ou une souffrance trop intense. Comme il pense qu’il n’a jamais reçu et qu’il ne recevra jamais de réponses adéquates à ses incantations du type « Ne me rejetez pas, ne m’exploitez pas, ne me réprimez pas, ne me critiquez pas, aimez-moi tel que je suis », l’enfant s’érige un système de défense caractériel contre tous ceux qui pourraient le faire souffrir et contre tous les autres, même ceux qui pourraient l’aimer. Le système de défense caractériel est érigé par le névrosé pour se protéger des émotions refoulées, des sentiments inassouvis et qui le font souffrir. Le système de défense vise à oblitérer le Moi réel et à opérer un clivage entre le Moi réel et le Moi irréel que le névrosé se construit comme un palliatif pour ne pas ressentir les émotions et la souffrance et pour répondre aux exigences des parents qui, croit-il, l’aimeront davantage à la condition qu’il soit différent de ce qu’il est véritablement. C’est cette frustration que Fatima exprime dans les extraits qui suivent :

« Personne ne m’aime, on ne me choisit jamais dans les groupes de travail. Ceux qui disent m’aimer sont faux, il triche comme moi. Je suis seule au monde, je ne peux compter que sur moi-même. On ne m’écoutait pas étant jeune et on ne m’écoute pas encore aujourd’hui. Personne ne m’aide » (...) « Casse-toi Claude. Je ne veux pas d’un amant jeune marié, et amoureux de sa femme, chose que je n’aurai jamais. (...) Ils ne veulent que mon cul, ces maudits hommes ! »

Au début de l’adolescence, après le départ de ses parents, Fatima vécut un second clivage qui consolida son Moi irréel détaché de son Moi réel. Depuis ce temps, son système de défense caractériel va comme suit :

- Ne pas aimer, rester détaché, s’impliquer le moins possible dans la relation, se couper de ses émotions et faire semblant.
- Utiliser les gens ou les rejeter. Être indifférent à la plupart des personnes, en haïr plusieurs et n’en considérer que quelques-uns, ceux qui sont utiles.

- Se mentir à soi-même et vivre dans un monde irréel.
- Utiliser une sexualité compulsive comme exutoire pour obtenir un peu de chaleur et d'affection et pour empêcher le développement d'une relation sentimentale intime, engageante et authentique.
- Provoquer périodiquement des crises, tester le partenaire, vérifier l'intensité de son attachement afin de perturber la progression d'une émotion vraie. Engager des actions ou attitudes qui amèneront des tensions dans la relation pour retrouver l'émotion connue (mélancolie, hargne, honte, culpabilité, anxiété, angoisse).
- Provoquer chez le partenaire instabilité, doute, aversion, lassitude, rejet et abandon. Ce qui justifie la croyance : « Ils sont tous pareils, des salauds, des profiteurs, des menteurs, qui vous trahissent et vous abandonnent, on ne peut se fier à personne. »

Ainsi se nourrit l'émotion négative qui nourrit la névrose. Émotion connue et rassurante même si elle est souffrante. Cette punition atténuée préserve contre pire encore, la souffrance de prendre conscience que l'on n'a jamais été aimé par ses parents et qu'on ne le sera jamais. Il en va de même pour Élama, son compagnon d'infortune et pour Claude, son dernier amant avant le suivant.

Guérir d'une névrose, c'est ressentir ce qui se passe dans le présent, dans le réel. Quand la névrose sera vaincue, Fatima abandonnera les mécanismes de défense et de résistance caractériels et elle mettra fin à sa lutte, jamais achevée, pour être aimée sans crainte de transgresser le tabou effrayant et d'encourir la honte et le châtement. Elle cessera de tout faire par dépit et par manque de confiance, par peur de la souffrance et par vengeance et pour réduire sa tension libidinale afin que cet amour incestueux ne survienne jamais.

### 4.3. Schizoïdie

Comment Fatima est-elle devenue schizoïde ? Un être humain peut, sans avoir d'anomalies neuromusculaires s'être trouvé dans l'impossibilité de structurer sa première image du corps et de soutenir son narcissisme fondamental. Il suffit que l'individu ait subi des ruptures dommageables du lien précoce avec sa mère, soit au cours de sa vie fœtale, soit au cours de sa vie de nourrisson, dans cette période où l'équilibre de la dyade mère-enfant est essentiel à son devenir humain. Tout schizoïde porte en lui un petit enfant perdu, qu'il se cache à lui-même et qu'il protège contre le monde. Le dilemme du schizoïde tient à ce qu'il n'ose pas accepter ce petit enfant en lui. Il ne peut donc accepter la réalité de son corps et pas davantage celle du monde. À partir de trois dessins spontanés, deux dessins de femmes et un dessin d'homme, j'analyserai les perceptions somatiques de Fatima. J'aimerais d'abord présenter le système de défense caractériel schizoïde.

La personne schizoïde nie son corps, le conflit entre le Moi et le corps entraîne une scission de la personnalité qui affecte tous les aspects de son existence. Pour le Moi schizoïde, la sexualité est l'occasion d'obtenir, même à dose homéopathique, la chaleur et l'intimité physique dont dépend sa survie. L'absence d'une sensibilité normale du corps schizoïde explique son activité sexuelle troublée (quête, rejet puis ascétisme). Le conflit schizoïde – la partition de la personnalité – naît de la culpabilité et de l'anxiété que ressent l'individu à propos du plaisir. La narcissique a honte alors que la schizoïde a peur de son corps, source de sensibilité et de sensualité et donc d'émotions non subsumées. Elle a peur de ne pouvoir contrôler ses émotions et un Moi qui ne s'appuie pas sur la réalité des sensations du corps (d'où l'importance des extrémités – mains, pieds – et des organes sensoriels, génitaux et orgastiques) en arrive à désespérer, d'où la difficulté d'atteindre la personne derrière le masque du rôle qu'elle s'attribue pour survivre. La schizoïde est parfaitement consciente de son environnement, c'est émotionnellement et physiquement que le contact ne se fait pas normalement.

La schizoïde a de la difficulté avec les horaires, les horloges, le temps qui passe, les intervalles de temps, autant de symptômes que présente le sujet. L'enfance de la schizoïde est marquée par l'insécurité pouvant engendrer une névrose d'abandon, l'adolescence par l'anxiété et l'âge adulte par un sentiment de frustration et d'échec qu'elle combat farouchement. Ainsi, elle n'acceptera pas de quitter son foyer malgré qu'elle n'aime plus son mari, parce que pour elle divorcer ce serait accepter l'échec de sa vie conjugale. Toute sa vie Fatima a été en compétition avec sa cousine divorcée et elle considère comme une victoire pour elle de ne jamais divorcer. Fatima exprime cette compétition familiale dans l'extrait suivant :

« J'ai rêvé que ma cousine et moi étions dans la mer complètement submergées et nues, en compétition devant le public pour connaître laquelle allait remonter à la surface. Toute notre vie a été une compétition. Je connaissais la réussite pendant qu'elle ratait pas mal tout. Elle s'est fait teindre les cheveux il y a plusieurs années, signe de marginalité et de délinquance à l'époque. Elle a toujours souffert d'alcoolisme et elle adhère encore aujourd'hui à des groupes d'alcooliques anonymes. »

La personnalité schizoïde se caractérise par deux insuffisances physiologiques : une déficience d'intégration du plaisir – inaptitude à ressentir et à intégrer le plaisir – et une perception déformée du Soi physique. Physiquement, la schizoïde est dysplasique, c'est-à-dire que différentes parties de son corps ne sont pas proportionnées (symptôme que l'on rencontre chez le sujet). La motilité est déficiente (ensemble des mouvements d'un membre). Elle manque de confiance dans le fonctionnement naturel et spontané de son corps (d'où elle a recours à des drogues, café, liqueurs, énergisants, remèdes, etc.). On constate l'hypersensibilité corporelle des schizoïdes, une raideur de la musculature qui est tendue pour se défendre de la terreur de la souffrance et constitue un moyen de maintenir l'unité et la cohérence de sa personnalité.

La négation des émotions et la peur de souffrir entraînent l'insensibilité d'une partie du corps. Pour arriver à survivre face

à la terreur d'être mal aimée et abandonnée, elle étouffe son corps en limitant sa respiration<sup>34</sup>. La schizoïde ne respire pas de façon normale, elle respire superficiellement, le manque de sommeil récurrent est un symptôme d'un désespoir intérieur qui reflète un manque d'acceptation de soi. Il y a négation de la sexualité et du corps. L'actualisation des émotions sexuelles refoulées prend chez-elle une forme avilissante et perverse requise par Fatima pour maintenir l'émoustillement et un espoir de décharge de sa libido. La schizoïde est intensément volontaire en ce sens qu'elle est butée, obstinée et chacun de ses actes est contraint et prémédité. Voici un matériel qui rend compte de cette attitude :

« Il ne s'agit pas de survivre pour des années, mais jusqu'à me passer totalement de l'autre, de mon amant. Ceci se passe sans difficulté en général, car à ce stade, le personnage, à mon sens, ne me mérite plus. Je ne le pleure pas longtemps, pour ainsi dire pas du tout. Je le déconstruis et je le détruis, puis je le quitte sans remord et sans regarder en arrière, c'est tout et au suivant. ».

Est-il réaliste de croire qu'une personnalité schizoïde n'aime personne et ne souffre aucunement de laisser son amant auquel elle s'est prétendument attachée et de qui elle crut être aimée pendant des années ? Oui, le sujet est documenté, mais le processus est plus compliqué qu'il n'y paraît. La personne schizoïde souffre constamment, elle ressent une tension continue qu'elle combat à tout instant, même quand elle est dans les bras de son amant ou de son mari. Elle finit par penser que cet état de lutte et de tension permanente est un état normal et qu'elle ne peut s'en défaire. Si bien que lorsque survient la nécessité de rompre avec quelqu'un quelle a cru aimer, la schizoïde sent bien que cette tension s'accroît, mais elle ne perçoit aucun changement fondamental dans sa psyché. Ce n'est qu'une question d'intensité de la tension et de la souffrance qu'elle parvient à rationaliser.

---

<sup>34</sup> Refoulement des émotions, respiration superficielle peu profonde, courte et incomplète sont des moyens de réprimer les sentiments, de réfréner les émotions, de préserver de la culpabilité et donc de la souffrance, mais aussi de l'amour.

Arthur Janov (1978) relate, dans son livre *Le cri primal*, qu'un jeune militaire se présente à son bureau et lui rapporte qu'il est malade depuis qu'il a joint ses quartiers. Il ne ressent plus aucune brûlure à l'estomac depuis qu'il se nourrit à la cafétéria de la caserne. Quand il vivait chez sa mère, qui préparait des mets très épicés, il ressentait en permanence des brûlures d'estomac. Le jeune homme avait fini par croire que ses aigreurs étaient l'état normal et que ne rien ressentir à l'estomac était le symptôme d'une maladie. Je crois qu'il en est ainsi de la névrosée schizoïde : souffrir un peu plus, être un peu plus tendue, un peu plus stressée c'est ne pas souffrir. Avoir une relation avec un individu est un jeu qui accroît cette tension et quitter le jeu amoureux accroît ou diminue cette tension, rien de plus.

Fatima réprime les désirs qui rendraient vulnérables aux émotions et à la souffrance trop intense. Le visage de la schizoïde manque d'expression et son regard manque d'émotion, son sourire est figé même s'il est coquet. La schizoïde est terrifiée par sa rage refoulée qui ressort parfois de façon désordonnée. La schizoïde se représente son corps comme inexpressif et dépourvu de charmes et ses dessins de personnages reflètent cette limitation comme le confirme l'extrait suivant :

« Mon corps, je n'en prends pas soin. Je sais que les Arabes aiment les femmes grasses et grosses à la peau blanchâtre. Jusqu'à tout récemment, je n'étais pas trop grosse et j'ai la peau olivâtre. Mon corps n'a pas d'importance. »

Les déficiences en lien avec l'image du corps dénotent toujours une perturbation de la relation mère-enfant. Le mécanisme de défense schizoïde consiste à diminuer la sensibilité de la périphérie du corps. Une schizoïde est un être dont la sensibilité est emprisonnée et ceci affaiblit la conscience qu'elle a des contours de son corps. La sensibilité de la schizoïde est emprisonnée comme le génie dans la lampe d'Aladin. Elle parle d'amour et recherche la sensualité, mais il ne se passe rien puis-

qu'elle est coupée de ses émotions et de sa sensibilité profonde. La schizoïde est en guerre contre l'amour, cet amour qui accroît sa tension intérieure, ce qu'elle déteste. En même temps, elle a peur de la solitude. Il lui faut bien accepter de jouer le jeu de l'amour si elle veut attirer l'éphémère dans sa toile. Désespérée, elle se tourne vers l'abaissement et la perversité ou s'adonne à la promiscuité, mais aucune de ces manœuvres ne la satisfait vraiment ni ne réussit à libérer le génie de l'amour et de la sexualité saine.

C'est l'absence d'une intimité physique génératrice de plaisir entre la mère et l'enfant qui a constitué le trauma fondamental<sup>35</sup>. L'attraction sexuelle au parent de sexe opposé se charge alors du désir d'intimité et de gratification orale. Chez la personnalité schizoïde, l'excitation génitale est à l'origine des illusions d'émancipation, de libertinage et de force démoniaque sans sensualité (sexualité refoulée, rage refoulée). Le Moi de Fatima nie l'existence de cette force et son apparence superficielle est tout en douceur, en gentillesse et en bonté jusqu'à ce qu'éclate sa colère après moult atermoiements, « Je suis plus angélique avec les gens que je ne perçois pas comme une menace à mon intimité et plus démoniaque avec les gens qui me côtoient et qui m'aiment » dit-elle dans l'extrait ci-dessous, percevant ses proches plus menaçants pour son intimité :

« Pour ce qui est de ma névrose, j'en suis plus que consciente et j'essaie de la comprendre pour déjouer ses effets. Par exemple, mon amant remarque que je suis plus gentille avec lui et moins colérique, car je me sens un peu moins proche de lui. Je suis plus angélique avec les gens que je ne perçois pas comme une menace à mon intimité et plus démoniaque avec les gens qui me côtoient et qui m'aiment. »

En conscience, Fatima est assez perspicace pour percevoir cette différence d'attitude envers Claude, mais pas suffisamment

---

<sup>35</sup> Le **trauma** est un événement inassimilable pour le sujet, souvent de nature sexuelle, tel qu'il peut paraître constituer une condition déterminante de la névrose.



avertie pour en expliquer les tenants et les aboutissants. Pourquoi Fatima se sent-elle soudain plus gentille et, dit-elle, moins proche de son amant ? C'est que ce message fut écrit quelque temps avant la complétion de son « *projet* ». Le subconscient de Fatima savait que la fin approchait, que l'amant avait servi pour les fins qu'elle lui assignait et que bientôt ce serait la conclusion tragique de ce conte épique.

Un processus de transfert actualisé est toujours dirigé vers une personne importante pour la névrosée, de qui elle attend une confirmation ou une guérison qui ne vient jamais puisque la maladie est en elle et non pas en face d'elle. Quand on ne vit pas comme on pense, on finit par penser comme on vit. Si le subconscient s'apprête à rejeter un personnage il ne dirige plus le transfert négatif (agressivité exubérante et disproportionnée) en direction de ce « *has been* », mais il le redirige vers un autre personnage qui en aura pris le relais, ici, ce sera le mari à qui Fatima prépare quelques nuits d'insomnies.

#### **4.4. Les dessins qui parlent**

Les trois dessins que Fatima a réalisés – deux de femmes et un d'homme – représentent trois hommes en réalité. Le dessin qui porte la tête haute (dessin 1) indique que le sujet se voit au-dessus des considérations physiques, corporelles et sexuelles. On qualifie de sorcières les dessins de corps s'ils sont dépourvus d'émotions humaines comme ceux que trace Fatima. Carrure d'épaules bien droite, torse d'homme en forme de V bien musclé pour chacun des dessins, pas de seins ou presque. Bassin étroit, taille mince, avec une ceinture de pantalon, jambes étroites, pénis dans le cas de l'homme et de l'une des femmes (dessin 2). Elle voudrait être un homme, c'est évident. Elle s'associe aux hommes et à leur pouvoir et elle voudrait posséder son propre pénis, source de puissance phallique, imagine-t-elle. Elle est aliénée et elle accepte la vision masculine de la femme en tant qu'objet sexuel à profaner.

Fatima s'offre à être dégradée, mais elle se venge en refusant de jouir. À défaut de posséder un pénis, elle convoite celui de l'homme qu'elle assimile au sein, à la nourriture et au désir, elle voudrait trancher en rondelle l'attribut masculin pour l'ingurgiter et en capter les utopiques pouvoirs. Le matériel qui suit témoigne de cette convoitise :

« Mon amour, je t'aime malgré mes nombreux messages à l'autre toi, celui entre tes jambes (que j'aime aussi tu lui diras que l'élixir que j'ai bu de sa source est savoureux). Je t'aime pour l'attention que tu me donnes et les intentions que tu me prêtes, pour l'intelligence dont tu m'illuminés, pour ton amour et pour ta curiosité enrichissante, pour tout ce que tu me procures comme amour, affection, repos et élévation de l'esprit, mais j'espère que ma source entre tes jambes n'est pas trop irritée de notre soirée d'activité. Sinon, ma fontaine je veux me désaltérer puis te dévorer. ».

Les mains et les pieds de ses personnages ne sont pas dessinés. L'absence de mains et de pieds dans le dessin 3 dénote l'incapacité de combattre, de résister dans l'adversité ou de s'enfuir et le refus de toucher, de ressentir. Par ailleurs, les yeux, le nez, la bouche sont quasi inexistantes (petits points ou traits très minces). Comme le sujet est coupé de ses sensations et tente d'anesthésier ses émotions, Fatima n'a que faire des organes sensoriels. La tête est surdimensionnée (dessin 3), droite, posé sur un cou très mince comme si elle était détachée du corps, cet objet d'asservissement et d'avalissement, cette souillure dont il faut se défaire, qu'il faut nier, surtout qu'il n'est pas du sexe désiré. Les têtes de femmes sont très bouclées et l'une des femmes ébauche un clin d'œil (dessin 2), son menton pointu indique le désir de la sorcière de séduire sa victime. Le sujet rejette sa génitalité et intellectualise – rationalise sa colère, sa soumission, sa souffrance et son manque de sensibilité.

C'est l'absence d'une image adéquate du corps, fondée sur la vitalité et la réactivité de la surface corporelle, qui explique les comportements de promiscuité sexuelle. L'excitation géni-

tale est ressentie comme une force étrange et troublante qu'il faut éliminer ou décharger. Ceci conduit à une sexualité compulsive, sans discrimination et sans affection. Un comportement sexuel de ce type permet de calmer l'excitation génitale, mais comme l'ensemble du corps ne s'engage pas émotionnellement, il ne peut procurer ni satisfaction ni plaisirs positifs Lowen (1977, p. 79). Le Moi du schizoïde, coupé de son corps et incapable de jouir, est à la recherche de l'amour, de l'affection et de la tendresse. Ne trouvant rien de tel, il désespère et se tourne vers la perversité, il essaie diverses drogues, mais ces manœuvres désespérées ne peuvent libérer l'amour emprisonné dans Fatima.

Comme je l'ai souligné précédemment, elle cherche à recréer le modèle familial dans ses relations sentimentales. J'en veux pour preuve sa soumission orageuse à l'agressivité phallique de son mari et à la séduction orale du père ou de son substitut actualisé, l'amant. Il en résulte que Fatima craint de se soumettre à l'homme. Elle peut le séduire, ce qui lui donne le sentiment de le dominer et de le manipuler, mais la situation inverse l'effraie. C'est pourquoi, en règle générale, elle préfère la fellation à la pénétration.

Fatima fabule. Elle ne fut pas séduite par ses amants comme elle le prétend. C'est elle qui les séduit comme le font la plupart des femmes, incidemment. Elle nie cette activité de séduction pour se protéger de l'interdit maternel qui proclame qu'une dame peut consentir (se soumettre) à toute faveur sexuelle, mais elle ne doit jamais les proposer. L'anxiété sexuelle refoulée diminue la perception qu'elle a de son corps, en particulier de la partie inférieure, spécialement l'utérus et les cuisses. Il y a un rapport direct entre les jambes et la fonction sexuelle. Sur deux des dessins, les jambes de ses personnages sont petites, étroites, stylisées, irréelles, supportant un torse surdimensionné, alors que dans la réalité Fatima porte des jambes puissantes et fortes.

L'homme que Fatima a dessiné est un peu plus expressif (dessin 3). Il est arrogant, la tête droite et haute, son cou est large et solide, bien attaché au reste du corps qu'il contrôle. Les contours de l'homme sont un peu moins flous et les organes

sensoriels mieux dessinés. Elle s'inspire de son propre corps pour ce dessin masculin : elle voudrait posséder le pouvoir d'opprimer plutôt que d'être opprimée. Si elle était un homme, elle ressentirait mieux ses émotions et elle n'aurait pas honte de ses organes génitoires, s'illusionne-t-elle. Elle pense mieux connaître le corps masculin que celui de la femme. En réalité, c'est la partie supérieure de son corps de femme qu'elle a dessinée.

Lowen (1985) décrit bien la problématique émotive et sexuelle qui habite Fatima :

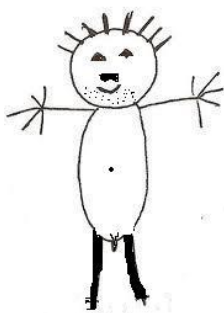
« Mary n'ait sa sexualité venant de sa peur d'une relation sexuelle avec son père. Ceci éveillerait la jalousie et la colère de sa mère, dont elle avait peur et dont elle voulait être aimée. (...) Comme elle était incapable de s'accepter en tant que femme, Mary essaya de s'identifier à son frère. Petite fille, elle se demanda : comment savent-ils que je suis une fille et pas un garçon ? Je pensais au pénis dit-elle, et j'en avais envie, mais je n'en avais pas. Si j'avais été un garçon, j'en aurais eu un et ma mère m'aurait tant aimée, et je n'aurais pas eu besoin de mon père pour me protéger. » (p. 96)



Dessin 1.  
Première femme



Dessin 2.  
Deuxième femme



Dessin 3.  
L'homme



## 5. Premier adultère

### 5.1. « Je t'aime... moi non plus »

Dans sa vertigineuse pièce de théâtre *Un tramway nommé Désir*, Tennessee Williams (2003) présente Blanche, une blonde ténébreuse, « débarquant » à l'improviste chez sa sœur Stella. Sœur qu'elle insulte aussitôt à propos de son logement insalubre. Elle s'excuse pour se dédouaner, lui fait une nouvelle scène et l'accuse de l'avoir abandonnée à Belle Rêve avec ses parents et d'être responsable de tous ses maux. Selon Blanche, il y a toujours quelqu'un qui est responsable de ses malheurs. Puis, Blanche tente, « malgré elle », de séduire son beau-frère Stanley. Elle s'incruste dans leur logement, ment, nie et dénie, crie, vocifère, hurle, rit, chante, danse et fabule et après tant et tant de salmigondis, elle finit par sombrer dans la folie, non sans avoir auparavant forniqué avec Stanley, le Polonais, plébéien et sensuel, mari de sa sœur chérie. Elle fait tout ce ramage au nom d'une « passion » d'enfance trahie, déçue, l'amour de Blanche pour l'image de Blanche aperçue à travers les yeux de son amant, un jeune homme homosexuel suicidaire. Cette dramatique illustre bien la suite de notre propos.

« Faisons semblant de s'aimer », tel est le jeu cynique auquel s'adonnent les amants narcissiques. Un stratagème commode qui permet à ce type de névrosé de se croire parti de la cosmologie amoureuse. Ce jeu sert au sujet à simuler pour se protéger et s'illusionner, car, même si la narcissique histrionique est incapable d'aimer et de se sentir aimée, elle a tout de même besoin de croire et d'espérer que ces sentiments exaltants sont à sa portée et qu'elle peut échanger caresses, affection et tendresse avec ses semblables. Souvent, pour éviter de devenir fous, ces désespérés de l'amour amorcent ce jeu du supplice de Tantale. Tout dans ce jeu semble véridique, le besoin de l'autre,

l'aimantation, l'attraction, la passion sexuelle, les baisers passionnés, les regards langoureux, les touchers, les caresses, les paroles enflammées, les écrits sulfureux, tout a l'air vrai, mais en réalité tout est en « toc », seul le jeu de rôle est authentique. Malheur à qui ne sait pas distinguer le vrai du faux, il sera « aimé », utilisé et rejeté avec ou sans pitié, tout dépendant de sa témérité et de sa pugnacité.

Pour participer à ce jeu de rôle vieux comme l'amour, il est préférable de confronter deux tempéraments semblables, ce qui n'est toutefois pas obligatoire. L'acteur pourrait être un homme occupé cherchant à se conforter sur sa virilité, désireux de vivre une aventure qui fera monter son taux de testostérone et lui fournira quelques histoires croustillantes à raconter. L'actrice pourrait être une femme attristée, esseulée, assurée que son mari a tous les torts, qu'il est responsable de tous ses remords, coupable de ne plus l'aimer et tellement occupé qu'il ne lui reste aucun moment pour s'en préoccuper.

Le jeu s'amorce sur ce mode : « J'ai une irrésistible attirance vers vous, ça ressemble à de l'amour et vous ? », « Moi non plus. »<sup>36</sup>, « Je pense comme vous, mamie, mais soyons prudents, méfions-nous de ma femme et de votre mari. ». La prudence ne préoccupe pas vraiment Fatima. Comment pourrait-elle trouver vengeance si le supplicié ne connaît ni son bourreau ni sa sentence ni son châtement ? Fatima pousse le jeu jusqu'à mimer l'amour. N'a-t-elle pas écrit cette répartie :

« Même malgré moi, je me retrouve terriblement attachée à toi et démunie sans toi. C'est fou comme tu me manques et comme ça en devient douloureux. Tu es mon rêve, tu es l'absence insoutenable dans ma réalité. Je t'aime et je souffre de ne jamais assouvir mon besoin de toi. » (...) « Mon amour, je suis là et tu me manques. Comment vas-tu ? Pourquoi m'écris-tu qu'on ne vivra jamais ensemble ? Non, ne dis pas cela. J'aimerais que l'on ne se quitte jamais. Je t'aime. Me crois-tu ? J'aime

---

<sup>36</sup> Serge Gainsbourg (1969). Paroles et musique : Serge Gainsbourg. <http://www.youtube.com/watch?v=wgacX35zBck&feature=related>



tout ton être et j'aime tout ce que tu es pour moi. Je ne veux pas que tu m'oublies. J'ai terriblement besoin de toi. Ne reste plus loin de moi. »

Parfois le soupirant, narcissique lui aussi, s'écarte et tente de tempérer le jeu, car il est hors de question qu'il quitte sa femme fidèle pour rejoindre l'infidèle. C'est le drame des femmes adultères, elles fréquentent des hommes qui ont tant besoin de la fidélité de leur femme qu'elles ne peuvent espérer devenir leur compagne <sup>37</sup>.

Il est plus facile de jouer ce jeu quand les amants sont séparés par des lieux, comme la damoiselle et le preux chevalier sur la tapisserie de Bayeux. La pénible réalité de la promiscuité et des relations sexuelles frustrantes s'accommodent mal au jeu de l'amour troubadour, si bien que lorsqu'ils sont ensemble, il leur est plus difficile de mimer la passion que lorsqu'ils sont éloignés, comme le reconnaît notre héroïne dans cet extrait :

« Cette histoire a été stérile pour moi, je le savais confusément à l'époque. Je le sais aujourd'hui consciemment. Je jouais pour le besoin de rêver. Je le savais, car les sentiments d'exaltation et de rêve se produisaient quand j'étais à des milliers de kilomètres. Sur place, c'était tout simplement décevant, nul, une histoire qui n'a été qu'une suite d'échecs et de déceptions du début à la fin, car il y a

---

<sup>37</sup> Émotion que Lucy Vincent (2004) décrit ainsi : « Loin de toi je suis mal. La forte implication des endorphines dans l'état amoureux, tout comme les phéromones lors de la quête amoureuse est sans doute responsable de beaucoup de ces effets : plaisir à être ensemble, conditionnement de notre appréciation des qualités de l'autre ou encore grandes sautes d'humeur en début de liaison. Dans les meilleurs moments, on peut parler d'euphorie, mais pour retomber aussitôt dans le désespoir, pour peu que notre amoureuse soit en retard pour un rendez-vous, ou qu'un ou une rivale se présente. Plutôt que de parler du bonheur amoureux, mieux vaudrait évoquer la grande labilité qui oscille entre deux extrêmes et l'exacerbation de l'état affectif. Ce plaisir provient de l'endorphine qui est libérées dans le cerveau des amoureux. » (p. 86).

eu une fin même si j'ai eu du mal à en faire le deuil. À la fin, il ne me restait que l'illusion. Imagine Claude le mot FIN sur un écran après un film décevant. ».

La comédie du malheur se poursuit tant que la bulle émotionnelle le permet et que chacun joue proprement son rôle. Le double monologue de désespoir endeuillé et d'amour frustré est rompu quand l'un des deux protagonistes évente le mystère et révèle l'adultère entraînant un tsunami conjugal, car le coreligionnaire de l'infidèle est habituellement un personnage droit, stressé, au caractère rigide, froid et consciencieux. L'engagement et l'intimité sont deux dimensions de l'amour qui requièrent de l'effort, du sacrifice et l'oubli de soi, caractéristique que l'on retrouve chez les personnages consciencieux et droits comme Élame le mari de Fatima et Isabelle la femme de Claude.

## **5.2. Le beau-frère**

Voyons maintenant l'application de ce jeu entre Fatima et son beau-frère. Étudiant universitaire londonien, de plusieurs années son aîné, marié à sa sœur cadette, il avait rencontré Fatima quelques mois auparavant sous le toit familial et avait flairé la disponibilité bien disposée prête à tenter l'aventure sexuelle. Elle fut « séduite » par cet homme odorant le macho, le nez aquilin, le regard pénétrant, le teint basané, les cheveux noirs bouclés, les grandes mains agitées. Elle fut « prise » comme à l'accoutumée, sans remord ni culpabilité, elle ne pouvait culpabiliser puisqu'il n'y avait ni plaisir ni orgasme, sources de toutes les autopunitives. Comme le personnage de Blanche, de Tennessee Williams, elle fut la victime envoûtée et manipulée par son beau-frère dévergondé. L'épouse, la sœur cadette, n'a probablement rien su. Si elle a su, et si elle a souffert, c'est le lot des victimes collatérales impuissantes dans ce grand combat névrotique contre l'amour, contre le machisme, contre la mère et contre le père. De toute façon, sa sœur n'était pas jalouse et n'aimait pas ce « gino », trancha Fatima, service lui fut rendu en lui ravissant son mari à sa sœur ingrate décida Fatima. La maturité c'est la volonté de mettre ses illusions de

côté et rien n'entame l'infantilisme mythomane de cette fillette immature qu'est Fatima qui ne peut imaginer ou ressentir la peine qu'éprouve sa sœur. Voici quelques matériaux recueillis auprès de Fatima :

« C'est très flatteur d'être désirée quand on est adolescente. J'avais du mal à lui dire non, car il faisait tout pour moi et cela créait forcément des attaches solides et me rendait redevable d'autant que j'ai peur des hommes et que je ne sais rien leur refuser. Ce n'est que plus tard que j'ai voulu me défaire du piège. Il était très séducteur, érudit et excellent manipulateur. Il créait des liens entre le frère, le père, le professeur. Il a même réussi à faire sortir des bouquins de la bibliothèque de la municipalité. Je ne l'ai jamais appelé, c'est toujours lui qui m'appelait le soir à la résidence universitaire quand il travaillait. Il me chassait quand je me rendais à l'appartement de ma sœur cadette. Au téléphone, rien ne laissait paraître un intérêt sexuel, seulement la naissance d'une amitié entre le grand monsieur et l'adolescente comme il est courant dans mon pays. Je n'étais pas très tentée physiquement, au contraire, cela me rebutait. Je ne pense pas que ce soit à cause de ma sœur, je m'en foutais de ma sœur, je sentais qu'il était en chasse et qu'il me désirait sauvagement comme le cousin. J'avais peur et j'étais attirée à la fois par l'expérience nouvelle, peut-être qu'enfin j'allais connaître l'orgasme. Je pense l'avoir extirpé avec joie et avec soulagement de ma vie et instinctivement de ma mémoire pour ne pas me gêner l'existence en autoflagellation au cas où le souvenir aurait induit des remords. Je ne garde aucun bon souvenir de ces rapports. Je n'ai jamais été chaude à le faire. Plutôt effrayée, son machin était énorme, dur, pas dans le coup comme à chaque fois que je fais l'amour, la frigidité me poursuit partout. J'étais effrayée qu'on nous surprenne dans la maison de ma sœur, alors le plaisir pense donc ! Être tombée enceinte fut la pire des bêtises. J'ai avorté et ça ne m'a pas perturbé. Pas question que j'aie un enfant et surtout pas d'un parent par alliance, la question d'avorter ou non ne se posait même pas, même s'il n'avait pas été mon beau-

frère. J'en étais amoureuse platoniquement et la relation sexuelle n'a jamais été considérée dans ma culture comme un droit au plaisir, mais plutôt comme un devoir et cela continue avec mon mari et avec mes amants. Je n'ai aucun remord, car je me suis toujours sentie plus victime que coupable, plus sacrifiée pour les besoins du mâle qu'affirmant une volonté de nuire, de prendre, de dérober et de séduire le mari de ma sœur. Dans ma tête, je n'ai rien transgressé, je n'ai pas de culpabilité, c'est pour moi comme de tromper mon mari et de me dire qu'il n'en saura rien, cela ne lui fera aucun mal. À tout prendre, je lui ai rendu service à ma sœur. »

De ces propos, il ressort qu'étudiante à l'étranger, Fatima se fait draguer par le mari de sa sœur généreuse que Fatima prétend aimer tendrement. Le malotru lui téléphone chaque soir à son appartement. Prétendant ne rien percevoir des intentions du mandrin, l'adolescente rompue aux assauts des prédateurs depuis ses plus tendres pudeurs, proie de la concupiscence des machos de son entourage, est flattée et prête à forniquer. Un jour de congé scolaire, elle court à l'appartement de sa sœur pour recueillir les faveurs de son beau-frère. L'aventure dure plus d'une année. Elle ne sait comment terminer cette idylle coupable et elle obéit à celui qui l'abuse en consentant à ses avances pressantes. Engrossée, puis avortée à l'hôpital du comté, désolé, mais nullement outrée elle fuit le manant et met fin à l'aventure. Lui, désespéré d'échapper cette proie convoitée quitte la contrée.

Dans la société occidentale, l'adultère avec un beau-frère est une faute des plus réprouvée. Se pourrait-il que ce méfait n'ait pas la même gravité dans la société arabe musulmane ? Évidemment non, l'explication de ce méfait est ailleurs. Lui, chassait le sujet pour sa beauté et parce qu'il avait perçu qu'elle était bien disposée. Flattée d'être draguée, mais inquiète des conséquences, déjà en fin d'adolescence, troublée de ne pas ressentir la jouissance, elle était prête à tenter l'expérience pour éprouver quelques émotions et pour trouver satisfaction. Ce ne fut que déception et frustration, comme à chaque occasion. Elle disait ne pas angoisser, mais elle craignait d'être surprise en

action dans l'appartement du compagnon de sa sœur. Le stress et la honte lui interdisaient tout plaisir. À ses dires, sa sœur aurait été indifférente à cet adultère, ce qui est peu probable. L'attrait du fruit défendu, le désir d'une expérience saugrenue, la volonté de punir la famille auront eu raison de sa retenue.

La passion amoureuse consiste en un débordement de la libido du Moi sur l'objet d'amour. La passion amoureuse a la force de supprimer les refoulements et de rétablir les perversions. Elle élève momentanément l'objet sexuel au rang d'idéal sexuel. Elle se produit sur la base de l'accomplissement des conditions déterminant l'amour infantile. L'on aime ce que l'on a été et que l'on a perdu, ou l'on aime ce qui semble posséder la perfection que l'on croit ne pas posséder pour atteindre l'idéal du Moi, dans le contexte, l'intelligence et l'entregent du beau-frère, ses connaissances, sa liberté et son assurance d'homme. L'amour physique a un rapport étroit avec la façon dont la femme s'est tirée de la relation « orale » insatisfaisante avec sa mère et elle sera inéluctablement soumise au fait de trouver dans son partenaire une bonne ou une mauvaise mère. Une bonne mère aurait été celle qui l'aurait physiquement et moralement reconnue, donc, l'estime globale du partenaire au cours de la journée est souvent déterminante pour la réussite ou l'échec de la nuit. Fatima n'avance rien d'autre dans cet extrait :

« Mon beau-frère m'appelait chaque jour au lycée. Je ressentais son désir, sa concupiscence, seulement à l'entendre me parler et soupirer au téléphone. Tu sais l'amour ce n'est pas de monter à la chambre le soir venu et d'ordonner Fatima, couche-toi là ! l'amour, ça se prépare toute la journée. ».

Comme le corps de la fillette a été si longtemps hors du désir de l'homme, le plus adroit est celui qui, par ses mots et ses gestes, rappelle à la femme qu'elle est appréciée affectivement (ce qui a manqué de la part du père narcissique) et désirée physiquement (ce qui a manqué de la part de la mère autoritaire) sinon, la frigidité de sa compagne sera le prix à payer pour celui qui est trop pressé. Le beau-frère adultère a-t-il su se présenter comme l'unificateur de cette libido morcelée ? Probablement, à

ces femmes frigides, le sexe de l'homme apparaît toujours comme trop gros, trop dur, terrorisant, ridicule, « pas dans le coup », comme l'écrit Fatima. Elle écrase cette bite de son mépris, pour ne pas être elle-même écrasée.

Pour comprendre ce drame familial, on doit se rappeler que le caractère narcissique histrionique de Fatima ne peut imaginer la souffrance d'autrui. Comme Blanche, dans la tragédie de Tennessee Williams, Fatima n'aime pas, elle **aime être aimée**. Elle apprécie la sensation d'être aimée, tout juste peut-elle être reconnaissante et récompenser celui qui lui est dévoué, c'est ce qu'elle appelle sa « générosité sexuelle ». Le psychiatre Lacan (1999) ne disait-il pas que l'acte de faire l'amour, c'est, en pratique, le geste de se faire l'amour à soi-même, à travers l'autre. Par ailleurs, ce type de personne construit l'image de son partenaire à sa ressemblance, puis le déconstruit, s'en vide l'esprit et le jette aux orties comme un fruit pourri, sans remord ni souci.

Comme le beau-frère était devenu source de honte et que la répulsion de la honte est le combat fondamental de la narcissique histrionique, l'amant devait être chassé après qu'il ait servi à ce qu'il devait. Le scénario se répétera pour chacun des amants suivants. Évidemment, ceci n'est possible que si la névrosée s'interdit d'aimer et de s'attacher, qu'a la condition qu'elle réprime tout sentiment qui pourrait la troubler, l'émouvoir, l'angoisser ou la mortifier.

Il est plus que probable, compte tenu de la durée de la relation, de la grossesse non désirée, de l'avortement et de la fréquence des échanges, que la sœur ait eu vent de la relation, d'autant que les parents étaient au courant. La sœur aurait donc fermé les yeux pour ne pas confronter les amants et pour ne pas provoquer un scandale familial. Encore une fois, la « cadette », exemple exaspérant d'abnégation, aura sauvé la réputation du clan au déplaisir de l'intrigante.

Séduire et être convoitée par un prédateur plus âgé, le courber sous sa botte, le mettre à ses ordres, l'utiliser comme il en fut du père auparavant, satisfaisant les besoins et les fantasmes de l'énergumène, il faut retourner au complexe d'Œdipe pour

comprendre ce mécanisme névrotique. Tout acte sexuel manqué est imputable, selon Christiane Olivier (1980), à des relents d'agressivité infantile venant se profiler sur le partenaire et le faire assimiler à la « mauvaise mère », c'est-à-dire à celui qui ne permettra jamais la jouissance. Le Parent critique intervient alors au milieu des ébats sexuels alors que l'Enfant libre devrait plutôt s'affirmer et apporter joie et plaisir. On est en droit de se demander si l'objectif inconscient de cette manigance de Fatima n'était pas de détruire ce ménage, de séparer symboliquement le père de la mère, de la ravir à l'affection du concubin et de crier à toute la famille : « M'avez-vous aperçue ? Je suis ici dans le lit de mon beau frère, mon amant adultère. Allez-vous enfin voir que j'existe ? Je ne suis pas un petit caniche que l'on carresse pour en apaiser la colère, je couche, je me débrouille et je m'embrouille. » Ce n'est qu'après ce crime complètement déjanté que la maisonnée s'est éveillée, horrifiée, au beau milieu de la mêlée pour l'avorter. La tragédie familiale tournait au cauchemar, la cruelle Fatima avait gagné son pari de s'affirmer dans la maisonnée, mais à quel prix ?

Aujourd'hui, Fatima se raconte et brouille les cartes, refusant toute responsabilité, toute culpabilité, considérant n'être que le jouet de ce malfaiteur quelle menait à la baguette. Carl Gustav Jung (1996), disciple de Freud, plus tard son opposant, avait cette perspective du comportement des femmes atteintes de ce complexe :

« Le complexe causé par une mère dominatrice et exigeante chez sa fille n'est pas forcément une hypertrophie de l'instinct maternel. Il peut se faire au contraire que, chez sa fille, cet instinct se trouve même éteint. On voit alors apparaître comme remplacement un débordement de l'éros qui conduit presque toujours à une attitude inconsciente d'inceste à l'égard du père (dans ce cas, l'initiative vient habituellement de la fille vers le père). La jalousie envers la mère et le désir de la supplanter deviennent des stimulants d'entreprises ultérieures, de nature souvent désastreuse. Une femme de ce genre adore en effet les relations exaltantes et sensationnelles et s'intéresse aux hommes mariés, parce qu'ils sont mariés

et offrent donc l'occasion de troubler un ménage, ce qui est l'objectif principal de l'entreprise. Ce but est-il atteint que l'intérêt s'évapore par manque d'instinct maternel ou alors qu'un nouveau personnage entre en scène. Ce type de femme est caractérisé par une remarquable inconscience et une amoralité troublante. De telles femmes sont frappées de véritable cécité à l'égard de leurs propres agissements. Pour des hommes dont l'éros est faible, ce type de femme est idéal. Il s'agit d'un mécanisme de défense et de vengeance contre la mère. » (p. 189)

Au cours de cette tragédie familiale, dans laquelle Fatima adolescente s'était projetée, la sœur cadette symbolisait la mère castratrice, le beau-frère représentait le père dominé. Comme la castration œdipienne de Fatima n'avait pas eu lieu, Fatima souhaitait revivre une relation incestueuse afin de résoudre le complexe œdipien. Cependant, au lieu de le résoudre, elle l'envenima, car elle fit à nouveau la conquête du père, transgressa le tabou effrayant (inceste), se fit engrosser, puis avorter, et arracha le père à la mère (divorce de la sœur cadette). Cette victoire, à la Pyrrhus, approfondit sa névrose coupable à un degré tel qu'elle enfouit cette angoisse au plus profond d'elle-même afin de tenter de l'oublier.

Cette négation amènera Fatima à rejouer cette scène dramatique des années plus tard, mais cette fois avec son mari et ses amants, ayant chaque fois l'espoir que la castration œdipienne – l'interdit de l'inceste – vienne sublimer sa quête, la renvoie à son mari et lui redonne l'harmonie de l'âme. En lieu et place, chaque fois Fatima se retrouvera invariablement face à l'animal en rut (l'amant interdit) qu'elle séduira, qui la possèdera, l'angoissera, la fera culpabiliser et qu'elle méprisera, en réaction de quoi elle poussera plus loin sa dépravation et sa sollicitation de castration. À la fin, elle concevra son « projet » dramatique dans l'espoir d'expié son crime et de « tuer » symboliquement le père dans ce rôle d'adversaire à châtier pour ainsi résoudre l'Œdipe hétérosexuel. Nous reviendrons plus loin sur ce « projet » dramatique de Fatima.



En ce qui a trait à l'Œdipe homosexuel (vis-à-vis la mère), le « *projet* » de Fatima sera de quémander le pardon de sa mère mal aimée et mal aimante afin d'obtenir la castration œdipienne homosexuelle – apaiser cette culpabilité qu'elle a de haïr sa mère et se réconcilier avec sa mère symbolique – substitut (son mari). Toute cette mise en scène shakespearienne était cependant appelée à échouer lamentablement comme nous le verrons bientôt.

### 5.3. Castrations

Il n'est pas étonnant que Fatima ait refusé de s'excuser auprès de sa sœur et de sa famille, elle avait déjà souligné qu'elle méprisait les femmes soumises, hypocrites, querelleuses, infantiles, acariâtres et impuissantes. Ce drame familial kafkaïen n'était certes pas le résultat d'une attitude soumise ou impuissante. S'excuser aurait signifié admettre, avoir honte et culpabiliser et l'on sait que la narcissique combat la honte au point d'en nier la vérité. Fatima ne méprise pas sa mère qu'elle perçoit comme puissante et dominatrice, elle la craint. Ce jugement de sa part reflète la relation homosexuelle ratée avec sa mère à cause de la disparité des corps mères-enfants. Enfant, Fatima ne tolérait pas la comparaison physique avec sa mère, consciente de ne pas être à la hauteur. Douloureux dilemme où l'identification prend le pas sur l'identité et où le « faire comme si » prend la place de l'authenticité, identification mise en péril par la difficulté de percevoir son jeune corps semblable à celui de sa mère mature. Fatima a été incapable de stabiliser cette relation homosexuelle, qui serait aujourd'hui si réparatrice de son identité, parce que les hommes de sa vie l'ont tellement dressée, elle « le bel objet », contre les autres femmes, qu'elles sont toutes devenues de dangereuses rivales, y compris sa sœur cadette et sa mère avec laquelle elle n'a pas su se réconcilier au cours de la période de latence, au moment de l'Œdipe homosexuel, parce que sa mère s'est éloignée, fâchée de la relation privilégiée que son mari entretenait avec sa fille, tandis que le père n'a pas suppléé à cette carence, préoccupé qu'il fût de son besoin narcissique d'être aimé par cet enfant.

Fatima a peu d'amies, elle préfère la compagnie des hommes qu'elle envie pourtant. Elle souhaite ne pas être une femme, ne pas enfanter de filles. Elle dissimulait ses seins au début de la puberté, ce n'est que plus tard qu'on lui inculqua le culte du « corps-objet-pour-plaire » aux hommes et de la maternité à prendre comme objectif de sa destinée de femme.

C'est probablement à ce moment que la petite fille devenue femme changea d'objectif et perdit le goût de la sublimation. Si, à l'adolescence avancée, elle se conforma à la raison sociale et toléra sa féminité, elle n'en renia pas moins sa génitalité qu'elle réprima comme le mauvais héritage de ses premières explorations d'une sexualité troublée d'abord avec son père, ensuite avec son cousin, puis avec son beau-frère.

Fatima avait parfois le désir de migrer dans le corps sexué de ses frères ou de son cousin qui eux avaient au moins une place authentique et acceptée. Ce n'est pas le pénis de ces garçons qu'elle enviait, c'est leur statut de mâle choyé et aimé. Enfant, ni mâle ni femelle, Fatima n'avait pas de sexe, ou si peu, elle n'en avait pas les atouts puisque son sexe n'était pas reconnu. L'intronisation de sa mère à la masturbation manuelle (lors des toilettes quotidiennes) ne concernait au mieux que la partie extérieure clitoridienne de sa génitalité, la deuxième section, intérieure, de son sexe, lui sera dévoilée par l'homme plus tard, de mauvaise façon, sans tendresse et sans compassion, car ces hommes menaient eux-mêmes leur guerre contre la femme mère qui avait dominé et dont ils voulaient se défaire et ne rien faire pour lui plaire. Et Fatima se résignera à l'oblativité de ses rapports sexuels avec l'autre sexe, frigidité qu'elle qualifiera un jour de « générosité ».

Elle n'a pas besoin de jouir pour faire l'amour, disait-elle parfois. En fait, elle aurait pu observer qu'elle ne jouit jamais quand elle baise, car elle ne veut rien accorder à l'homme, rien lui céder. C'est ce qui explique la difficulté qu'éprouvent ses amants à éjaculer ou alors ce sont des éjaculateurs précoces, ce qui revient au même.

\* \* \*

Fatima aurait-elle des envies homosexuelles ? C'est possible, car dans l'enfance la renonciation à sa sexualité l'a frustrée et elle souhaitait renverser ce renoncement en devenant femme pour d'autres femmes. Mais comme elle craint la réprobation sociale et qu'elle a honte de ses désirs lesbiens latents, elle les refoule énergiquement.

« Je puis certifier Professeur, que pour Fatima, baiser est une joute de pouvoir, absolument pas un terrain de bonne entente ni de plaisir partagé. Fatima n'a jamais fait la paix avec l'amour et si le plaisir suit, tant pis, elle aura transgressé l'interdit, ce qu'elle recherche secrètement, quitte à culpabiliser pour un temps. Elle m'a révélé quelques fantasmes homosexuels. De plus, elle éprouvait de la fascination et de l'admiration pour certaines connaissances homosexuelles attestant, je crois, de sa crainte de désirer sa mère. Dans l'extrait, elle analyse nos tendances homosexuelles respectives » :

« Aimes-tu les hommes, ne les crains-tu pas ? Je crois que tu hais les hommes. Pour ma part, je n'apprécie pas les femmes et j'ai peur d'elles. Tu aimes la femme de tout ton être et j'aime les hommes pour ma survie, douloureusement presque maladivement. Ta relation avec moi est super importante et elle relève des mêmes processus pathologiques : l'enfant abandonné par sa mère et son père. Nos mécanismes de survie sont différents, cependant. Moi, je suis séduite par l'homme, toi, tu te dévoues totalement à la femme sans lui faire confiance, car tu as peur qu'elle t'abandonne à nouveau. Alors, tu rationalises et tu tentes de prévoir ses agissements. Notre haine, des femmes de ma part, des hommes de ta part, est due à la projection de notre manque d'amour de nous-mêmes. Mais ayant pu nous bâtir une estime de nous-mêmes et sachant attirer les hommes, pour ma part, et attirer les femmes, pour ta part, cela nous éloigne de l'homosexualité. »

Pour analyser cet extrait important, je dois utiliser la méthode freudienne d'interprétation, étant donné que ce propos

contredit plusieurs textes antérieurs. Je vais donc tenter de découvrir la vérité des sentiments sous les mots qui les masquent. Cette déclaration de Fatima tente de dissimuler la source profonde de sa névrose. Pour l'analyser, il suffit d'en prendre l'exact contre-pied, de le lire à l'envers comme ceci : Vous n'avez ni l'un ni l'autre une grande estime de vous-mêmes. Ne t'en déplaît Claude, tu détestes les femmes et tu as peur d'elles, ton complexe d'Œdipe s'est extrêmement mal vécu et la castration œdipienne homosexuelle et hétérosexuelle s'est mal soldée. Tu sers les femmes comme le ferait un esclave pour apaiser leur colère et attirer leur compassion. Fatima hait et jalouse les hommes. Elle n'est jamais séduite par ces derniers, c'est elle qui les séduit, puis elle les manipule, leur accordent avec mépris ce qu'elle croit qu'il recherche exclusivement, sa bouche et son vagin, cette flétrissure corporelle qui la répugne. Elle souffre de cela, ne jouit pas et leur tient rigueur de cette frigidité. Par cette activité démoniaque, elle tente de résoudre son drame œdipien, de repousser ses tentations homosexuelles et sa peur de l'attraction maternelle.

L'estime de soi des personnes narcissiques est tellement vacillante qu'elle nécessite d'être rehaussée par des remarques positives et des compliments. Cela explique pourquoi elles remettent sans cesse leur vie sur le tapis comme l'enfant qui cherche l'approbation à tout prix.

Le côté masculin de Claude aime la femme en général, la femme pleine de qualités et débordante d'amour. Son côté masculin aime l'image abstraite de la femme idéale qui n'existe pas, alors que son côté féminin hait chaque femme concrète et en particulier sa mère, la première femme entre toutes, celle qui ne l'aimait pas. Son côté féminin est misogyne.

Pour Fatima, son côté féminin aime l'homme en général, l'homme abstrait, idéal alors que son côté masculin hait chaque homme en particulier, chaque homme concret qui lui rappelle que ni son père ni sa mère ne l'aimaient suffisamment, l'une préférant ses frères et l'autre se préférant lui-même. Son côté masculin est androgyne et misandre. Si la masculinité de Claude et si la féminité de Fatima rencontrait un jour un individu de

sexe opposé qui les aimaient vraiment, ils devraient l'abandonner pour ne pas se rappeler qu'ils n'ont jamais été aimés à satiété par ceux qui ont tant compté (mère et père). En ce qui concerne les tendances homosexuelles, voici ce que Janov (1978) écrit à ce propos :

« L'homosexualité féminine veut dire que la fille refuse d'être rejetée par sa mère et se tourne vers une autre femme en lui disant : « Je t'aimerai si tu m'aimes ». C'est alors le début d'un jeu symbolique. Ce qui distingue la lesbienne qui joue le rôle de l'homme, de sa partenaire, c'est le degré de féminité auquel elle a renoncé (...) Je n'ai jamais réellement désiré un homme, mais j'ai continué à faire l'amour avec eux pour ne pas ressentir à quel point j'étais gouine. Maintenant, je sais que c'est d'une mère que j'avais besoin. Plus je faisais l'amour avec des hommes plus j'étais bouleversée et révoltée. Il me fallait de la drogue pour m'en sortir. Mais en fait je ne m'en sortais pas je m'enfonçais et j'étais triste et désabusée (...) En se forçant à faire l'amour avec des hommes, cette femme niait ses sentiments (le besoin de sa mère) et elle avait besoin de drogues pour déjouer symboliquement ses émotions. » (p. 438)

Je soulignais précédemment le douloureux dilemme de Fatima enfant où l'identification sexuelle prenait le pas sur l'identité (ressembler ou être), identification mise en péril par la difficulté de percevoir son jeune corps informe comme semblable à celui de sa mère mature. Il en est de même pour le côté masculin de Claude qui ne parvenait pas à soutenir la comparaison avec son père mature sexuellement.

« À ce propos, professeur, un souvenir me hante depuis l'enfance. J'avais à peine cinq ans, debout de bon matin au milieu du corridor qui partageait notre maison en deux parts, la pluie menait un train d'enfer sur la toiture de fer de notre baraquement du « *War time* », nom donné aux maisonnettes construites tout près de l'usine d'armement où mon père s'échinait douze heures durant. J'entendis un gémissement étouffé provenant de la chambre à coucher. J'étais certain que quelqu'un faisait du mal à ma mère, étrangement elle n'appelait

pas à l'aide. Je poussai prudemment la porte de ce sanctuaire où nul ne pénétrait, sauf mes parents. À mon grand étonnement, un homme nu, imposant, était étendu sur ma maman. M'apercevant, il se retira précipitamment, c'était mon gigantesque papa. J'eus le temps d'apercevoir un machin géant, droit, puissant et sous ce molosse, pendants, deux gourdes énormes, j'en fus effrayé et je pleurai en pensant que je ne serais jamais aimé puisque je ne pourrais jamais être ainsi équipé pour faire râler ma maman. Ce matin-là, ma castration œdipienne homosexuelle ne fit aucun progrès, elle régressa et mon identification fut mise à mal. Le phallus devint pour moi le gri-gri des jours de pluie, un objet à craindre et à personnifier. Pour des raisons différentes, les deux versants de ma personnalité souffrent d'une fixation sur le phallus : mon côté féminin ne rêve qu'à ça pour le châtrer et mon côté masculin y songe pour l'aduler. Est-ce une supercherie ? Ai-je imaginé chez Fatima cette obsession du pénis pour dissimuler mes tentations homosexuelles et m'en disculper ? »

Je ne crois pas Claude, tes tendances homosexuelles et celles de Fatima sont probantes et latentes. Revenons à Fatima et à l'élaboration de son identité sexuelle. Adolescente puis jeune adulte, les premières fois qu'elle tomba enceinte elle se fit avorter. Lorsqu'elle fut grosse de son mari, après l'avoir supplié d'accepter la paternité, elle en était gênée et tentait de camoufler son ventre dont elle avait honte. Pourquoi ? Elle était mariée et elle vivait avec son époux depuis des années. Étrangement, elle songeait que son ventre gonflé trahissait sa sexualité. Un pénis avait pénétré dans son vagin, l'avait flétrie et tout le monde pouvait le constater. Fatima perpétue cette honte illogique encore aujourd'hui comme le confirme cet écrit :

« S'abandonner à l'amant dans l'acte sexuel est plus facile les premiers jours d'une relation que les jours suivants. Il faut trouver une parade pour éviter la « honte » de s'abandonner, car la jouissance reste honteuse même dans le contexte du devoir conjugal. Je ne sais comment faire pour considérer l'orgasme naturel dans une relation. Quand je parle de honte en arabe, je désigne la gêne. C'est uniquement une notion de gêne, de

pudeur. Tout le problème est culturel. La sexualité m'a été présentée par ma mère sous l'angle de l'interdit, du souillé et du déshonorant. »

Cette conception de la sexualité n'est pas l'apanage de la société arabe, elle fut en vigueur en Occident jusque dans les années soixante. Pour Fatima, toute relation sexuelle est incestueuse, car la sublimation des relations corporelles et sentimentales avec son père n'a pas eu lieu. Le regard équivoque, suspicieux, effrayé du père pudique, posé sur elle, sur son visage et sur ses seins demeure en elle, la suit, la poursuit et la détruit.

\* \* \*

Les seins sont depuis toujours des objets d'envie pour l'homme. Les gorges féminines sont une source de convoitise sans fin. Jeune femme, Fatima décida de faire appel à la chirurgie esthétique afin d'améliorer sa poitrine avec des implants mammaires. Elle manifestait ainsi son appartenance féminine, renforçant ses autres attributs féminins, sa chevelure exubérante, son décolleté provocant, son maquillage ostentatoire, son ventre dénudé, ses pantalons moulants, témoignant d'une féminité qu'elle tentait pourtant de réprouver. Pourquoi ce besoin ? Pour plaire à son amant (son père substitut) et le maintenir dans l'embarras, lui qui culpabilisait tellement de lorgner sa gorge juvénile et pour faire enrager son mari Élamé (sa mère symbolique) qui se mortifiait de la voir s'offrir à chacun.

Fatima tentait aussi de répudier ses pulsions sadiques homosexuelles. Son Moi irréel s'affichait à travers ses multiples reniements : « Maman (ou son substitut symbolique), aime-moi, mais n'aie pas peur, j'aime les hommes et je ne suis pas une gouine ». Le Moi irréel s'affichait également à l'intention du père : « Papa (ou son substitut symbolique), aime-moi, je suis une femme un peu gouine, donc sans danger pour toi ». Elle cultivait et perpétuait de la sorte sa névrose. Fatima a développé des représentations homosexuelles contre ses pulsions génitales fortes afin de les réprimer, mais en même temps, elle avait peur de ses tendances lesbiennes latentes. Sa haine des femmes vise à éloigner ce désir homosexuel coupable, honteux, socialement

réprouvé. Si elle hait sa mère de ne pas lui avoir donné cet amour inconditionnel tant recherché, il importe de savoir que le persécuteur (la mère ou son substitut actualisé Élame), dans le rêve paranoïaque, est l'objet d'amour homosexuel. Voilà pourquoi Élame est régulièrement sevré ou mis à la disette. Fatima exprime sa vision des homosexuels dans le texte ci-dessous :

« Mon père me porte dans ses bras, mais sur aucune photo maman ne me tient dans ses mains. Quand j'ai étudié à l'étranger, à mon retour, mon père était toujours à l'aéroport à m'attendre, jamais ma mère. J'aime voir les hommes faire l'amour entre eux. J'aime voir des hommes dominés par d'autres hommes, je rêve que je suis cet homme qui domine les autres et les encule. »

Reprenons l'analyse. Fatima s'identifie à sa mère sous l'angle du corps, tandis qu'au plan du Moi, elle éprouve de la répulsion pour sa mère et elle est humiliée par le rôle qu'elle joue et par la trahison que son père lui fait subir avec elle d'abord, et avec sa maîtresse ensuite. Très jeune, pour donner à sa propre existence une signification positive, elle se dissocie de sa féminité et s'identifie à son père. L'incorporation du Moi de l'homme par une femme engendre une sorcière, selon Janov (1978). La sorcière adhère à la vision du Moi masculin selon laquelle le corps de la femme est un objet à flétrir sexuellement. Nous avons déjà vu que Fatima souhaite ardemment être un homme et qu'elle consent à ce que les hommes utilisent et usurent son corps de femme. De cette façon, la sorcière se tourne contre son propre corps et savoure son sacrifice parce que ce corps représente l'aspect avili de sa personnalité. Un homme qui utilise son corps dégradé se dégrade lui-même aux yeux de Fatima, si bien que les relations sexuelles, faciles au début de la relation, deviennent chaque fois plus pénibles. En même temps, elle compense cet avilissement en adoptant pour l'image du Moi celle de la femme libérée qui a rejeté l'ancienne morale arabe et qui joue la petite bourgeoise occidentalise soi-disant libérée.



## 6. Deuxième adultère

### 6.1. Le vieux libyen

Après une période de latence prolongée, quinze années environ, Fatima reprit du service. L'adultère suivant marquera un tournant dans sa destinée. Après ce deuxième adultère, tout s'enchaînera rapidement. Reprenons le récit où nous l'avions laissé. Elle s'est mariée « arrangé » et après la mort de son père, le couple a émigré en Amérique, continent de l'utopie, de la dernière frontière et de la destinée manifeste. Fuyant quelques culpabilités parasites, une mère thuriféraire et un pays de misère, ils ne furent pas heureux malgré leurs fils et leur vie prospère.

Pourquoi prit-elle un amant ? Pour de multiples raisons, pour occuper sa solitude et profiter d'un confident ; pour jouer au transfert et pour se sentir nécessaire pour un homme à qui elle souhaitait plaire ; pour s'amuser à « Faisons semblant de s'aimer » et rêver ; pour le persécuter et contrer sa névrose d'abandon ; pour flatter son *ego* et poursuivre sa lutte inachevée contre sa mère et contre son mari ; pour goûter au pouvoir phallique et élaborer son « *projet* ».

Ce premier amant post-marital connu était un vieil homme marié à une femme qui l'indifférait, mais dont il dépendait. Père de quelques enfants, dont une adolescente suicidaire vivant dans un foyer troublé où la castration œdipienne ne fut jamais prononcée (la réaction violente de la jeune fille quand elle apprit la tromperie de son papa avec Fatima témoigne de ce complexe non sevré). Selon Christiane Olivier (1980), « Si le père, pour une raison apparente, ne peut être magnifié, sa fille en devient dépressive, suicidaire, car elle n'a plus de répondant comme idéal de sa féminité » (p. 106), *a fortiori* s'il prend maîtresse et

abandonne sa fille aux soins de sa femme tigrisse. Fatima rencontra le vieil Arabe à l'occasion d'un festival de la chanson et l'entraîna dans son lit, histoire de se l'attacher comme on dit. S'offrir à lui était le prix qu'elle devait payer pour l'utiliser affectivement et pour l'embrigader dans son « *projet* ».

Comme chaque amant qu'elle choisissait, il était plus âgé qu'elle, névrosé, dépendant affectif et, comme Élame, il souffrait d'un complexe de persécution (suspicion paranoïaque). Il était toutefois reconnaissant qu'une jeune et jolie femme instruite, cultivée, capable de l'entretenir lui accorde ses faveurs. Il préférait ces conditions qu'une fille de distribution que l'on doit récompenser à chaque virée. Afin de maintenir l'illusion qu'il l'avait séduite par son charme et ses performances, il ne pouvait lui accorder de récompenses professionnelles, car c'eût été convenir qu'ils avaient établi une entente entre eux : l'entrée de Fatima dans le monde sélect de la chanson contre l'illusion de la jeunesse retrouvée pour ce larron. Ils se dupaient conjointement et plus ils le comprenaient, plus ils s'en voulaient et se persécutaient mutuellement. Elle toléra quelques écarts, car il lui offrait un sauf-conduit dans ce monde à part où elle se cherchait des amis. De toute façon, il comblait son besoin d'agression, ses tendances sadomasochistes et sa névrose d'abandon. Il lui faisait lire ses compositions, lui demandait son avis à propos de ses tournées, de quoi flatter l'*ego* de la névrosée, mais jamais il ne lui accorda beaucoup d'attention du point de vue de la profession.

Mohamed, le Libyen, voulait éprouver sa virilité déclinante. Fatima, pour sa part, n'en tirait que des soupirs si bien que pour ces assauts, si peu satisfaisants, elle préférait que le tout se déroule rapidement. Très souvent, il jouissait difficilement. Charitable et soumise, elle attendait patiemment. Le gigolo profitait d'elle pour affirmer sa libido en déliquescence. L'argent qu'elle versait pour ses souffrances n'étant que le rappel de leur relation dévoyée et la justification de son animosité. Elle était en réalité blessée de ne pas obtenir ce qu'elle cherchait dans cet échange. « Il ne me méritait pas », finit-elle par admettre, mais, qu'importe, il lui restait le rêve et l'illusion. C'est que Mohamed ne jouait pas sincèrement au jeu « Faisons

semblant de s'aimer » et il restait sur son quant-à-soi, réaffirmant souvent leur amour « impossible » à l'encontre de ce qu'elle voulait entendre, de ce qu'elle souhaitait lire. Elle, qui troquait son corps et lui offrait l'accès privilégié à ses orifices, se sentait flouée, violée par ce vieux pleutre qui refusait de lui susurrer les mots réparateurs, les mots compromettants qu'elle espérait secrètement.

De caractère phallique narcissique, Mohamed se servait de son pénis comme d'une arme de combat pour agresser sa compagne, son plaisir à elle étant l'antithèse de son désir à lui. Les narcissiques ne connaissent pas l'amour et ils nient qu'ils puissent culpabiliser ; ils s'engourdissent afin de s'en préserver, mais leur honte resurgit au moment inapproprié.

Les hommes phalliques narcissiques sont doués d'une grande puissance érectile, mais d'un faible potentiel orgastique. Leurs relations avec les femmes souffrent généralement de leur mépris pour le sexe féminin, ce qui ne les empêche pas d'être des objets sexuels convoités puisqu'ils affichent tous les traits extérieurs de la masculinité. Dans l'inconscient d'un homme appartenant à cette catégorie, le pénis n'est pas un instrument d'amour, mais une arme d'attaque et de vengeance, ce qui explique la puissance érectile jointe à l'impuissance orgastique. Par l'acte sexuel, de tels hommes essaient inconsciemment de prouver à leur partenaire qu'ils jouissent de toute leur virilité, en même temps, ils entendent percer et anéantir la femme, ou, dans une couche moins profonde de leur inconscient, la dégrader. On rencontre souvent chez ces individus des tendances polygames névrotiques. Ils se sentent poussés à heurter leur partenaire ou à la quitter de peur d'être abandonnés. Ils ont souvent l'humeur changeante et ils ont parfois des tendances à la drogue et autres succédanés.

Fatima présente plusieurs de ces traits de caractère, comme si le Libyen était son miroir psychique. Elle lui offre son utérus, mais elle lui refuse l'orgasme. Elle ne jouit que s'il ne jouit pas, afin de lui démontrer son impuissance. L'unique fois quand elle s'éclata, modestement, pour le frustrer et le persécuter, c'est quand le Libyen ne put bander. Il voulait mâter Fatima et l'objet

(Fatima) aurait bien voulu se soumettre à cette violation en expiation de son angoisse incestueuse, mais malgré tous ses efforts, elle ne parvenait pas à déculpabiliser et elle lui en voulait pour cet échec.

On constatera ici que la névrose de Fatima a évolué depuis l'enfance. Si à la résidence familiale, avec son cousin, avant la puberté, jouir était permis, car le violeur la prenait sans son consentement, à l'âge adulte, il est difficile de prétendre être violée par un amant convoité. Le vieux mécanisme de déculpabilisation ne fonctionnant plus, Fatima imagine une parade : s'abandonner lors de ces assauts tolérés, mais non souhaités et pendant ces exercices expiatoires, rêver à un preux chevalier évanescent.

Dès qu'elle jeta son regard sur cet homme doux, tendre, faible et poli, elle comprit qu'elle pourrait accéder au « phallus », c'est-à-dire, goûter au pouvoir et dominer l'homme jaloué. C'est ce qui explique que pendant leur relation, et plusieurs années après leur rupture, elle tentait toujours de défendre ce rêve et ce mythe d'un amour pour toujours, car Mohamed se laissait bafouer et c'est pour cela qu'elle fut en quelque sorte son avouée jusqu'au jour où elle le renia sans appel, longtemps après qu'il l'eut chassée de son entourage. Fatima décrit ci-dessous un rêve exprimant cette relation impossible : elle le voyait donnant une entrevue alors que personne ne lui portait attention. Fatima était embarrassée par les équipements techniques de l'enregistrement et elle lui fut reconnaissante de lui venir en aide et d'afficher ouvertement son appréciation :

« J'ai rêvé qu'un homme que je connais, très narcissique, palabrait dans une salle. Je trouvais intéressant ce qu'il disait et je voulais l'enregistrer, mais l'appareil d'enregistrement ne fonctionnait pas et je demandais assistance à chacun, mais personne ne m'aidait et tous me disaient de laisser tomber, car ce personnage n'en valait pas la peine. Et lui, il demandait qu'on me laisse l'enregistrer. Il était le seul à vouloir m'aider, c'était Mohamed ».

Dans ce rêve, le personnage hâbleur discourant au milieu de la foule, c'est le père qui représente le besoin de Fatima de s'exhiber, la foule qui dénigre le beau parleur, c'est sa mère dépréciatrice. Un véritable conflit a pris forme en Fatima opposant sa spontanéité et son désir créatif à l'interdiction parentale d'être autre chose qu'une femme réservée, résignée, obéissante. Toute la sensualité de Fatima est emprisonnée dans ce paradoxe ; séduire et aimer pour être aimé et alors désobéir à l'injonction parentale qui interdit d'aimer.

La plupart du temps, Fatima et Mohamed étaient à des milliers de kilomètres l'un de l'autre. À cette distance, elle pouvait s'imaginer que le Libyen lui passerait le phallus de l'autorité quand il serait à ses côtés, ce à quoi il tentait toujours de se dérober, utilisant son pénis pour lui refuser et pour la mâter. Elle l'admonestait, elle refusait de jouir et ils se querellaient. Un extrait de correspondance confirme ce propos :

Le Libyen écrit : « Je te demande de ne plus me laisser tomber comme tu l'as fait au pays, dans le cas où tu veux cesser cette belle histoire impossible entre nous, dis-le-moi, car tu auras toujours mon amitié. Quant au fil de notre relation, il est toujours là quelque part, cherche bien. ».

Fatima répond : « Je suis consciente que nos rencontres nous ont fait plus de mal qu'elles ne nous ont apporté et désormais j'essaierai de les éviter. Je souhaitais que l'on se retrouve, car il m'a semblé que l'on s'est un peu perdus lors de notre voyage. Même si tu me détestes un jour, même si tu en venais à me fuir, je t'aimerais, je t'admèrerais et je te porterais toujours en très haute estime. Je ne te poursuivrais jamais et si tu désires que cela finisse je suis prête à m'éclipser à jamais si tu le demandes. Je suis prête à rester ton amie comme je suis prête à t'aimer follement, même sans réciprocité. »

Contrairement à la croyance populaire qui suggère que l'amour est un don sans retour, l'amour ne peut être unilatéral et sans réciprocité. Il résulte par définition d'une dynamique

d'échanges impliquant deux partenaires. Nous pouvons ressentir de l'admiration ou du désir pour un être qui ne connaît même pas notre existence, ou qui le connaît, mais qui ne se préoccupe pas de nous. Dans ce cas, les processus dynamiques ne s'enclencheront pas, il n'y aura pas d'amour en vue, que du rêve et de la fumisterie.

\* \* \*

L'argent a beaucoup d'importance pour la petite bourgeoisie professionnelle besogneuse qui la recherche avec lucre. Fatima en parlait constamment à propos de tout et de rien, particulièrement à propos du Libyen et de son mari, car ce moyen d'échange représente à sa façon la puissance phallique et le pouvoir de l'homme son ennemi. Elle payait les frais de son amant et cette question d'argent aurait miné leur relation, dit-elle.

Si Fatima entretenait financièrement son amant, c'était pour le mépriser et le maîtriser et parce qu'elle lui assignait une tâche importante pour laquelle elle était prête à déboursier. Finalement, malgré les sommes engagées, il ne s'acquitta jamais de sa mission. Cet extrait de correspondance exprime la frustration de Fatima à ce sujet :

« Le Libyen n'était qu'une escorte. Je payais ses frais et cette question d'argent a miné notre relation. Je le tolérais, sans plus. Quand je sortais avec lui, ma mère me couvrait. Elle disait à mon mari que j'avais passé la semaine avec elle. Elle aurait aimé que je divorce et que j'aille vivre avec elle. Ce qui était pourtant impossible, je ne puis tolérer d'être en sa présence avec son regard accusateur et réprobateur. »

L'injonction parentale demeure suspendue au-dessus de la tête de Fatima alors qu'elle s'acharne à la valider, c'est le moteur de sa névrose narcissique. Sa problématique névrotique va comme suit : l'objet du désir est soumis à de multiples épreuves afin de vérifier son attachement inconditionnel ; si l'objet de transfert (Mohamed) s'accroche et tolère ses jérémiades et ses colères, il obtiendra sa récompense – l'accès à l'un ou l'autre de

ses orifices et il sera méprisé pour sa lâcheté ; s'il se rebelle, il sera rejeté pour amour inconsistant, c'est à l'intérieur de ce dilemme cornélien que le Libyen se savait emprisonné : se soumettre et accéder au vagin afin de prouver sa virilité chancelante, ou se rebeller et ne plus avoir accès à aucun orifice. Telle sera la dynamique avec chacun des amants avec lequel Fatima s'abouchera.

Espérant se venger, Mohamed lui demandait à son arrivée à l'appartement, qu'elle louait pour lui près de la jetée : « On le fait maintenant ou plus tard ? » C'était sa façon de lui dire : « Tu entretiens un vieux gigolo, alors je m'acquitte de mon écot. » C'est ainsi qu'il croyait recouvrer son honneur d'homme bafoué, entretenu, humilié. Fatima ne pouvait refuser ces assauts dépréciés parce que le vieil homme représentait symboliquement son père aimé, craint et détesté. De plus, elle comprenait que le jour où elle lui refuserait l'opportunité de la posséder, le jour où elle lui révélerait ses performances ratées, elle romprait définitivement leur relation, ce qui mettrait fin à son « projet » en gestation, car il n'aurait pas souffert de prolonger ce commerce mortifiant sans l'illusion de la mâter sexuellement.

\* \* \*

Fatima a souvent répété qu'elle était anatomiquement incompatible avec le Libyen. En fait, elle est anatomiquement incompatible avec tous les hommes parce qu'elle se refuse, elle accepte d'être leur jouet, d'être leur objet, mais elle refuse de se donner, de leur donner son âme, car il ne la mérite pas, pense-t-elle. En outre, elle ne souhaite pas transgresser le tabou effrayant qui plane au-dessus de son inconscient. L'extrait qui suit exprime cette dichotomie :

« Il était très doux et il n'aurait jamais voulu me faire de mal, mais son sexe était trop gros, trop long et moi j'étais trop stressée pour me relâcher. J'éprouvais plus de plaisir quand il ne bandait pas. Il lui aurait été très difficile de jouir autrement, car par la pénétration, jouir lui demandait déjà beaucoup d'efforts. Je n'aurais jamais pu lui

dire que sa bite était trop grosse et qu'il ne me faisait pas jouir, bien qu'il prenait tout son temps pour me caresser (...) Je l'admets, il n'était pas si gros que cela, toutes les bites sont trop grosses pour moi. »

Pour citer Christiane Olivier (1980) : « [m] al nourrie, mal baisée, il n'y a qu'un pas que la femme franchit allègrement pour nous dire en ce qui concerne ses ébats amoureux « Son sexe me fait peur, j'ai peur qu'il ne soit trop gros, je trouve cela menaçant, j'ai peur qu'il n'aille trop loin en moi et ne me fasse mal » (...) Ouverture sur la frigidité, comme refus de ce qui vient de l'autre, assimilé à ce qui venait d'une mauvaise mère, et qui apparaissait comme nocif et dangereux. Le sexe qu'elle souhaite pourtant, n'est-il pas vu ici comme essentiellement mauvais ? » (p. 80) Et Fatima de finalement confesser :

« Ça ne se dit pas à un Arabe que la pénétration me faisait mal et me déplaisait. Nous étions physiquement incompatibles, qu'y pouvait-il. J'étais charitable et j'endurais le Libyen en moi jusqu'à ce qu'il finisse, ce qui était parfois long et pénible, d'autant qu'il ne se lavait pas toujours avant nos relations. »

Cette malencontreuse aventure sentimentale entre Fatima et le Libyen se termina tragiquement. Un terrible accident faucha l'homme et le laissa paralysé. Toute maîtresse bien née se serait éloignée après que le handicapé lui eut intimé qu'il désirait retrouver sa femme mal aimée. Ce n'est pas ce qu'il faut attendre d'une narcissique-histrionique. Elle s'accrocha et elle chercha à le joindre malgré qu'il ne souhaitait plus communiquer avec elle. Pourquoi cet acharnement à rétablir cette liaison insatisfaisante avec un individu qui la rejetait ?

C'est que justement, c'est à ce moment précis qu'il avait le plus besoin d'elle, croyait-elle. La volonté d'être phallicisé (s'emparer du pouvoir et de la puissance) par ce vieil estropié était plus forte que la pitié de Fatima. Cet acharnement peut être considéré comme l'aveu de culpabilité vis-à-vis du père négligé et abandonné sur son lit de paralysé des années auparavant. Le



Libyen, substitut du père, représentait l'occasion pour elle de se racheter, de se pardonner.

De guerre lasse, après qu'il lui eut offert de se satisfaire de son secrétaire, elle le laissa en paix et elle partit chasser ailleurs. À la question, quels furent tes sentiments pour ce vieil amant qui t'a chassée ? Fatima répliqua :

« Ce Libyen n'est plus rien dans ma vie. Je ne l'ai jamais vraiment aimé. Il n'a été qu'un sauf-conduit, des illusions et beaucoup de rêves. Il ne me méritait pas. Je conserve pour lui de la compassion. Il est le dernier de mes soucis. Je ne voyais en lui que la possibilité de m'enfuir de ma vie de couple dans le rêve, mais finalement, il ne m'a jamais offert ce rêve. Je m'en sacre comme d'un cancrelat. Je l'ai déconstruit, il ne m'intéresse plus, ni sa vie ni sa mort non plus. »

*Souvent femme varie, bien fol qui s'y fie*, dit la maxime. Pourquoi ce simulacre d'attachement à son amant après l'accident qui l'a rendu impotent ? Il est entendu qu'elle n'avait pas l'intention de l'accueillir sous son toit pour le reste de son existence. Alors, pourquoi lui a-t-elle proposé d'aménager chez elle ?

Après l'accident, elle se demandait si elle pourrait facilement le remplacer et elle avait peur de perdre définitivement toute source de fantasme et de puissance. Elle s'y accrocha donc comme à une bouée jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'il en avait assez de jouer l'amant castré et qu'en insistant davantage, la fille du paraplégique risquait d'informer Élama, son mari, de leur aventure. Pour se venger de ce rejet répété, Fatima complota pour faire éclater le ménage de cet homme ingrat et c'est pourquoi elle lui expédia quelques lettres compromettantes que la fille du paralysé lui retourna outrée. Fatima témoigne :

« Nous avons déjà rompu, mais après l'accident, j'ai tout fait pour renouer avec lui. Je lui ai écrit des lettres, je ne voulais pas qu'il pense que je l'abandonnais comme le faisaient tous les autres parce qu'il était paralysé. Je

culpabilisais vis-à-vis mon père que j'avais abandonné sur son lit d'hôpital et je ne voulais pas récidiver. Inconsciemment, je voulais que sa femme apprenne notre liaison, je voulais briser leur ménage, il s'en doutait et il m'a rejetée. »

## **6.2. Fillette, sœur, princesse, mère**

Selon l'approche bioénergétique, les femmes jouent auprès du sexe mâle quatre rôles principaux auxquels correspondent quatre stades de leur développement psychosomatique. D'abord objet sexuel étant fillette, la femme devient ensuite sœur au début de l'adolescence (période de latence), pour se transformer en princesse à l'idéal romanesque au cours de sa recherche amoureuse. Enfin, elle devient mère durant sa phase de maturité. Le développement psychologique de la femme est un processus de croissance qui incorpore chaque stade dans la personnalité en développement. Quand elle atteint le stade final, celui de la maternité, chaque femme a traversé et intégré plus ou moins convenablement tous les aspects de sa nature profonde. Chaque stade est une maturation du précédent et toute femme présente dans sa personnalité une combinaison hétéroclite des caractéristiques propres à ces quatre stades de développement. C'est à travers ce processus que se concrétise l'aspect féminin de sa personnalité et que s'atténuent chez elle les éléments de caractère masculin. Voici présenter, d'après Lowen (1977), les quatre phases de développement et les caractéristiques qui s'appliquent à Fatima.

Le stade de la *fillette* forge la personnalité en tant qu'objet sexuel. Psychologiquement, une femme dont le développement se cristallise à ce stade deviendra une prostituée ou tout comme, c'est-à-dire quelqu'un qui offre son corps pour qu'on en use sexuellement sans ressentir de sentiments profonds pour celui qui en use. C'est la femme qui ne connaît pas l'amour et qui n'accepte pas d'être une femelle entre les bras d'un mâle qui l'aime. C'est la femme qui croira qu'il est plus facile de baiser

et de jouir avec un inconnu de passage qui ne l'aime pas qu'avec un homme qui la connaît et qui l'aime.

« Permettez-moi de vous raconter une anecdote à ce propos, professeur. Fatima se refusait sexuellement à son ami algérien, prétextant qu'ils ne pouvaient baiser ensemble alors que son camarade libyen était toujours son amant. Après le grave accident du Libyen, le prétexte devenant caduc, elle administra une fellation à l'algérien sur un strapontin de cinéma pendant une représentation. » Fatima décrit ainsi sa relation avec l'algérien :

« À l'Algérien, j'expliquais qu'il ne pouvait me baiser et trahir son ami libyen. Puis après l'accident de Mohamed, je n'avais plus de prétexte à opposer, alors je lui ai obéi et je l'ai récompensé d'une fellation pour sa ténacité. »

« Curieusement professeur, Fatima éprouvait un plaisir sadique à me raconter cette scène d'avilissement et son plaisir était décuplé quand elle observait mon visage déconfit.

J'ai demandé à Fatima : « As-tu éprouvé du plaisir à lui administrer ainsi une fellation en public ? » :

« Légèrement, car c'était avilissant. », admit-elle.

« Aimais-tu l'algérien ? », « Évidemment pas. », rétorqua Fatima.

« Pourquoi donc as-tu posé ce geste sans amour alors que tu risquais une maladie vénérienne sans orgasme, sans amour et sans argent ?

Elle ne sut que répondre. Moi, je crois que Fatima négociait un marché avec ce prétentieux algérien : « Je te suce autant que tu voudras, mais tu m'accordes l'exclusivité quand je suis à tes côtés, en d'autres temps tu pourras baiser qui bon te semble. ».

L'algérien refusa le « marché », il voulait bien de Fatima pour maîtresse, mais sans exclusivité, sur un pied d'égalité avec toutes les autres dévergondés. Cet outrage est l'histoire d'une

négociation ratée où la *fillette* en tant qu'objet sexuel a fait une fellation gratuite à un client qui l'a baisée et qui n'a pas conclu le marché. Et Fatima s'en retourna désabusée, mais bien décidée à faire payer cet outrage au prochain prétendant. »

La fixation ou la régression de la personnalité au stade de la fillette est due à l'incapacité de résoudre la situation œdipienne entre 4 et 7 ans. C'est le manque d'amour et le fait que l'enfant a été séduite par l'un des parents qui entraînent cette régression et cette stase libidinale. Le manque d'amour se combine à l'incompréhension du père sur qui la fillette a transféré ses désirs oraux inassouvis : ce transfert se produit dans le développement psychosexuel de nombreuses petites filles en créant une dépendance exagérée à l'égard de l'image masculine. Dans la plupart des cas, la fillette poursuit son développement en passant au stade de la sœur et elle rejette cette dépendance au moment de la période de latence alors qu'elle suit le modèle de sa mère et qu'elle rétablit les ponts avec elle. Ce ne fut pas le cas pour Fatima et son agressivité vis-à-vis de sa mère ne s'est depuis jamais démentie comme en fait foi cet extrait :

« Ma mère est hautaine et implacable dans ses décisions. Ma mère est partie en voyage alors que j'étais sur le point d'accoucher. J'ai toutefois accouché en retard, et ce, après son retour. Même après, elle était vexée et ne comprenait pas que l'arrivée d'un bébé éclipse ses histoires personnelles. Elle a tenté de monopoliser mes enfants, mais sans succès. Je me suis défendue et à la fin de cette dispute avec ma mère j'ai émigré. »

La femme, bloquée au stade de la fillette, reste fixée à la phase orale et a le sentiment que tous les hommes la désirent et qu'ils ont besoin d'elle. Impression que renforce l'idée qu'en tant qu'objet sexuel, elle obtient une réaction d'admiration de la plupart d'entre eux. La conscience de son attrait sexuel lui est apparue très jeune. Dans bien des cas de femmes-fillettes, il y a dans l'enfance une histoire de séduction, de viol ou d'intérêt sexuel clairement exprimée par un homme d'un certain âge. Son rejet en tant qu'objet d'amour, joint à son acceptation en tant qu'objet sexuel, lui fait perdre l'estime d'elle-même. D'où, chez

Fatima, un sentiment de dégoût envers la sexualité et une répression de ses sensations sexuelles qu'elle croit pouvoir épanouir par des actes avilissants. La fillette (prostituée psychologique) a peur des hommes, une peur qui masque le mépris et la haine voilée sous une attitude de soumission ponctuée de bouffées de révolte violente et puérile. La femme-fillette se croit obligée de baiser et ne croit pas pouvoir refuser les sollicitations de l'homme, si bien qu'elle rationalisera sa soumission sous divers prétextes, comme le démontre cet extrait :

« Vers l'âge de 25 ans, j'ai fréquenté un vieil homme riche, propriétaire d'une épicerie. Il me convoitait et il me faisait la cour, ce qui me revalorisait à mes propres yeux. Un jour, nous avons baisé dans son appartement. Je trouvais cela pervers, je ne sais pas pourquoi je l'ai fait. Probablement, pour le récompenser ou pour lui demander un prêt, puis j'ai rompu avec lui. Peu de temps après, je suis retournée à l'épicerie pour lui présenter mon mari. »

Quelle est la différence entre une prostituée normale et une prostituée psychologique ? Deux différences les distinguent. La première tient à leur relation à l'argent, la seconde concerne les sentiments. La péripatéticienne vend ses services contre de l'argent, une fellation coûte tant, une pénétration vaginale coûte un peu plus cher et une sodomisation se paie encore plus cher, alors que la prostituée psychologique n'est pas vraiment intéressée par l'argent, elle échange ses faveurs contre de l'attention, de l'affection, des mimiques de l'amour. Sur son marché, une fellation se troque contre des heures d'attention, une pénétration vaginale vaut tant d'heures de tendresse et une sodomisation coûte davantage de simulacres d'affection. Une prostituée psychologique peut même payer pour les services rendus à la condition que ces émoluments puissent passer pour des présents.

La péripatéticienne ne veut surtout pas connaître les émotions de son client et elle s'empresse de l'oublier sitôt qu'il est rassasié. La prostituée psychologique échange son sexe contre du rêve, des sensations fortes, des souvenirs qu'elle engrange en prévision des jours tristes et pour se les remémorer devant son

prochain amant ou devant son mari. Elle cherche donc à connaître les sentiments de son amant et elle lui ronronne des tonnes de « Je t'aime » même si elle sait bien qu'il ne l'aimera pas plus loin qu'au matin, un peu comme dans cette chanson populaire : « Ce soir c'est bizarre, tant de douceur dans ton regard, tant de promesses que l'on ne peut tenir. Ce soir l'amour est dans tes yeux, demain matin m'aimeras-tu un peu ? Ce soir, l'amour est dans ta voix, demain matin penseras-tu encore à moi ? »<sup>38</sup>

Selon le topique freudien, la personnalité qui émerge de cet arrière-fond, pauvre sur le plan du Moi, a une faible estime de soi et manque de sensations génitales. La fillette prostituée psychologique est un individu immature doté d'une structure caractérielle orale où des éléments de schizoïdie et de sadisme sont en général présents. Ambivalente envers les hommes, la fillette a besoin d'amour et d'acceptation qu'elle réprime dans sa conscience exhibant ses sentiments négatifs envers l'homme par un comportement parfois asocial et rebelle. Il y a une fillette (soumise ou révoltée) dans toute femme qui a été « la petite-fille-à-papa » et toute petite-fille-à-papa sait par instinct qu'elle a tout ce qu'il faut pour rendre un homme « joyeux » et elle sent bien que les hommes feraient bien des choses pour la posséder et la galvauder.

Les autres femmes réagissent agressivement en présence de la femme-fillette qu'elle perçoit comme une rivale pernicieuse et amoral. D'où les conflits fréquents et l'animosité que provoque la femme-fillette auprès des autres femmes. Ce qui suit permet de mieux observer la mythomanie narcissique de Fatima, la femme-fillette sadique :

« Cher Claude je vais t'expliquer mon processus d'accouplement. J'ai toujours recherché l'indépendance dans ma vie sur bien des aspects, affectivement, sexuellement, ou pour l'argent. Si je décide que j'ai besoin de quelqu'un sentimentalement, les autres dépendances ne me sont pas permises, il faut que cet individu en vaille la

---

<sup>38</sup> Martine St Clair (1985). *Ce soir l'amour est dans tes yeux*. <http://www.youtube.com/watch?v=zzv-l9tx69g>.

peine, car je considère sans prétention aucune que je lui fais une faveur de me fréquenter, et je crois que si j'étais un homme, j'aurais aimé connaître une femme comme moi, c'est narcissique, je sais, mais je le pense profondément. Avec mes qualités, je ne suis ni un fardeau, ni une plaie, ni un frein en étant un être indépendant, autonome, sûre de moi-même, simple, ouverte, profondément honnête et franche, généreuse et amoureuse. Tous les hommes ont toujours été heureux avec moi, mais à la condition qu'il soit comme moi. Tout se passe dans le meilleur des mondes jusqu'au jour où cet homme n'est plus le bon pour plusieurs raisons (mesquinerie, trahison, abandon). Je n'arrive plus à le considérer comme me méritant et je le déconstruis dans ma tête et je l'abandonne sans remords. »

Il suffit de rappeler que Fatima a une pauvre estime d'elle-même, qu'elle ment à son mari, à ses enfants, à ses amants, à ses parents et qu'elle se ment à elle-même, qu'elle présente un caractère narcissique histrionique et que toutes ses aventures amoureuses se sont soldées par des échecs cuisants, y compris son mariage, alors que ses amants et son mari ont tous été malheureux en sa compagnie, pour imaginer l'ampleur de la lubie que reflète cette élucubration mythomane présentée ci-haut. Fatima s'écrit des fables qu'elle croit et qu'elle ânonne avec le plus grand sang-froid et si elle récite l'antienne « Je te le jure », alors il est conseillé d'en douter et de s'éloigner de ce marigot affectif, car ce qu'elle fait parle si fort que l'on n'entend plus ce qu'elle dit.

La psyché des hommes et des femmes est différente sous certains aspects. Chacun ne développant pas tout à fait les mêmes éléments de la psyché humaine, mais s'il en est un d'étonnant c'est cette faculté que possèdent certaines femmes de s'illusionner, de se créer en pensée un monde fantasmagorique correspondant à leurs désirs tragiques, la femme-fillette histrionique y étant plus prédisposée que les autres, comme on l'imagine.

Les psychologues Lelord et André (2000) spécifient que les personnalités narcissiques histrioniques, en période d'intense activité, ont assez peu de capacité à s'observer et à reconnaître la réalité de leurs émotions et de leur existence. Ces auteurs présentent Madame Bovary, illustre personnage de Flaubert, avec son émotivité, sa soif d'amour, son humeur changeante, son goût pour la rêverie, sa tendance à idéaliser un amant médiocre, comme un cas typique de personnalité histrionique.

\* \* \*

À l'époque de Freud, l'attitude des malades féminines psychiatisées était considérée comme un accès d'érotisme morbide que l'on appelait convulsions utérines d'où l'appellation hystérie – pour utérus. En 1980, le terme « personnalité hystérique » disparut de la classification américaine DSM-III des troubles psychologiques. Et apparut le terme histrionique, du latin *Is-trie* : acteur de théâtre qui jouait des pantomimes. L'histrionie est définie comme un ensemble de symptômes caractérisés par une exagération des modalités d'expression affective (délire, colère incontrôlée, lubie ou mythomanie, paranoïa, angoisse). La personnalité histrionique cherche à attirer l'attention des autres et supporte mal les situations où elle passe inaperçue, ce qu'elle considère comme un manque d'égard à son égard. Elle recherche intensément l'affection de son entourage et elle cherche à se donner confiance à travers le regard fasciné de l'autre. L'histrionique a un besoin impératif du regard de l'autre qui la valide à ses propres yeux. Quant à Fatima, son témoignage laisse penser qu'elle est sans pitié pour l'amant qui ne la regarde pas suffisamment et qui s'attarde aux hanches d'une autre femme. Qui est en quête du regard approbateur de l'autre atteste une pauvre estime de soi.

Une telle personne dramatise l'expression de ses émotions qui sont rapidement changeantes. Cette personnalité au discours plutôt émotionnel et confus manque parfois de précision. Enfin, l'histrionique a tendance à idéaliser ou au contraire à minimiser exagérément les personnes de son entourage, parfois une même personne peut passer ainsi du blanc au noir en un instant. Les histrioniques sont à la recherche d'émotions intenses qu'elles



ont du mal à éprouver réellement. Certaines personnalités histrioniques semblent munies d'un fusible qui les coupe de leurs émotions profondes trop difficiles à supporter. Des émotions de remplacement seront recherchées pour maintenir une certaine activation émotionnelle. Ces personnalités veulent revivre une situation de l'enfance où elles cherchaient à attirer l'attention des parents, Lelord et André (2000, p. 92-95). Il existe une géographie et une sociologie de l'histrionisme à travers le monde. Une attitude normale chez une Espagnole sera considérée comme histrionique chez un Britannique, une attitude normale chez un acteur ou un avocat sera histrionique chez un notaire ou un pharmacien.

Christiane Olivier (1980) définit plus simplement l'hystérie comme une forme d'identification au désir de l'autre. La femme n'aurait accès qu'à une jouissance hystérique, elle fait comme on lui demande, elle jouit comme on lui suggère de jouir « La femme s'engage sur le terrain du mime, de l'aliénation simulée à la jouissance de l'autre, le mime hystérique sera la créature de la femme fillette pour sauver sa sexualité d'une totale régression. Et l'homme sera toujours perplexe : jouit-elle ou fait-elle semblant de jouir selon ce qui lui a été enseigné ? » (p. 32)

Quant à Françoise Dolto (1984), elle présente le caractère histrionique ainsi : « On a donné le nom d'hystérie à des comportements qui avaient inconsciemment des visées manipulatrices de son partenaire (pleur, rage, colère, bouderie, etc.) ; tandis qu'on donne le nom de troubles psychosomatiques à des atteintes fonctionnelles dans le corps qui ne sont pas dues à des causes organiques. » (p. 352) Chez la femme histrionique, une libido frustrée se traduit par des scènes spectaculaires qui la paralysent de colère et la font s'emporter de façon exagérée culpabilisant son conjoint de ne pas la satisfaire ; mais elle-même éprouve quelque chose de l'ordre de l'orgasme inconscient à l'occasion de ces scènes ou elle lance des objets et vocifère des insanités. Ces femmes ont, selon Dolto (1984), une économie libidinale qui aboutit à l'occasion de ces colères à une décharge nerveuse inconsciente suivie d'une période de bien-être. C'est l'établissement de relations interpersonnelles intimes, émotionnellement engageantes avec son

conjoint, avec son amant du jour, avec ses collègues de travail que l'histrionique entrave de la sorte.

L'histrionique déclenche de telles réactions dans le but de manipuler les autres parce qu'elle se sent humiliée ou frustrée et qu'elle devient prisonnière de sa réaction, s'empêchant d'agir et empêchant son entourage d'agir, elle le fait sans le savoir ou en rationalisant les motifs de son agir. À la fin, elle se sent victime de toute cette machination qu'elle a montée inconsciemment, ce qui la rend d'autant plus honteuse et amère. La crise d'hystérie est une lutte imaginaire entre deux individus qui désirent ou redoutent inconsciemment une satisfaction qu'ils ne savent pas maîtriser autrement.

Les psychiatres indiquent qu'il vaut mieux travailler directement avec les résistances de l'hystérique à travers ses rêves ou par l'hypnose, car une fois verbalisées et analysées, les résistances n'ont plus lieu de demeurer. Par contre, le succès de cette thérapie demande du temps et une grande confiance (transfert thérapeutique positif) entre le sujet et l'intervenant. Les séances d'expression des frustrations et des comportements histrioniques devant une personne de confiance permettent, si la franche volonté de guérir existe, l'élucidation sans culpabilité des désirs et des craintes fantasmées.

Fatima manifeste des colères terribles détruisant tout ce qui lui tombe sous la main, hurlant sa peur de l'homme et vociférant son mal de vivre. Face à ses amants, elle invente des histoires de rêve et d'obstacles à franchir, elle les invective sans vergogne, crachant sa hargne disproportionnée pour se dégager d'une emprise non souhaitée. Claude fut témoin et victime à plusieurs reprises de ces colères incontrôlées chaque fois qu'elle avait le sentiment d'être négligée, d'être mal aimée ou quand elle avait peur d'une trop grande intimité.

Les psychologues Lelord et André (2000) suggèrent de traiter la personnalité histrionique en lui laissant une « scène », un espace, un lieu et un moment d'expression de temps en temps, mais en en fixant les limites ; de lui manifester de l'intérêt chaque fois qu'elle a un comportement « normal » ; de ne jamais se

moquer d'elle et de ne pas s'émouvoir de ses comportements de séduction ; de s'attendre à passer de héros à minable en un instant et de ne jamais fléchir devant ce chantage (p.104-105).

\* \* \*

Le rôle de sœur, le deuxième stade d'évolution psychosomatique, est fondé sur des intérêts communs avec l'homme et sur une volonté d'égalité, de justice et d'équité. Il rappelle les sentiments d'une fillette pubère envers les garçons de son âge, frères ou amis. Ce rapport fraternel est par principe asexué et correspond à la période de latence (7 à 12 ans). Plusieurs femmes rétrogradent à ce stade de développement, ce qui ne les empêche pas de se marier et d'avoir des enfants. Toutefois, leur fixation ou leur régression à ce stade conditionne leurs relations avec leur mari. La relation du couple n'est pas d'abord sexuelle, mais une entreprise de soutien mutuel. Le mariage peut être un projet de créer un commerce et de fonder une famille. La femme se considère la camarade et la collaboratrice de son époux. Elle veut qu'il soit à ses côtés dans les moments difficiles, qu'il s'occupe des affaires de l'entreprise pendant qu'elle fera le ménage de la maison. La femme sœur ne reste pas en retrait, elle tente parfois de démontrer qu'elle est supérieure à son compagnon en intelligence et qu'elle a le sens des affaires. On peut donc s'attendre à des rivalités et à des conflits continuels entre eux.

Fatima affirmait souvent à Claude qu'elle avait un véritable sens des affaires et qu'elle ne se laissait pas embobiner comme son mari par des combines alambiquées. Elle prétendait donner de meilleurs conseils dans les difficultés commerciales et administratives et elle devenait ainsi la concurrente de son mari, qui se vengeait en la critiquant à tout instant, d'où leurs conflits permanents.

Dans ce couple, le sexe n'est pas une passion, mais l'affirmation d'une communauté d'intérêts et un gage de fidélité. C'est la raison pour laquelle la femme sœur et son mari réagiront rapidement et énergiquement à l'annonce de l'adultère. Quand l'excitation des premiers jours que produit le

fait d'avoir enfreint les lois de l'inceste avec son « frère » symbolique a cessé de jouer, les désirs sexuels diminuent rapidement, car la femme sœur a fondamentalement peur de la sexualité et n'entre dans le mariage que pour éviter la culpabilité ou pour obtenir de l'aide, pour faire administrer ses affaires et pour procréer légalement.

On peut penser que Fatima, la femme sœur, a marié Élama parce qu'il paraissait solide, travailleur, rigide, pas trop porté sur la sexualité, digne de confiance, d'une grande probité, même si crispé et calculateur, il était le plus fiable de ses admirateurs. On peut croire que la relation est à sens unique, car si lui se permet de la critiquer, il regimbe si elle lui rend la pareille. La mère d'Élama dominait probablement le foyer et le père était soumis ou absent, un père sans autorité dans sa propre maison fait piètre figure. L'homme est donc déprécié aux yeux d'une femme sœur, ce qui oblige Élama à redoubler d'autorité.

La femme sœur fixée à la phase anale a partiellement résolu le complexe œdipien. Elle a trouvé une base pour avoir avec les hommes des relations autres que celles d'objet sexuel. En adoptant une démarche amicale et asexuée pour les aborder, elle exprime sa désapprobation au sujet de la conduite de sa mère castratrice. Elle ne veut pas dominer son mari comme sa mère l'a fait, elle veut soutenir le Moi de son mari à certaines conditions qu'il ne pourra malheureusement pas toujours rencontrer. Elle a besoin qu'il ait besoin d'elle et s'il n'a plus besoin d'elle, alors elle le poussera à le faire.

Dans le couple de la femme sœur, les deux protagonistes cherchent l'amour de leurs parents respectifs à travers leur union pathétique. Le père symbolique (Élama) et sa fille (Fatima) deviennent secrètement alliés dans leur lutte contre la mère-sorcière (Élama), ainsi, la fille (Fatima) devient la femme de son père et la fille de sa mère symbolique (Élama). Cette lutte les attache l'un à l'autre, impuissants, ils en viennent à se mépriser mutuellement. Ils sont tous deux accros à cette relation perversie, mais le mépris de Fatima pour son conjoint se trouve réprimé par la nécessité de joindre leurs forces et par la peur de la punition que la mère symbolique réserve aux récalcitrants (le

mari lui-même qui représente à la fois le père frustré et la mère sorcière toute puissante).

Élame, pour sa part, culpabilise de ne pas aimer sa mère et de lui tenir rigueur de l'avoir ignorée et mal aimée. Pour expier ce péché, il accepte que Fatima, sa mère symbolique, le châtie en le faisant cocu et le martyrise en lui racontant ses sévices sexuels avec des va-nu-pieds de service. Ces deux-là sont enchaînés l'un à l'autre dans leur détresse. Fatima en tant que perverse sadique et Élame en tant que pervers masochiste. Fatima tente de jouir en s'adonnant à ses perversions avec des compagnons d'infortune et elle essaie de jouir à nouveau en se racontant à ses amants et à son conjoint qui prend son pied de l'entendre se faire prendre et humilier. La souffrance qu'elle lui inflige lui donne le sentiment d'expier sa haine coupable envers sa mère. Chacun y trouve son compte : Fatima se venge de tous ces hommes honnis à travers son mari contrit ; Élame s'humilie et se déprécie en l'écoutant se dégrader et, à travers elle, le mauvais fils se venge de sa mère et de toutes ces femmes qui ne l'ont pas aimée. En présentant le « projet » de Fatima, nous verrons à la fin l'apothéose de cette démarche sadomasochiste.

La femme sœur se voit inconsciemment identifiée à sa mère : comme celle-ci, elle en veut à son mari de sa faiblesse qui l'humilie, car elle s'identifie à son mari. Elle aimerait qu'il réagisse et se fâche, l'invective et la châtie. Le nœud des besoins qui unit la femme sœur à son mari exclut toute puissance orgastique et leur relation sexuelle prend la forme de services « manuellement » et mutuellement rendus. L'amant qui s'insinue au sein de cette dyade pathétique servira de souffredouleur entre les deux névrosés. Visualisons la relation de femme sœur dans le couple Fatima et Élame :

Le mari lui déclare : « Je voudrais faire l'amour, ma chérie. », Fatima lui répond : « Caresse mon dos, je suis fatiguée. Je ne veux rien d'autre de toi. Ne me harcèle pas. Quand une femme est « *off* », on ne doit pas la forcer à baiser. (...). Mon mari ne me défend jamais quand je suis attaquée ou critiquée, il semble heureux que l'on me rabaisse comme si nous étions en compétition lui et moi.

Ce sont toujours les autres qui ont raison. Il me critique toujours. Je me venge en lui faisant sournoisement connaître mes liaisons. »

En ce qui concerne la puissance orgastique, la femme sœur se situe entre la fillette-objet-sexuel et la princesse à l'idéal romanesque, elle est donc capable d'orgasme partiel avec certains partenaires. L'attitude sexuelle de la femme sœur manifeste des tendances homosexuelles et son corps revêt parfois des allures masculines (épaules larges, bras costauds, cou puissant, jambes fortes, taille épaisse).

\* \* \*

Le troisième stade d'évolution psychosomatique, selon Lowen (1977), est le stade de la princesse à l'idéal romanesque. Ce type de femme entretient avec les hommes des relations asexuées. Elle attire les hommes, mais elle ne désire pas être possédée sexuellement, car ce serait se réduire au rang de la femme-objet. Son développement psychosomatique correspond à l'adolescente entre 14 et 18 ans. Le drame œdipien n'a pas été résolu et l'adolescente est incapable d'échapper au conflit de sa relation avec son père, car pour obtenir l'approbation et l'affection du père, il fallait qu'elle réprime son désir et son activité sexuelle. La princesse représente la jeune fille bien élevée dont le père critique aura été dominateur et rigide, ce qui n'était pas le cas dans la famille de Fatima. Elle possède néanmoins quelques attributs de la princesse à l'idéal romanesque.

La femme princesse présente des traits de caractère histrionique issus de l'impossibilité de concilier l'aspect romantique de l'amour avec son expression physique, sexuelle, considérée par elle comme sale et avilissante. Elle considère le sexe dégradant, mais n'y renonce pas pour autant, car elle connaît le besoin de l'homme et la possibilité de le dominer par ce penchant. La femme princesse moderne accepte plus facilement les rapports sexuels, mais son conflit intérieur se manifeste occasionnellement par des larmes, des cris, des colères intempestives, des périodes d'activités intenses suivies de séquences de latence, d'abstinence. La princesse romanesque

souhaite qu'on lui fasse la cour, que l'homme qui l'accompagne la regarde, et lui manifeste un amour inconditionnel. Mais dans le mariage, l'idéal de fusion platonique s'efface quand la réalité des échanges physiques remplace l'illusion – illusion que la princesse tentera de recréer avec son amant plus tard quand elle aura conclu à l'impossibilité de se réconcilier avec son mari.

Pour se satisfaire, la princesse se construit mentalement un partenaire idéal à partir des matériaux disponibles, un cousin vaurien, un beau-frère adultère, un Égyptien riche et arrogant, un Algérien macho, un vieux Libyen paumé, un Canadien esseulé. Il n'est pas possible de conserver un idéal romanesque en face de l'intimité charnelle que requiert le mariage ou la pratique sexuelle adultère, car la possession sexuelle concrète supprime les distances et l'ascétisme de l'idéal courtois. Les chevaliers du Moyen-Âge connaissaient bien cette contradiction et ils s'abstenaient de tous rapports sexuels avec leurs belles.

Au début du mariage, l'amour pour le mari a pris un aspect compulsif et Fatima se mit à flirter avec d'autres hommes de sorte que l'amant, un genre de personnage romanesque, n'était jamais loin (quelque part en Allemagne) pour vivre un amour courtois (platonique). L'amant romanesque peut être un objet réel, et les relations sexuelles seront alors un rituel sans joie et sans orgasme, une corvée à endurer (comme avec le vieux Libyen) avant de passer à ce qui importe vraiment la confrontation avec le mari à faire avancer, ou l'amant peut n'être qu'un fantasme – un voyageur accort – un revenant évanescent – ou un souvenir lointain.

La femme princesse a besoin de constante stimulation. Séductrice, elle veut que ses enfants admirent sa beauté et répondent à ses cajoleries. Elle peut aller loin dans ses relations sexuelles, à la condition que ce soit avec son amant. Cependant, son Moi l'empêche de se donner à fond à son mari. En cas de danger de relations trop intimes, la femme princesse prend la fuite dans le rêve ou s'éloigne de la menace alors que la personnalité compulsive a tendance à détruire la source du danger. C'est ce qui amène le sujet à fuir l'angoisse dans les bras de son amant, et son époux à détruire la source d'angoisse en persécutant.

tant Fatima de sorte que leur relation physique ne soit que sexuelle et non intimiste (échanges de bons soins manuels mutuels).

La sexualité est pourtant bien l'appât dont se sert la princesse courtoise pour inciter ses amants à l'idolâtrer. Comme le mécanisme agit aussi longtemps que l'homme ne l'a pas possédée et fait jouir complètement, cela fait l'effet d'un blocage contre l'abandon total aux sensations sexuelles. Wilhelm Reich (1992) a fait remarquer que la princesse courtoise se sert de sa sexualité comme défense contre sa génitalité. Elle est capable d'éprouver un orgasme vaginal partiel. La volonté de subordonner ses relations sexuelles à l'idéal courtois lui interdit l'orgasme total. Elle est la sorcière qui envoûte et détruit ses partenaires.

Fatima pense qu'elle porte malheur à tous ceux qui l'aiment. Fatima, la femme serpent (selon la taxonomie bioénergétique de Lowen, 1977), ne porte pas éventuellement malheur à ceux qui l'aiment, elle apporte assurément le malheur aux gens qui l'aiment, et plus ils l'aiment, plus ils souffrent. Claude a beaucoup souffert, mais moins que les sœurs de Fatima, moins que sa mère et moins qu'Élame son souffre-douleur préféré. Elle se vante d'avoir refusé de nombreux prétendants et d'avoir été séduite par ses amants (comme toutes les princesses romanesques), prétention narcissique héritée de l'interdit sexuel imposé par ses parents : la femme-serpent selon Lowen (1977) peut répondre aux sollicitations de l'homme, mais elle ne doit jamais prendre l'initiative des rapports sexuels.

Sur le plan physique, la rigidité de la princesse narcissique courtoise est associée aux tensions musculaires du cou, des épaules, du dos et des cuisses. La moitié inférieure de son corps sert d'armure contre la figure paternelle idéalisée et contre l'abandon à de fortes sensations sexuelles. Elle refoule une agressivité intense contre le mâle incapable d'être doux et tendre fort et hardi, aimant et ne la touchant pas sinon en lui grattant la nuque (une partie du corps non érogène) comme le souhaite Fatima dans l'extrait ci-dessous :



« Je pourrais marcher pendant des heures, car je ne sens aucunement mes jambes. J'ai tellement mal au dos et au cou que bien souvent je ne peux pas dormir. J'ai besoin d'un matelas spécial pour dormir à cause de mon mal de dos. J'ai la nuque raide et j'ai très souvent des migraines. J'aime que l'on me caresse la nuque. »

\* \* \*

Le rôle de mère est le quatrième et dernier rôle que joue la femme auprès de l'homme commensal. Le rôle de mère est un jeu insidieux dans le couple. La femme mère est dévouée, elle adore son père et se sent en sécurité avec lui. Elle recherche sans cesse la sécurité et elle aime celui qui lui procure cette sécurité. Elle offre à son mari une image maternelle, celle qui prend soin de ses enfants et qui se dévoue. Elle devient une figure maternelle pour éviter les implications sexuelles de ses relations avec son mari. Elle n'a pas la grâce de l'enfant conscient de l'attrait érotique qu'il exerce sur les hommes. Elle est rassurée par l'homme qui ne lui demande que de s'occuper de la maison, mais qui n'a pas besoin de sexe. Elle est prête à le laisser chercher ailleurs pourvu qu'il prenne quelques précautions pour garder sa relation secrète. Elle a peur de s'éprendre d'un homme « véritable ».

Parfois, la mère de cette femme mère menait le ménage et s'occupait des transactions pécuniaires. Le cas échéant, la femme mère en gardera des séquelles. Elle devient la mère-martyre qui fait tout pour ses enfants et qui ne reçoit qu'ingratitude de leur part, ce qu'elle apprécie puisque cette ingratitude confirme son scénario de vie sans joie. Psychologiquement, la mère-martyre présente des tendances masochistes comme chez la femme sœur. La femme mère s'étiole entre la soumission et la domination. Son approche asexuée la protège de la possession par l'homme et du rôle de femme-objet. Elle a quelques enfants qui l'excusent de son manque d'intérêt pour le sexe et d'attention pour elle-même. Elle finit par devenir une femme incapable d'affirmer son droit au plaisir sexuel. Contrairement à la femme sœur, sa personnalité comporte peu d'éléments masculins. Écartelée entre son rôle de femme mère

dominant le foyer et son rôle de femme épouse objet sexuel, la femme mère est tantôt soumise et tantôt en contrôle de la maison où elle se rend indispensable par son labeur pour lequel elle est toujours mal récompensée. La vie conjugale de la femme mère est une longue litanie de frustrations, d'ingratitude et de tristesse. J'ai l'impression qu'avec le départ de ses enfants, Fatima évoluera progressivement dans cette direction. Les sœurs de Fatima y sont déjà.

Isabelle, la femme de Claude, est la femme mère par excellence, mais elle ne néglige pas son apparence pour autant, au contraire. L'éducation de ses enfants, la pérennité du foyer, la longévité du couple ont toujours été ses seules préoccupations. Maintenant que ses enfants sont grands, Isabelle voudrait faire de Claude son nouvel enfant, le centre de ses exclusives préoccupations. Elle l'étouffe par son amour possessif excessif, de fait, par sa dépendance affective. Ce qui fait fuir Claude qui se venge en prenant maîtresse.

## 7. Faisons la paix avec l'amour

### 7.1. Le cri primal

Avec l'amant suivant, la relation fut de courte durée. L'Algérien ne se montra pas du tout disposé à se laisser castrer et il maintint l'attitude arrogante de celui qui possède la puissance et qui ne la partage pas avec une estafette insignifiante. Fatima vécut un nouvel échec. L'Algérien ne lui laissa jamais entendre qu'il aurait pour elle un amour exclusif. Au contraire, il se présenta ce soir-là au gala au bras d'une soubrette après avoir outragé Fatima sur une banquette de cinéma. Elle dut se résoudre à l'évidence, ce macho ne pouvait être le bon objet, il ne pouvait servir son « *projet* ».

Pour recruter un remplaçant, elle chassa d'abord un comparse tendre et amical, dominé et castré, mais la soumission de l'objet à sa femme légitime était trop grande et il ne pouvait laisser espérer la reconnaissance ni transmettre le phallus de la puissance qu'il détenait si peu de toute évidence. Timoré, l'Israélien était apeuré à l'idée de tromper son adorée et d'encourir une dégelée, l'adultère n'était pas son affaire. Fatima regarda braire ce poltron débonnaire parmi ses compères sans manière. De guerre lasse, la femme enfant humiliée abandonna l'ingrat non sans l'avoir pris à partie avec fracas.

Elle se tourna vers son deuxième choix, moins évident parce que blanc, d'un univers différent, un homme dominé comme il sied dans un pays féminisé comme le Canada. Un mâle doux, amène, tendre et affectueux, encore assez révolté et infantilisé pour être appâté et pour qu'elle puisse espérer partager sa puissance phallique et le manipuler, ce à quoi elle s'attela dès les premiers mois. C'est ce qui explique la colère de Fatima quand sa nouvelle victime tenta de se poser en maître de sérail, pro-

priétaire d'une maîtresse musulmane devant un regroupement de militantes. Il fut aussitôt rabroué, admonesté et menacé d'être éjecté sous prétexte d'afficher leur amitié, en réalité pour la raison que c'était lui qui exhibait son trophée. Quelques mois plus tard, Fatima afficha elle-même cette relation adultère sans honte devant la même assemblée médusée.

« Permettez que je me présente, monsieur Mayrand<sup>39</sup>. Nouveau-né, j'avais été placé à la crèche pour quelques mois, le temps que ma mère se remette de ses blessures d'accouchement. Enrubanné dans mes langes, j'étouffais littéralement au fond de mon couffin. Nous étions une douzaine de nourrissons, cordés comme des saucissons, à crier, affamés dans nos paniers d'osier. Deux puéricultrices attentionnées prenaient soin de cette couvée. Chacun attendait son tour pour la tétée, inutile de pleurer, le service ne pouvait être accéléré. Un matin, je me retrouvai la tête au pied du lit, sous les oreillers empilés, angoissé et terrifié, je hurlai des heures d'éternité. À la fin, épuisé, je m'endormis, claustrophobe pour la vie. Je venais de vivre mon premier **cri primal**<sup>40</sup>.

Je ne sais pas si ma mère s'était vraiment remise de sa dépression post-partum quand mes parents vinrent me récupérer

---

<sup>39</sup> Ici, Claude se présente au professeur Mayrand et il décrit quelques événements marquants de sa vie.

<sup>40</sup> « La **thérapie primale** est miraculeuse, mais ce n'est pas un miracle, c'est une science en action! » D<sup>r</sup> Arthur Janov (1978) médecin, psychiatre et psychologue, a commencé par exercer la psychothérapie la plus conventionnelle avant d'élaborer sa propre méthode : la thérapie primale. Il a travaillé dans différents hôpitaux californiens, puis en privé de 1952 à 1967. Il relate qu'en 1960, au cours d'une séance de psychothérapie, il a entendu un jeune homme étendu sur le sol pousser un cri qui semblait, aux dires du psychiatre « venir des profondeurs » et exprimer une blessure inconsciente dont le patient n'arrivait pas à guérir. Cet épisode a changé le cours de sa vie professionnelle, car, dès cet instant, il n'a cessé de chercher les causes sous-jacentes aux problèmes psychologiques, et de développer une thérapie scientifique et spécifique aux effets durables. » Source. Page web consultée le 1.2.2011.

<http://www.le-dp.com/fichesTechniquesDP/therapiePrimale.html>

au cours de l'été à la crèche de Saint-Didier. Étant le premier fils d'une famille d'ouvriers, je me souviens d'une enfance heureuse, c'est-à-dire que je n'ai que de beaux souvenirs de mes escapades dans les prés ensoleillés, à ramasser le foin odorant chez mon grand-père au bout du rang. J'ai des souvenirs inoubliables de la grange à côté de la maison familiale où j'allais observer la traite des vaches puis j'accompagnais ces jeunes « habitants » en « buggy » dans les rues du village ombragé que la rivière indolente séparait par moitié. Au printemps, l'embâcle obstruait la coulée et les eaux enragées déversaient leur surplus sur le pavé inondé. La débâcle, que l'on appelle le « coup d'eau » dans cette contrée, survenait au milieu d'un immense fracas de la glace paralysée qui soudain s'éveillait aux chaleurs d'avril durant la Montée pascalle. Ma mère me forçait à fréquenter l'église paroissiale chaque jour du carême en retour d'une simple consolation : un « coco » en chocolat à la Trinité. Le dimanche de Pâques, j'avais droit à un poussin ou à un canard vivant que je parvenais par mes soins diligents à rendre impotents dans les jours suivants. Une année, j'en réchappai un qui devint une fière poule noire qui termina sa carrière chez mon grand-père. Chaque fois que j'allais là-bas, je lui rendais visite, mais elle ne me reconnaissait jamais.

Je me souviens du jardin fleuri, de la chatte espagnole aussi, une bâtarde qui, un matin, me griffa au visage. Auquel cas, ma mère, pédagogue, pontifia : « C'est bien fait pour toi, ça t'apprendra ! » Je connus alors mon deuxième cri primal. Ce jour-là, je sus que jamais elle ne m'aimerait davantage qu'Hamal, l'animal du voisinage. Je me rappelle le bonheur qui m'accompagnait et de rien d'autre jusqu'à l'âge de six ans environ. Après, c'est moins évident et mes souvenirs s'assombrissent. Je prenais grand soin de Germaine, ma sœur jumelle. Dominatrice, elle réclamait mes bons soins et si je ne lui apportais pas son verre de lait, elle s'emparait du mien. J'ai appris bambin à me tenir coi, à obéir aux femmes et à les servir.

Une matinée d'été ensoleillé, la parenté est arrivée à la maison. Mes cousins dans leurs couffins, mes cousines dans leurs crinolines, tous étaient de la fête. Mon père, le pugilat de la famille, faisait de la photo avec un appareil Kodak de première

génération avec lequel on photographiait les gens la tête en bas. Il invita chacun à s'installer sans bouger devant son appareil mystérieux et vénéré. Il prit mon cousin en photo, seul devant notre automobile, une Chevrolet grise du dernier cri. Puis, il nous invita tous ensemble à poser pour la postérité. J'étais outré. Moi, son fils unique, je n'étais pas digne d'une photo particulière ? Il faut dire que mon père trouvait toujours les voisins et les cousins plus fins que les siens. Je pleurai et j'exigeai d'être photographié seul. Rien n'y fit. Je connus mon troisième cri primal. J'ai compris, dès ce jour, que mon père ne m'aimerait jamais davantage que mon cousin ou qu'un voisin.

Je savais que ma mère avait toujours eu trente-cinq ans, qu'elle n'avait jamais été jeune et qu'elle ne serait jamais vieille. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une maman, une vieille dame qui s'était vu décerner ce titre et qui avait elle aussi toujours le même âge. Il n'y avait que moi et mes sœurs qui vieillissions, et encore mes sœurs je n'en étais pas certain. Je n'avais que des sœurs pas un frère avec qui me disputer. Entouré de nombreuses femmes dès l'enfance, asservie, je ne savais pas que ma mère était mortelle ni mon père d'ailleurs, d'autant que j'étais convaincu qu'elle avait été mise au monde pour prendre soin de moi et de la chatte bien entendu. Je me demandais parfois si la terre s'effondrerait si je disparaissais. Sinon, quel était l'intérêt qu'elle tourne sans moi ? Soyez sans crainte mon narcissisme primaire se portait bien.

Les mères seraient bien étonnées si on leur disait que leur regard de mère contient en même temps que l'amour le désir du sexe opposé, le désir de leur fils, et que cela ne peut être assumé par l'enfant mâle sans crainte de sa part, crainte, vous le savez déjà, que son précieux objet lui soit dérobé par celle qui, pour des raisons mystérieuses, n'en possède pas. Crainte qui se manifeste au cours de la phase anale où l'enfant doit assumer à la fois l'apprentissage de la propreté et la constatation de la différence entre les sexes.

Mon apprentissage de la propreté fut difficile pour ma mère. Je lui ai tenu tête avec opiniâtreté et à quelques reprises, je couvris les murs de ma chambre du précieux compost, au grand

désespoir de cette femme aux prétentions aristocratiques. Je me rappelle encore son visage contrit quand, souriant, je lui exposai le fruit de mon travail, les doigts maculés. Je ne comprenais vraiment pas que l'on veuille me retirer ce « bien » qui m'appartenait. Plus tard, je ne compris pas que l'on ne s'arrache pas mon cher pénis qui me semblait le plus précieux des objets. Comme chacun, je fus amoureux de ma mère, une femme froide, sèche, bigote, revancharde, rigide qui dirigeait mon père avec subtilité et intelligence. Je dois cependant lui être reconnaissant, elle eut de nombreux enfants alors qu'elle n'en désirait pas tant. Elle choisit mon père pour son narcissisme, son infantilisme, sa dépendance affective et sa soumission. Elle ne doutait pas de pouvoir le dominer et de parvenir à le réformer pour en faire un homme avenant, plein d'entregent. D'un paysan, elle voulait faire l'héritier de la couronne de Saint-Alban jusqu'à ce qu'elle désespère épuisée de poursuivre cette chimère. Elle l'accompagna dignement dans son trépas. Mon père ne m'a jamais aimé et sa mort me laisse orphelin, amer et triste, j'aurais tant apprécié être celui qu'il aurait voulu que je sois, Claude fils de Claude, son digne héritier, mais je ne le pouvais pas sans me renier et, contrairement à Fatima, je m'y suis refusé.

Une fixation m'attache à ma tante Fernande, une femme au bustier imposant qui se pavanait devant moi ébaubi jouant la surprise et me demandant constamment « Que regardes-tu ainsi ? », alors que j'avais les yeux rivés sur ses immenses tétons à moitié découverts. J'avais honte et je murmurais, presque atone, « Rien », alors que la réponse aurait dû sonner haute et franche comme ceci : « Deux splendeurs énormes que vous exposez et que je convoite depuis que je suis bébé. » On ne dit pas ces choses-là, je le savais déjà. Freud, devant cette scène, aurait-il conclu que tous les hommes convoitent les seins des femmes et souhaitent devenir des femelles ? Plus tard, à l'école communale, je fus amoureux de chacune de mes maîtresses et je ne comprenais pas qu'elles ne cherchent pas à abuser de moi jeune pubère, ce qui m'aurait rendu si fier. Mon Moi masculin raisonne bien différemment de mon Moi féminin, comme il est aisé de le constater.

Mon père était un homme solide, un fils de paysan costaud, doté d'une grande force physique et d'une immense timidité. Qui a été élevé dans la honte cultive la timidité, dit-on. Tendre et affectueux avec maman, la plupart du temps, mais puéril et colérique par moments, étrange ressemblance avec le père de Fatima. Il était amoureux de ma mère et friand de rapports sexuels, c'est ainsi qu'il lui fit plusieurs enfants. Comme la plupart des femmes de son époque, elle ne se résignait pas à utiliser les moyens contraceptifs interdits par l'Église catholique. Mon père était jaloux de l'amour que ma mère me prodiguait parcimonieusement, par petites touches colorées quand j'étais serviable et obéissant. Elle ne devait pas m'en dispenser trop, car mon père veillait et devenait agressif et boudeur. Le pauvre homme castré, dominé par sa femme finit par déprimer et se comporta de façon si étrange et si inquiétante que ma mère le fit interner, les électrochocs eurent raison de sa révolte. Il revint finir ses jours mornes à la maison et il prit maîtresse pour se remettre de sa détresse. Je revois ce gaillard de six pieds, la tête penchée, les yeux hagards, docile et amer. Vous imaginez l'effroi que m'inspirent les femmes fortes depuis cette époque.

\* \* \*

J'avais quinze ans quand papa m'adressa à nouveau la parole pour me hurler sa haine, son mépris, sa hargne, parce que j'ai été témoin impuissant de sa déchéance, honte qu'il ne parvenait pas à surmonter malgré sa sourde révolte. Il aurait dû quitter ma mère et notre famille pour se redonner confiance et rétablir son amour-propre, mais sa dépendance était trop grande, sa soif de sécurité trop forte, alors il jetait de temps en temps son amertume et sa honte sur moi. Aujourd'hui, je sais tout cela et je lui pardonne, mais j'avoue qu'à quinze ans, j'ignorais totalement ce qui motivait ses colères intempestives. J'en étais incrédule et désespéré. J'en pleure encore aujourd'hui.

Ma mère ne fit pas mon éducation sentimentale ni mon éducation sexuelle, elle ne savait pas parler aux enfants. Elle ne savait que critiquer, jamais elle ne complimentait. J'avais l'impression qu'elle et moi étions en compétition, c'est proba-



blement la raison pour laquelle je n'ai jamais ressenti sa compassion. Le jour de mes dix ans, j'étais sur un quai sur le bord de la rivière qui coulait nonchalante au pied du chalet de mon enfance. Soudain, je tombai dans les eaux tourmentées, je coulai jusqu'au fond avant de remonter à la surface, les yeux horrifiés je tendis les mains vers ma mère, je l'aperçus sur le quai, courbée, hilare, incapable de me porter secours à force de s'esclaffer. Je coulai à nouveau jusqu'au plus profond des eaux pour rebondir une deuxième fois les poumons gorgés d'eau. Je n'avais qu'une idée dans ma tête désemparée, m'accrocher au rebord du quai avant d'avoir fait trois plongées, car j'avais lu quelque part qu'on se noie après trois fois... De mes mains crispées, j'attrapai le rebord du quai et avec l'énergie des naufragés je me tirai seul hors de l'onde. Ma mère, décontenancée et peut-être un peu dépitée de me voir survivre, cessa net de rire.

Si un frère des Écoles chrétiennes qui m'enseignait le français m'apostrophait et me corrigeait, ma mère informée de son méfait en remettait. J'avais droit à une seconde raclée. Un jour, prise d'une crise dépressive, elle s'empara d'un bâton et me frappa jusqu'à ce que je hurle de honte et que je la supplie d'arrêter. Mes sœurs terrorisées criaient plus fort que moi pour la stopper. Elle venait de prendre sa revanche sur son père ignoble et sur son mari ingrat. Le seul conseil dont je me rappelle d'elle se limite à ceci : « Toute vérité n'est pas bonne à dire. Tourne ta langue sept fois avant de parler ». J'ai tellement pratiqué que j'intervenais toujours en retard en classe où systématiquement je m'appliquais à me faire remarquer. Depuis, je n'ai jamais cessé de parler et de monter sur toutes les tribunes pour m'exprimer en ne tournant surtout pas ma langue si ce n'est dans la bouche de ma fiancée.

À trente-cinq ans, j'annonçai fièrement à ma parenté que j'avais obtenu un doctorat en histoire, ce à quoi ma mère rétorqua que c'était dommage que cette matière ne s'enseigne pas dans les écoles et que ce diplôme soit inutile. J'en fus quitte pour m'en retourner Gros-Jean comme devant sans compliment.

Ma mère, dont les idoles étaient la première dame des États-Unis et la Reine d'Angleterre, répugna à ce que je convole en justes noces avec Isabelle, une paysanne qu'elle considérait d'une classe inférieure, raison suffisante pour que je l'épouse avec ardeur. J'épousai Isabelle selon les formalités, à l'église du village devant le curé, malgré mon aversion pour la religion alors que j'avais depuis longtemps cessé tout commerce avec la métaphysique de l'âme. Isabelle me fut toujours fidèle, outrageusement fidèle, aimante, dépendante et loyale. Je lui en serai longtemps reconnaissant. Ma femme gobe mes attentions, avale ma tendresse, ingurgite mon affection que je lui dispense à profusion comme à une affamée, un peu comme Fatima, à cette différence près que ma femme est insatiable et s'inscrit dans la durée alors que Fatima, je l'apprendrai sous peu, engrangeait des provisions pour les jours de disette tout en manigancant sa vengeance.

Vers l'âge de dix ans, je me rappelle de ma mauvaise humeur, de mon irritabilité, de ma jalousie, de mon besoin constant du regard d'autrui, de mon besoin inassouvi d'attention de la part de mes enseignantes à l'école, attention pour laquelle j'étais prêt à tout pour la capter et la conserver. Je fus amoureux fou de l'une d'entre elles, la maîtresse de 4<sup>e</sup> année comme on l'appelait à l'époque. Je passais des heures à la regarder, que dis-je, à la contempler avec ses petits cheveux gras, frisottés, ses seins bien ronds, son petit derrière potelé, à m'en imprégner les yeux et le cerveau afin de faire provision de souvenirs (collectionner les souvenirs, j'avais déjà ce travers bien avant Fatima). Ce boudin m'imposa ma première castration œdipienne, se refusant à moi et se réservant pour son mari dont j'étais fou de jalousie. Un amour intense et déçu qui libéra mon énergie libidinale pour la chasse aux filles de mon âge. J'étais toutefois un mauvais chasseur, effacé et timide, convaincu d'être laid et de ne pas mériter les filles convoitées. L'obsession du mérite m'habitait déjà.

Pourtant, j'étais beau garçon, blond, les cheveux bouclés, les yeux couleur des cieux, les traits du visage très fins, féminins, la taille élancée, le sourire moqueur. Maman ne m'avait jamais dévoilé ma beauté puisqu'elle pensait comme tous les parents

de ce temps que l'on ne doit jamais faire de compliments à un enfant, il deviendrait orgueilleux, le péché le plus abominable qui soit après l'adultère. Mon père pensait exactement comme ma mère et ce n'est qu'à seize ans qu'il me dit, le visage rougi par la gêne : « J'ai rencontré ton professeur d'histoire hier soir. Tu sais ce qu'il m'a dit ? Que tu étais intelligent ! Étonnant n'est-ce pas, papa ? Est-ce que tu le crois ? Cette psychose collective a si bien fonctionné qu'il n'y a pratiquement aucun orgueilleux au pays, que des névrosés complexés et frustrés. »

\* \* \*

Un sujet narcissique comme le père de Claude, ou encore le père de Fatima, mise sur les vulnérabilités narcissiques de leur enfant pour le ou la subjuguier. Elles sont très fragiles les proies comme Claude et Fatima qui ont gardé des séquelles d'un narcissisme parental. Ou encore qui ont conservé des attentes irréalistes pour elles-mêmes, ou enfin, qui ont été marquées par la honte de ne pas être à la hauteur des attentes parentales, voilà la source de leur trauma parental qui les suivra et les poursuivra toute leur vie, Claude, aussi bien que Fatima.

Lorsqu'une femme à l'image du parent narcissique vient vers Claude et lui sourit, il est naturel pour lui de voir inconsciemment ce sourire comme une occasion de guérison. En s'attachant au narcissisme de l'autre, le candidat jouit de tout l'éclat de beauté de Fatima et il obtient la satisfaction immédiate d'être exceptionnel. Lorsque Claude s'efforçait d'attirer l'attention de Fatima sur lui pour lui plaire, il lui signalait sa totale soumission à sa volonté. Il lui ouvrait ainsi la voie de la manipulation et de la culpabilisation qui caractérise le mode d'action narcissique. Pas étonnant qu'il ait souvent l'impression de se déplacer au milieu d'un champ miné. Le narcissique le plus subtil et le plus dangereux, dit Sandy Hotchkiss (2004), est celui qui garde sa proie sous son emprise en gonflant son *ego* après chaque humiliation et chaque manipulation.

« Permettez que je termine ma présentation, professeur Mayrand. Placé au pensionnat à l'âge de quinze ans, je laissai Isabelle (celle qui devait devenir ma femme pour la vie) à sa

campagne natale pour une première fois. La vie au pensionnat fut énérgisante, pleine d'aventures comme on les aime à l'adolescence, avec des amis, des désirs homosexuels pour quelques pairs effarouchés de se sentir observés. Le premier camarade qui m'accusa d'être un « fifi », je l'empoignai et je lui administrai une raclée pour que chacun sache dans le juvénat que ce n'est pas parce que je fixe les cuisses d'un beau garçon que je suis une « tapette ». À cette époque, sous la botte du clergé dévoyé, la vie était difficile pour les homosexuels.

Je me souviens de mes chasses à court dans les rues d'un village des Cantons de l'Est à la poursuite d'adolescentes enivrantes. Je défendais ma puberté, voulant la réserver pour celle qui serait assez dévergondée pour m'exposer ses dessous. Pourtant, quand une demoiselle me poussa dans un coin de la Pointe-aux-Pins par une chaude soirée d'été, je balbutiai quelques banalités avant de m'éclipser, gêné, car j'étais scrupuleux. Qui a été élevé dans le ridicule ne saura surmonter sa timidité. Je ne rêvais qu'à cela, les dessous et les seins féminins, sources de bonheur, anticipais-je, car je n'avais jamais vu de ces seins nus tant convoités, à peine entrevus, à la sauvette, chez ma tante Fernande ou quand ma sœur aînée venait me faire une séance de danse dans ma chambre à coucher pendant que je hurlais à fendre l'âme. Je connaissais déjà le tabou impressionnant. La partie masculine de mon Moi fantasmait sur le postérieur de la femme et tout ce qui l'entourait. J'ai toujours pensé que la femme est le plus bel objet que la nature ait créé et qu'elle est l'avenir de l'homme. Ce n'est pas moi qui l'ai écrit le premier, je le sais, mais j'aime le répéter.

Le samedi après-midi, nous nous retrouvions toute une bande d'ados machos au cinéma Gauchos, courant d'une fille à l'autre jusqu'à ce que chacun trouve sa chacune et la prenne le long d'un poteau. Comme je n'étais pas le plus rusé du groupe, je faisais partie de la deuxième tablée. J'avais droit au deuxième choix après que les vedettes locales se soient servies parmi les plus jolies. Nous apprenions les rudiments de la vie et nous renforçons notre trauma machiste : « En baiser autant que possible, en jeter autant que possible pour se venger de la mère dominatrice. » Un samedi semblable à tous les autres, je dus

défendre ma proie propitiatoire contre un costaud Mirabeau, une grande gueule aux gros bras, la braguette ouverte, qui s'était mis en tête de me ravir ma soubrette pour la profaner sur sa banquette. L'échauffourée s'engagea et je perdais le combat contre ce Gargantua quand je m'agrippai et le renversai au plancher et je lui admonestai une raclée. Ma victoire bien comprise, j'allai consommer ma prise sur ma banquette de cinéma sans réaliser que je venais de rosser le plus célèbre matamore de Saint-Didier. Après cette rixe, je dus quitter la ville pour ma sécurité, car le pancrace me recherchait partout pour se venger.

\* \* \*

Fatima est plus belle et elle fait mieux l'amour que ma femme. Quand Isabelle me regarde, je sens qu'elle ne me désire plus. Pourtant, à travers ses yeux éteints, je perçois qu'elle m'aime toujours, mais différemment. Isabelle, la « sœur » et la « mère », a besoin de moi et me sera toujours fidèle. Parfois, j'ai l'impression qu'elle voudrait être en moi, pour m'habiter et connaître toutes mes pensées. Elle envahit ma vie, elle m'accapare, elle dirige mon existence, elle voudrait que je sois toujours à son service, que je fasse tout ce qui lui plaît et seulement ce qui lui convient, que je ne me réserve aucun instant pour moi, pas un moment de distraction, pas une seconde d'évasion. Je n'en peux plus, je ne respire plus. J'aurais besoin qu'elle respecte mon intimité, mon intégrité physique et intellectuelle.

Elle m'a donné de beaux enfants qu'elle a bien éduqués. Elle ne me trahira jamais et elle prendra soin de moi, elle espérera toujours mes appels, mes caresses, mes mots tendres, mes marques d'attention qu'elle me rendra parfois. Mais cette prodigalité n'est-elle pas justement ce qui m'éloigne d'elle, ce qui me fait fuir ? Quand l'amour est assuré, on dirait que l'on cherche à le briser. Pourtant, je suis comme Reggiani qui fredonne : « La femme qui est dans mon lit n'a plus vingt ans depuis longtemps, ne riez pas, n'y touchez pas. Quand la nuit

nous réunit son corps, ses mains s'offrent au mien et c'est son cœur plein de blessures qui me rassure<sup>41</sup>. »

Fatima est très belle et elle baise divinement. Le sexe est son argent pour récompenser son amant, son talisman pour éloigner la solitude et les tourments et pour un temps, son regard mi-clos trahira ses envies de moi, puis elle souhaitera que je l'embrasse de moins en moins souvent. Encore quelque temps et elle me trouvera plus agaçant qu'excitant. Quand elle ne me désirera plus, elle ne « m'aimera » plus. Elle l'a dit : « Un amant permanent, c'est un mari cocu qui ne m'intéresse plus. ». Elle rentrera tard le soir et j'imaginerai, comme Élama décontenancé, qu'elle s'est offerte à un autre pour un sourire émouvant, pour un instant attendrissant, pensant par cette transaction retrouver l'excitation que son sexe ne ressent plus depuis longtemps... et elle passera au suivant.

Au début de ma relation avec Fatima, je confesse que nous avions assez de fatuité pour croire que cette fois ce serait différent, que cette fois ce serait la bonne, que nous avions rencontré celle et celui qui allait enfin tout changer dans notre vie et nous faire connaître les délices de l'amour, du bonheur et du don de soi, l'intimité et la félicité pour l'éternité. Nous chantions en chœur : « Un amour comme le nôtre, il n'en existe pas deux, ce n'est pas celui des autres, c'est quelque chose de mieux, sans me parler je sais ce qui te plaît... »<sup>42</sup>. C'est une particularité des névrosés, chaque nouvelle conquête, chaque nouvelle aventure sont censées être différentes de la précédente et apporter amour, confiance, intimité et bonheur jusqu'à la fois suivante. Mais contrairement à ce que l'on pense, le problème n'est pas l'autre

---

<sup>41</sup> Serge Reggiani et Georges Moustaki. Paroles et musique (1968). [http://video.google.com/videosearch?q=serge+reggiani&www\\_google\\_domain=www.google.com&hl=fr&emb=0&aq=0&oq=serge+reggiani#q=serge+reggiani&www\\_google\\_domain=www.google.com&hl=fr&emb=0&aq=0&oq=serge+reggiani&qvid=serge+reggiani&vid=652068509626246188](http://video.google.com/videosearch?q=serge+reggiani&www_google_domain=www.google.com&hl=fr&emb=0&aq=0&oq=serge+reggiani#q=serge+reggiani&www_google_domain=www.google.com&hl=fr&emb=0&aq=0&oq=serge+reggiani&qvid=serge+reggiani&vid=652068509626246188).

<sup>42</sup> Lucienne Boyer. Paroles et musique. Interprète Noëlle Cordier (1975). <http://www.youtube.com/watch?v=9l3c8XVZ3dY>.

et sa névrose, mais plutôt soi-même et notre système de défense caractériel.

Vous savez, professeur, au premier abord, je me méfiais de Fatima. Elle m'ouvrait trop facilement ses draps. Une musulmane mariée, mère de famille, la quarantaine avancée, aurait dû se montrer plus avisée et se méfier de celui qui tourne autour de son canapé. Aucune méfiance apparente chez cette beauté, sitôt souhaitée, sitôt couchée, il suffisait de demander. Mon subconscient circonspect m'avisa, si cette belle ne prend aucune précaution contre les déceptions de la passion, c'est probablement qu'il n'y a chez elle aucune compassion, c'était à moi de me préserver de ses coups fourrés appréhendés. » Voici le testament que m'expédia Fatima :

« Mon chéri, ne t'interroge plus à propos de mon comportement, la missive que je t'ai expédiée à valeur de testament. L'amour est mort, oublie-le. Il est disparu, car il ne peut survivre éclaté. La maîtresse a fait place à l'épouse qui ne pense plus à rien du tout (...) Dans ma vie, tout s'est fait un peu trop tard, ma rencontre avec toi mon amour, et mon appréhension de bien des choses. Mais garde en mémoire que je t'aime de vivre pour moi. Je t'aime de conserver ce flambeau de l'amitié et la flamme de l'amour pour moi. Tu es le plus bel événement et la plus belle personne que le destin ait mis sur mon chemin. Je t'aime comme on aime son petit enfant pour sa protection et pour accomplir le bien, comme on aime son amant pour lui remettre tout le plaisir qu'il vous procure, comme on aime son ami avec qui l'on partage bonheur et souffrance. Comme on aime son père avec toute l'innocence d'une femme enfant, avec toute la foi pour l'être qui vous accorde protection et passion. Mon amour, quoi qu'il arrive, je conserverai toujours ces sentiments pour toi. De quoi l'avenir sera-t-il fait ? Je ne sais pas. Pourtant, ai-je le choix ? Je dois rapiécer ce que j'ai déchiré. C'est ce que je souhaitais t'écrire, mon adoré. Tu es comme l'un de mes enfants. J'adore mes enfants. Ce sont les seuls êtres que j'ai aimés. Je ne sais même pas si

j'ai vraiment aimé mon père ou mon mari, mais j'ai aimé mes bébés comme je t'ai aimé. »

L'idée que l'amour qu'on porte à ses parents ou à ses enfants est du même type que l'amour qu'on porte à son amant peut choquer, mais en analysant l'argument on constate beaucoup de ressemblances, notamment la modification de l'état mental, avec focalisation sur une autre personne qui est présente dans les pensées de manière intrusive et la mise en place de tout un répertoire comportemental pour solliciter l'attention de l'autre. Qu'il s'agisse d'un enfant ou d'un amoureux, on le trouve parfait, on ne voit pas ses défauts, on se conforme à ses désirs, on le caresse, on l'embrasse, on l'appelle « mon bébé » et on communique avec lui au moyen d'un langage parfois infantilisé.

## 7.2. Sadomasochisme – paranoïa

Comme pour bien des individus, les caractères de Claude et de Fatima comportent des attributs sadomasochistes et paranoïaques qui s'activent sous l'action des agressions extérieures et sous la pression de l'angoisse intérieure modifiant leur système de défense caractériel. C'est pourquoi il est si important de bien comprendre les mécanismes de résistance caractérielle typiquement sadomasochiste et de suspicion paranoïaque. C'est d'ailleurs dans cet arsenal qu'ils puiseront certains automatismes de défense et de résilience visant à préserver leur équilibre névrotique. Notons au passage qu'une toute petite minorité des caractères masochistes développent une perversion sadique.

Dans son opuscule *Le Président Schreber. Un cas de paranoïa*, Freud (1911), à propos de l'étiologie de la paranoïa, relie homosexualité et narcissisme. Il souligne le rôle tout particulier des humiliations et des rebuffades sociales dans le déclenchement de la paranoïa, lesquelles sont à considérer comme des blessures d'amour-propre, c'est-à-dire des blessures narcissiques. Ce qui explique que des personnalités narcissiques comme Fatima et Claude sont enclines à connaître des soubresauts paranoïdes plus ou moins prononcés. C'est ainsi que s'exprime Fatima :



« Nous étions en famille, assis autour de la table, à discuter de tout et de rien. Chacun avait droit de parole et s'activait à tour de rôle. Mon tour n'arrivait jamais, il m'était impossible de glisser un mot devant ce groupe dont je me sentais exclue. J'étais fortement humiliée. Tout à coup, je me mis à hurler si fort que tout le monde se tut. Mon père se tourna vers moi et me demanda : « Mais qu'as-tu à dire, Fatima ? Parle, nous t'écoutons. ». Du coup, ma tête se vida de toute pensée, je ne trouvai aucun mot à balbutier et je dus m'excuser d'avoir oublié ce que j'avais à dire. Tout le monde s'esclaffa et la discussion cacophonique reprit de plus belle. J'en fus tellement honteuse que je m'en rappelle encore aujourd'hui. »

Probablement que tout monde aurait une histoire semblable à raconter, mais la plupart d'entre nous avons oublié cette blessure d'amour-propre. La personnalité narcissique souffrant de pulsions paranoïaques ne l'oubliera jamais et cherchera toujours à réparer cette humiliation. Elle interprétera tout manque d'attention, tout manque de déférence à son égard comme un signe d'irrespect et de mépris qui la fera réagir violemment.

Fatima, comme bien d'autres femmes, souffre de suspicions paranoïaques. Elle subit, croit-elle, une persécution constante au profit des hommes, ces arrogants personnages, coupables de pédantisme, de suffisance, d'autoritarisme, de mesquinerie, de roublardise, toujours enclins à l'abuser puis à la laisser tomber avec leur pénis haut perché qu'elle souhaiterait exciser. Fatima croit que les gens ne pensent qu'à la persécuter, d'abord parce qu'elle est femme, ensuite parce qu'elle est immigrante et enfin parce qu'elle est Arabe et musulmane. La parole est à Fatima :

« Je comprends que tu apporterais toutes sortes d'arguments pour récupérer « ton bien », c'est-à-dire moi. Sache qu'il y a des choses pour lesquelles je ne négocie nullement. J'aime offrir et donner et tu peux accepter. Tu es généreux toi aussi, mais pas de tordage de bras, je t'en prie. Je resterai ton amie, mais il n'y aura plus rien entre nous. Je ne suis pas à vendre ou à acheter.

Mon mari peut partir à tout moment, je ne lui rends aucun compte. Je suis capable de décider seule. Je demandais justice, équité et respect. Jamais personne n'a exigé que je paie comme tu l'as fait. Je ne cache pas que je suis en hargne contre toute personne, ici ou ailleurs, qui finit par considérer que l'autre est acquis à cause de sa gentillesse qui au fond n'est que faiblesse, et j'en veux à qui me persécute et à qui croient qu'il n'y aurait plus d'effort à faire pour plaire, alors que leurs exigences deviennent toujours plus grandes. Pour moi, cette attitude est le signal du rejet total. Tu ne me mérites plus. Adieu ! »

Comme souligné précédemment, la femme-fillette est disposée à payer pour les services et les sévices obtenus de son amant pourvu que ces dépenses puissent passer pour des présents. Je comprends par cette missive agressive précédente que Claude exigeait d'être rabaissé et humilié. Je n'ai donc pas eu tort d'aborder la question des comportements sadomasochistes et paranoïaques.

L'ogre de la paranoïa se nourrit d'un soupçon de vérité qu'il alimente jusqu'à le faire éclater. Par exemple, le philistin masochiste ressent de l'agressivité contre certains « objets » du monde extérieur qu'il transforme en désir de punition par crainte d'un châtement anticipé plus sévère si cette agressivité était dévoilée. Les attributs masochistes se caractérisent par une sensation subjective permanente de souffrance qui se manifeste au plan objectif par une tendance à la lamentation.

Fatima se plaint régulièrement qu'elle est l'objet de persécution de la part de son mari, que très souvent ses enfants l'ignorent, que ses collègues de travail la surveillent et l'espionnent, que son amant ne la comprend pas et l'abandonne, que les hommes la persécutent, que les femmes la détestent et que sa mère ne l'aime pas, que dans son organisation tout le monde est con et ainsi de suite.

Le caractère sadomasochiste éprouve une envie obsessionnelle de persécuter les autres pour se venger d'être soi-disant persécuté (paranoïa). Fatima éprouve un désir perpétuel de se

venger, elle tient une comptabilité serrée de ce que chacun mérite ou ne mérite pas et elle se dit consciente de persécuter tous ses amants, mais c'est de leur faute à tous, car ils sont négligents ou indifférents envers elle, dit-elle.

Le caractère sadomasochiste n'aime pas la souffrance et n'est pas animé par une pulsion de mort qui l'amènerait à aimer revivre les émotions désagréables, comme le prétendait Freud. En fait, le caractère sadomasochiste se punit par la culpabilisation, car il cherche ainsi, par une punition légère, à se préserver d'une punition sévère.

« Un jour que je lui demandais pourquoi elle se dépréciait tout le temps, se qualifiant de « maman restant d'assiette, de mauvaise mère et de persécutrice » ; Fatima rétorqua qu'ainsi, elle évitait que les autres ne la critiquent encore plus sévèrement : « Je le dis avant que les autres ne le disent plus méchamment », dit-elle. »

Fatima souffre d'un complexe d'infériorité et elle se déprécie tout en affichant des airs de supériorité. Elle tolère difficilement les compliments tout autant que les critiques. En groupe, elle évite de prendre la parole ou d'attirer l'attention et elle ressent un profond malaise si quelqu'un porte sur elle les égards du groupe. Ce qui la rend anxieuse et provoque des réactions agressives.

Fatima éprouve un grand besoin d'être caressée partout sur le corps et sous la nuque particulièrement. Par contre, elle rapporte qu'à d'autres moments le contact physique lui est insupportable, l'excitation tactile trop intense lui donne l'impression qu'elle va éclater, le plaisir des caresses devient alors un déplaisir, ce sont là des symptômes sadomasochistes. Cela indique que son oralité est fortement développée et ses tendances dépressives latentes. Son besoin de sécurité et de protection est alors poussé à l'extrême. Comme tout éloge excite ses tendances exhibitionnistes et que, d'autre part, toute exhibition lui cause de l'anxiété, elle doit refuser ou déprécier les éloges reçus pour échapper à l'angoisse. Cette attitude ne fait qu'accentuer son sentiment d'être négligée, oubliée, d'où

son besoin d'amour accru. Elle repousse la tendresse que pourtant elle appelle de tous ses vœux. Le masochisme est caractérisé par un mélange d'érotisme épidermique, d'analité et de peur d'être abandonné, peur et honte que le ou la masochiste tente d'apaiser par le contact physique et le contrôle de ses sphincters. Le ou la narcissique à tendance sadomasochiste mènera toutes sortes d'activités réactionnelles compensatoires pour éloigner ces menaces.

### **7.3. Activités réactionnelles**

Fatima, Élame, Isabelle et Claude mènent régulièrement des activités réactionnelles compensatoires telles que le travail professionnel intense, des études artistiques mouvementées, le militantisme forcené, l'entretien ménager compulsif, les activités sexuelles impulsives. Quels sont la raison d'être et l'objectif de telles activités que l'on pourrait à tort comparer à un comportement masochiste autodestructeur ?

L'individu névrotique mène des activités réactionnelles compensatoires quand il est angoissé ou inquiet et quand il se sent coupable. Cette culpabilité engendre une tension musculaire permanente. Une tension musculaire qui ne se résout pas en activité motrice absorbe des énergies qui, autrement, se manifesteraient sous forme d'angoisse ; autrement dit, c'est la tension qui empêche l'angoisse. Nous reconnaissons ici le processus qui relie l'angoisse à l'agressivité, la tension musculaire donne lieu au blocage affectif qui se trouve ainsi inhibé. Fatima dira souvent : « Je suis tendu, je ne ressens rien. » (...) « La maîtresse a fait place à l'épouse qui ne pense plus à rien. », ou encore, « L'amour est mort, il ne pouvait survivre sous cette tension permanente. ».

L'individu en proie à l'activité réactionnelle compensatoire se sent poussé à s'activer, dès qu'il a terminé une activité, il doit en commencer une autre, parce que son activité n'est qu'une fuite hors du repos, hors de la réflexion, hors de ses pensées et de sa culpabilité, hors de sa peur de la punition. L'activité réac-

tionnelle ne saurait être interrompue chez le ou la névrosée sans provoquer un état d'inquiétude qui peut s'intensifier jusqu'à l'angoisse. J'ai démontré précédemment que tout comportement caractériel névrosé est fortement rationalisé. Par exemple, Fatima accuse son mari d'être responsable de son comportement adultère : « C'est de sa faute si je le trompe, il n'a qu'à être différent de ce qu'il est. » Claude, quant à lui, accuse Isabelle d'être passive au lit, ce qui le dispense de l'adultère.

Fatima prétend toujours qu'elle a trop de travail et que personne d'autre ne peut l'accomplir correctement, qu'elle est indispensable, incontournable, que ses grands garçons, qu'elle appelle ses « bébés », sont incapables de s'alimenter, qu'ils sont dépendants, que son mari arabe est habitué de se faire servir, que son amant a besoin de ses soins. Son activité fébrile lui permet de libérer ses affects et de refouler son angoisse et sa haine, jusqu'au prochain débordement qui sera bien entendu causé par la fatigue accumulée et par les autres, tous les autres qui l'exaspèrent et la mettent en colère. Les activités réactionnelles compensatoires sont du même type et sont toujours rationalisées.

Mais attention, ce zèle et cet acharnement au travail ne peuvent être interprétés comme une autopunition sadomasochiste, mais comme une protection contre la culpabilité et devant une punition attendue, de la part du mari, de l'épouse, de l'amant ou de la maîtresse et une réaction aux pulsions sexuelles refoulées. Fatima témoigne ici de cette hyperactivité et ses conséquences :

« Je suis fatiguée de toutes les remontrances que l'on me fait chaque jour. Je fais le travail de plusieurs personnes et on veut me faire la leçon sur comment accomplir mon travail. La paix ! Depuis le matin et jusque dans la soirée, je ne vois que des personnes qui me jugent incapable de faire ceci ou de réaliser cela, d'aimer, d'être fidèle. On m'accuse de vouloir faire l'amour avec n'importe qui, de tromper et de baiser avec le premier venu. On me reproche de ne pas faire mon travail et de négliger mon foyer, d'être une mauvaise maman et une mauvaise maîtresse. Plus de pénis aux alentours, la paix, s'il vous plaît ! »

Le Moi de Fatima, qui n'est pas bénéficiaire d'amour ni de satisfactions sexuelles indispensables, subit les pressions du Ça (l'Enfant libre et les besoins naturels), ce qui entraîne des tensions culpabilisantes de la part du Surmoi, récipiendaire de la morale sociale, des interdits et des injonctions parentales. Par son activité compensatoire, Fatima justifie son exaspération et la coupable se transforme en accusatrice. Je me questionne professeur : « Est-ce pour s'offrir entièrement à moi, son amant de jouissance et pour répudier définitivement son mari qu'elle m'a demandé de la sodomiser, cherchant vainement par cette forte expérience avilissante à briser ses résistances au plaisir et à l'amour ? ».

Je crois Claude, que par le don du dernier de ses orifices encore vierge, Fatima tentait futilement d'outrepasser le jeu « Faisons semblant de s'aimer ». La sodomisation ne peut provoquer l'amour et cette activité érogène est la manifestation de cette quête d'amour exagérée qui s'exprime par l'acrostiche TROP (Touche-moi, Réchauffe-moi, Obéis-moi, Protège-moi). Il semblerait que le caractère sadomasochiste n'a pas reçu sa part d'amour et qu'il continue de la réclamer par toutes sortes de moyens inappropriés. Chez Fatima, les activités sexuelles revêtent d'abord la valeur de preuves compensatoires du maintien de sa capacité sexuelle, ce qui n'empêche nullement la formation d'un sentiment d'infériorité dissimulé.

Les caractères à tendances sadomasochistes et paranoïaques sont incapables de se défaire d'un sentiment de vide intérieur, quelque effort compensatoire qu'il fasse. Comme le complexe d'Œdipe n'a pas été surmonté, la crainte de l'inceste qui forme le cœur du Surmoi reste active et empoisonne toutes ses relations sexuelles, que le partenaire soit un familier ou qu'il soit un inconnu de passage. Les refoulements sexuels et la stase libidinale qui en résultent intensifient les pulsions sadiques qui se manifestent entre autres par une moralité brutale ou une absence de moralité, ce qui est le propre de Fatima comme elle l'exprime ici :

« Je n'ai pas confiance dans la justice, dans ses organisations et dans la loi des hommes, de Dieu et de la religion.

Il n'y a de règles que pour justifier les droits du mâle, jamais pour la femelle. Pourquoi me soumettre à la loi, à un pays, à un clan qui ne m'accordent que des devoirs et aucun droit ? Tout ce que je peux faire d'illégal, je le ferai sans scrupule. Qui peut me juger ? Je ne reconnais pas le droit de me juger. Le sexe de l'homme a le droit de violer une enfant dans la nuit, impuni. Je redoute ce sexe fort et je le répudie. »

#### **7.4. La psychologie cognitive**

Dans cette étude de cas, je me suis également appuyé sur certains concepts prolégomènes de la psychologie cognitive. L'un des concepts les plus importants de cette approche porte sur les deux niveaux de pensée et les deux niveaux de langage qui en témoignent, le niveau préconscient et le niveau conscient.

Selon l'approche cognitive, il existe au moins deux systèmes de pensée et de communication simultanée chez tout individu. L'un des systèmes de communication est dirigé vers les autres, et lorsqu'il s'exprime librement, il se compose de sentiments, d'émotions et de pensées que l'on peut communément communiquer aux autres sans contraintes. Cette façon de penser et de communiquer constitue le mode conversationnel courant et, dans la plupart des cas, on peut se fier à l'information qui est livrée par ce canal même si parfois ces matériaux nécessitent un décodage ou une interprétation un peu plus approfondie, l'interlocuteur n'étant pas toujours pleinement conscient de ses affects ou de l'interprétation à donner à ses sentiments.

Le second mode de pensée simultanée est le mode autorégulant ou mode de pensée automatique. Il consiste en une autosurveillance, une auto-instruction et un autoavertissement. Ce mode de pensée et de communication du sujet avec lui-même (dialogue interne du préconscient au conscient) procède à des interprétations rapides, automatiques, d'événements, à des autoévaluations et à des anticipations. Le Petit professeur,

source d'intuition, constitué dès l'enfance à partir de notre vécu est le moteur de ce mode conversationnel interne.

L'Enfant fou, selon l'approche analytique transactionnelle (AT), soit l'enfant dissimulé et toujours présent dans le Parent critique<sup>43</sup>, interfère dans ce mode conversationnel autorégulant pour l'orienter à son avantage, mentant au subconscient, mésinterprétant certains événements pour ne pas en tirer de conclusions désavantageuses ou angoissantes. C'est à ce niveau et à l'issue du dévoilement de ce mode de pensée automatique qu'une personnalité développe des tendances mythomanes, qu'elle se crée un monde virtuel, un monde faux, mais rassurant, qu'elle reconnaît comme faux au début ce qui lui occasionne de l'angoisse et de la culpabilité, mais qu'elle finit par accepter ou plutôt à imposer au subconscient comme étant la vérité vraie, faisant taire, petit à petit, remords et autojugement réprobateur. Le faux prend finalement le pas sur le vrai, comme le modèle démontré à l'enfant à la maison, quand les parents faisaient semblant de s'aimer et de se respecter tout en se critiquant constamment.

C'est sur le plan du rétablissement de la confiance de la valeur et de la véracité de ce mode de pensée autorégulant et auto appréciateur (automatique) qu'il faut agir avec un sujet à caractère schizoïde narcissique et sadique afin de lui redonner confiance en ce mode de réflexion. Ce qui lui donnera une meilleure estime de lui-même. Tant qu'un sujet porte attention à ses élucubrations mythomanes qui l'éloignent de la vérité et de la raison, il sera impossible de mener à bien une intervention.

Fatima disait tout ce qui lui passait par la tête, dévoilant des tas de secrets intimes qu'elle n'avait jamais livrés à personne auparavant, comme si le fait que Claude soit d'une culture différente libérait son préconscient de ses inhibitions. Fatima faisait subir occasionnellement à ses amants des colères dépassant l'entendement. Quand je m'enquis des motifs de ces

---

<sup>43</sup> Le **Petit professeur**, l'**Enfant fou** et le **Parent critique** sont trois personnages du topique transactionnel que nous présentons à l'annexe II.



colères, il m'apparut qu'ils étaient confus et pas très sérieux. Elle me décrit son processus : Elle se sentait soudainement en colère, outragée, elle exprimait sa colère avec véhémence et sa colère elle-même évoquait l'affect de la culpabilité. La suspicion paranoïaque la menait directement, sans intermédiaire, à la culpabilité (honte). Par ailleurs, elle se demandait si elle devait raconter ces anecdotes, et au même instant, elle s'interrogeait intérieurement sur ce que son interlocuteur penserait d'elle après ces aveux singuliers. Fatima portait sans cesse des jugements sur ses dires et sur son comportement, c'est ce que l'on appelle la pensée automatique.

Ces pensées autocritiques au cours des conversations constituaient une variable intermédiaire entre les expressions de colère et les sentiments de culpabilité. Le sentiment de colère ou, à d'autres moments, de gêne, ou encore d'amertume n'active pas directement le sentiment de culpabilité, mais il entraîne des pensées autocritiques – des pensées automatiques, selon Aaron Beck (2005) – qui produisent les sentiments de honte, de culpabilité et de remord dont Fatima et Claude cherchent tant à se préserver. Après un certain temps, leurs pensées autorégulatrices et autocritiques (automatiques) les mènent directement à des sentiments de culpabilité, de tristesse, d'amertume et de honte.

La culpabilité n'est pas une émotion en soi. Il s'agit d'une expérience émotive mixte qui comprend des sentiments, mais pas toujours ceux que la culpabilité laisse supposer. La culpabilité saine est une expérience vécue par le sujet quand il agit délibérément contre ses valeurs. Deux composantes caractérisent la culpabilité : quelqu'un agit contre ses valeurs et ses sentiments et il choisit délibérément de le faire, comme se laisser emporter par la colère ; on reconnaît également la culpabilité de dissimulation qui est une manière de déguiser son expérience pour la rendre plus acceptable aux yeux des autres et à ses propres yeux. Elle est un refus masqué d'assumer ses désirs, ses sentiments, ses choix, ses actes ou ses pensées.

Il est impossible de culpabiliser quelqu'un d'autre, on ne peut que lui apporter des arguments, lui faire valoir des faits qui

le portent à culpabiliser. Culpabiliser est un sentiment que l'on se forge en soi-même afin de réduire sa tension intérieure. Pour culpabiliser, il faut au préalable avoir le sentiment que le reproche qui nous est adressé possède certains fondements de vérité, sinon, il est impossible de culpabiliser quand nous sommes assurés de notre bon droit.

Pour illustrer ce propos, voici trois anecdotes :

- Après quelques jours d'escapades amoureuses à l'étranger, Fatima consulte Claude à propos de la marque de champagne à acheter à son mari afin de bien signifier sa culpabilité vis-à-vis ce dernier et pour donner à Claude prétexte à culpabiliser lui aussi, se confesser et ainsi partager le fardeau de sa faute, ce que Claude refuse obstinément, Fatima se fâche devant ce refus de partager son fardeau.
- Un jour, Fatima raconte qu'un ami latino s'est enfui sans lui rembourser une somme prêtée, mais elle spécifie, au cas où Claude aurait oublié de lui demander, qu'elle n'avait pas baisé avec le fuyard. Fatima voulait ainsi signifier à Claude qu'elle avait effectivement baisé avec le latino, qu'elle souhaitait le persécuter et surtout partager avec lui le poids de sa culpabilité, mais en lui offrant la possibilité de feindre de tout ignorer, comme Élame en avait l'habitude à la maison. En effet, si Claude ou son mari n'avaient rien su de ses adultères répétés (qui doivent la venger) Fatima n'aurait pu penser les avoir châtiés.
- Lors d'un entretien, Fatima objecta que les gens n'étaient pas intéressés par ce qu'elle disait, qu'on ne portait pas attention à ses paroles, mais seulement à son apparence, à son corps. Elle disait qu'on ne souhaitait pas faire équipe avec elle. Elle se dépréciait devant Claude comme si elle souhaitait qu'il la contredise et qu'il la rassure, ce qui n'aurait servi à rien puisque toute gratification de sa part se serait envolée en fumée, évaporée dans les miasmes de sa dévalorisation. Fatima souhaitait simplement attirer la compassion de Claude pour mieux l'admonester par la suite.

Pour Fatima, cette opération de rationalisation de sa souffrance est une variable intermédiaire entre les expressions de dépréciation et d'angoisse et le sentiment de pauvre estime d'elle-même (dissimulé par la vantardise). C'est pour cette raison que les narcissiques peuvent prétendre et croire qu'ils ne ressentent pas la honte ni la culpabilité. Ils utilisent leur pensée automatique pour protéger leur Moi d'une souffrance qu'il ne souhaite pas ressentir. L'activité de pensée préconsciente est intégrée au mécanisme de défense caractériel des sujets narcissiques, car leur manque d'amour est si profond qu'ils ne croient pas pouvoir y faire face. Ils préfèrent se chloroformer, ne rien vivre ni amour ni passion, s'il y a un danger de ressentir aussi de la souffrance. C'est ce qui fera dire au sujet, de façon tout à fait déconcertante, qu'elle exigeait que son père soit amour et gratification et en aucun cas, elle ne tolérerait qu'il devienne source de souffrance et de tristesse, si bien qu'elle l'abandonna sur son lit de mort plutôt que de le voir manquer à sa mission de réconfort.

Il est généralement plus prudent de se méfier des jugements préconscients paranoïaques ; de ne jamais prendre ces pensées internes pour la réalité ; de ne jamais tirer de conclusions hâtives après une expérience. Il importe que chacun reconnaisse que, souvent, il exagère la signification négative des événements, et que chacun interprète peut-être faussement les motifs qu'il prête aux autres. Il est très efficace dans des situations semblables de se donner des caresses positives et de demander des caresses positives à ceux qui nous entourent même si ceux-ci n'en demandent pas ou n'en donnent pas spontanément, incitez-les à le faire.

\* \* \*

Résumons les quatre clés de l'intervention psycho cognitive face à un sujet dépressif :

- Engager le sujet à voir ses interprétations négatives non comme des réalités, mais comme des hypothèses à valider et à tester.

- Encourager le sujet à examiner et à tester ses pensées automatiques en lui suggérant que ces pensées sont questionnables.
- Amener le sujet à exprimer ses pensées automatiques et ses raisonnements négatifs et à opérer un transfert positif à l'égard d'une personne importante dans sa vie.
- Donner des caresses, demander des caresses, suggérer aux autres de donner des caresses même à ceux qui n'en demandent pas.
- Tenir un journal pour y consigner réflexions et émotions de la journée.

## 8. Le dernier amant

### 8.1. Le pacte

Fatima recruta son dernier amant un jour de février embrumé. Voici comment Claude se présenta à moi.

« De caractère compulsif, je souffre de dépendance affective et d'une névrose d'abandon doublée d'un complexe de persécution. Qui s'assemble se ressemble, direz-vous, et vous aurez raison professeur. Je fus le substitut symbolique actualisé de son père, et comme lui, je suis doux, tendre, protecteur, affectueux et soumis. Elle exigeait de ma part une attention sans partage, un dévouement sans ambages et un amour inconditionnel. Qu'un jour j'oublie ces règles et sa riposte était cinglante, je devais affronter sa colère démesurée, ses menaces, ses invectives et ses mots grossiers d'enfant gâté, indice de son processus de transfert actualisé. Elle avait imaginé un mécanisme de défense caractériel pour maintenir notre relation, pour se prémunir contre la souffrance et pour empêcher tout changement à son équilibre névrotique. Voici un matériel transmis par Fatima »

« Pour que notre relation perdure, voilà quelques éléments de réflexion égoïstes et centrés sur moi qui pourraient t'aider. Certaines choses me brisent dans une relation. Je n'arrive pas à m'y complaire. Je ne veux pas d'une relation faite de conflits continuels. J'ai besoin de tendresse et d'affection. Même avec mon mari, je ne cherche pas à avoir raison en tant que féministe. Je suis fatiguée de ces querelles. Ce ne sont pas les batailles qui ont entretenu mes rapports avec mes amants, au contraire. Je voudrais être ton repos du guerrier. Je ne veux pas d'une relation décevante, car au lieu de me reposer, je m'épuise. Je n'ai pas envie de voir s'égrener frustrations

et déceptions. Je m'enfoncé dans l'insatisfaction et la déprime et ma réaction de survie est de rejeter cette relation (...) Je t'ai promis de ne pas te tromper, jamais, d'être franche, et de t'aimer tant que durerait mon estime pour toi. Je ne me plains en aucune façon de tes jérémiades, de tes incertitudes, de tes angoisses, je comprends et je respecte tout cela. Je ne supporte juste pas le calcul sonnante, l'opportunisme, le profit au détriment de l'autre qu'on dit idolâtrer. J'ai tout cela en aversion. Je ne suis juste pas disposée à donner, à me donner, à me désinhiber avec un fils de pute. »

Comme l'écrit Herb Golberg (1990), dans *L'homme sans masque. Comment surmonter la crainte de l'intimité* : « [c] e n'est pas excitant d'être simplement soi-même dans une relation. Les amants passent de l'euphorie de l'idylle amoureuse à la dépression, puis à la colère et enfin à l'affrontement. De cette façon, ils ne sont jamais confrontés à leur véritable personnalité ni au besoin d'équilibrer harmonieusement leur relation. » Examinons ce que Fatima exprime pour rassurer la masculinité de Claude :

« Je ne voudrais pas que tu penses que la vie à deux serait destructrice pour nous deux, ce n'est pas véridique. Je connais bien ta valeur et rien au monde ne me fera détourner de toi, mon homme Claude. Je t'aime et mon corps et mon âme sont à toi. Je ne suis à la recherche de personne d'autre, je t'ai trouvé et je suis si heureuse de te garder. Je te dirai tout ce que tu veux savoir sur mon passé troublé. Je t'aime tant, mon adoré. ».

Pourquoi un amant veut-il connaître le détail des relations sexuelles passées de sa maîtresse ? Pourquoi un mari bouleversé cherche-t-il à revivre chacune des péripéties de sa femme adultère alors que chaque souvenir évoqué le bouleverse ? Pourquoi ce malsain désir d'entendre la relation de ces exploits macabres ? Difficile à expliquer, n'est-ce pas ? Ne vaudrait-il pas mieux ne rien connaître ? Chaque homme qui « apprend » une femme désire savoir s'il a ravi la première place auprès d'elle. Le nouvel amant et le mari trompé veulent savoir si le précédent

a été répudié, éclipsé et chassé de la mémoire et du corps bafoué qu'il cherche à posséder ou à se réapproprier. L'amant veut pouvoir évaluer le risque d'abandon et connaître le *modus vivendi* de la perfidie afin de s'en prémunir.

« Je suis un individu stressé, dépressif, avec une faible estime de moi-même. Je suis méfiant envers autrui, particulièrement envers les femmes, car si elles sont perfides avec leur mari, elles sont félonnes avec leur amant. J'aime être aimé et j'aime le sentiment d'aimer. Je cherche à me rassurer sur ma virilité et je voudrais effacer en compagnie d'une jeune beauté quelques rides et plusieurs années de mon passé. Je suis castré et révolté de l'être, et cette oppressive mégère que j'ai tant de peine à oublier me désespère. Aimer pour moi, c'est ne pas abandonner et ne pas être abandonné. De caractère infantile, je suis dépendant affectif. On reconnaîtra dans mon profil plusieurs des caractéristiques pathologiques de Fatima, ce qui explique aisément que notre type de névrose recherche la compagnie de ses semblables afin de s'amalgamer, de se compléter et de s'entredéchirer. Il m'apparaît que mon intellect travaille à éviter soigneusement l'angoisse, que le motif de mon activité d'introspection et d'auscultation est le souci de prévenir toutes souffrances. Ainsi, par mes interrogations incessantes, je voulais anticiper ce qu'elle pensait et ce qu'elle préparait. Parfois, j'anticipais ses comportements par l'observation de son passé. Mon activité intellectuelle constituait une défense contre l'imprévu, contre la peur de l'abandon et une tentative habile de contourner les écueils qu'elle tendait sur ma route<sup>44</sup>.

Souvent, je provoquais Fatima et je vérifiais ainsi son attachement, je testais sa collaboration et j'observais ses réactions. En cas de violente colère de sa part, j'obtempérais et je me soumettais, je proclamais mon dévouement et je demandais pardon pour mieux préparer ma prochaine insoumission. Je ne me résignais pas facilement à abandonner ma puissance phallique aux mains de cette aliénée. En cas d'absence de réaction de sa part, ce qui survenait parfois, j'intensifiais ma provocation,

---

<sup>44</sup> Marc Anthony (2004). <http://www.youtube.com/watch?v=XRXem9aQVe8&feature=related>

j'enclenchais une scène de jalousie jusqu'à l'éclatement de la tension entre nous, alors je disséquais son comportement comme pour l'intérioriser. J'ai observé qu'entre deux phases de validation nous semblions parvenir à un certain équilibre reposant, repos que Fatima ne pouvait tolérer, car elle avait alors l'impression de ne plus respirer, contrairement à ce qu'elle écrit, c'est l'adversité qui lui donne le sentiment d'exister. » Voici un matériel qui illustre cette fatalité :

« Samedi, j'ai fait une découverte. Je suis à peu près certaine que mon mari a une maîtresse depuis quelque temps. Je pense que c'est une excellente chose pour notre couple. Cela me permet de préparer mon départ sans culpabilité aucune. Je pense que je vais consulter un avocat et mettre fin progressivement à cette liaison. En ce moment, je boude et j'obtiens la paix. Nous sommes en guerre perpétuelle, lui et moi. ».

Voilà une découverte importante si, effectivement, elle ne se doutait pas que son mari avait une maîtresse depuis qu'elle l'avait mis à la disette. Je suis toutefois étonné par sa désinvolture et, chose inusitée, par le calme de sa réaction. Par contre, le comportement de Claude semble l'interloquer.

« Vous avez raison. Quelques jours auparavant, à l'occasion de la visite de ses parents, la discrétion n'avait pas été invitée au foyer de Fatima. Allusions et sous-entendus avaient présidé aux relations fraternelles. Élama, témoin des chuchotements, avait éprouvé de l'animosité. J'ai aussi compris qu'elle avait déjà été renseignée quelques années auparavant d'une tromperie de son mari, rare et éphémère au demeurant, sans jamais avoir amorcé de procédure de divorce, se contentant de charger la carte de crédit de l'intimé comme défoulement de sa frustration. Enfin, il y a fort à parier que la mise en quarantaine de son mari visait justement à le pousser vers cet extrême pour mieux l'accuser par la suite. Pourtant, se pourrait-il que cette fois la relation ait été plus intense et plus compromettante ? Il me semble que le vis-à-vis, d'habitude discret, a laissé échapper ces informations à titre de sommation, si elle pouvait manquer de discrétion, il le pouvait lui aussi. »



Je crois Claude que Fatima se doutait que son époux entretenait une amitié extraconjugale occasionnelle depuis qu'elle se refusait à lui. Il est probable qu'un pacte tacite liait les deux larrons. Elle acceptait qu'il ait une maîtresse à la condition qu'il demeure discret, qu'il ne s'attache pas à cette relation et qu'il ne remette pas en question la pérennité de leur union. Ayant pris un engagement analogue, voici qu'elle soupçonnait qu'il était amoureux et elle craignait qu'il ne planifie de la répudier. Elle avait même l'impression d'être flouée et qu'elle travaillait au bénéfice de l'inavoué.

« À l'argument qu'elle entretenait elle-même une relation coupable, elle s'est empressée d'imaginer cette répartie. »

« Ce n'est pas pareil. Moi, je ne mets pas en cause notre vie conjugale ni la pérennité de notre foyer. Je vis ces aventures sans aimer. Il est capable de s'amouracher et de vouloir me quitter, l'animal. Moi, je ne me suis jamais vantée d'être un modèle de vertu, de franchise et de fidélité. »

« La découverte de cet adultère l'ébranlait, car cela risquait de traumatiser leurs « bébés » (22, 20 et 18 ans). Tout en affirmant ne pas vouloir quitter son mari, elle me faisait grief de ne pas être présent en ces instants troublants. Je ne fus pas surpris de la voir se comporter comme une gamine sous l'emprise du temps pressant, le temps de celle qui a été menacée d'abandon, le temps d'une bambine qui veut tout et tout de suite.

Elle ne pouvait retarder l'expression de ses émotions. Son mari qui planifiait son départ, son amant qui se tenait à l'écart la surprenait, son mari était un salaud, son amant était un nabot et Fatima l'agneau innocent. Tous des traîtres, ces hommes qui veulent tirer un coup et puis se tirer en douce, me disait-elle projetant sur les autres sa propre psyché. Elle utilisait les gens, mais elle n'aimait pas la réciprocité, évidemment. De fait, ce qu'elle reprochait à Élama, ce n'était pas qu'il ait une maîtresse, mais qu'il se soit rebellé et qu'il ait l'audace de lui révéler, et qui sait peut-être, qu'il songe à la quitter et à faire éclater leur

foyer, qu'il pense à annuler ce pacte inconscient qui stipulait que ni l'un ni l'autre ne mettrait leur alliance en danger tant que leurs « bébés » ne seraient pas émancipés. »

Vois-tu, Claude, Fatima n'a jamais souhaité quitter son mari. Elle l'avait affirmé explicitement dans une chambre d'hôtel à l'étranger lors d'une « lune de miel » improvisée. Elle cherchait seulement à persécuter Élama qu'elle voulait résigné. Au lieu de cela, il osait se rebiffer et l'exprimer. En outre, où pouvait-elle espérer dénicher quelqu'un qui saurait si bien maugréer et lui faire revivre les émotions troublantes de son enfance, un fidèle « maso » qui, après des années de disputes perpétuelles et de vengeances continues, saurait encore s'accrocher, jouir et rester avec elle ?

« Finalement, après sa trahison c'est lui, le traître, qui posa les conditions de leurs réconciliations. Il ne fut pas trop exigeant, simplement qu'elle joue son rôle de mère, de ménagère, de partenaire et de concubine. Il lui laissa suffisamment de liberté pour poursuivre sa relation délurée. Il avait vraiment besoin d'une collaboratrice, d'une mère pour ses enfants, d'une ménagère pour sa résidence et d'une épouse pour lui assurer son statut social. Par ailleurs, il se débarrassait ainsi d'une corvée qui n'était pas sans lui peser, pourvu que les relations adultères de Fatima demeurent secrètes. Élama n'exigea pas de rétablir leurs relations sexuelles, lui tenant la dragée haute sur cette scène mouvementée. C'est Fatima qui, voulant vérifier son restant d'attachement, souhaitant jauger son appétit et le pouvoir d'attraction qu'elle exerçait encore sur lui, se proposa au sacrifice conjugal. »

## **8.2. Se reproduire**

Biologiquement, l'homme cherche à se reproduire. Même s'il n'a aucune intention d'avoir des enfants avec sa nouvelle compagne, son système biohormonal lui commande de se comporter comme si la reproduction était la finalité de cette nouvelle relation (Vincent, 2004). Comme il n'est jamais assuré

d'être le géniteur de ses rejetons, il est forcé de s'entourer de précautions. Ses investigations auprès de sa belle visent à vérifier si l'aspirant précédent a bien été répudié et si lui, nouveau prétendant, jouit bien de l'exclusivité de l'appareil reproducteur de sa bien-aimée. Il veut savoir si un fantôme n'est pas planqué dans le placard. Quand il demande innocemment : « Comment c'était avec l'aspirant précédent ? », ce qu'il demande en réalité c'est : « Le précédent a-t-il été répudié, oublié ? ». La femme stupide ou la femme sadique expliquera avec moult détails à quel point elle filait le parfait bonheur avec le Tunisien, le Marocain, l'Algérien ou l'Égyptien et avec tous ceux qui les ont précédés. Elle le persécutera et le mettra au pas et alors, il la quittera. Tandis que la femme intelligente et charmante lui expliquera à quel point ces relations passées furent décevantes et frustrantes et comme la présente est satisfaisante depuis qu'elle le fréquente.

Fatima, étant à la fois méchante et intelligente, décrit à Claude ses relations passées sans négliger aucun détail et, d'autre part, elle lui fait croire qu'elle n'a jamais joui à ce point dans d'autres bras que les siens. Elle souffle le chaud et le froid, des deux côtés de la bouche à la fois, elle gonfle l'*ego* de sa victime après chaque manipulation et chaque humiliation narcissique. Voici un extrait de leur correspondance :

« Mon amant précédent prenait grand soin de me caresser longuement et précautionneusement avant chaque relation. Il était si doux, si avenant, si charmant. Quand il m'a prise en levrette, j'ai apprécié. Avec toi, mon Loup blanc, c'est différent. Tu es une espèce en voie de non-apparition, une espèce singulière qui s'est trompée de latitude, de période glaciaire, d'hémisphère. Ni homme ni femme, ni enfant ni macho, ni féministe ni maître, ni esclave, mais un peu tout cela en même temps. Tu es un amant mutant transgénique à deux sexes qui a trouvé une femme mère, Isabelle, et une femme anti-homme, ta maîtresse. Tu jongles ainsi entre ces deux pôles avec beaucoup de résistance comme seul un mutant sait le faire. J'adore faire l'amour avec toi. »

Comme mentionné précédemment, l'homme cherche à se reproduire selon la mission inscrite dans ses gènes. Sur ce plan, Élama n'est pas différent de Claude et de tous les autres. La constitution biologique de l'homme implique qu'il doit trouver une partenaire de sexe opposé qui dispose d'une panoplie génétique complémentaire à la sienne, de façon à optimiser ses chances de produire un enfant viable et, de surcroît, doté d'un maximum de qualités pour assurer sa survie et sa reproduction future. L'individu peut être lui-même porteur de gènes « sains » et efficaces, mais s'il s'accouple avec quelqu'un qui porte de « mauvais » gènes, ses enfants ont des chances réduites de survivre et de s'épanouir. Il augmente considérablement les chances de survie de ses enfants s'il dispose de moyens de chercher activement la partenaire sexuelle qui lui permettra de mêler ses gènes à un bouquet génétique de choix compatible et complémentaire. Ce moyen de débusquer la partenaire sexuelle optimale existe, il fait partie de notre héritage anthropologique.

Élama et Fatima, en tant que couple, se ressemblent physiquement et psychiquement. Il en est de même pour Claude et Isabelle. De nombreux couples se plaignent des mêmes maladies et présentent les mêmes symptômes du point de vue de la taille, des proportions, du métabolisme et de la personnalité. Les membres d'un couple se ressemblent plus que deux individus pris au hasard. Évidemment, direz-vous, les couples mariés partagent la même vie, alors les deux finissent par se ressembler. Mais la comparaison entre des couples âgés et des couples fraîchement formés démontre que le nombre de paramètres communs est aussi important pour les nouveaux couples que pour les anciens. Globalement, les individus qui se choisissent pour convoler ou pour se fréquenter le font à partir de critères de ressemblances biologiques.

Cette attraction pour quelqu'un qui nous ressemble pose un problème, celui de l'inceste éventuel, car qui nous ressemble le plus sinon notre frère, notre sœur, notre cousin, notre fille ? L'inceste est tabou et s'il existe de tels désirs, on les fait taire, mais on connaît des cas d'attirance sexuelle très forte entre membres d'une même famille qui ont été séparés puis qui ont été regroupés après de nombreuses années de séparation, c'est

ce que l'on appelle l'attraction sexuelle génétique. En 1891, Edward Westermarck, un anthropologue qui travaillait sur les tabous de l'inceste, avait proposé, dans sa thèse de doctorat, *Une histoire du mariage humain*, une théorie selon laquelle la cohabitation d'enfants d'une même famille et de leurs parents empêchait la formation d'une attraction sexuelle entre eux : cette cohabitation était ainsi la condition inhibant l'inceste. Bien reçue au moment de sa diffusion, cette théorie fut rejetée par Freud, ce dernier refusant l'idée qu'un mécanisme biologique puisse inhiber l'inceste, d'où la nécessité de l'interdire par des tabous culturels. Westermarck établit qu'il existait une fenêtre d'opportunité pendant le développement de l'enfant, jusqu'à l'âge de trente mois environ, au cours duquel l'inhibition naturelle se mettait en place par la simple cohabitation.

Deux liens sont indispensables à la survie de l'espèce et à la reproduction : le lien parent-enfant et le lien mari-épouse, l'établissement de ces deux types de liens impliquent les mêmes mécanismes entre le système nerveux et le système hormonal. L'attachement est fondé sur un état de bien-être ressenti en présence de l'autre. Lors de la liaison amoureuse entre Claude et Isabelle, c'est le même axe hypothalamus-hypophyse-glande qui s'est mis en branle pour l'établissement du lien sexuel entre les partenaires et qui s'est montré sensible à un certain nombre de stimuli conditionnés pendant l'enfance. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que Claude soit plus excité par une partenaire qui procure des stimuli semblables à ceux fournis par ses parents. La pertinence des odeurs familiales dans l'établissement d'une ressemblance génétique explique donc en partie que l'on soit souvent attiré par celles qui nous les rappellent. C'est ce qui explique qu'une femme arabe cherche son compagnon parmi des hommes arabes et un Québécois francophone parmi des Québécoises francophones<sup>45</sup>. Il est fortuit qu'une femme arabe jette son dévolu sur un Québécois et vice-versa.

---

<sup>45</sup> À première vue, sous un angle biologique, il peut paraître étrange que le semblable cherche le semblable. La théorie de l'évolution nous enseigne qu'il faut mélanger les gènes autant que possible. C'est qu'il faut mesurer les bénéfices de cette tactique sur l'ensemble du parcours, le choix d'un partenaire conforme à ses habitudes et avec qui

L'exploitation de la femme se mesure en termes de temps, d'énergie, de ressources, un investissement de base quasi nul pour Élame et pour Claude contre plusieurs mois de grossesse pour Fatima et Isabelle. La femme est donc très sélective dans sa recherche du mâle. Comment opère-t-elle son choix ? Un homme doit mettre de l'avant ses capacités et sa volonté de contribuer aux richesses matérielles, spirituelles et intellectuelles de sa future famille. Voilà quelles furent les bases de la sélection de leurs époux pour Fatima et pour Isabelle. Élame est arabe, musulman, formé en Occident, dans un métier approchant le sien, doté d'un bon revenu et d'un bon crédit, sérieux, bon administrateur, ambitieux, consciencieux et amoureux. Et Fatima lui plaît physiquement, c'est clair. On peut faire le même parallèle entre Claude et Isabelle. Les recherches ont démontré que les femmes préfèrent les hommes qui gagnent bien leur vie à ceux qui sont beaux ou amoureux, ces deux-là peuvent leur offrir les deux.

S'il ne s'intéresse pas trop aux revenus de son épouse ou de sa maîtresse, l'homme est en revanche très préoccupé par leur forme physique. Il recherche d'abord la beauté et la santé chez ses compagnes et il est très sensible aux qualités révélatrices de

---

on s'entend pour l'éducation des enfants pèsent davantage que les dégâts possibles de quelques gènes perturbants. Souvent, quand on parle de séduction en vue de la formation d'un couple, on raisonne comme si les deux sexes étaient identiques. La différence entre mâle et femelle dans la chasse du partenaire idéal est très grande. Les mâles produisent des spermatozoïdes et les femelles produisent des ovules, ce sont deux gamètes bien différents, et cette différence tient à la stratégie mise en œuvre pour que ces deux gamètes se rencontrent. Le mâle investit dans la quantité alors que la femelle investit dans la qualité. Le mâle produit des millions de spermatozoïdes qu'il peut semer autant qu'il veut. Le potentiel reproductif de ses gènes est énorme. La femelle investit matériellement beaucoup plus dans la production d'un enfant. Elle produit un seul ovule par mois, uniquement pendant trente ou quarante années de sa vie, et si un de ses ovules est fécondé, elle doit porter attention à cet ovule fécondé pendant des mois et même des années après sa création. La femelle choisit donc méticuleusement le mâle qu'elle invitera à la féconder.

jeunesse, comme l'agilité et l'énergie des mouvements, l'aspect lisse de la peau, le tonus musculaire et la brillance des cheveux. Toutes des caractéristiques que présentait Fatima qui aurait été fortement convoitée en tant que future mariée si ça n'avait été de son passé trouble au cours de ses études à l'étranger.

Considérant le visage, il est en quelque sorte la « page publicitaire » du corps, offrant plusieurs indices d'attraits possibles dans la forme des yeux, des oreilles, de la bouche, du nez, du front, le contour du visage lui-même. Comme les hommes et les femmes en général ont l'habitude de regarder leur propre visage dans la glace, nous repérons tout de suite des similitudes entre notre visage et celui d'une éventuelle conjointe. Le visage doit présenter des joues aux pommettes saillantes, des lèvres pulpeuses, un nez allongé, des yeux expressifs, un contour anguleux. Plus l'on regarde notre compagne dans les yeux, plus nous accentuons ses réactions affectives, plus nous nous exposons à afficher nos propres réactions affectives. Chacun se cherche dans le visage de sa conjointe. Nous cherchons des points de ressemblance et nous évitons les facteurs de discordance. Fatima évite de regarder le visage de ses interlocuteurs. Si elle le fait, c'est à la dérobée quand l'individu lorgne ailleurs. Pour Isabelle, c'est l'inverse. Elle est franche et n'a aucune honte, elle regarde son interlocuteur droit dans les yeux, elle le scrute, il se sent sous inquisition. Isabelle n'a rien à dissimuler et on le ressent.

Le visage est formé par la testostérone. L'hormone sexuelle mâle produit des pommettes saillantes et un bas de visage un peu allongé avec le menton accentué. Ces caractéristiques signalent un bon niveau de testostérone. En général, les femmes apprécient ce type de visage même si elles l'associent à la dominance et à l'autorité. Autorité et domination que le sujet recherche chez Claude afin d'entreprendre de le transformer, de le vaincre et de se faire aimer inconditionnellement. Un niveau d'intelligence comparable est aussi recherché, le niveau d'instruction sert souvent de critère de sélection à ce propos, ainsi qu'un sens de l'humour comparable sont des facteurs de rapprochement entre conjoints et entre amants.

Parmi les signaux auxquels nous sommes sensibles, il faut faire confiance à ceux qui sont perçus inconsciemment. Les signaux chimiques, mais aussi les signaux communicatifs que la conscience ne perçoit pas au premier abord, mais que le subconscient enregistre et interprète. Tout étant en place, les névrosés qui se rencontrent sont prêts pour le « coup de foudre », ce moment de compassion, cet instant de reconnaissance réciproque et de compréhension, de partage, d'empathie, cette capacité de se mettre à la place de l'autre pour ressentir ce qu'il ressent...

Le lien affectif entre deux personnes est une chose concrète construite avec des attaches neuronales, qui font qu'on se sent bien auprès de l'élue (ou mal auprès de celle ou celui qui est rejeté), au point même de créer une dépendance momentanée l'un par rapport à l'autre qui entraîne l'apparition d'un syndrome de manque si notre partenaire s'absente ou s'éloigne pour un certain temps. Le type de lien qui s'établit alors est essentiel et rare. Il ne concerne d'ailleurs que deux relations dans la vie : celle qui nous attache à nos parents et à nos enfants et celle qui nous lie. L'ocytocine est l'hormone responsable de cette pulsion irrésistible. C'est l'hormone de la maternité. Elle est libérée dans le sang et dans certaines parties du cerveau pour agir sur notre comportement et nos émotions.

Fatima a décrit quelques caractéristiques psychiques et physiques de son père et de son peuple auxquels elle est très attachée. Je souhaite vérifier si pour elle un « fétiche d'attachement » requiert quelques similitudes ethniques ou raciales pour en assurer l'attrait et permettre le transfert. Voici les caractéristiques qu'elle a nommées : homme plus âgé (rides) ; yeux foncés ; grande taille ; poids moyen, pas d'embonpoint ; menton carré ; visage anguleux ; nez long, aquilin droit et fin ; bras velus, costauds ; épaules larges, torse puissant ; cheveux abondants ; mains longues et fines ; toujours le sourire aux lèvres. Notez que le sujet ne mentionne aucune partie du corps se situant sous la ceinture (partie trop proche du sexe). Du côté des sentiments et des attitudes : aimant ; attachant ; affectueux ; doux ; nonchalant dans son comportement ; rigoureux ; structu-



ré ; honnête ; intègre ; fiable et généreux ; soumis à sa femme ; menteur et narcissique.

Que l'évolution ait mis en place un mécanisme de facilitation du lien entre parent et enfant est facile à comprendre tant la survie d'un enfant dépend de la présence de ses parents. Dans un tel contexte, il n'est pas étonnant que Fatima soit davantage attirée par un partenaire qui active des stimuli semblables à ceux transmis par ses parents : une odeur et une voix semblable, une certaine façon de sourire. Des influences qui se situent entre biologie et culture jouent bien un rôle déterminant dans la naissance de l'amour.

### **8.3. Le sentiment d'amour**

L'état amoureux, d'un point de vue biologique, serait une forme de trouble obsessionnel compulsif se déroulant dans l'euphorie. L'ocytocine provoque la contraction de l'utérus et l'éjection du lait maternel. L'amour que l'on porte à ses parents ou à ses enfants est du même type que l'amour que l'on porte à sa compagne ou son compagnon. On caresse ses enfants et on les infantilise, de même on caresse son amoureux et on lui parle sur un ton « bébé ».

La sécrétion de l'ocytocine engendrant un état de bien-être général aura pour effet la prise de poids. On pense même que les longues conversations dont raffolent tous les amants tout comme les caresses mutuelles sont une source d'ocytocine. Les rapports sexuels fréquents provoquent la production d'ocytocine et expliquent la force du lien entre les amoureux. La copulation répétée est une garantie de durée dans un couple et assure une bonne santé mentale.

Les circuits de récompense amoureux fonctionnent principalement avec deux neurotransmetteurs la dopamine et les endorphines. La dopamine est responsable de la motivation et les endorphines provoquent le plaisir. La cocaïne contenue dans certaines boissons gazeuses joue un rôle analogue. Fatima est

une très grande consommatrice de boissons gazeuses, alors qu'Isabelle n'en consomme jamais.

L'amour romantique, de ce point de vue, est souvent comparé à l'amour parental excluant l'acte sexuel. Les phéromones affichent la disponibilité sexuelle. Les baisers entre amoureux constituent de véritables forages dans leurs phéromones. Des époux qui ne s'embrassent plus renoncent à ce forage et à cette liaison chimique.

La monogamie comporte un fondement biologique. La résilience d'un couple, pendant le temps requis pour l'éducation de leurs enfants (particulièrement long chez l'homme), est essentielle à la survie dans le cas de ces animaux monogames que nous sommes. La voix d'Isabelle déclenchait une décharge d'endorphines chez son conjoint à l'époque de leur relation heureuse. Il en fut de même pour Fatima. Les chercheurs pensent même que le temps que les amoureux passent ensemble à se toucher viserait à assurer la modification plastique de leur cerveau permettant aux neurones de se réorganiser en vue d'un nouveau mode de vie.

On objectera que les peuples arabes sont polygames, ce qui infirmerait cette tendance biologique à la monogamie. Erreur, la polygamie des peuples arabes est le fruit d'une adaptation sociologique à des conditions de survie particulièrement difficile dans le désert d'Arabie. Les guerres de rapine entre tribus étaient fréquentes et le taux de mortalité des hommes en âge de procréer très élevé. De nombreuses femmes se retrouvaient veuves sans soutien et condamnées à mourir de faim avec leur progéniture dans un désert de ressources alimentaires. Bien souvent, le père, le frère, mais surtout l'oncle du mercenaire tombé au combat s'était engagé à prendre sa veuve pour épouse afin d'assurer sa survie et celle de sa descendance. Mahomet n'a fait que codifier cette pratique ancestrale dans le Coran. Ces conditions impératives ont aujourd'hui disparu, mais pas la tradition ni la sourate coranique. Les Occidentaux doivent cependant savoir qu'une minorité d'Arabes se prévalent de ce droit à la polygamie (moins de 15 % au Maghreb) et peu d'entre eux prennent plusieurs épouses, faute de moyens et de témérité.

Quand on tombe amoureux, on a l'impression que l'objet de son amour est unique. On observe même une baisse d'activité des parties du cerveau associées aux émotions négatives, à la critique et à l'amertume. L'implication des endorphines dans l'état amoureux entraîne également de grandes sautes d'humeur au début de toutes liaisons.

La durée d'une histoire d'aimantage biophysique chez l'humain est estimée entre dix-huit et trente-six mois, ce que les chercheurs cyniques apparentent au temps nécessaire pour mettre un enfant au monde et l'élever. Il est entendu qu'un couple peut durer bien au-delà de cette limite par le renforcement des liens, par une gestion sur le long terme et par une transformation progressive des rapports conjugaux<sup>46</sup>. La transformation réussie d'une histoire passionnelle représente probablement le plus haut degré de complicité que l'on puisse réaliser pour la simple raison que les stimuli, les sensations et les expériences partagés ont modifié dans le même sens le cerveau de chacun des conjoints, leur permettant de mieux se reconnaître dans l'autre.

Il est probable que la compassion qui caractérise l'homme joue un rôle important dans l'état amoureux comme dans tous les autres rapports humains. Cette compréhension de l'autre et de ses buts nous renvoie à une compréhension de soi-même par quelqu'un d'autre. L'état amoureux a donc pour fonction d'assurer la présence de cet autre dont on tire sa propre substance psychique, d'où ce besoin de l'autre aussi fort que celui de l'eau et de l'oxygène Vincent (2004, p. 108).

Selon les données biologiques, l'état amoureux et le mariage constitueraient une sorte de contrat entre conjoints. Ce contrat précise qu'en échange des ressources que l'homme apporte pour assurer alimentation, habitation et protection, la femme met son utérus à la disposition exclusive de son mari. Cet arrangement a

---

<sup>46</sup> Selon Todd et Courbage (2007). Dans un couple arabe, mariage en moyenne à vingt-six ans et divorce vingt ans plus tard dans la mi-quarantaine.

été négocié par l'évolution afin d'assurer la reproduction et l'assurance pour ces messieurs de transmettre leurs gènes. Il existe en tout homme un mal-être existentiel lié au fait qu'il ne saura jamais avec certitude s'il est réellement le père biologique de ses enfants. En fait, seul un paranoïaque peut se croire assuré que sa femme lui est fidèle.

Certains rites anciens en pays arabes avaient pour but de prouver la virginité de la femme, donc son appartenance à un seul homme, rites que Fatima qualifie d'hypocrites et de mensongers puisque les femmes arabes sont rarement vierges, dit-elle. Ce qui m'a été infirmé par quelques interlocutrices maghrébines originaires des classes populaires.

#### **8.4. La jalousie**

Qu'est-ce qui pousse une femme à raconter ses aventures passées, parfois même ses performances au lit avec son amant précédent et à susciter ainsi la jalousie de son mari ou de son ami ? À ce sujet, une amie m'a fait part de son point de vue :

« Pour les femmes, les relations sexuelles ne sont pas si faciles, ce n'est pas automatique chez la femme la jouissance et le plaisir. J'ai grandi avec une image simple : quand un homme et une femme se rencontrent, ils font l'amour et c'est l'extase du premier coup et à tout coup. Pourtant, je n'ai connu cette sensation d'extase et de plénitude qu'à ma troisième liaison amoureuse. Et je pense que lorsque nous rencontrons un homme qui nous fait vraiment jouir et qui donne du plaisir, un homme avec lequel nous trouvons une belle complicité, nous retrouvons en nous ce plaisir tant convoité. C'est pourquoi nous aimons exprimer ce plaisir comme faisant partie d'un état que nous pouvons nous aussi atteindre. C'est notre côté masculin qui nous pousse à étaler nos prouesses vraies ou prétendues. Les femmes ne peuvent exposer leur virilité comme le font les hommes, ça se passe plus en dedans, près des sensations et des émotions. Bien souvent, notre seule façon d'exprimer notre virilité passe par la sensuali-

té, par nos délires, par notre jouissance et notre petit sourire à la fin. Donc, le fait d'en parler c'est un peu comme l'homme qui prétend qu'à soixante ans, sans « viagra », il performe toujours au lit. Nous, on se tourne vers celui qui nous transporte au plafond pour exprimer notre virilité. À défaut de l'avoir vécu, on l'imagine et on en parle comme si c'était vrai. »

Comme tout autre homme, Claude est facilement jaloux, mais sa jalousie n'est pas, comme chez Isabelle ou chez Fatima, le désespoir d'être abandonné, mais la rage d'être supplanté par un concurrent, et, comme Élame, Claude tâchera d'écartier tout rival. La jalousie est le mécanisme émotif qui vise à préserver le contrat établi. L'intensité du sentiment et des comportements de jalousie n'est pas la même pour un homme que pour une femme. L'infidélité du partenaire n'aura pas les mêmes effets matériels pour Isabelle que pour Claude, pour Fatima que pour Élame. Avoir l'exclusivité de « sa » femme est primordial pour l'homme. S'il devait la partager, il risquerait de perdre la possibilité de se reproduire. En revanche, si Isabelle ou Fatima partagent leur mari, elles vivront moins bien, mais la survie de leurs enfants n'en sera pas compromise, et elles seront toujours certaines de leur maternité.

Il y a l'infidélité sexuelle que normalement les hommes ne tolèrent pas et il y a l'infidélité émotionnelle que les femmes tolèrent difficilement. L'instinct de propriété est typiquement masculin. Il correspond au contrat (état) d'amour inscrit dans la biologie selon lequel Fatima garantit à Élame l'utilisation exclusive de son utérus, de même pour Isabelle et pour Claude. La jalousie est donc liée à l'état amoureux et fait partie de l'ensemble des comportements mis en jeu dans la formation d'un couple. Pour autant, si on affine l'analyse, on peut distinguer dans les manifestations de jalousie deux sortes de tactiques de rétention. Il y a les tactiques gentilles comme les cadeaux, les caresses, les baisers, les remarques amicales et les mots tendres, et il y a les tactiques méchantes, renforcements négatifs et punitions, menaces, bouderie, colère et violence. Les premières sont l'expression d'une jalousie constructive, une jalousie « blanche » destinée à maintenir l'intérêt d'une partenaire.

La jalousie « noire » que manifeste le second ensemble de tactiques se déploie dans un rapport coercitif et repose sur des mécanismes neurophysiologiques mal adaptés à nos sociétés. « On a constaté que les tactiques comme être vigilant, cacher sa partenaire, l'empêcher de mener certaines activités, la déprécier étaient fréquentes au début d'une relation qui, plus tard, se révélait violente et dégénérative. » Olivier (1980, p. 104)

« Professeur, j'aimerais présenter une anecdote à ce propos. Un soir que j'accompagnais Fatima à une assemblée, je l'ai gentiment embrassée. Fatima fut prise d'une violente colère, car elle considérait ce geste comme des privautés marquant ma propriété, dit-elle. De fait, elle tentait au même instant de draguer un vieux monsieur important, chauve, bedonnant et agité et par ce baiser « blanc » j'avais intentionnellement fait échouer son activité de marivaudage « noire ».

### **8.5. Désir sexuel, amour-passion**

Les faits sont formels, le désir sexuel existe dans les neurones et dans plusieurs circuits cérébraux programmés en vue d'effacer l'individualité et de promouvoir la vie en communauté. Pourquoi la nature a-t-elle besoin de créer une telle dépendance entre conjoints ? Pourquoi Fatima se met-elle à penser de manière obsessionnelle à Élama ? Nous avons tous des difficultés à changer nos habitudes de vie, le mariage est un changement très important. La nature a donc ainsi fait qu'une fois que l'homme s'est rapproché d'une femme, qu'il l'a mise en confiance, il existe des mécanismes qui rendent l'acte sexuel irrésistible. La nature s'arrange pour que la procréation ait lieu. Bien évidemment, l'espèce humaine conserve son libre arbitre, et Isabelle comme Fatima ont pris du temps avant de se reproduire. Elles se sont assurées au préalable de la pérennité de leur liaison, de la pertinence de leur choix.

Le désir sexuel est un mécanisme complexe dont on ne connaît pas complètement le point de départ. L'hypothèse la

plus solide veut qu'il soit lié autant aux caractéristiques du partenaire qu'aux hormones. Sur le plan hormonal, le désir sexuel est en grande partie gouverné par les androgènes, les hormones mâles, tant chez Fatima que chez Claude<sup>47</sup>. Une insuffisance de cette nature mène à une baisse de l'appétit sexuel. D'autres hormones seraient en cause chez Isabelle comme chez Fatima, dont l'hormone folliculo stimulante. Cette hormone est sécrétée en continu avec certaines pointes, notamment au moment de l'ovulation et de nombreuses femmes plus sensibles à leur métabolisme vivent une hausse spontanée de leur désir sexuel à ce moment de leur cycle court (mensuel) et de leur cycle long (annuel).

Le cerveau est le centre du désir sexuel, plus précisément le lobe limbique (situé au cœur du cortex cérébral). C'est là que sont gérés les signaux relatifs au plaisir. La différence fondamentale entre l'homme et la femme sur le plan de la libido est le taux d'hormones. L'homme sécrète sept fois plus d'androgènes que la femme. Ses hormones l'influencent plus que les facteurs extérieurs et l'homme a une libido plus active. Inversement, chez la femme la libido est la première chose qui disparaît quand elle ne va pas bien. Pour ressentir le désir et pour honorer sa part du marché libidinal, la femme ne doit vivre ni stress, ni douleur, ni colère. Chez la femme, tout est étroitement lié et l'équilibre psychosomatique est extrêmement fragile. Chaque personne a sa manière de vivre sa sexualité, et certains couples, unis depuis des années, font très peu l'amour et s'en disent satisfaits, d'autres ont des relations sexuelles fréquentes.

Fatima est sous tension nerveuse continue. Ce qui l'oblige à mimer les gestes du désir sexuel. Avec un nouveau partenaire qui lui manifeste une attention soutenue, du moins au début, elle parvient à se convaincre de cette simulation, car elle assimile

---

<sup>47</sup> Les sexologues parlent de l'importance d'entretenir le désir sexuel pour maintenir le contrat en vigueur et avoir une vie de couple harmonieuse. Mais pour certaines personnes touchées par la maladie ou contraintes de prendre des médicaments, le défi est considérable et davantage avec l'âge, c'est que la libido est plus qu'une affaire d'émotions.

les marques d'attention à de l'amour. Puis, quand ce nouveau partenaire se lasse de son caractère narcissique colérique, il prend ses distances ou il devient moins attentionné. Alors, elle se convainc que sa libido diminue parce que l'intimité est devenue trop grande entre eux ou alors la culpabilité et la honte ont pris le dessus sur son plaisir simulé.

Dans les sociétés occidentales, les amants désirent être près l'un de l'autre et ils aiment se toucher indépendamment des considérations extérieures. En société arabe, le toucher entre garçon et fille est proscrit en public par respect pour les tiers. Fatima témoigna de nombreuses rixes avec ses amants qui ne devaient jamais la toucher en public, son mari au fait de ce code social ne s'aventurait jamais à la toucher devant les gens. Claude, en tant qu'Occidental, ne respectait jamais ce code social. Le toucher, les contacts physiques, les caresses sont nécessaires pour maintenir un bon niveau de libido, stimuler la tendresse et l'amour entre partenaires. Deux partenaires qui ne baisent plus et ne se touchent jamais verront leur attraction, leur complicité, leur affection s'étioler jusqu'à disparaître. Une chose est certaine, quand le sexe est utilisé par l'un ou par l'autre des partenaires comme objet de négociation, de chantage, de guerre et de vengeance, le couple est en voie de désintégration.

Dans ce jeu corporel partagé, les amants font l'expérience de ce qu'au-delà de leur propre désir ils souhaitent aussi le désir de l'autre et par là, ils font l'expérience de ce que l'autre souhaite être désiré. C'est ce que Claude exprime quand il déclame à Fatima et à Isabelle qu'il aime qu'elles l'aiment et qu'il aime les aimer parce qu'il sait pertinemment qu'elles aiment être aimées passionnément. Ce qui exclut évidemment de faire du désintéressement le fond et la forme de leur activité amoureuse. L'attouchement corporel, indispensable pour maintenir la relation et l'intérêt dans un couple, offre un important horizon d'interprétation. Ces attouchements corporels complètent la parole. Un couple qui ne se touche plus avec délice et bonheur ne s'aime plus.



On pourra dire que Claude ou Éleme ne sont plus amoureux de leur femme, non pas quand ils les abandonneront, mais quand ils jugeront que l'une ou l'autre n'est plus belle. Demander à un homme s'il juge que sa femme est belle revient à lui demander s'il est amoureux d'elle. Mais attention, un homme qui n'est plus amoureux pourra s'accrocher à sa femme et tenter de l'empêcher de partir parce qu'il trouvera en elle l'accomplissement de sa personne, un témoignage de sa réussite sociale et de son identification personnelle transmise par sa femme, ses enfants, ses richesses et sa profession.

« Un jour, Fatima me fit part de sa surprise que son mari ait pu recruter une nouvelle maîtresse : « Comment a-t-il pu trouver quelqu'un pour l'endurer ? », demandait-elle. Elle admettait implicitement qu'elle-même le tolérait difficilement. C'est aussi par projection qu'elle qualifiait ainsi son mari. Éleme pense exactement la même chose à propos de Fatima. Un jour, il lui a demandé : « Comment as-tu déniché un amant à persécuter ? » Éleme croyait bénéficier de l'exclusivité du sadisme de Fatima. »

Dans les relations amoureuses, il ne peut y avoir de prises pour l'action que parce que le vécu de l'être aimé met en avant des réductions. Les thèmes de l'infini, du toujours et du jamais, chimères si chères à Fatima, sont des réductions qui resurgissent constamment, des codes appris qu'elle fredonne fréquemment comme dans l'extrait que voici :

« J'aurai toujours pour toi ces sentiments complexes et complets. Je ne renierai jamais mes sentiments envers toi. Ces souvenirs que je chérirai toujours. Je t'aimerai toujours. Je ne te trahirai jamais. Je ne regretterai jamais ma relation avec toi... »

C'est le rôle de l'amour-passion, un type particulier d'intimité à base sexuelle, de faire accepter cette dichotomie contradictoire entre les paroles et les actions. Il est normal, dit-on, en amour-passion, que l'on se dise « toujours » et « jamais » et que l'on n'en pense rien.

Le mot amour signifie permettre à l'autre de donner quelque chose précisément en étant et en restant tel qu'il est. Il est important que l'amant et sa maîtresse soient en complétude afin que ce qui est offert par l'un soit exactement ce qui est attendu par l'autre. C'est ce que l'on appelle la complicité. Les amants ont alors l'impression qu'ils se sacrifient en offrant et en recevant exactement ce que chacun attendait.

*A contrario*, si l'un des amants tente de partager sa culpabilité avec son partenaire, l'affrontement est assuré.

« Un jour que nous voyagions tous les deux, elle proposa d'entrer dans un centre commercial. Je l'accompagnai sans rechigner et je portai ses paquets avec enthousiasme et empressement. À la fin de la soirée, Fatima s'énerma et m'engueula parce que soi-disant je l'avais fait culpabiliser en me sacrifiant de la sorte. Pourtant, je n'avais aucunement maugré. Son égoïsme et le mien ne s'étaient pas concertés pour se donner ce que chacun attendait de l'autre. »

La société arabe traditionnelle, celle qui n'est pas encore industrialisée, n'accepte pas encore que l'amour-passion préside au choix des époux et elle frappe d'anathème la relation amoureuse hors mariage alors que, justement, l'amour-passion étant banni de cette sélection d'un conjoint, le risque est grand que les conjoints le recherchent hors du mariage.

Dans le processus d'amour-passion, on ne peut se passer de la sexualité, mais dans la sexualité, l'amour est-il véritable ? Le sujet et l'objet tiennent-ils à leur rêve, même fugace ou se contentent-ils tous les deux de l'échange corporel comme symbole de l'amour, même sans orgasme ? En Occident, la reconnaissance de la liberté pour la femme de s'engager dans des relations amoureuses et de rechercher l'orgasme conduit à la systématisation du code de l'amour-passion. Les femmes des sociétés arabes traditionnelles attendent toujours cette libération que leurs sociétés néocoloniales tardent à leur accorder. Dans une lettre Fatima faisait part de ses sentiments à cet égard :

« En réalité, je t'aime passionnément et je veux davantage être avec toi, ton subconscient se trompe énormément. J'ai atrocement besoin que tu me croies, sinon je me noie et tu n'auras plus de bouée (...) L'arabisme est une culture extrêmement portée sur l'allusion et le silence et le non à dire. Faire l'acte d'amour avec une pubère à la limite, mais surtout loin des yeux étrangers et des oreilles, et si ces oreilles ont entendu ou que ces yeux ont vu, ils se taisent. Tout se partage et s'échange dans mon pays, même le corps des femmes (...) Le sexe n'est qu'une source d'inhibition, de souffrance et de frustration pour tous les Arabes, jeunes ou vieux, hommes ou femmes. Les femmes maghrébines sont harcelées quand elles ne sont pas violées. Pour elles, jamais de tranquillité dans les salles de repos des gares, les bains publics, les autobus, les taxis collectifs ou les trains. Elles conservent une crainte des lieux publics et des endroits enclavés, des ponts et des autoroutes isolées. »

Tant que l'amour-passion présentait la personne aimée comme détentrice de qualités rares, telles que richesse, beauté, vertu, talents exceptionnels, il n'était l'apanage que d'une minorité dominante et il n'était pas présenté comme un idéal à atteindre par le peuple. Les qualités requises pour aimer et être aimées suivant le code de l'amour-passion sont aujourd'hui banalisées et rendues dépendantes du hasard des rencontres avec ou sans arrangements. Jouer le code de l'amour-passion est dès lors accessible aux « classes inférieures ».

La codification de l'amour-passion ou, si vous préférez, de l'intimité à base sexuelle fut implantée petit à petit des hautes classes sociales vers les basses classes et s'est imposée dans l'ensemble des sociétés occidentales, alors qu'il tarde à s'implanter dans les sociétés arabes traditionnelles. Ce qui entraîne le mariage fondé sur l'amour dans la plupart des sociétés occidentales, et fondé en partie sur des prés-arrangements familiaux ou claniques dans les sociétés arabes avec pour chacun de ces milieux la possibilité du divorce accessible pareillement aux femmes et aux hommes en pays occidentaux et plus facilement

accessibles aux hommes qu'aux femmes en pays arabes traditionnels où les arrangements entre époux et entre familles pèsent encore d'un certain poids et entravent la pleine libéralisation du divorce. Un extrait d'une œuvre palestinienne de M. Al-Rantissi (2009) démontre le mode d'accouplement en vigueur dans la société arabe traditionnelle en voie de marginalisation :

« C'est ce moment que mon frère aîné Abdelaziz choisit pour me trouver une épouse. Marquant ainsi que la vie continuait ! Un matin, nous sommes allés trouver Ahmed Yacine. Abdelaziz lui a dit : « Je cherche une femme pour Mohamed... » Le cheikh a tout de suite donné un nom, Kefah Arabli. Kefah en arabe signifie « la lutte ». Je constaterai par la suite que ma femme porte bien son nom ! Quelle maîtresse femme ! À l'université, elle était signalée comme une maîtresse femme (...) Nous voilà donc partis (toute la famille et moi). J'étais assis avec Kefah et je crois toute sa famille. Nous avons parlé, pris le café. Kefah était couverte, mais pas complètement : nous pouvions voir son visage. Dans cette occasion précise, lever un peu le voile est autorisé par la loi divine (...) J'ai du mal à me rappeler mon premier sentiment, celui que j'ai éprouvé en voyant Kefah. J'étais intimidé (...) Nous avons réussi à échanger quelques banalités (...) Ma mère m'a demandé « Qu'en penses-tu ? » J'ai répondu que j'étais d'accord et que tout était bien. Au fond de moi-même j'étais heureux et satisfait. » (p.97-98)

Dans de telles conditions, l'adultère peut-il tenir lieu de solution pour pérenniser les ménages ? C'est ce qu'exprime ici Fatima :

« Le besoin de rester avec Élame est névrotique et celui de ne pouvoir renoncer à mon amant l'est tout autant. Au fond, la relation avec mon amant sert à endurer la première. Elles sont liées. La survie de mon couple dépend de la relation avec mon amant. L'énergie positive avec lui annule toutes celles nocives accumulées à la maison.

Mon mari devrait lui être reconnaissant de tout ce qu'il m'apprend et du fait que je sois de meilleure humeur à la maison. »

Fatima rationalise sa trahison afin de se la présenter comme acceptable et pour atténuer ainsi sa culpabilité. La rationalisation est une tactique du système de défense caractériel que nous utilisons tous. Fatima dévoile son mécanisme de rationalisation qui procède comme suit : Élama est responsable de sa névrose, car il la persécute, il n'est pas celui qu'il devrait être. Fatima, magnanime, elle s'éprend d'un amant qui lui offre quelques moments d'épanchement pour lui permettre d'endurer son tourment. L'amant reçoit sa récompense et le mari bénéficie de ses nouvelles performances. Le pauvre Élama est invité à la reconnaissance suite à la générosité de Fatima qui l'initie aux nouveaux trucs érotiques qu'elle pratique avec son amant, notamment les positions de la Kamasutra, la technique érotique des narcissiques.

Au début, les rêveries de Fatima se nourrissaient d'utopies, mais plus la relation coupable se prolonge, moins le stratagème déculpabilisant est probant puis, avec le temps, la menteuse perçoit toujours mieux l'évanescence de ses supercheries. Fatima dira même que l'amour et la libido s'amenuisent au fur et à mesure que la relation s'éternise. « Le jeu en vaut-il la chandelle ? », demandera-t-elle. De fait, elle n'a jamais connu ni l'amour ni l'orgasme, à peine quelques frissons de désir et un soupçon de plaisir. À la fin la rationalisation du système de défense caractériel s'en prend également à l'amant ; celui-là n'était pas plaisant, le prochain sera plus avenant et au suivant... qui ne sera pas plus satisfaisant, assurément. Quand Fatima, vieillie et aigrie, aura pris le chemin de Canossa, elle pourra confesser qu'ils sont tous pareils, et qu'elle l'avait prédit. Bref, tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise.



## 9. La vengeance

### 9.1. Projection et perversion

Reprenons quelques caractéristiques du comportement schizoïde que nous avons étudiées précédemment. Une dimension utile pour comprendre la teneur de la vengeance de Fatima. Pour le Moi sain, la sexualité est une des expressions de l'amour, l'individu sain éprouve du plaisir à faire l'amour avec quelqu'un qu'il aime, qu'il connaît et qui le reconnaît. Le Moi névrotique schizoïde considère le sexe comme un moyen de conquête, de commerce et, s'il le peut, de gratification. Pour la personnalité schizoïde, la sexualité est une occasion d'obtenir une parcelle de chaleur et un soupçon d'intimité physique dont dépend sa survie. Le conflit entre le Moi et le corps entraîne une scission de la personnalité qui affecte tous les aspects de son existence et de son comportement. Dans les relations complexes qu'établissent les deux composantes d'un caractère humain le masculin et le féminin, la névrose peut être prise en charge par le versant subordonné du caractère d'une personne (le côté masculin d'une femme ou le côté féminin d'un homme) comme une façon de la reléguer à l'arrière-plan, de nier cette névrose et futilityment d'empêcher ses manifestations. Ainsi, l'**anima** de Claude, personnifiée par Fatima, a pris en charge sa névrose et son comportement sexuel témoigne de cette prise en charge. Fatima se comporte dans sa sexualité débridée comme l'homme macho que Claude a toujours été. Il lui en fait donc porter le blâme, ce qui est une autre façon d'exprimer son machisme viscéral. C'est en fait pour lui une façon d'exprimer sa peur de l'inceste maternel et pour elle d'exprimer sa peur de l'inceste paternel. Lowen (1985), dans *Le corps bafoué*, décrit bien ce comportement :

« Plus j'avais l'impression d'être perverse, et plus je me sentais vivante. Au collège, il y avait un aspect pervers à coucher avec les garçons. J'ai couché avec le flirt d'une de mes amies, et j'en étais fière. Je m'en vantais parce que j'avais fait quelque chose de pervers. Une autre fois, j'ai couché avec un homme laid et gras qui m'avait payée pour le faire. J'en étais fière. J'avais l'impression que j'étais capable d'être différente (...) Au niveau de son corps, Barbara se considérait comme un objet qui devait être sacrifié aux demandes sexuelles démoniaques de l'homme. Au niveau de son Moi, Barbara s'identifiait au démon qui exigeait ce sacrifice. Elle puisait dans cet avilissement une étrange satisfaction. Elle se considérait comme une victime – mal aimée –, une martyre. Barbara s'identifiait à sa mère de façon évidente au niveau du corps, tandis qu'au niveau du Moi, elle éprouvait de la répulsion pour le corps de sa mère et elle était humiliée par le rôle sexuel de sa mère. Pour donner à sa propre existence une signification positive, elle se dissociait de sa féminité et s'identifiait à son père (...) L'homme qui prend possession d'un objet avili gagne une victoire à la Pyrrhus. Il se dégrade aux yeux de la femme. De cette façon, Barbara se vengeait de son père, qui avait participé à l'humiliation de la femme (...) Barbara ne pouvait prévoir que la vengeance que la sorcière exercerait sur l'homme lui enlèverait toute sensibilité et qu'en dissociant sa féminité, il ne resterait qu'un corps étouffé et incapable de répondre à l'amour. Barbara n'avait plus de Moi parce que son corps appartenait à sa mère et son Moi à son père (...) Elle avait dû incorporer l'image de la femme qu'avait son père. » (p.115-122)

Si le parent de même sexe est absent ou s'il rejette l'enfant, s'il ne renvoie pas à l'enfant un miroir positif de sa propre sexualité, la petite fille ou le petit garçon ne parviendra jamais à assumer le fait d'être femme ou homme. Lorsqu'un enfant n'est pas confirmé dans son identité sexuelle par le parent de même sexe, il peut en venir à se détester et à avoir honte de lui-même. Il en est ainsi pour Claude envers son père et pour Fatima à l'égard de sa mère. Ne vous laissez surtout pas tromper par



l'attitude hautaine de Fatima, sa détresse se cache derrière ce masque d'assurance narcissique. Dans le matériel suivant, Fatima prend position relativement à la sexualité dans la société arabe :

« Tous les Arabes de notre génération ont vu prôner la sexualité comme étant un devoir pour la femme n'engendrant aucun plaisir pour elle, l'orgasme étant réservé aux hommes. Tout plaisir devient alors coupable et la culpabilisation est moins grave, car moins permanente avec un amant de passage, me semble-t-il. Par contre, elle devient lancinante et assassine dans une relation durable à long terme, alors je cherche et je chasse l'amant de passage. C'est peut-être de là que vient l'amenuisement de la libido au fil des années de relation. Je voudrais comprendre et guérir. »

Cet extrait constitue une projection de Fatima qui tente ainsi de rejeter sur sa mère, et donc sur son mari (le substitut actualisé de sa mère), la responsabilité de sa stase libidinale. En cela, Fatima ressemble à bien des patientes que les psychologues rencontrent dans leur cabinet, lesquelles déclament : « Docteur, je suis malade, je voudrais guérir. Pourriez-vous soigner mon mari ? » Fatima, comme bien des Algériennes a appris jeune à utiliser la sexualité comme argument pour tenir l'homme en respect. C'est un terrain de combat perpétuel et c'est à travers les rapports sexuels avilis et non ressentis que l'homme peut-être mâter, pense-t-elle. Elle se dit frigide pour se punir et pour refouler ses besoins sexuels qu'elle a honte de satisfaire en dérogation des injonctions maternelles.

L'amenuisement de la libido est la résultante du processus biologique d'aimantage qui s'amorce puis disparaît et ne fonctionne qu'avec des individus connus présentant certaines affinités physiques et psychiques, comme nous avons vu au chapitre précédent. Ce processus d'attraction sexuelle a pour finalité la reproduction, activité que Fatima a mis quelques années à concrétiser avant d'être certaine d'avoir choisi le bon géniteur. Claude n'a accepté d'avoir des enfants d'Isabelle qu'après avoir été certain qu'elle était sa femme pour la vie et

avec l'espoir secret d'avoir des filles, car il avait peur d'éduquer des garçons et, fait intéressant, Fatima méprise les femmes, elle a peur des hommes et elle ne voulait enfanter que des garçons.

Enceinte, Fatima avait honte de son ventre qui affichait publiquement son rapport à l'homme, mais surtout, qui déformait son corps, lui donnait la nausée, le mal de dos et l'indisposait. Pour elle, la sexualité n'est pas un accomplissement physique et moral, mais un acte de bestialité, de confrontation et de faiblesse, mais c'était aussi la seule façon d'exhiber un jour ses trophées, ses garçons. Son mari, privé de l'utérus de sa femme pendant des lustres, résistait et démontrait ainsi sa résilience, motif pour lequel il était trompé justement.

À travers son processus de transfert actualisé, Fatima tente de maintenir un archétype caractériel cristallisé. Elle subit les tensions libidinales de l'énergie sexuelle non libérée dont elle souhaite réduire l'effet sur sa tension intérieure, mais ce besoin s'oppose à l'angoisse de transgresser l'interdit parental. Dit autrement, elle est écartelée entre son besoin d'être femme sexuée et jouissante et son désir d'être aimée par ses parents, c'est-à-dire qu'elle doit renoncer à sa sexualité génitale. Dans sa quête pour maintenir l'équilibre névrotique, Fatima imagine des solutions qui émergent de sa cuirasse caractérielle, c'est-à-dire qui se base sur ses pratiques névrotiques courantes (tromperie, trahison, avilissement, mensonge et mythomanie).

Reich (1992) décrit ainsi ce processus : « Il ressortait d'expériences cliniques que les événements de l'enfance n'étaient nullement enfouis, mais précipités sous forme d'attitudes caractérielles ; qu'il était possible d'en dégager le contenu par l'analyse caractérielle. » Pour nous en convaincre, Fatima récidive à propos de ses prétentions à jouir pleinement et aisément avec un inconnu de passage, et elle affirme :

« C'est évident qu'il est plus aisé de baiser et de jouir avec un inconnu qu'avec quelqu'un qui nous est connu et que l'on aime. Avec l'inconnu, on s'abandonne sans contrôle, on devient un être anonyme pour l'autre. L'inconnu connaît tous vos besoins, vos points sensibles,

ce qui fait plaisir et on peut alors se laisser aller et se laisser prendre en toute confiance. La difficulté survient avec l'époux ou l'amant ancien qui vous connaît très bien. Tout abandon de soi devient très difficile. Je ne me sens pas jugée ou observée par les personnes que je connais parfaitement, je me sens incapable de m'éclater ou alors très difficilement avec eux, car je suis incapable de me laisser aller à l'orgasme, chose répréhensible dans mon inconscient. ».

Fatima avance ici une hypothèse qu'elle n'a jamais validée. Les rares fois où elle a baisé avec des inconnus furent des moments de frustration où elle leur accorda une fellation sans réciprocité, comme elle n'a pas connu l'orgasme dans ces moments de fornication, elle n'a pas eu honte et elle n'a pas culpabilisé. Voilà l'explication de sa mystification : inconnu signifie pour elle pas d'orgasme, pas de remord et donc mystification assurée.

Fatima n'a pas honte de baiser, elle ne transgresse alors aucun interdit. Avoir des rapports sexuels est admis dans la société arabe, mais cela doit rester secret, au creux du lit. Ce qui est interdit à la femme, c'est d'y prendre plaisir et de l'afficher. Sa carapace caractérielle imagine donc une supercherie. Il faut se souvenir que le caractère narcissique est mythomane et qu'il construit sa propre réalité hors de la réalité. Elle imagine donc que le partenaire, dans ses ébats sexuels est le porteur de l'interdit parental, comme son père, son premier amant symbolique, était le représentant de l'interdit œdipien qu'il n'a pas assumé. Si le plaisir sexuel est obtenu d'un inconnu, il ne peut stimuler la culpabilité et l'angoisse puisqu'il ne peut transmettre la honte, le remords et le châtement, il quittera la chambre pour rejoindre la foule anonyme dans quelques instants. Le conflit entre le plaisir et la peur du châtement qui est au centre de la névrose serait ainsi résolu.

Évidemment, ce tour de passe-passe ne résiste pas à l'analyse, car ce n'est pas le partenaire de la névrosée qui transmet l'interdit social, la culpabilité et le châtement, c'est le caractère de la névrosée, son Moi irréel et son Surmoi, qui in-

carne les règles morales de la société qui censurent la réalisation des désirs libidinaux, qui joue le rôle de modèle et répond au principe de perfection. Le Surmoi de chacun d'entre nous se constitue par intériorisation des interdits parentaux. Fatima se berce d'illusions en croyant que sa culpabilité lui est apportée par le partenaire extérieur, et non par sa propre réflexion intérieure (Moi, Surmoi et Ça).

On ne culpabilise pas à cause d'un individu connu ou inconnu, on se culpabilise soi-même, c'est-à-dire que le Surmoi nous culpabilise et nous impose le châtement. D'ailleurs, Fatima l'admet elle-même quand elle écrit : « Je suis incapable de me laisser aller à l'orgasme, chose répréhensible dans mon inconscient. » Si vous êtes une personne généreuse parfaitement consciente de vos qualités, il y a peu de chances qu'un individu parvienne à vous faire culpabiliser en vous qualifiant de mesquine. Pour culpabiliser, la personne accusée doit croire que l'accusation a une base de vérité et son Surmoi doit la convaincre qu'elle a commis une faute contre la morale.

Il peut paraître aberrant qu'une femme pense que de baiser avec un inconnu de passage soit plus satisfaisant qu'avec son amant du moment, à moins de le détester et de haïr tous les autres. Quand elle formule ce reproche, Fatima tente d'exprimer le bilan de son expérience. Un amant permanent c'est un risque d'intimité et d'attachement. L'esprit de Fatima, prenant acte de cet écueil, commence à imaginer une parade, sous la forme d'un amant sans attaches qui vous abandonne des souvenirs émoustillants et ne laisse aucune trace de culpabilité. Évidemment, tout cela n'est que conjecture que la vie se chargera de lui infirmer.

Une femme dotée d'une forte moralité et ayant subi l'interdit de toute relation sexuelle hors mariage avec ou sans coït vaginal, ressentira de l'angoisse et de la honte d'une relation sexuelle avec un inconnu interdit à l'intimité, source potentielle de vulnérabilité et danger de maladies vénériennes, alors qu'elle aura l'autorisation sociale de faire l'amour, d'être enceinte, de prendre du plaisir et de jouir avec son conjoint et elle ne comprendrait rien à la morale d'une femme qui lui expliquerait

qu'elle a honte d'être enceinte de son mari, mais qu'elle est fière de forniquer avec un inconnu de passage ! Pour une femme psychologiquement saine, toute activité sexuelle hors mariage, toute trahison de son époux sera source de stress et de culpabilité, peu importe qu'elle connaisse ou non son partenaire d'occasion.

La différence entre la morale de Fatima et d'Isabelle ne tient pas tant aux différences ethniques ou culturelles qu'au fait que Fatima est narcissique histrionique et schizoïde et sa névrose est d'autant plus complexe qu'elle a intériorisé à la fois les interdits de la société arabe et ceux de la société occidentale.

Lowen (1985) présente un comportement névrotique analogue :

« L'incorporation du Moi de l'homme par une femme engendre une sorcière. La sorcière adhère à la vision du Moi de l'homme selon laquelle le corps de la femme est un objet à utiliser sexuellement, sans compensation, sans qu'il se préoccupe que cette dernière éprouve du plaisir. De cette façon, la sorcière se tourne contre son corps et savoure son sacrifice, parce que ce corps représente l'aspect avili de sa personnalité auquel elle tente de renoncer. En même temps, elle compense cet avilissement en adoptant pour l'image du Moi celle de la non-conformiste supérieure qui a rejeté l'ancienne morale et se prétend libérée. L'énergie démoniaque de la sorcière a aussi pour but de détruire le Moi de l'homme. En se tournant contre sa propre féminité, la sorcière nie le rôle de l'amour dans la sexualité et de la sexualité dans l'amour et trompe l'homme qui recherche ses faveurs. La soumission sexuelle de Barbara reflète son mépris de l'homme. Elle signifie, en fait : je ne suis rien et tu n'es qu'un imbécile pour me désirer. » (p. 113)

« Ma mère ne m'a jamais désirée, mon père m'a désirée, mais il s'est interdit de le manifester, qu'as-tu donc à me convoiter ? », s'interroge Fatima. Constatant que sa stase libidinale engendre une tension intérieure et espérant qu'une plus

grande perversion provoquera une plus grande excitation et donc une dépense d'énergie sexuelle libératrice de tension, comme Barbara dans l'extrait de Lowen (1985), Fatima recherche de nouveaux stimulants érotiques espérant qu'en se dégradant davantage, elle pourra jouir davantage. Plutôt que d'atteindre l'orgasme, elle maintient cette recherche d'une sexualité perverse qui la traumatise et qui engendre ses phases de détresse récurrentes.

Comme le souligne Reich (1992), une femme ne peut prétendre jouir et atteindre l'orgasme en suçant une queue. Après sa régression orale (phase de la fillette), il se peut qu'elle tire un certain contentement psychologique de cette activité, le pénis tenant lieu de tétine ou de sein maternel, mais c'est là une bien faible consolation par rapport au plaisir de l'orgasme vaginal. Seule une femme qui n'a jamais connu d'orgasme vaginal complet peut prétendre préférer une fellation à une pénétration. Pour Fatima, l'accès à l'utérus est réservé à celui qui le mérite, à celui qui « troque » suffisamment de rêves pour mériter ce lieu de rêve. Par la pénétration, Fatima se croit sous la domination de l'homme, il devient maître du jeu, il la prend et elle ne veut rien lui donner. Tandis qu'en lui administrant une fellation, elle croit maîtriser l'homme et le dominer. C'est ainsi que s'exprime Fatima à ce propos :

« Merci, mon chéri, de m'avoir enseigné l'amour. C'est avec toi que j'ai joui pour la première fois, Claude mon adoré. J'ai besoin de ton amour et je veux que tu me prennes encore. Je me croyais clitoridienne, je découvre que je suis vaginale. Je t'aime et je veux que nous fassions l'amour toujours. Je voudrais toujours que tu sois en moi. Dis-le à *Péni*, mon chéri, que je voudrais le sucer et le manger. »

Fatima a décrit longuement ses mauvaises expériences vécues avec les mâles machos et égocentriques qui lui faisaient mal sous le pont de ses jambes, et qu'elle accueillait, résignées. Elle évitait toutefois la pénétration chaque fois qu'elle le pouvait. Par contre, disait-elle, « [o] n ne peut fermer son vagin à son amant. Quand on a un amant, c'est pour baiser et si ce n'est

pas satisfaisant autant que ça se fasse rapidement ». Elle espérait découvrir tendresse, douceur, et affection dans les bras de Claude, mais elle était inquiète s'il ne jouissait pas. C'est une emprise sur lui qui lui échappait et elle se sentait vulnérable. Si elle ne pouvait faire ployer l'homme en le faisant jouir, que ferait-elle pour le retenir et le dominer ? C'est probablement pour cette raison que Claude résistait et qu'il refusait de jouir.

Fatima a connu un développement sexuel génital complet, mais elle a été marquée pendant ses phases anale et orale. De cette régression à la phase orale, elle tire sa dépendance affective, sa crédulité, sa naïveté, sa haine vorace, sa rancune, ses sautes d'humeur intempestives, voguant d'un optimisme béat à un pessimisme morbide qu'elle compense par des stimulants et des drogues. Olivier (1980) consacre un chapitre à cette difficulté orale que rencontre les filles, à leur appétit, à leur besoin d'être enfin alimentée, parce que mal nourri au berceau, enfin, nourries de lait, mais pas du « désir » que la mère réserve aux fils, aux frères. De sa régression à la phase anale, il ressort que Fatima est négligente, brouillonne, incapable de tenir un agenda ou de s'orienter, toujours en retard, susceptible, entêtée, révoltée et parfois sadique.

Lowen (1985) décrit le processus de scission entre émotions (énergie) et sexualité, entre corps et esprit, tel que vécu par une femme névrotique :

« Une femme qui a peur de la sexualité et qui est hostile aux hommes engourdit son pelvis pour réduire l'anxiété liée aux émotions sexuelles (...). La mère considère son enfant comme l'image de sa propre sexualité. En essayant de se libérer de sa profonde impression d'humiliation à propos de la sexualité féminine, qu'elle considère comme soumise, dépendante et inférieure, elle projette ses caractéristiques sur l'enfant espérant par là inverser sa propre expérience infantile, et obtenir le pouvoir qui lui a été refusé (...) Cette projection est relativement facile si l'enfant est un garçon et plus difficile si l'enfant est une fille (...) La mère peut redouter l'enfant ou la mépriser, ou la rejeter. » (p.199)

## 9.2. L'orbe du regard

Prendre son besoin en charge signifie devenir actif, cesser d'être une victime passive et soumise de l'interdit parental, de l'angoisse et de la frustration qui l'accompagnent, et cesser d'accuser les parents ou leurs substituts (le mari, l'amant) de ce manque d'amour ; c'est lutter, agir, prendre l'initiative de répondre à ce besoin, demander des caresses et en donner à ceux qui nous entourent et surtout prendre et accepter le risque de vulnérabilité qui l'accompagne, accepter de souffrir, car l'amour vient avec la souffrance.

Fatima a l'habitude, avec chacun de ses compagnons, d'exiger une attention exclusive qui lui fera dire à tout moment « Ne regarde aucune autre femme que moi. » Quant à Claude, il est tout aussi dépendant du regard des femmes qu'il quémande à tout instant.

Quelle femme peut prétendre être indifférente aux regards dont elle est l'objet ? Que le regard soit perçu comme structurant ou anéantissant, il reste que la femme arrive difficilement à quitter l'orbe du regard, en particulier celui de l'homme, car les femmes ne font pas confiance aux autres femmes. Pour ce qui est de la reconnaissance, elles se savent toutes en concurrence pour le regard de l'homme et elles se méfient l'une de l'autre. Fatima était en guerre contre sa mère, elle est aujourd'hui en guerre contre toutes les femmes pour obtenir le regard du père et celui du mâle.

Ce que la névrosée cherche dans l'amour, c'est le Moi qui n'a jamais eu le droit d'exister. Elle cherche le partenaire spécifique qui puisse l'amener à sentir et à ressentir. Elle aura tendance à appeler amour ce qui lui a manqué et ce dont le manque l'a empêché d'être authentique. Quand Fatima réquisitionne le regard de son homme, elle confesse que le manque du regard est le symptôme du manque d'attention et de considération, le manque d'affection sincère sans suspicion érotique incestueuse. Didier Lauru (2009) le souligne : « J'ai été frappé par l'insistance avec laquelle les femmes évoquent le regard de leur père, au sens propre du terme. Comme si ce regard, tour à



tour teinté d'amour ou de déception, d'admiration ou de réprobation, était une espèce de baromètre de leur relation. Comme s'il existait un lien entre la qualité de ce regard et les difficultés qu'elles rencontrent dans leur vie amoureuse ou leur sexualité. Ce que j'ai voulu montrer dans ce livre c'est comment le père, à la manière d'un sculpteur devant un bloc de pierre, anticipait la femme en devenir dans la petite fille et l'aidait à advenir. Son regard plus ou moins valorisant est ce qui l'autorisera à accomplir sa féminité, ou au contraire l'empêchera. »

Olivier (1980) affirme qu'une femme devient hystérique (aliénée au plaisir de l'homme) lorsqu'elle fait appel continuellement au regard de l'autre pour répondre de son identité sexuelle : « Quelle différence d'avec l'homme, sinon que ce regard structurant et désirant l'homme le reçoit d'emblée venant de sa mère. » (p. 9) Mais si ce regard désirant, l'homme ne le reçoit pas de sa mère, alors il devient dépendant du regard de la femme et il le pourchasse toute sa vie.

« Professeur Mayrand, cette tyrannie du regard, qu'elle veut toujours poser sur elle, m'amènera un jour à lui écrire : Fatima, ton combat pour accaparer mon regard exige de ma part une attention sans partage. Tes exigences se heurtent à mes insuffisances, à mes propres carences. Je suis moi-même à la poursuite du regard de ma mère et j'enregistre les regards futiles des éphémères. Je n'obtiens d'elles que pitoyable reconnaissance et je gaspille ainsi, pour peu, ton affection. Mais peux-tu comprendre ma souffrance et m'aider à la contrer en me faisant confiance ? »

Dans ce texte, Claude fait directement appel au soutien de Fatima afin qu'elle l'aide à résoudre son processus de transfert actualisé. Aider quelqu'un à résoudre un transfert actualisé, c'est convenir du besoin de son partenaire et l'assister en tant que personne importante pour dompter ce transfert, mais Fatima s'y refusa, trop occupée à s'occuper d'elle-même, elle ne comprit pas l'appel au secours de Claude. Fatima représentait le mauvais qui est en Claude, que son environnement familial avait rejeté et que Claude souhaitait actualiser, se réapproprier pour l'extirper. Elle représentait enfin la demande d'aide du

Moi qui reconnaissait sa propre désuétude et cette demande d'assistance aurait pu constituer le point de départ d'une guérison à la condition qu'il reconnaisse son mal, qu'il l'identifie, qu'il le combatte plutôt que de s'y complaire impuissant et soumis.

Cette antinomie entre le physique et le psychique (le regard structurant et la réalité de l'être), selon Olivier (1980), n'appartient qu'aux femmes quand leur corps, d'abord nié et asexué, devient sexué et source de convoitise pour l'homme. Certaines jeunes filles ressentent ce passage comme une perte de leur propre identité, aussi, font-elles tout pour éviter ce regard, pour camoufler ces nouveaux attraits (bandages pour dissimuler les seins, vêtements amples pour camoufler les rondeurs, etc.) vus comme perte d'elle-même. Puis, découvrant qu'un certain pouvoir réside dans ces attraits, la jeune fille les propose à la vue afin de les échanger sur le marché libre de la chasse au mari et de la chasse aux amants. C'est l'origine du déplacement permanent de vision de la femme par rapport à son propre corps. Elle croit toujours utile de tricher ici ou là en vue d'être acceptée comme femme – un implant mammaire ici, une liposuction là –, son corps réel ne suffit pas, il faut toujours en rajouter ou en enlever.

Il faut comprendre que ce besoin d'accaparer le regard de l'homme est à l'origine du processus de transfert actualisé. C'est le comportement que le subconscient a imaginé pour recevoir des gratifications et pour se voir confirmer son droit à l'existence, à l'unicité et à la sexualité authentique. Enfant, Fatima ne se sentait pas écoutée ni regardée ; elle était toujours la dernière à prendre la parole et à obtenir l'attention. Cette attitude de son entourage constituait une négation de son droit à l'existence et de son droit à la différence. Par sa transaction affective avec son père, elle a obtenu qu'il la regarde et elle a exigé qu'il lui donne accès à sa puissance phallique et qu'il impose aux autres son droit à l'existence et à la différence. Comme cette affirmation de son droit à l'existence procédait d'une gratification du père en faveur de sa fille, le sujet est aujourd'hui enfermé dans cette dialectique et elle rejoue cette partition insatisfaisante avec chacun de ses compagnons. Les

droits à l'existence, à la différence et d'être sexué sont des droits que chacun doit affirmer par lui-même. Ils ne peuvent être transmis par le père, par le mari, un ami, un amant ou un quelconque substitut.

### 9.3. L'aveu

Examinons une application du processus de transfert actualisé. Établissons d'abord la séquence des événements. Au téléphone, Claude annonce à Fatima qu'il part en voyage à l'étranger avec sa femme pour plusieurs jours. Fatima enclenche un mécanisme de défense qui va comme suit :

« Ta femme doit être heureuse de t'avoir pour elle seule pendant tous ces jours. Qu'est-ce que je fais, moi, pendant ce temps ? Je t'attends patiemment ? »

Quelque temps plus tard, Fatima relate un rêve où un amant précédent apparaît avantagement. Quelques jours encore et elle annonce qu'elle ne ressent plus rien pour Claude et que l'abstinence l'attend à son retour :

« Je peux vivre des mois sans relations sexuelles. Je comprends que la sexualité est un sérieux problème et occupe une grande place dans ma relation avec toi. Pour ma part, toute ma vie ne se résume pas au sexe et je peux totalement concevoir une relation très profonde, tendre et affectueuse, sans relations sexuelles, sans chercher à faire souffrir quiconque. Mais je comprends que cette question soit centrale pour toi. »

Enfin, elle expédie un courriel dans lequel elle explique ses préférences pour des relations sexuelles avec un gitan de passage et son manque d'attrance pour son amant. Tout au cours du voyage de Claude, elle espère secrètement une communication, mais elle s'abstient de l'initier. Elle réduit les communications et au retour de Claude, elle l'accuse d'indifférence. Elle déclare qu'elle ne peut aimer personne, qu'elle n'a probablement jamais aimé personne ni son père, ni

son mari, ni son amant. Elle ironise que l'abstinence « pourrait durer fort longtemps ». Dès que son amant, repentant, lui adresse un compliment, la sorcière en elle sourit joyeusement, satisfaite des résultats de son adversité. Enfin, elle décide de « laisse traîner » un courriel quelque peu compromettant sur l'écran l'ordinateur de son mari, un aveu non sollicité dont Élame se serait bien passé. Lui qui, depuis des mois, fait tant d'efforts pour tout ignorer de cette relation n'a d'autre choix que d'en exiger la cessation. Voici le texte du courriel compromettant venant de Claude et laissé par Fatima sur l'écran :

« Fatima, tu sais que je t'apprécie depuis fort longtemps. Puis-je espérer qu'un jour je pourrai mieux te connaître ? Je suis patient. J'attendrai le temps qu'il faudra pour te connaître intimement. »

Fatima admit sa culpabilité à son mari et elle promit de s'amender ; ce qu'elle ne fit pas en vérité, multipliant les mensonges et les faux-fuyants. Pour elle, Claude devait être accessible en tout temps : ce qu'il ne pouvait pas assurément, puisque marié et dépendant comme l'était le papa de Fatima auparavant. Son système de défense caractériel avait donc lancé un jeu défi à l'objet de transfert actualisé (Claude, son amant) consistant à rejouer une partition insoluble, à obtenir des témoignages d'amour permanents, immédiats et exclusifs d'une personne qui n'était pas disponible dans le but de prouver qu'elle était mal aimée, abandonnée et persécutée, et pour recevoir ensuite une gratification. L'objectif d'un jeu de transfert est toujours de protéger le Moi des agressions extérieures (l'abandon par son amant en voyage) et des angoisses intérieures (la jalousie), de façon à obtenir un bénéfice positif ou, à défaut, négatif. Ici, la gratification de Fatima consistait à culpabiliser Claude pour qu'il quémande son pardon.

De toute façon, ce n'est pas du substitut de son père qu'elle espérait la validation de son droit à l'existence, de son droit d'être unique et de son droit à une sexualité authentique. C'est du substitut de sa mère (Élame, sa tendre moitié) qu'elle attend cette validation et dont elle espère la reconnaissance et l'accès au pouvoir phallique de la puissance. C'est lui qu'elle devait

symboliquement « tuer » parce qu'il avait mal répondu pendant toutes ces années à ses élans affectifs, et pour résoudre son complexe d'Œdipe et ainsi apaiser son sentiment de culpabilité incestueux. Utopie existentielle qui se retourna contre elle, mais cherchait-elle à le quitter ou à être abandonnée de façon à déculpabiliser ? Dans un extrait particulièrement probant, Reich (1992) explique ce comportement :

« La justification de la haine et le dévouement du sentiment de culpabilité qui en résulte ne sont toutefois que des processus intermédiaires. Cette attitude procède d'une profonde déception d'amour. Elle vise donc essentiellement les objets (individus) tenus pour responsables d'une déception, autrement dit les objets intensément aimés qui n'ont pas ou qui ont mal répondu, d'après le patient, à l'élan affectif de l'enfant (la mère et/ou le père ou leurs substituts). Ajoutons que le masochiste ressent aussi cruellement les déceptions actuelles et qu'il organise sans cesse de nouvelles épreuves visant à vérifier l'intensité de la réponse de l'objet aimé-aimant parce que son besoin de se faire aimer est particulièrement prégnant » (p. 214).

Le « geste manqué » qui consiste à exposer à son mari un courriel compromettant, mais particulièrement ambigu, puis d'avouer sa liaison, visait soit à l'interpeller pour qu'il l'assiste dans la mise à « mort » du père incestueux, soit à provoquer une nouvelle tension afin de connaître les intentions profondes de l'objet du transfert c'est-à-dire l'amant. Alors qu'il était interpellé, Claude n'a pas coupé les liens, mais il ne s'est pas davantage rapproché d'elle. Satisfait de leur liaison, mais quand même apeuré de découvrir ses caractéristiques névrotiques, il a tenté de maintenir la relation en l'état. Quant à Fatima, il ne lui restait plus qu'à se replier sur ses positions et à attendre une prochaine occasion pour mener à bien sa vengeance.

« Curieusement, professeur, au moment où j'expédiai ce courriel ambigu et légèrement compromettant à Fatima, mon subconscient m'avisa qu'elle le montrerait à son mari. Ce qui signifie que si ma conscience ne connaissait pas encore le

« *projet* » de Fatima, mon subconscient en était déjà averti. Au cours de nos ébats et de mes débats avec Fatima, je lui ai fait remarquer que tout au long de son existence, elle avait toujours choisi ses partenaires pour des motifs utilitaires, en fonction de son scénario de vie et, consciemment ou non, en fonction de divers projets à réaliser. Sans hésitation, elle s'opposa fortement à cette proposition. Pourtant, j'avais le sentiment que mon subconscient ne me trompait pas. Permettez que je rapporte une anecdote qui m'avait mis la puce à l'oreille. Au cours de ses études à Londres, un comparse originaire de Kabylie s'éprit follement de cette naïade. Le teint sombre, l'air ténébreux, le bellâtre, grand, fort et violent, attira l'attention de Fatima qui trouva intéressant de l'utiliser pour satisfaire sa libido. Mais quand elle voulut mettre fin aux fréquentations, le Berbère ne l'entendit pas de cette manière, il s'opposa et lui expédia une lettre comminatoire. Pour se sortir d'affaires, elle recruta un thuriféraire originaire de Madère qui, ne faisant pas le poids face au pugilat, s'éclipsa. Fatima dut poursuivre son recrutement et ne trouvant même pas un Allemand compatissant, elle dut fuir le poursuivant. Plus tard, un étudiant égyptien s'éprit d'elle. Fatima ébaucha l'idée de le faire émigrer en Algérie afin de l'utiliser pour financer son commerce en gestation. C'est alors qu'elle modifia ses plans. Quant à moi, j'étais bien embêté d'identifier la tâche qu'elle m'avait assignée. »

Afin d'éclaircir ce mystère, on me permettra de retourner en arrière et d'examiner à nouveau sa liaison avec le vieux Libyen, l'archétype de ses liaisons adultères, son premier amant post-marital connu. Elle l'avait choisi parce qu'il se trouvait là, disponible dans l'entourage des festivals pour lesquels elle s'activait, histoire de meubler ses langueurs estivales. Il était de sa race, la forme, les traits du visage et l'anatomie familiers, le comportement et les instincts convenus, l'odeur coutumière, les phéromones, les habitudes de vie, la foi religieuse, tout en lui la rassurait et lui semblait usuel. Il était juste assez triste pour paraître désemparé et désireux d'être consolé. Égoïste, narcissique, il était peu enclin à souffrir du rôle qu'inconsciemment elle projetait pour lui. La chasse fut facile, l'animal était docile. Rapidement, il se retrouva dans son lit. À son âge, il y trouvait son avantage, mais elle souhaitait davantage l'amener à

s'amouracher, c'était important pour la suite de son équipée. Elle n'y réussit pas, un narcissique n'aime pas, tout préoccupé à quêter l'amour. Ce fut d'ailleurs son meilleur rempart, il le sentait confusément et il s'en préservait inconsciemment.

Ce qui suit lève le voile sur ce quiproquo. Fatima écrit au Libyen dans un ultime effort pour susciter chez lui quelques propos compromettants :

« Tu es le rêve de ma vie. Je t'aime à la folie et je souffre énormément de ne pouvoir assouvir mon besoin éternel de ton amour. »

Il résiste et lui répond sobrement :

« Je n'aime pas que notre belle rencontre se gâte comme la dernière fois. Alors, de grâce, ne m'oblige pas à te parler autrement que par le respect et l'affection. Tu sais bien que notre relation est impossible et que le seul fil qui pourrait la préserver est justement notre sincérité. Je n'en dirai pas plus. Je suis ton ami et je te rencontrerai encore, mais je te prie d'éviter ces phrases qui ne me vont pas. »

Devant cette fin de non-recevoir, elle en remet, espérant que cette fois le poisson mordra à l'hameçon :

« Je cherche ni à t'accabler ni à t'empêcher de travailler, mais à être au contraire ton assistante dévouée. Je voudrais que tu saches que je t'ai aimé dans le passé et que je t'aime toujours et que s'il m'arrivait un jour de te haïr, je n'exprimerais jamais une quelconque rancune pour ce passé que je respecte. »

Et lui de conclure :

« Au cas où tu veux cesser cette impossible belle histoire, dis-le-moi nous serons toujours amis. »

Fatima souhaitait mettre un peu de rêve et de romantisme dans cette relation triste. Il utilisa contre elle l'arme la plus efficace qui soit, il ne l'aimait pas. Il se tourna vers lui-même et il se préoccupa de son *ego*, ce qu'elle subodorait depuis leur pre-

mière relation. Elle aurait aimé qu'il fasse un plus grand effort pour jouer à « Faisons semblant de s'aimer », elle lui assénait des « Je t'aime » afin de l'amener à se commettre. Elle s'efforçait d'imaginer qu'il l'aimait, car elle avait besoin de croire qu'ils avaient des sentiments l'un envers l'autre, sinon il lui était difficile d'admettre qu'elle utilisait ce dilettante pour se venger de son mari. Elle lui écrivit une dernière fois afin de vérifier ses disponibilités :

« C'est la bataille continuelle avec l'adversité maritale. Je dois prendre une décision que je n'arrive pas à prendre, la cohabitation avec mon mari est devenue des plus hasardeuses. Je ne sais même plus si cette cohabitation reste plus profitable pour mes garçons qu'une séparation. »

L'allusion était évidente, mais lui, plutôt que de l'inviter à le rejoindre, il lui dispensa le conseil de rester avec son mari et de s'offrir à leur ami commun :

« Je suis désolé pour toi et pour cette situation que tu vis. Je ne sais pas si je peux me permettre un quelconque conseil, mais la rupture n'est jamais bonne pour les enfants, mais peut-être une séparation momentanée ou encore un voyage à deux, une sorte de moment de complicité rétablirait les choses... À toi de décider. Bonne chance ! (...) Notre ami commun vient de m'appeler et m'a reproché de ne pas l'avoir rencontré. Il m'a aussi dit que tu avais courtisé les producteurs pour lui. Serais-tu devenue son impresario ? Alors dis, notre ami, il baisera avant ou après le contrat avec son impresario ? Je lui souhaite du bon temps en ta compagnie. »

Leurs rencontres pénibles se terminaient assez souvent par des mélodrames et des insultes comme elle sait le faire quand on contrarie ses projets ou qu'elle se sent mal servie. Il n'est jamais agréable de penser que l'on est la catin d'un paumé qui ne prend pas soin de le dissimuler. Comment utiliser cette pitoyable correspondance et cette pauvre relation « amoureuse » pour se venger de son mari et l'éreinter si, au premier coup de feu, le malappris s'enfuit reniant sa maîtresse et s'excusant d'être surpris dans son lit.



Le mari de cocu deviendrait Brutus, et l'Ophélie abandonnée, humiliée, pourrait être répudiée et séparée de ses « bébés ». De vaincu, le mari deviendrait vainqueur. Au vu de ce lâche Libyen, elle ne prit aucun risque et en plusieurs mois, elle n'échappa par mégarde aucune indiscretion sur cette relation moribonde. Il en fut autrement avec Claude, son volubile successeur.

Quand le manant se retrouva estropié et qu'elle l'apprit, la magie de l'éloignement l'ayant assagi et replongée dans ses rêveries, elle courut à son chevet. N'avait-il pas besoin d'elle ? Le phallus de la puissance était-il enfin à sa portée ? Et puis, elle avait renié son père des années auparavant ; n'était-il pas le temps de se racheter pour déculpabiliser ? Elle souhaita raviver cette idylle avortée, ranimer ce roman détruit par un accident fortuit aux confins des puits de Tripoli, comme pour exorciser la fatwa dont elle se croyait flétrie. Elle gardait l'illusion que cette relation pouvait évoluer et d'une histoire de sexe ratée se transformer en une ballade sentimentale à peu près utilisable entre une nymphette et un vieil artiste paraplégique. Pourrait-il enfin jouer son rôle de pourfendeur de mari cocu ? Elle lui proposa de le prendre sous son toit. Le vieux Libyen sérieusement amoché n'avait plus le cœur à jouer les jeunes premiers. Il refusa, il lui proposa son secrétaire particulier, puis il l'a congédia.

Après quelques années, la période de latence terminée, la voilà à nouveau en chasse d'un faiseur de cocus, comme son mari le perçut et le lui fit remarquer, preuve qu'Élame n'était pas aussi innocent de son comportement qu'il le prétend. Elle souhaitait retrouver l'amant perdu, s'occuper, rêver à nouveau au roi Ubu, et remettre en état son « projet » de vendetta. Quand le premier candidat s'esquiva, effarouché, elle se lança sur une autre proie. Ce fut le bon choix. Le premier candidat, circoncis et castré, n'aurait pas joué le jeu avec sérénité et se serait enfui dès la première échauffourée.

Le second candidat, un Canadien passionné, était susceptible de s'enticher, d'aimer, de s'engager, de se compromettre, idéaliste, avec des principes, aimant le risque, assez dépressif et

assez fâché contre sa dulcinée pour jouer l'enfant révolté. Fatima, le deuil consommé et l'éternité terminée, était prête à récidiver comme en fait foi ce papier :

« Tu n'y es pas du tout. Je ne sais même pas s'il a existé un jour ce vieux Libyen, tellement je m'en désintéresse ; arrête de te faire du mouron avec cette fabulation incroyable que j'ai vécu et qui ne me laisse même pas un goût d'amertume, tant elles ne signifient plus rien pour moi. J'ai vraiment trouvé la complétude avec toi Claude et cela a tout effacé de mes souvenirs éternels pour le Libyen. Je te le jure. Efface tout de ta mémoire comme je l'ai fait de la mienne depuis longtemps. »

#### **9.4. Voici la rose, dansez !**

Le « *projet* » de Fatima pouvait enfin être remis sur ses rails. Cette fois, Fatima tenait le bon levrier. Par trois fois en quelques mois, elle laissa échapper suffisamment d'informations pour susciter la suspicion. À la troisième indiscretion, son mari Élame apprit qu'elle l'avait trompé pendant des années avec plusieurs amants différents et moult détails scabreux lui étaient révélés. Un vrai conte de fées Carabosse.

Un vendredi noir de février, pour la troisième fois en trois mois, la belle-de-jour exposa sa liaison à son compagnon glacé d'effroi. Devant un écran d'ordinateur et une boîte aux lettres indiscreète, l'époux « surpris » redécouvre l'infidélité affichée qui n'avait jamais cessé, mais cette fois, avec moult lubricités exposées. Était-il nécessaire de pousser si loin l'outrage, l'insulte, l'ignominie, l'infamie, la trahison ? Inadvertance ou geste manqué pour avouer, pour pousser l'autre à s'exposer, pour le détruire et pour s'autodétruire ? L'homme atterré fut terrassé, malgré qu'il avait depuis longtemps soupçonné sa femme d'être fourbe et dépravée, comment pouvait-elle ainsi le bafouer, lui, le mari tout occupé à gérer la maisonnée, à superviser, à contrôler, à critiquer, à ostraciser, à l'oublier et à la négliger ? De cet aveu non sollicité fut-il prostré de jalousie, ou éconduit dans son amour trahi ? Mais l'amour était-il toujours

de la partie ? Où fut-il humilié dans sa virilité orgueilleuse et fallacieuse ? Je ne saurais le dire assurément, mais je sais qu'il y a longtemps qu'ils se sont clamé des « amants », c'est pourtant l'aveu à faire le matin en se levant, l'amour se construit ou se détruit quotidiennement.

Pour ce musulman, il était moins compromettant d'être trompé par un blanc que par un comparse de sa tribu, la machine à médisance étant prompte à s'emballer au sein de cette communauté. Doit-on s'interroger si le crime est d'avoir trompé ou de l'exposer ? Tout laisse croire que l'humiliation a priorité. La dame, enfant rebelle, toujours prête à défier l'autorité (la mère d'abord, le mari ensuite), effrayée, pas tout à fait consciente de la gravité de son équipée, croyant amadouer son mari prostré, se mit à tout avouer et à expliciter ce qui ne méritait pas d'être étalé, enhardie que son mari lui accorde enfin crédit. Sa névrose narcissique la fouetta encore une fois. Pourquoi devait-elle détruire ce qu'elle avait mis tant de peine à construire ? Pourquoi cette haine inavouée de l'homme dominé, « aimé » peut-être, humilié sûrement ? Comment expliquer ce besoin insatiable d'être adulée, de rejeter puis de se venger ? Sa névrose incontrôlée, jamais soignée, risquait de les emporter.

La déprime le faucha. Il se mit à pleurer, à délirer. Il voulut tout savoir, faire le pèlerinage des endroits où elle l'avait trompé, ou plutôt déshonorer, c'est plus grave, songea-t-il, futile. Il voulut connaître, revivre, pour savoir et voir et, pensa-t-il, se réapproprier son « bien », la bouche, le vagin et l'attachement qui lui avait été ravi. Tel le loup blessé parcourant sa tanière et recouvrant de ses marques les traces laissées par le précédent, il voulut visiter ces endroits lugubres et morbides où elle l'avait bafoué, où elle avait trahi son affection. Il souhaitait ainsi justifier sa souffrance et expier son péché, programmer sa vengeance et comprendre. Mais voulut-il vraiment comprendre ? Pour comprendre, il faut l'humilité d'accepter que l'on se soit fourvoyé, que l'on porte sa part de responsabilité et surtout il faut se décider à changer. Sinon, que comprendre si la décision est déjà prise de punir et de poursuivre ce qui n'a pas fonctionné depuis tant d'années ? De toute façon, pouvait-il oublier et continuer cette relation qui avait mal tourné, qui les

rendaient malheureux elle et lui, et à laquelle ils s'accrochaient lui et elle par lâcheté, par routine, par peur de l'inconnu, par crainte de rester seul, abandonné sur cette terre d'étrangers ? Leurs enfants trop grands devenaient des alibis de plus en plus encombrants, mais l'argument permettait de sauver du temps. Élame ne pouvait transformer Fatima et l'aider à guérir de sa maladie si elle ne reconnaissait pas son mal et si elle ne souhaitait aucune thérapie. Mais pouvait-elle guérir de ne pas savoir aimer ?

De toute façon, les voies de solutions n'étaient pas foisons. Se quitter dans la confusion et saccager ce qu'ils avaient mis tant de peine à ériger, après tant de compromissions. Alors, à quoi bon se remémorer cette trahison avec détail à profusion ? Rester adoubé, durer, s'accrocher dans l'amertume, les placards remplis de spectres ensevelis, mais toujours en vie. À quoi bon tout savoir et remplir sa besace des lémures du désespoir ? Rester ensemble et rétablir la relation ? Autant connaître la portion congrue de cette trahison, chaque geste remémoré ne pouvait qu'envenimer un être déçu qui n'avait pas encore accepté sa responsabilité, tout occupée qu'il fût à ruminer sa vengeance, à cuver sa colère, à jouir de sa misère, à accabler l'adultère, à culpabiliser la mère, cette mégère non apprivoisée, ulcérée, névrosée.

Comment pardonner, dans ces conditions ? Chaque aveu arraché, chaque vérité décontextualisée, pas encore regrettés parce pas encore conscientisés, intégrés, assumés, ne pouvaient que raviver la honte et la culpabilité. L'amertume, source de rancune, était mauvaise conseillère. L'amertume et la rancune furent les premiers pas de l'escalade qui confronta ces êtres blessés, mal aimés. Ils avaient pourtant, au fil du temps, déjà mangé de ce pain frelaté, mais n'était-il pas trop tard pour regretter ?

Il questionna, harcela, supputa les réponses fournies, subodora une nouvelle supercherie, contre interrogea. Il savait bien qu'elle ne pouvait tout étaler, pour sa sécurité à elle, pour sa tranquillité à lui. Tout savoir. Dans quel but ? Pour se quitter dans l'effroi ? Pour ne rien oublier, se remémorer, souffrir suffi-

samment, s'insulter, culpabiliser et se venger ? Autant se quitter au plus pressé. Le crime avait été découvert, confessé, il était connu et reconnu, il ne pouvait être nié ni oublié. Pouvait-il être pardonné et servir d'assise à une nouvelle équipée entre deux époux, deux collaborateurs, deux professionnels, deux parents, puis qui sait, entre deux repentants, pour un nouveau départ ? Un amour déchu peut-il renaître de ses cendres ? Non, assurément. De fait, il cherchait à souffrir pour jouir et se venger de Fatima en la faisant culpabiliser et en lui faisant vivre la pire angoisse de son existence. Il voulut rester avec elle pour la voir souffrir à son tour. Elle voulut rester avec lui pour souffrir devant lui et préparer sa prochaine cruauté.

Quand un couple parvient au terme de son évolution, quand leur scénario de vie commune arrive à sa fin dans un grand tourbillon de pleurs et de récriminations, la dernière scène de leur union peut entraîner une conclusion fracassante. Au cinéma, généralement, c'est la Fin. Une fin peut être heureuse, mais de toute évidence, ce n'est pas leur tasse de thé ; leur scénario de vie mélodramatique les oriente depuis longtemps à contre-courant. Une fin peut être dramatique. Les personnages se laissent, ou meurent. Nous n'examinerons pas ici cette fin malheureuse où les protagonistes étant aux abois se quittent au milieu des émois d'un cortège de vies brisées, les garçons écartelés entre deux fidélités, à demi cassés entre deux désespérés. Si toutefois ils devaient continuer à se déchirer, à se maudire dans cette guerre qu'ils se livrent depuis le jour où ils se sont rencontrés, il est préférable qu'ils se quittent, qu'ils cessent de se quereller pour se transformer, pour se mettre au pas et pour gagner. Personne ne peut gagner, ils sont déjà perdants, y compris leurs enfants. Mettre fin à leurs tourments serait l'unique solution. Le faire dans la dignité pour s'épargner serait la seule voie à considérer. Mais une autre fin est possible pour peu qu'ils y mettent de la bonne volonté.

Une fin peut être ouverte. Elle laisse place à l'imagination. Une fin ouverte permet de concevoir, soit un nouveau scénario de vie, soit un nouvel épisode du même scénario raté intitulé *Les aventures des fiancés maudits*. Le projet serait de refaire à l'infini ce qui n'a pas fonctionné depuis des décennies. Ils en

connaissent les tenants et les aboutissants, le script est maîtrisé et l'échec assuré, mais reporté. Leur névrose respective confortée, un monde triste, mais rassurant s'ouvre à eux, rassurant parce que déjà vu et tristement vécu depuis tant d'années. J'avais le sentiment que chacun s'était engagé sur ce sentier. Les composants de ce « *remake* » controversé sont faciles à imaginer : faire l'inventaire méticuleux et acrimonieux des fautes de l'adversaire ; se les remémorer afin de l'inculper et de se disculper ; reproché et sermonné ; proclamer sa parfaite dignité et culpabiliser le vis-à-vis ; chercher à briser l'adversaire sans compromis ; trouver vengeance et vouloir gagner à tout prix. Finalement, ne rien comprendre du scénario de vie et des névroses complémentaires qui les unissent depuis si longtemps et qui ont mené à ce contretemps.

Ils se sont rencontrés, il y a très longtemps, chacun chargé de son passé. Ils se sont mariés avec ce passé et en raison de ce passé. D'emblée, chacun a observé chez l'autre ce qu'il était venu y chercher. Le fiancé, un homme fiable, solide, travailleur, compétent, préoccupé d'elle, attentif à ses besoins, protecteur (elle qui avait tant besoin de sécurité), bon administrateur, capable de l'aider à se lancer en affaires, droit et honnête, sans compromis, mais aussi rigide, stricte, complexé, conformiste, masochiste et autoritaire avec plein de rage contre sa mère ; des qualités et des défauts parfois complémentaires et parfois contraires. Mais ce n'était là que la face visible de leur Moi intime, comme déjà expliqué. La face cachée de sa personnalité à elle dissimulait sa schizoïdie, son narcissisme et son sadisme. Très jeune, elle avait commencé à lutter pour ne pas être délaissée, négligée et pour conquérir le droit d'exister, d'être unique et d'être sexuée. Dès qu'elle avait commencé à charmer pour séduire, pour survivre, pour ne pas avoir honte et pour ne pas être abandonnée, elle avait commencé à être mal aimée et rejetée. Déjà, elle connaissait l'adversité, le combat, la résistance, le refus de plier, de se soumettre, de se résigner, d'accepter. Sa vie a été une longue suite de rejets, de refus, de conflits pour se démarquer, pour se singulariser. Elle a perçu dans cet homme rigide et critique qui cherchait à la mettre au pas qu'elle pouvait lui faire accepter son sort de femme aliénée. Sa longue lutte promettait de se poursuivre sans discontinuer.

Un esclave prostré à ses pieds aurait été rejeté. À vaincre sans péril, elle aurait triomphé sans gloire. La récompense promise après une vie de résistance et d'agression acharnée était de le vaincre, de vaincre la honte, de lui faire accepter sa différence, son insoumission et à travers lui s'offrait la promesse de symboliquement « tuer » le père et de vaincre la mère, de gagner enfin contre elle et contre le complexe parental. Mais gagner quoi au juste ? Gagner l'amour de sa mère ? Gagner l'amour de son mari ? Elle possédait déjà l'amour de son fiancé. Ses efforts ne pouvaient que les ruiner. Son conjoint ne détient pas la clé de sa liberté ni de sa psyché. L'autre n'est jamais l'auteur de notre bonheur ni de notre malheur.

Le mari, consciemment ou non, a perçu en elle ce caractère narcissique, ce qui le fascinait et l'effrayait tout autant. Il accepta de relever le défi. De fait, il recherchait ce défi. Lui, qui fut si mal aimé, cassé par sa mère, vit en Fatima enfin la chance de prendre sa revanche. Il n'avait aucun intérêt à épouser une musulmane soumise, docile, celle-ci ne lui aurait offert aucune possibilité de reprendre et de gagner enfin ce combat perdu une première fois contre sa mère. Il lui fallait un adversaire de la taille de sa mère. Fatima n'a pourtant rien en commun avec la mère du musulman, sauf qu'elle représente la femme à domestiquer, à briser pour gagner. Gagner quoi ? Le mari pensait à prendre sa revanche, sa liberté d'être, sa sérénité, sa virilité vis-à-vis de celle qui lui avait ravi. Gagner le droit d'être lui-même, de ne pas être castré et d'être aimé pour ce qu'il était, tel qu'il était. Le drame névrotique tient en cette illusion que l'autre, la mère d'abord, l'épouse ensuite, détient la clé de sa liberté, de sa destinée, de l'accomplissement et du bonheur du névrosé. Combien de fois n'a-t-il pensé que si sa femme était différente, il serait heureux ? Illusion évidemment, si elle avait été différente, il ne l'aurait pas épousée. Elles étaient nombreuses autour de lui à être différentes et il les a rejetées pour la choisir, parce qu'elle était ce qu'elle était. La femme à vaincre pour ne pas être castré et vaincu, et il s'y est appliqué pendant toutes ces années par des interdits, des critiques, des dépréciations, des altercations, des frustrations, des comparaisons sans compassion. Voici la rose, dansez !

L'homme, atterré, effondré, blessé, ne pouvait pardonner ni oublier, d'autant plus que même si elle semblait effrayée elle continuait à le narguer et à tenter de poursuivre sa relation dévoyée. Fatima espérait toujours ménager la chèvre et le chou, conserver le beurre, l'argent du beurre et le cul du retraité comme elle aimait à le répéter.

Peine perdue, le mari cette fois veillait au grain. Il rumina sa vengeance en prenant son temps, car ce plat se mange froid. Terrorisée, comme une enfant prise en flagrant délit, Fatima réalisa soudain qu'elle s'était trop avancée et qu'elle risquait de tout faire basculer. Adieu commerce, sécurité, résidence fleurie, enfants chéris et petit mari ! Son monde s'écroulait sous ses pieds.

La fillette narcissique et menteuse voulut tout à coup reculer, effacer ses aveux, son passé, s'éloigner de son péché espérant apaiser le courroux de son époux. Fermant les yeux et serrant très fort ses poings sur son beau visage défait, elle fit un vœu et murmura : « Que tout cela ne soit jamais arrivé. » Quand elle ouvrit les yeux embués, son mari se tenait là debout devant elle, l'air déconfit, le regard vindicatif, l'œil orageux, les poings serrés sur un parchemin sur lequel étaient imprimés les aveux de sa disgrâce. Ce que tu fuis te poursuit et te détruit.

« Me suis-je effondré en déréliction après cette odyssée avortée que j'aurais pourtant souhaitée inextinguible ? Je ne crois pas professeur Mayrand. À mon âge, la résilience est grande. Je songeais depuis l'amorce de ce rêve que cette dame était étrange. Le fait d'informer son mari de ses infidélités, de ses adultères répétés, échelonnés sur nombre d'années, de lui donner accès à une abondante correspondance intime et sulfureuse, révélant une pléthore de détails burlesques sur ses ébats romanesques, laisse supposer que personnellement je n'ai pas beaucoup apprécié son âme ni sa personnalité, que j'en étais effrayé et scandalisé.

C'est l'image de moi qu'elle créait en moi qui me manquera le plus. Cette image de conquérant, d'homme fringant, de dan-



dy pouvant susciter l'amour et l'envie chez une femme jeune et jolie, c'est tout cela qui est émouvant. Ce dernier point est très important : se sentir attirant est extrêmement valorisant et confère un sentiment de plénitude, ce sentiment efface les rides du passé. Je lui suis reconnaissant d'avoir rêvé et d'exprimer mes fantasmes cachés. L'expérience nous aura marqués tous les deux et il est probable que mon côté masculin en est sorti aguerri, capable de mieux aimer et de mieux ressentir les émotions. ».

Après ces révélations incroyables, Fatima signifia à son mari : « Je suis quitte avec mon amant, mais je ne suis pas quitte avec toi ! » Comment comprendre une telle philippique ?

C'est que le père symbolique avait été « tué » pour ce qu'il détenait de puissance phallique. Son amant avait servi pour ce qu'il devait dans son « *projet* » de vengeance asthénique et de jouissance masochiste, mais le séide de la puissante mère phallicisée était toujours vivant et il menaçait de représailles la pauvre hère désarmée ayant épuisé ses dernières fusées, repliée dans sa dernière tranchée au fond de sa chambre à coucher. C'est lui maintenant qui détenait la rose et qui préparait une danse macabre. La peur et l'anticipation du plaisir expiatoire les tenaillaient tous les deux.



## 10. Expliquer l'adultère

Aldo Naouri (2006), dans son livre *Adultères*, propose une explication relativement simple de cette infidélité. Il y aurait un « appel » dont l'infidèle présumée cherche l'origine et dont elle ne peut se libérer qu'en y succombant. L'auteur cite l'exemple du film *La femme infidèle*, de Claude Chabrol (1969). Une femme, comblée maritalement, financièrement, sentimentalement et sexuellement, décide de tromper son mari pour la simple raison que leur ami commun semble avoir « besoin » d'elle et qu'il lui réclame. La maman en elle, qui a tellement besoin d'être utile et de déverser son trop-plein d'affection, succombe à la sollicitation adultère pour répondre à cet « appel ». Son mari qui la comble ne semble plus avoir besoin d'elle, sa fille pas davantage, alors elle décide d'apporter son réconfort à un godelureau misérable. Le besoin d'être utile serait la source de « l'appel » ; ce que Naouri nomme la « *logique de grossesse* » chez la femme en opposition à la « *logique du coït* » chez l'homme.

La logique de grossesse chez la femme se présente comme la recherche de la satisfaction des besoins d'un tiers susceptible de conférer à son exécutante un sentiment de cohérence et de puissance. La logique du coït chez l'homme est une logique comportementale où le mâle, tarauté par la crainte de perdre ses génitoires, se rassure compulsivement en les utilisant. Tout cela trouve son origine, propose Naouri (2006) dans la trace, laissée dans la psyché de chacun, des rapports identificatoires des tout-petits des deux sexes à leur mère qui font de la mère, pour les uns comme pour les autres, le premier objet d'amour, celui sur lequel se forgera plus tard toute la vie amoureuse.

La logique de grossesse, ce désir d'être utile, de trouver sa raison d'être et son équilibre psychique en étant serviable défi-

nit un certain type de femme, mais ne définit pas tous les caractères de femmes, comme je le soulignais précédemment. Fatima est effectivement très attachée à ses enfants. Elle les dorlote et infantilise comme il est de coutume pour les mamans arabes, mais je ne dirais pas qu'elle est du type mère dépendante, démunie et impotente hors de sa cuisine ni qu'elle trouve derrière ses fourneaux la cohérence de sa personnalité. Migrante, débrouillarde, elle a toujours travaillé hors du foyer, elle a étudié plusieurs années, elle a fait de la chanson, puis elle a milité socialement, un ensemble de caractéristiques qui l'éloignent de l'archétype de la mère au tablier.

Mais revenons à l'analyse du processus d'adultère tel que perçu par Naouri (2006). Considérant l'investissement physique, psychologique et émotionnel que la femme consacre à la reproduction et donc à l'échange sexuel, contrairement à Naouri (*Ibid.*), je ne crois pas que le simple besoin de répondre à « l'appel » de mater un ami soit suffisant pour enclencher le processus adultère. Chez Fatima, le premier adultère post-marital connu survint à un âge avancé, avec un amant de plusieurs années son aîné, pas du tout le type de freluquet qu'elle aurait pu assimiler à ses fils, et alors que ses garçons, adolescents, étaient toujours en dépendance matérielle et affective envers elle. Le processus d'« appel » est plus complexe et à multiples facettes, il me semble.

Tout adultère procède à peu près de la façon suivante : il s'amorce par le renouvellement de l'expérience initiatrice vécue jadis avec son partenaire et dans le refus illusoire de vieillir et de l'échéance mortelle. D'ailleurs, au cours de nos premiers entretiens, Claude exprimait sa peur de vieillir. La négation de la mort n'est pas sans importance, car de se savoir mortel ou bien paralyse ou bien permet de se sentir plus vivant et améliore le lien avec l'autre.

L'adultère se présente ainsi comme l'altération du lien social et concerne à la fois l'individu qui en prend l'initiative et la victime qui le perçoit comme une trahison, non dénuée d'intention malfaisante et masquée par la dissimulation, il ajoute la préméditation au forfait. Dans un couple ordinaire, le

partenaire qui introduit un troisième larron dans la relation se débrouille pour ne rien laisser paraître et parfois il parvient même à mettre fin à la liaison sans que rien ne transpire, c'est encore ce qui est le moins pire. Quand le dévoilement répété de l'adultère est faussement accidentel (geste manqué ou indiscretion calculée), c'est qu'il vise un objectif différent.

L'expérience de l'adultère serait presque inévitable, selon Naouri (2006), car sur l'aspect pulsionnel, le sujet attendrait une solution aux malaises générés par ses difficultés de gestion de ses émotions, affection, honte, haine, rancune, amertume, culpabilité, angoisse. L'adultère procédant par un mécanisme de déplacement constitue une mauvaise réponse à une bonne question mal posée et une réponse de nature libidinale à une question qui souvent n'a rien à voir avec la sexualité.

D'après Lacan (1999) aimer c'est donner ce que L'on n'a pas à qui ne L'est pas. Le psychanalyste identifiait le « *phallus* » par un L majuscule. Le « *phallus* » est un concept psychanalytique, une instance du topique freudien. La proximité sémantique avec l'organe masculin ne doit pas tromper. Le « *phallus* » ici n'est pas le pénis, bien que socialement le pénis soit un symbole de pouvoir et de puissance. Le pénis a la faculté de se gonfler de sang et de s'ériger. Pour bien des hommes le pénis devient une arme pour pénétrer et perforer, pour se venger de leur mère dominatrice, surtout pour les hommes castrés par une mère rigide, froide et toute puissante. Nous dirions que castrer signifie briser le « *phallus* », c'est-à-dire contrer la volonté de puissance, réduire la capacité de pouvoir et de domination d'un individu.

Les hommes castrés mèneront la guerre toute leur vie contre tous les substituts de leur mère que le hasard mettra sur leur chemin afin de récupérer un peu de cette puissance et de ce pouvoir perdu. En corollaire, une femme aliénée comme Fatima mènera toute sa vie une lutte acharnée à tous les substituts de son père que le destin mettra sur sa route afin de leur arracher quelques bribes de « *phallus* », quelques miettes de puissance et de pouvoir.

Le « *phallus* » n'est pas, du point de vue psychanalytique, l'apanage de l'homme. Les femmes censées ne jamais pouvoir L'avoir, mais pouvoir L'être pour les hommes qui les désirent, peuvent, en réalité, elles aussi, le détenir, du moins les femmes fortes. On prétend même que les femmes le détiennent fréquemment à travers leurs fils tant désirés.

Détiendrait le « *phallus* », tout individu, quel que soit son sexe, qui serait suffisamment jaloux de son pouvoir imaginaire sur les autres, pour veiller à l'entretenir, l'accroître et ne jamais en abandonner la moindre parcelle. La mère de Claude, la mère d'Élame et la mère de Fatima ont été des femmes fortes au « *phallus* » puissant. Un pouvoir imaginaire, mais qui aide singulièrement celui qui l'exerce à dominer les autres.

D'où viendrait une telle prétention ? Elle viendrait largement du statut que l'individu a occupé dans l'économie psychique de sa mère. Nous savons déjà que trois protagonistes de cette dramatique, à commencer par Claude, Fatima et son mari, ont été abandonnés ou sérieusement menacés d'abandon et ils furent tous les trois le choix subsidiaire de leur mère. Même amant, Claude fut le second choix de Fatima, il ne pouvait l'imaginer autrement, c'était sa destinée jusqu'à présent.

L'amour, tel que défini par Lacan (1999), serait donc l'abandon par l'amoureux de son pouvoir sur son amoureuse et le désir de lui donner un peu de pouvoir sur soi. Fatima subodorait cette réalité quand elle écrivait :

« Je n'avais jamais compris que pour aimer, il ne fallait pas gagner. Au contraire, il faut aimer perdre. Alors, je t'aime pour toi, pour gagner ton cœur et pour ne jamais te perdre. »

Voilà une motivation de nature à expliquer l'« appel » de l'infidèle qui a succombé à cette sirène. Dans ce couple perturbé, aucun des protagonistes n'est comblé, chacun mène sa guerre pour conserver son pouvoir et pour arracher un lambeau à son vis-à-vis.

Les amants et les maîtresses ne sont que des instruments pour mener à bien la guérilla des époux, cette guerre des sexes jamais terminée. Si Elame n'avait pas de maîtresse assidue, c'est que jusqu'au jour où l'adultère lui fit ostensiblement révéler, il se croyait vainqueur de ces échauffourées maritales. Sa déconvenue fut grande quand il constata soudain que sa compagne avait pris un avantage insurmontable et qu'après son premier échec pour s'emparer du « phallus » de sa mère et pour se venger, il mordait à nouveau la poussière sous la houlette de sa coreligionnaire. Où il n'y a plus de manque à combler, il n'y a plus de désir. Leur union était bel et bien un échec en sursis, car la vie de couple ne consiste pas à apporter à l'autre ce qui lui manque jusqu'à le satisfaire, il vaut mieux lui apporter un peu de ce qui lui manque et lui proposer de conquérir le reste.

Selon Naouri (2006), pour l'homme, toute rencontre avec une femme, quel que soit son rang dans la suite des rencontres, se placera sous le signe d'un rappel et confèrera à cette femme le rang deux, après sa mère, la première de toute. L'adultère masculin est la traduction du désir de vérifier si la mère est toujours première. C'est ce qui explique la facilité avec laquelle les hommes envisagent l'adultère, d'autant, selon Naouri (2006), qu'ils s'investissent très peu dans l'échange, en comparaison de la fierté qu'ils en tirent et le souvenir qu'ils en gardent. Par contre, l'homme qui aura cru pouvoir disposer en exclusivité de l'utérus d'une femme, à la place de la première dont il a dû admettre qu'elle appartenait à son père, aura beaucoup de mal à accepter l'idée de perdre l'exclusivité de l'appareil reproductif de sa femme, de perdre son affection et de perdre son rang au bénéfice d'un usurpateur, contre lequel il est si difficile de se prémunir, et de revivre aussi douloureusement ce qu'il a jadis vécu, cette perte du puissant phallus et ce deuil de la relation exclusive. L'homme tolèrera très mal cette trahison et ne pourra pas toujours s'en remettre, même s'il ne s'agit que d'un doute ou d'un soupçon, comme la première révélation de Fatima *a fortiori* si l'aveu non sollicité présente une multitude de détails sulfureux sur les ébats scabreux de deux gueux.

Il en va tout autrement pour la femme. Ne portant sur elle que la trace de sa mère, toute rencontre avec un homme se pla-

cera, comme ce fut le cas jadis avec le père, sous le signe d'une découverte. Voilà ce qui explique les hésitations de Fatima à commettre l'adultère, l'effacement mnésique qu'elle en opère et la culpabilité qu'elle en conçoit. Fatima rejettera fermement la source de honte, de culpabilité et d'angoisse après chaque mari-vaudage. C'est la raison pour laquelle Fatima aura attendu des années avant de mettre son « *projet* » à exécution. Une femme culpabilisatrice pour elle-même passera par-dessus l'aventure de son conjoint, se contentant, comme ce fut le cas pour Fatima, de passer sa hargne sur la carte de crédit de son mari, car l'amant n'a pas plus effacé la trace de la mère sur elle que le mari ne l'avait fait auparavant. De plus, si l'adultère du mari n'est que passager, la sécurité du foyer n'est pas menacée. L'adultère du conjoint ne constitue pour elle qu'un détournement marginal parmi les ressources du couple. L'inquiétude de Fatima, quand elle soupçonna l'adultère d'Élame, portait sur les aspects d'utilisation des ressources et du partage des biens au cas où le mari aurait été fortement épris de sa maîtresse. À aucun moment elle ne pleura le pénis perdu ou évoqua l'amour disparu, alors que rapidement, elle intervint pour connaître l'intensité de l'affection qu'il accordait à l'intruse et, conséquemment, elle vérifia le risque de répudiation qu'elle encourait.

Pour chacun des partenaires, la vie à deux est une aventure difficile à vivre pour des raisons inhérentes à la physiologie et à la fonction du couple ; elle ne pourrait jamais être supportée si elle ne s'inscrivait pas dans l'intimité. Pour que le couple perdure, il faut que durent le respect, la confiance et l'intimité. Ce respect, cette confiance et cette intimité se jaugent à la qualité des échanges et des communications entre les conjoints. Le mensonge tue la confiance et dévalorise la personne qui fait le mensonge autant que celle qui subit le mensonge. Le mensonge est une tactique infantile, une fuite des responsabilités et une négation du Moi réel. Le mensonge construit la névrose et la nourrit.

La logique d'adultère se met en place dès l'enfance, lors du développement de la névrose chez chacun des époux dans chacune de leurs moitiés de personnalité (animus et anima) selon



une problématique complémentaire et inversée : scission schizoïde, narcissisme histrionique, immaturité à tendance sadomasochiste, et paranoïa dans le cas de Fatima ; rigidité, insensibilité, indisponibilité de l'amour maternelle, jalousie envers le frère et castration œdipienne ratée, scénario de vie sans amour et sans joie dans le cas d'Élame ; dépendance affective, dans le cas d'Isabelle, névrose d'abandon, immaturité caractérielle, dépendance affective et castration œdipienne larvée, dans le cas de Claude, auront forgé leurs caractères névrotiques respectifs.

Ensuite, l'adultère se nourrit au sein de la relation maritale par des conflits et des contradictions entre époux et épouse d'abord, puis entre les conjoints et les enfants et à propos des enfants par la suite. Si cette névrose principale, constitutive du caractère de chacun des protagonistes, n'est pas objectivée et contrée par l'introspection, la communication et la résolution adéquate des transferts actualisés, les contradictions et les tensions destructrices, dont le couple s'alimente pour survivre, emporteront les conjoints toujours plus loin dans leur guerre fratricide pour résoudre la relation à la mère, pour éloigner la menace de castration, de déphallicisation, pour résoudre le complexe parental et pour éloigner le spectre de l'inceste.

Dans bien des cas, les conjoints se déchirent d'abord doucement. Tout commence par les sempiternels reproches, puis l'un des deux conjoints, habituellement le plus faible caractériellement ou le plus affecté émotionnellement trouve dans l'adultère l'exutoire à ses tensions insupportables et la façon de se venger et de punir l'autre de ne pas être ce qu'il n'a jamais été et de n'être que ce qu'il a toujours promis d'être, rien de plus.

Toute difficulté sexuelle dans le couple pourrait disparaître à la condition que les partenaires cessent la projection de la mauvaise mère sur le conjoint. Lorsque l'animus et l'anima sont prisonniers des complexes parentaux, ils se trouvent projetés sur des figures semblables aux parents (le mari sur elle, et elle sur le mari), comme si la nature voulait les obliger à régler ce problème avant de libérer la créativité qui sommeille en chacun

d'eux. Au lieu de cela, Fatima, l'infidèle, préféra scinder sa relation et vivre avec deux partenaires différents chacune de ses projections, celle à sa mauvaise mère avec son mari, celle à son mauvais père avec ses amants, et comme la plupart de ceux-ci ne parvenaient pas eux-mêmes à réparer leur déception infantile avec leur mère ou avec leur père, ils ont eu de la difficulté à jouir et Fatima resta réfractaire à l'orgasme.

Toutes ces tactiques inadéquates visaient la personne de qui la narcissique schizoïde voulait être aimée et qu'elle prétendait aimer. Procéder de la sorte intensifia chez elle la peur de perdre l'objet d'amour (fétiche d'attachement, objet de transfert) et ne laissa que les sentiments de honte et de culpabilité. Cette quête d'amour maladroite engendra la crainte de perdre le contact épidermique avec la personne prétendument aimée et accrut en retour la peur d'être abandonnée. Hors, pour la schizoïde, « aimer », c'est ne pas perdre le contact physique et ne pas être abandonné. La narcissique schizoïde a besoin de contacts physiques et elle essaie de « fabriquer » de l'amour à partir de rapports sexuels compulsifs. Elle voudra croire que « baiser », c'est « aimer », et que forniquer engendre l'amour sans honte ni culpabilité. Cette mystification névrotique ne fournira évidemment aucune catharsis, aucune sublimation. Elle s'accrochera d'abord à cette fumisterie, pour à la fin se résigner à l'abandon et croire qu'elle n'avait pas trouvé le bon larron, mais que le prochain serait le bon. C'est un peu ce qu'elle suggère dans le matériel qui suit :

« Mon amour, ton départ pour deux semaines à l'étranger fut désastreux et fut pour moi l'initiateur de l'enclenchement d'un mécanisme de survie. Comment survivre à l'absence de mon amant ? Dois-je trouver un nouvel amant ? »

Il suffit, pense la narcissique schizoïde, de s'ankyloser et l'abandon est possible. L'abandon est peut-être facilité, mais pas la jouissance. Il s'agit donc ici d'une crainte psychique et d'une peur physique. Chacun des protagonistes devant jouer le rôle qui est le sien sur la scène d'ombre que l'infidèle aura imaginée. Dans ce contexte, Fatima affirme avec arrogance qu'un

amant doit rester un amant. Pour elle, un amant permanent, c'est un mari cocu qui ne l'intéresse plus.

Ce genre de névrosé impute aux autres, par projection, leurs imperfections, leur culpabilité et leur honte. Certains réussissent même à convaincre leurs victimes que ces comportements émanent d'eux. Ils croient reconnaître dans les autres ce qu'ils n'osent reconnaître en eux. L'attitude sadique de la femme impulsive ne la protège pas seulement contre sa génitalité, elle sert aussi à compenser le manque de contact libidinal qui en résulte en maintenant sous une forme indirecte le contact avec l'objet d'amour, c'est le rituel qui est imposé à l'objet d'amour dans le jeu « Faisons semblant de s'aimer ».

D'après Reich (1992), « Toute névrosée schizoïde n'était pas sauvée de sa maladie et de son angoisse d'orgasme avant d'avoir accepté librement son rôle de femelle dans les bras d'un mâle qu'elle pourrait vraiment aimer. Elle devait ressentir ses parties génitales comme lui appartenant en propre et non plus comme une partie aliénée d'elle-même (...) Mais si la patiente prétendait pouvoir se passer d'orgasmes, elle n'était pas guérie. » (p. 411) Il souligne, par ailleurs, que l'individu bien portant ne justifiera jamais son comportement sexuel par autre chose que le besoin d'amour et le but de ses rapports sexuels par la quête de la satisfaction (l'orgasme) (p. 433).

Par contre, le névrotique ascétique justifiera sa débilité sexuelle par des exigences morales, par des inhibitions, par des interdits sociaux, par le don de sa personne ou par sa générosité. C'est ce qu'affirme Fatima dans ce message destiné à Claude :

« Avec le Libyen je n'ai joui qu'une seule fois, celle où lui n'a pas joui. Le reste du temps, les relations sexuelles étaient pénibles. Je ne pouvais le priver de son plaisir et je ne pouvais lui dire qu'il me faisait souffrir. Ça ne se dit pas à un Arabe qu'on est anatomiquement incompatible. Qu'y pouvait-il ? Je suis généreuse et quand j'établis une relation sexuelle avec quelqu'un, je ne me dis pas que je dois jouir absolument. »

J'ai déjà fait allusion à la cuirasse de Fatima dont les nombreuses caractéristiques concernent : la tension musculaire du dos, des cuisses, du thorax et du cuir chevelu, son agressivité impulsive et ses sautes d'humeur intempestives, la rigidité du visage, le front sans ride, les yeux mi-clos, les nerfs du cou tendus. L'hypertension musculaire chronique traduit une inhibition de toute excitation, qu'il s'agisse de plaisir, d'angoisse ou de haine. La carapace n'est toutefois pas complète et sans faille puisque tout en prétendant ne jamais culpabiliser, elle culpabilise abondamment.

Les tentatives pour résister aux sentiments d'affection-amour, la **cuirasse caractérielle**, selon Reich (1992), le **système de défense caractériel**, selon Janov (1978), le **mécanisme de défense**, selon Anna Freud (2001), est destiné à protéger la conscience d'émotions trop fortes et visent à refouler profondément les émotions dangereuses, parce que non validées, à bloquer le plaisir sexuel génital (source d'orgasme interdit) et donc à empêcher l'émergence de l'énergie sexuelle sous forme d'angoisse. Cette tactique de défense peut résulter en une activité d'agression contre l'objet de transfert (l'amant) jusqu'à ce qu'il abandonne la partie permettant au sujet de déculpabiliser en rejetant la responsabilité de l'échec de la relation sur l'objet « aimé », traître qui abandonnera la partie (la guerre) tôt ou tard.

Au cours de mes recherches auprès de Fatima, j'ai recueilli du matériel (cinq conflits majeurs et une dizaine de conflits mineurs) qui constitue autant de démonstrations de ce mécanisme de défense caractériel, le « *projet* » d'aveu d'adultère constituant le sommet ultime dans cette escalade névrotique.

Chez Fatima, l'adultère s'explique par le besoin de renouer avec la puissance phallique archaïque reçue du père pendant l'enfance, puis perdue au cours de l'adolescence. Il s'explique par son besoin d'être reconnue et acceptée, appréciée et revalorisée dans sa féminité. La démarche d'adultère de Fatima constitue le dernier acte de son processus névrotique narcissique hystérique, l'acte désespéré d'une femme qui n'a jamais fait le deuil de cette puissance infantile déchuée. Elle a utilisé les besoins

d'attention, d'affection et de valorisation sexuelle de ses amants pour tenter de retrouver cette puissance phallique et se venger de son mari, le symbole même de la puissance phallique tant convoitée et toujours refusée. Le « *projet* » de Fatima n'est que le colophon d'une bataille amorcée dès l'enfance, poursuivie au cours de l'adolescence, continuée au moment de la première rencontre, prolongée pendant toute l'aventure conjugale, laquelle a connu son apothéose au moment de l'aveu final.



## Épilogue

De cette étude de cas, il appert que la plupart des interdits sociaux, des modes d'interventions parentales dans le développement de la psyché des enfants mâles et femelles, tout ce que Freud a décrit pour l'homme et ce que Christiane Olivier a présenté pour la femme sont identiques aussi bien dans les sociétés occidentales que dans les sociétés arabes, nonobstant quelques différences historiques et cosmétiques engendrées par un développement industriel et économique, culturel et social inégal et combiné. Par contre, la structure d'organisation sociale clanique et le système anthropologique de reproduction communautaire patrilinéaire endogame que l'on retrouve dans les sociétés arabes entraînent l'éclosion de névroses multiples, notamment de névroses de dissociation de la personnalité, schizoïdie, narcissisme, paranoïa, qui sont des causes de la perpétuation de scénarios de vie sans raison et sans amour où l'intelligence et le raisonnement des enfants se heurtent aux contradictions entre les rapports sociaux, les rapports familiaux, et les rapports interpersonnels de proximité.

D'un côté, on inculque aux enfants les lois de la morale sociale ambiante, les injonctions sexuelles et les interdits de la morale civique, de l'autre, les enfants sont à même de constater que l'on ne respecte pas ces lois, ces injonctions et ces interdits et qu'en plus de leur mentir, on leur interdit de révéler les hypocrisies, les méfaits et les affects dont ils sont victimes au nom de l'intérêt supérieur de la famille élargie et de la sauvegarde de sa réputation. La libération de la femme et de l'homme arabes et leur épanouissement psychologique et sexuel requiert la mutation du carcan familial, clanique et religieux. Il ne faut pas oublier que la religion musulmane, tout comme la religion juive, n'offre pas seulement un code d'éthique, mais également un code de vie qui structure et régleme l'ensemble de

l'existence des peuples qui y adhèrent. Le développement industriel, financier et économique, culturel et éducatif engagé dans les différents pays du Maghreb leur apportera peu à peu des changements souhaitables, ce n'est qu'une question de temps, « Le bœuf est lent, mais la terre est patiente ».

Ces sociétés auraient tout avantage à fonder leur éducation civique et familiale sur les principes du droit et de la psychologie individuelle et ainsi compléter leur transformation démocratique. On ne promet pas de donner un enfant à une amie stérile sans encourir des traumatismes profonds pour cet enfant. Si un cousin s'adonne à des attouchements pervers sur le corps de sa cousine, la jeune fille doit avoir confiance que de dénoncer ces agressions lui apportera le soutien inconditionnel de ses parents, de toute la famille et du clan sans craindre d'être accusée elle-même de perversité. Une femme qui constate que sa sœur commet l'adultère avec son beau frère devrait se faire un devoir de dévoiler la situation de sorte que chacun comprenne que des principes sont énoncés et appliqués. Taire l'adultère au nom de la solidarité et de la sérénité de la vie familiale est un crime contre l'intelligence, la raison, la morale et ne peut qu'entraîner le clivage du Moi, la dissociation schizoïde de la personnalité et la perpétuation des névroses et autres difficultés mentales. Un père ne devrait jamais faire de l'une de ses filles sa « favorite » affichée à la connaissance de ses frères et sœurs ni lui offrir un accès privilégié à sa puissance phallique. Un fils ne devrait pas avoir plus d'importance ni plus de pouvoir que ses sœurs dans la famille. Certains de ces comportements et de ces attitudes se retrouvent également en société patriarcale occidentale, où les conséquences génèrent le même type de ravage humain.

Avant d'entreprendre mon étude, j'avais émis l'hypothèse que la structure de défense caractérielle narcissique devrait permettre d'analyser et d'expliquer les attitudes et les comportements des différents protagonistes. J'ai tenté de démontrer, à partir des cas analysés, que Fatima souffre d'une perversion narcissique histrionique avec caractéristiques passives, introverties et altruiste, compliquée de contraintes schizoïdes et de tendances sadomasochistes et paranoïaques. Le narcissisme



phallique de Claude est moins prononcé, il est lui aussi introverti et altruiste, alors que sa névrose d'abandon et ses tendances paranoïaques sont plus marquées.

J'ai retracé l'origine de la névrose de Fatima, dans le transfert de son besoin affectif de sa mère hostile vers son père et celle de Claude dans son abandon à la naissance, un moment crucial de son existence. J'ai aussi retracé chez Fatima le mécanisme de rejet de la sexualité authentique par crainte d'éveiller le tabou d'inceste, d'où le mépris de ses parties génitales et l'aspiration à la masculinité malgré ou parce que Fatima jalouse l'homme et son pouvoir phallique qu'elle associe au pénis. Fatima aspire à transgresser l'interdit maternel de l'orgasme en profanant son corps et en reniant son âme. Elle se sert de son corps pour attirer l'homme et le châtier.

Pour survivre sans puissance et sans pouvoir au milieu d'une telle dialectique, Fatima devait recruter un protecteur et scinder son Moi psychique de son corps physique, siège de ses sens et vecteur de ses émotions. Il s'ensuivit, pour elle, insensibilité, mauvaise perception de ses organes génitaux et de la périphérie de son corps, mutilation de ses seins, source de fantasmes masculins, séparation de ses émotions et de sa raison, de son corps et de ses sens. Fatima fait appel à la rationalisation de ses émotions pour ne pas ressentir la honte et la culpabilité, ce qui l'empêche de s'abandonner, adieu souffrance, adieu amour, bonjour rigidité, amertume et « *frigidity* »<sup>48</sup>. Son Moi masculin a tenté de contrebalancer toute cette négativité et d'actualiser tendresse, affection, amour, confiance et intimité, sans succès cependant, puisqu'elle s'était séparée de son animus que Claude a essayé de personnifier auprès d'elle ; bon gré, mal gré, il fut l'objet de son transfert négatif et le sujet de son « *projet* » dramatique.

---

<sup>48</sup> Prétendre qu'une femme est **frigide**, c'est dire qu'elle n'a aucune réaction sensuelle, aucun intérêt pour la sexualité, c'est extrême. Ce n'est pas le cas de Fatima, mais elle est vraisemblablement déconnectée de sa sexualité authentique et elle simule la jouissance et le plaisir.

De l'adolescence à l'âge adulte, l'acte sexuel ne fut pour Fatima qu'un jeu macabre, une mécanique pour obtenir un peu de chaleur humaine nécessaire à sa survie émotive, une époque où se sont succédé des périodes de latence et ses quêtes de souffrances qui devaient permettre de ressentir physiquement et mentalement cet amour refoulé, jamais réconcilié avec sa sexualité. Son Moi irréel veillait et son système de défense schizoïde et narcissique la protégeait du bonheur et des exaltations, si bien que la perversion et l'humiliation de son corps n'auront servi à rien, et n'auront rien résolu de sa névrose, sinon à mépriser les hommes qui se laissent prendre au piège (je ne suis rien qu'as-tu à me convoiter ?). La castration œdipienne n'ayant pas été prononcée la crainte du tabou impressionnant entravait et entrave toujours la libération de sa sexualité qui se résume à une activité mécanique où elle jouait avec ses partenaires à « Faisons semblant de s'aimer ». Ce diagnostic s'applique aux deux versants de chacune de leurs personnalités, à la différence que Fatima lutte pour obtenir sa castration hétérosexuelle, alors que Claude lutte pour obtenir sa castration homosexuelle.

À l'âge adulte, le subconscient malade de Fatima conçut un « projet » de vengeance satanique qui, une fois le tsunami de la colère maritale passé et une fois les morceaux recollés, devait apporter apaisement, plénitude, sérénité, bonheur et félicité à son couple désesparé ! Elle n'aura réussi qu'à faire éclater le fragile équilibre entre les faces cachées de la psyché névrosée de son couple.

Ils n'ont pas pris ni l'un ni l'autre le bon moyen ni le bon chemin. Ils ont entrepris une quête désespérée et, chaque fois que le mensonge, la roublardise et la dépravation s'activeront pour stimuler leurs sensations perverses et pour provoquer leurs émotions fugaces, leur désespoir s'approfondira. Ce n'est pas par une sexualité débridée qu'ils pourront réconcilier leur corps, leur sexe, leurs émotions et leur esprit, mais par la confiance en autrui, la confiance qui permet l'intimité, source de l'amour véritable, la sexualité respectueuse d'eux-mêmes et d'autrui s'inscrivant en complément de cette disposition.

Certains chagrins se présentent comme des cadeaux de la mort à la vie. Si Fatima n'a pas pleuré son père décédé, c'est qu'elle était chagrinée de le voir s'échapper avant d'avoir pu le « tuer » ; tuer symboliquement sa puissance phallique ; tuer sa peur de l'inceste ; tuer sa crainte d'être abandonnée ; tuer sa mécanique schizoïde de scission et de désespoir ; tuer sa peur de la honte et de la souffrance et tuer sa crainte de sa mère et de son châtement terrifiant ; tuer son manque d'amour. Il en fut de même pour Claude vis-à-vis de son père.

Quand Fatima renoncera à son dessein de vendetta contre tous les hommes de la terre, le contact physique avec son partenaire deviendra une forme d'expression de l'amour, de chaleur humaine, de sexualité débridée, de dépravation pour dégrader son partenaire à travers le sacrifice de sa chair comme parodie de l'amour. Libérer ses émotions, c'est accepter de souffrir et d'aimer, car **l'amour vient avec la souffrance**, on ne peut obtenir l'un sans l'autre. De ce point de vue, le Moi de Claude a cheminé au cours de cette aventure dans le but de faire la paix avec sa mère et avec son père, dans le but de faire la paix avec l'amour.

Claude, le dernier amant... avant le suivant, s'est montré jaloux tel un enfant tyrannique ayant tous les droits sur sa mère-maîtresse et il a imposé à Fatima de lui raconter les détails saugrenus de ses relations sexuelles délurées. Il souhaitait ainsi lui offrir la possibilité de jouir sadiquement de sa souffrance tout en espérant qu'elle répudie chacune de ses conquêtes antérieures afin qu'il prenne la première place dans son cœur aride. Effectivement, quand son « projet » de vendetta contre son mari fut mené à terme, Fatima finit par répudier tous ses soupirants antérieurs, mais il était trop tard pour offrir à Éleme et à Claude une place dans son cœur desséché.

La psychanalyse indique bien **qu'il n'y a d'amour qu'amour de transfert**. C'est à plusieurs personnages successifs que chacun d'entre nous s'adresse à travers ses relations amoureuses, mais il ne s'agit toujours que de la mise en œuvre du seul et authentique amour pour l'objet premier de tout amour, la mère. Le père, faisant écran, doit être symbolique-

ment « tué » pour laisser apercevoir la félicité de l'amour authentique recherché avec la mère. Le mari, l'épouse, l'amant et la maîtresse ne sont là que pour ça ; c'est pour cette raison qu'ils sont choisis tantôt comme substitut de la mère, tantôt comme substitut du père. La relation de Fatima avec son mari concrétisa le transfert de l'amour-échec avec sa mère, alors que sa relation avec son amant marqua le transfert de l'amour substitut avec son père. Son père pudique a-t-il enfin été « tué » à travers l'amant répudié ? Rien n'est moins assuré.

Le « *projet* » de Fatima était de révéler ses liaisons adultères à son mari afin de se venger de lui et de sa mère, de le faire jouir et pleurer et de le castrer, c'est-à-dire de lui arracher le « phallus » de la puissance et du pouvoir et ainsi rétablir l'équilibre entre eux avant de poursuivre leur vie à deux sur de « nouvelles assises » ayant résolu leurs névroses respectives. Utopique ambition, puisque l'aveu d'adultères répétés, la deuxième castration du mari après celle survenue avec sa propre mère, ne pouvait conduire qu'à la destruction de leur relation. Cet homme si parfait, si dominateur, si rigide, si masochiste et paranoïaque, si démuné face à sa mère d'abord, puis face à l'insoumise ensuite, pleura et se réjouit des récits lubriques de Fatima, car la déchéance même de sa femme lui apportait vengeance contre sa mère si parfaite et si irréprochable.

Le « *projet* » de Fatima était de partager sa maladie avec son mari parce qu'elle savait que c'était ce que souhaitait ce fils dévoué, ce laissé pour compte, cet homme que les filles snobaient à l'université, ces filles faciles qui se donnaient aux footballeurs et aux dragueurs, mais pas à lui. Puis, un jour de pluie, en Algérie, une amie lui présenta Fatima la dégourdie, celle qui se donne à un vieux restaurateur et qui s'en moque. Il n'en croyait pas ses yeux, lui le délaissé, intéressait soudain une « fille facile », une graduée d'université. Il n'était pas certain de sa chance, il se disait qu'elle ne voudrait peut-être pas de lui pour gérer son commerce, qu'un autre, plus riche, plus macho, s'en emparerait avant qu'il n'ait le temps de s'en saisir et de se l'attacher. Il prit son courage à deux mains et il s'avança, craintif. Qu'avait-il à perdre ? Il avait perçu le regard de Fatima sur lui lors de leur première rencontre ; il sentait qu'elle avait be-

soin de lui pour ses multiples projets. De fait, elle ne voulait pas de son cousin plus pervers qu'elle et qui ne serait sûrement pas un bon souffre-douleur ni un bon compagnon de peine.

C'était au tour d'Élame de s'approprier Fatima, de la galvauder comme d'autres l'avaient fait avant lui, elle deviendrait son jouet, sa propriété. Il en pâtirait toute sa vie, mais qu'importe, le fiancé réclamait ce délice souffrant. Elle serait ce qu'elle avait promis d'être, instable, colérique, gâtée, capricieuse, hystérique, vicieuse, triste, sadique, dévergondée, belle. C'est ce qu'il recherchait : souffrir en l'écoutant raconter ses trahisons, pour se venger des femmes faciles qui l'ont refusé. Le subconscient entendait déjà Fatima le torturer de ses récits funestes avec des hommes minables, la fille du célèbre Hakim d'Algérie outragée par des mécréants penauds qui ne la méritaient pas et qu'elle châtierait, et lui, l'époux d'infortune, ami d'amertume, serait le confident de ses déconvenues.

Il jouissait d'avance de la voir avilie, diminuée devant lui. Détruits tous les deux, couple miséreux, pathologique, pathétique, et à travers elle, la mère répudiée, et à travers lui, la mère de Fatima vengée de son mari adultère. Dans son esprit, Fatima racontait déjà les outrages subis. Il savourait déjà le récit de ses souffrances, trouvant expiation pour sa haine coupable contre sa mère, contre son frère – cet intrigant –, contre tous les hommes trop lâches pour l'épouser, trop égocentriques pour accepter d'être blessés, trop faibles pour accepter l'aventure avec cette malade névrotique.

Une triste victoire s'annonçait pour lui. Il possédait une femme que tous convoitaient avant lui, pour l'outrager, et que plus personne ne souhaitait maintenant épouser. Son plaisir serait de l'écouter répudier ses amants après avoir entendu raconter ses tourments.

Sa femme ne serait pas à lui, mais elle ne serait pas à eux non plus. Elle serait à son père qui n'avait plus voulu d'elle, elle serait au mal qui était dans sa tête et qu'elle ne pouvait extirper, qu'elle ne voulait pas répudier, car ce serait guérir et comment vit-on après la guérison ?

Fatima espérait-elle recoller les morceaux après les avoirs dispersés ? Projet fou, impossible, que seule une fillette histri-  
nique pouvait imaginer, puisqu'une fois le mal absolu connu, que savait-elle de la capacité de son fiancé excédé d'encaisser, de tourner la page et de poursuivre cette relation dévoyée ? Un tel « *projet* » ne pouvait être mené à bien avec la complicité d'un partenaire névrosé et dépendant. La dépendance affective implique de ne rien changer de ce qui a présidé à l'aliénation. Seule une personne narcissique, incapable d'imaginer la souffrance d'autrui et profondément haineuse pouvait imaginer révéler ainsi les détails intimes de ses multiples adultères prolongés et espérer s'en tirer en rapiécant le voile déchiré.

\* \* \*

Les sept approches psychologiques qui ont servi à analyser les caractères aux multiples facettes de Fatima, d'Élame, de Claude et de tous les autres sont complémentaires et m'ont permis de préciser, à partir d'angles différents, la cohésion des personnalités observées, notamment le caractère, la persona, l'ombre du caractère du sujet, de son anima et de son animus. Différentes approches ont été utiles pour décrire des aspects du mental et pour expliquer certains comportements qui, autrement, seraient restés nébuleux. Les différences ethnologiques et culturelles sont réelles entre le monde arabe et le monde occidental, mais elles ne sont pas aussi marquées qu'on pourrait l'imaginer.

J'ai séjourné à plusieurs reprises en pays arabes pour finir par comprendre la relative importance de ces différences. Il m'aura fallu du temps pour prendre conscience que là-bas, souvent, l'amour n'est pas un critère de sélection. L'amour survient fortuitement après le mariage. Parfois, il ne se développe jamais, ce qui ne semble pas importuner. Ils s'endurent patiemment ou alors cherchent ailleurs la pulsion amoureuse et poursuivent leurs tractations d'affaires en couple ou en trio, si l'homme a pris deux engagements. Pour moi, Occidental athée, monogame, exogame, le critère de l'amour me paraît si évident, si naturel, que j'ai peine à imaginer que l'on puisse se choisir autrement que par amour-passion. En Occident, où règne la

famille nucléaire absolue, éclatée, la parenté n'a absolument rien à dire dans le choix d'une fiancée. J'ai été parmi les derniers informés par mes filles qu'elles allaient emménager avec leur bien-aimé. Il ne serait jamais venu à l'esprit de mes gendres de me demander la main de mes adorées. Un jour, mes filles ont pris appartement et j'ai été les visiter alors que la chose était évidemment consommée.

Les mœurs sexuelles et les coutumes familiales des peuples du Maghreb ressemblent beaucoup à celles en vigueur en Occident au cours des années cinquante tout comme leur développement industriel, économique et social ressemble à celui des pays occidentaux au cours des années cinquante, juste avant les trente années glorieuses. Dans un certain nombre d'années, le développement industriel, financier, économique, culturel et social aidant, leurs mœurs sexuelles et sentimentales ressembleront de plus en plus à celles en vigueur en Occident pour le meilleur ou pour le pire, à chacun d'en juger.

La montée de mouvements religieux intégristes ne signifie pas le renforcement de l'influence et des pratiques religieuses, mais plutôt une réaction charismatique à la déréliction religieuse en cours dans les pays arabes.

\* \* \*

Claude, laisse-moi prendre soin de ton chagrin. Comment une femme qui t'avait déclaré son amour éternel pouvait-elle du jour au lendemain, sans pitié et avec si peu de remords, t'annoncer la mort de votre amour et poursuivre son chemin avec son mari dont elle ne pensait pas de bien ? Quel cynisme, quel opportunisme, quel machiavélisme croiras-tu ! Durant tout ce temps, t'avait-elle trompé ?

Je ne crois pas qu'elle t'ait menti délibérément. N'oublie jamais, Claude, que la menteuse fait de grands efforts pour se convaincre qu'elle ne ment pas, car il est dévalorisant et déprimant de s'avouer sa propre fourberie. Pendant votre équipée, elle a pensé et cru ce qu'elle a déclamé, ce dont elle a rêvé, mais voilà que les contingences du pacte conjugal, où l'amour a bien

peu d'importance, rappelaient sa potence. Sa condition de femme arabe musulmane maghrébine lui indiquait la voie de la résignation. Son devoir, ses enfants, son intérêt matériel lui dictaient sa décision.

La névrose narcissique consiste à combattre, sa vie durant, la soi-disant humiliation, la pseudo-trahison, la honte et la culpabilité qui ont présidé à l'élaboration de son système de défense caractériel. Une fois le crime d'adultère avoué, l'amant devient la source des sentiments culpabilisants. Fatima cherchait dans la fuite le palliatif à son comportement infâme et à sa honte. Elle était tout à fait convaincue que tu faisais de même et que tu comprenais parfaitement son trajet. Elle ne voyait pas la nécessité de s'expliquer pour te faire comprendre ce qui, pour elle, relevait de l'évidence. Pour toi, qui es mû par un système de défense caractériel différent, il t'a fallu une démarche d'introspection pour accepter ce qui te paraissait si déchirant et lui paraissait à elle si évident. D'où le laïus de Fatima à la fin de votre parcours :

« L'amour est mort, car il ne peut survivre ainsi écartelé. L'amour est mort et je ne pense plus à rien (...) Tu pars avec tout, tu emportes tout avec toi, tu ne laisses rien derrière toi (...) L'amour est mort dans mon corps, son esprit me hante encore. Il disparaîtra comme il est venu (...) Je ne sais de quoi le futur sera fait, mais je crois que je n'ai d'autre choix que de raccommode ce voile déchiré. »

En sa présence, tu éprouvais le sentiment d'être un enfant, peiné de son indifférence, alors qu'elle, intempestive et suspicieuse, exhibait le « *phallus* » du pouvoir que tu lui concédais. Fatima aurait dû comprendre que son silence buté face à un enfant désemparé n'était pas la panacée. Elle fut une mère pour toi, elle a meublé tes sommeils et tes réveils. Tu y as glané des souvenirs impérissables, ils t'accompagneront le temps qu'il te reste. Ils sont fugaces ces réminiscences, ils apparaîtront puis s'estomperont, mais n'aie crainte, ils reviendront.

Si, au lieu de se taire entêtée, elle avait pris la peine de faire ce que toute mère sait faire pour son enfant, elle lui parle dou-



cement même s'il fait semblant de ne pas entendre, elle lui répète les consignes en le regardant droit dans les yeux pour qu'il ne détourne pas le regard et pour l'empêcher de fuir dans ses cauchemars, implorant que maman ne le quitte jamais. Une mère est tendre avec son enfant, elle lui explique calmement : « Je dois partir. Je vis des choses terribles et je les vis avec mon mari, c'est ma décision. Fais le deuil de nos rêves d'enfants. » Bien entendu, l'enfant s'accroche à ses illusions et il feint la pâmoison, puis il quitte la scène, accablé, mais reconnaissant que sa mère considère son chagrin et sachant qu'elle ne le déteste pas, c'est qu'elle est promise au père en exclusivité.

Tu auras compris, Claude, qu'aimer Fatima, c'est s'éloigner et la laisser suivre sa destinée. Ce n'est pas la hargne qui te poussait vers elle, c'est la peur, la peur du mal qu'elle pouvait te faire. C'était elle la mère en qui tu avais confiance et qui aurait dû te rassurer avant de t'abandonner. Es-tu apaisé maintenant ? Prends conscience petit à petit que la vie continue, passionnante. Laisse-moi t'accompagner jusqu'à la porte. Et Claude de demander : « Dehors, sans Fatima, c'est comment la vie, maman ? ».

\* \* \*

« Cohabiter avec une personnalité névrosée n'est pas chose aisée. Bien des maris auraient pris la poudre d'escampette depuis belle lurette. Elle a beau jurer de ne jamais recommencer, comme elle a souvent goûté au fruit défendu, elle ne pourra s'en passer et dès à présent son esprit troublé manigance de nouvelles équipées pour contourner le système de surveillance mis en place pour l'enchaîner. Elle reviendra me hanter.

L'ami que je suis ne peut l'assister à moins qu'elle n'accepte de se soigner. Pour guérir, le premier pas est d'admettre sa maladie. Le deuxième est d'entreprendre une thérapie, de faire l'humble et difficile effort de se soigner et d'y mettre l'énergie et le temps requis. Il est entendu qu'à cinquante ans passés, certains aspects de sa personnalité se sont cristallisés et ils ne pourront jamais être transformés, mais tout patient souffrant d'une névrose doit savoir qu'il est possible de changer pourvu

qu'il y mette une farouche volonté et beaucoup de sincérité, de la confiance et de la patience.

Après toutes ses défections, il a décidé pour la punir et pour continuer à se flageller, à jouer le martyr et à pleurer, d'entraver son chemin et de la surveiller étroitement. Ils n'auront que plus de plaisir à se trahir. Je lui souhaite tout le succès possible et je veux qu'il sache que je lui serai éternellement reconnaissant. Qui sait, s'il en avait décidé autrement, si aujourd'hui ce ne serait pas moi l'amant angoissé s'éveillant la nuit pour l'interroger : « Où étais-tu allée ? Que faisais-tu ? Avec qui as-tu couchée ? » Et Fatima de répondre : « J'étais seule. Je te le jure ! » C'est bien ce que je craignais ! »<sup>49</sup>

---

<sup>49</sup> Pierre Lapointe (2009). *Je reviendrai.*  
<http://www.youtube.com/watch?v=rs0NGd64usM>.

# Annexes



# Annexe I.

## Concepts psychanalytiques

### **Application du topique psychanalytique au cas de Fatima**

Certains concepts de la théorie psychanalytique freudienne relèvent du deuxième topique : le Moi, le Surmoi et le Ça notamment, soit le caractère, selon Wilhelm Reich (1992), ou l'intellect, le mental, ou encore la personnalité, d'après d'autres psychiatres. Il est utile de présenter ces concepts et leur application dans cette étude de cas.

L'appareil psychique, selon la théorie psychanalytique, est la structure mentale hypothétique (topique) qui sert à expliquer les différents aspects du comportement. Le **Ça** est une instance de l'appareil psychique, présente à la naissance et représentant les pulsions physiologiques totalement inconscientes. Le Ça est dirigé par le **principe de plaisir**, c'est-à-dire par la recherche de la satisfaction des besoins. Il exige la satisfaction immédiate des instincts sans tenir compte de la loi, des coutumes, des désirs ou des besoins d'autrui. Un enfant qui a été gavé au cours de la phase orale sera souvent un tyran égoïste qui ne tiendra pas compte du désir des autres exigeant tout pour lui et tout de suite.

Selon Reich (1992), le Ça du caractère génital pleinement développé a accédé complètement au stade génital post-ambivalent. Le désir d'inceste et le désir de supprimer la mère (ou le père) ont été abandonnés, l'intérêt génital a été reporté sur un objet hétérosexuel qui ne représente pas un objet d'inceste actualisé comme dans la névrose de transfert. Le complexe d'Œdipe s'est évanoui, il a été castré par l'interdit de l'inceste plutôt que d'être dissimulé et refoulé. Les tendances

prégénitales, telles qu'analité, oralité, voyeurisme, sont subordonnées à la génitalité. L'agressivité est sublimée en activités sociales utiles et valorisantes. La stase libidinale est d'autant moins gênante que le nombre de désirs prégénitaux refoulés (fellation, sodomisation, analité, perversion) est réduit, ce qui n'est pas le cas de Fatima, comme nous l'avons constaté.

Le Ça du caractère névrosé est incapable d'une libération orgasmique de la libido. Les objets incestueux sont investis et provoquent angoisse et culpabilité et le sujet s'épuise dans une résistance sans fin pour surmonter la culpabilité des rapports incestueux (l'objet sexuel représentant tantôt le père, la mère ou les frères). Fatima s'adonne à la continence par moment, à l'agressivité et la perversion sexuelle à d'autres moments. Elle imagine des solutions pour résorber son angoisse et ses activités sexuelles sont infantiles (oralité, analité) et entravent la fonction orgasmique.

Le **Moi** est une autre instance de l'appareil psychique. Il se développe dès la naissance et représente la conscience de soi, la planification et le délai dans la satisfaction des pulsions, des besoins. Le Moi représente la raison et le bon sens. Il tient compte de ce qui est raisonnable et possible et du désir exprimé. Le Moi joue le rôle de censeur, masquant les pulsions instinctives du Ça. Le Moi assure les refoulements et la mise en œuvre des mécanismes de défense (refoulement, régression, rationalisation, déplacement, projection, activité réactionnelle, déni, sublimation). Le Moi est régi par le principe de réalité, c'est-à-dire par la prise en considération de ce qui est possible dans la satisfaction des besoins.

La conscience, ou la connaissance, que possède l'homme de sa propre existence, de son évolution et de sa mort crée la psyché. Le Moi est en opposition au **soma** (le corps). Puisque la sexualité s'identifie au corps et le corps à la sexualité, cette antithèse peut être ainsi formulée : le Moi contre la sexualité. Freud (1998) décrivait l'antagonisme entre les instincts du Moi et les instincts sexuels comme une opposition entre la tête et le pénis (libido). Le Moi, c'est-à-dire la part de la personnalité qui se trouve exposée aux influences extérieures, est le siège de ce

que nous appelons la formation du caractère comprenant le Surmoi. Il sert d'élément tampon dans la lutte entre le Ça instinctuel et le monde extérieur (libido). Dans l'intérêt de sa propre survie, le Moi se posant en médiateur entre l'un et l'autre, introjecte les objets frustrants du monde extérieur qui forment ainsi le Surmoi, la conscience culpabilisante.

Le Moi génital bien développé subit peu de pression du Ça et du Surmoi et ne ressent donc pas le besoin de se défendre du Ça ou du Surmoi. Il dispose donc d'abondantes énergies pour ses activités sociales et affectives. Souplesse et adaptation, compréhension et aménagement lui permettent d'agir et de réagir à son environnement. Le Moi génital n'est pas prisonnier de ses sensations. Il n'est pas rigide ni figé dans des convenances sociales et claniques. Le Moi névrotique se cramponne à son objet sexuel par un sentiment de culpabilité et pour obéir à quelque précepte moral. Le Moi névrosé s'adonne à l'ascèse ou n'autorise l'activité sexuelle que si elle est accompagnée de sentiments de culpabilité. Il subit la double pression du Ça insatisfait et du Surmoi brutal. Le Moi névrosé est antipathique pour le Ça et obséquieux envers le Surmoi. La sexualité du Moi névrosé est essentiellement pré-génitale avec composantes buccale, anale, l'acte d'amour est considéré par lui comme une baise sale et sadique. Le Moi névrosé est cuirassé contre le plaisir et contre le déplaisir. Il ne veut pas souffrir, il préfère donc ne pas jouir.

Le Surmoi se développe tout au long de l'enfance en intégrant les normes morales et les valeurs des parents grâce à l'identification. Le principe d'identification amènera Fatima à modeler sa conduite sur celle d'une autre personne de confiance, un modèle, un guide, un père. Le Surmoi fonctionne selon le principe de moralité. Il tend à un idéal et agit comme conscience morale. C'est lui qui développe la culpabilité, la honte et le jugement de valeur. Le Surmoi du caractère génital épanoui adopte face à la sexualité une attitude positive. L'harmonie règne entre le Ça et le Surmoi. Il n'existe pas d'interdiction d'ordre sexuel au niveau du Surmoi. Le complexe d'Œdipe ayant été résolu, le Surmoi sain ignore le sadisme et le masochisme et le narcissisme ne bloque pas l'ouverture à

l'autre. Il n'y a pas de dissimulation dans un Moi idéal-irréel qui, ici, ressemble au Moi réel. Comme la puissance n'est nullement amoindrie, il n'y a pas de sentiment d'infériorité ni de quête de puissance phallique.

Le Surmoi du caractère névrosé se signale par une activité négative face à la sexualité. Le Ça et le Surmoi sont en conflit. Le complexe d'Œdipe n'a pas été surmonté et l'interdiction de l'inceste qui forme le cœur du Surmoi, écrit Reich (1992), empoisonne toutes les relations sexuelles. Pulsions sadiques, masochisme et moralité brutale, narcissisme, sentiment d'infériorité, sentiment de vide intérieur caractérisent la personne névrosée.

Toute frustration, qui résulte du système d'éducation parentale, entraîne chez l'enfant le retrait de la libido dans le Moi, ce qui, selon Reich (1992), équivaut à un renforcement du narcissisme secondaire. Il s'ensuit une modification du caractère dans le sens d'une sensibilité accrue qui se manifeste par la timidité et la crainte. Si le sujet aime la personne frustrante, ce qui est généralement le cas (souvent la mère ou le père), le conflit aboutit d'habitude à un transfert ambivalent se traduisant par une identification : l'enfant (le sujet) n'intègre pas seulement la frustration, mais aussi certains traits de caractère de la personne aimée, parfois ceux qui s'opposent à ses pulsions personnelles (rigidité-souplesse, soumission-révolte, illogisme-logique, mensonge-franchise, masochisme-sadisme, mythomanie-lucidité). Le résultat final du processus est la frustration, le refoulement de la pulsion, la culpabilité ou quelque autre phénomène névrotique et le développement d'un sentiment ambivalent (amoureux-haine) à l'égard l'objet aimé (mère ou père) ou envers son substitut dans la névrose de transfert actualisée.

Mais attention, lorsqu'une pulsion a eu le temps de s'épanouir complètement, il n'est plus possible, d'après Reich (1992), de la réprimer complètement. À ce stade, la frustration ne peut conduire qu'à un conflit insoluble entre les besoins pulsionnels du Ça et les interdits du Surmoi. Un enfant dont une pulsion est complètement développée qui se heurte soudain à une frustration inhabituelle, ce qui peut être le cas lorsque le



père acceptait la manifestation et ne la réprimait pas alors que la mère la refusait et la réprimait, cet enfant n'acceptera pas l'interdiction dans toute son étendue, il tentera de transgresser l'interdit par le mensonge et la dissimulation tout en développant un fort sentiment de culpabilité qui constitue le fondement du caractère impulsif et mythomane de Fatima. Elle défiera l'interdit d'adultère du mari, puis une fois surprise et dévoilée, elle regrettera sa trahison et s'activera à recoller les morceaux espérant comme une enfant que tout s'effacera et s'oubliera. En fait, elle espérera que son mari humilié hésitera tout de même avant de la répudier jusqu'à ce que l'avenir de leurs enfants soit assuré et elle adoptera une attitude soumise jusqu'à sa prochaine crise.

En amour, le Soi est entièrement identifié à l'autre. La première personne avec qui on s'identifie est la mère. La fusion du bébé et de sa mère est le prototype de toute future liaison amoureuse. Si le but de toute évolution sociale est la suprématie de l'intelligence, il ne peut être atteint sans que l'on accorde la primauté à la génitalité, car la suprématie de l'intelligence pré-suppose une économie libidinale bien équilibrée, jouissive et épanouie. Appliquons ces concepts à notre étude de cas. Le Surmoi du sujet est développé, mais soumis aux pulsions infantiles du Ça que le Moi ne parvient pas à maîtriser. Du Ça et du principe de plaisir, Fatima tire ses pulsions dont elle exige la satisfaction immédiate étant convaincue que les gens ont été placés sur sa route pour satisfaire ses besoins et assouvir ses pulsions sans tenir compte de la morale, de la loi, des principes et sans tenir compte de la fragilité et des besoins d'autrui, Fatima traite les autres comme des objets sexuels, des pourvoyeurs ou des victimes collatérales sans plus.

Seuls comptent ses propres besoins, car si elle ne prend pas soin d'elle-même, personne ne le fera, pense-t-elle, c'est le fondement de son caractère narcissique. De la contradiction des interdits entre le père et la mère et de la négation de la raison il s'ensuit un affaiblissement du Moi qui arrive difficilement à réfréner les appétits infantiles du Ça. Arrivée à l'âge adulte, immature émotionnellement, elle se convainc qu'elle n'est pas dépendante affective et qu'elle ne culpabilise jamais, ce qui est

évidemment faux (mécanisme de défense par déni et mythomanie).

Le Surmoi de Fatima la culpabilise surtout quand son mari, qu'elle a choisi symboliquement pour représenter sa mère (processus de transfert négatif), la critique sévèrement. Elle le trompe afin de se venger de ses critiques et de son indifférence, de sa perfection autosuffisante, parce qu'il ne la satisfait pas et qu'il réprime son égocentrisme. Comme la pulsion s'était complètement développée avant d'être en partie réprimée, elle ne parvient pas à l'annihiler.

Quand le cousin « prospecteur » est amené au foyer pour l'initier aux rudiments du sexe enlaidi, elle perçoit très bien la contradiction de l'injonction parentale « Tu ne jouiras pas, mais tu baiseras », elle tente donc de réduire sa tension intérieure en satisfaisant ses pulsions libidinales quitte à culpabiliser par la suite. Elle ne réussit pas à jouir, mais elle parvient à culpabiliser, ce qui l'amène à se retourner contre l'objet de fantasme qu'elle croit responsable de sa culpabilité et de ses remords. J'ai expliqué précédemment que la source de la culpabilité et du remord n'est pas extérieure au sujet, mais issue d'un processus interne, d'une lutte entre le Moi, le Ça, le Surmoi et le Soi. Elle se venge ainsi des critiques, du manque d'affection et du manque de confiance qu'elle reçoit de son mari. « Tu ne m'aimes pas, tu me critiques, tu n'as pas confiance en moi et tu as bien raison. »

Elle se choisit un amant représentant symboliquement son père, faible, soumis, susceptible de la phalliciser, de qui elle exige un amour inconditionnel et à qui elle inflige ses sautes d'humeur puériles, ses défoulements. Elle lui accorde quelques faveurs sexuelles et quelques présents pour le tenir attaché, pour déculpabiliser et se faire pardonner. Le Soi, cette force unificatrice, selon Carl Jung (1996), qui oriente et donne un sens au comportement humain, semble faible et peu développé chez le sujet dominé par le Ça impulsif et peu réfréné par le Surmoi. Le Soi est le siège des traditions et des archétypes familiaux et sociaux, de la communauté arabe clanique le cas échéant, qui constituent une force de contrôle pour maintenir le sujet dans

une relative moralité. Cette force l'empêche de divorcer et d'abandonner ses enfants et lui donne la conviction qu'elle les aime par-dessus tout, même si par moment, elle a l'impression d'être une mauvaise épouse et une mauvaise mère.

Se sentir blessé n'est pas un sentiment en soi, c'est une image évoquant la souffrance. Lorsque je suis blessé, je sais que je suis touché à un endroit vulnérable de ma personnalité. Ainsi, si les critiques de votre conjoint vous blessent à propos de votre façon d'être mère, c'est avant tout parce que vous n'êtes pas très sûre de vos qualités de mère. Par ailleurs, si les propos de votre mari vous blessent c'est également parce qu'il est un personnage important pour vous. Il doit exister une certaine dépendance affective à l'égard de celui qui peut ainsi vous blesser.

La manipulation n'est pas un sentiment, elle est une action que l'on subit et il est nécessaire d'éprouver des émotions à l'égard de celui qui nous manipule. La manipulation vise à obtenir de quelqu'un à son insu qu'il fasse quelque chose qu'il ne veut pas faire. Pleurer, se comporter comme une victime pour susciter la pitié, bouder pour obtenir des excuses ou un changement de comportement, se laisser aller pour être pris en charge, être en colère, séduire sont des comportements manipulateurs. Deux complices sont requis pour qu'il y ait manipulation. Pour contrecarrer la manipulation, le premier complice doit faire face à l'émotion à laquelle le second le confronte.



## Annexe II. Analyse transactionnelle

### **Application du topique transactionnel au cas de Fatima**

#### **Cinq personnages construisent notre identité**

Selon le topique de l'analyse transactionnelle (AT), approche thérapeutique imaginée et conçue par Éric Berne (2001), chercheur à l'Université Berkeley, cinq personnages vivent dans notre mouvance et habitent notre conscience. Ils ont été forgés dans notre enfance, puis consolidés par immanence au cours de l'adolescence, ils sont ce que nous sommes, ils forment notre personnalité. Aucun ne devrait prendre le pas sur les autres et réprimer les autres. Malheureusement, souvent, l'un d'entre eux détermine notre identité, les domine tous et oriente notre destinée. L'un des personnages fixe alors entièrement notre synchronisme, nous entraînant dans des frasques meublant notre scénario de vie préféré.

Il y a d'abord en chacun de nous un **Parent critique**. La mère, par ses remontrances, est l'artisane de ce parent pathétique. Cet acteur stressant ne cesse de maugréer, il est la source de tous les interdits, il est inhibé, il se soumet aux convenances, il est adapté, il veut être accepté et respecté dans sa communauté.

Quant au **Parent nourricier**, charitable, compréhensif, accueillant, cet ange complaisant se laisse manger la laine sur le dos. Il souffre et par cette souffrance, il se donne bonne conscience, il mérite la reconnaissance. Le père, une sœur, une tante

ont pu forger ce personnage compatissant. Il s'extériorise rarement et n'a pas souvent le haut du pavé.

L'**Adulte** est le personnage logique, forgé à travers des expériences authentiques, de l'âge de raison jusqu'à l'âge critique. Il est conscient, raisonnable, intelligent, pragmatique, il ne domine jamais la personnalité, tout au plus parvient-il à l'influencer. Ce personnage adulte est le gestionnaire de la spiritualité, il croit en un dieu accueillant, miséricordieux, bonifiant, il lutte contre le Parent critique qui promeut un Dieu intimidant. Il combat l'Enfant libre et révolté qui implore un Dieu débauché.

L'**Enfant adapté** se soumet aux désirs de la parenté. Il incite l'entourage à le gratifier. Il obtient un emploi et le conserve en accomplissant les tâches assignées. Il est raisonnable, toujours prêt au compromis, il refuse de tout foutre en l'air et se montre soumis.

L'**Enfant libre et révolté**, égoïste, irréflecti, sous haute tension, coureur de jupon, ou de pantalon, poltron, il refuse les conventions, flagorneur, il transgresse les inhibitions, jouisseur, il aime s'amuser. Gouaillieur et colérique dès l'enfance il se croyait tout puissant, la vie lui a appris que l'on n'est jamais le plus grand, mais il n'en a cure et il se fâche souvent. Il prédomine chez la ou le plus jeune de la famille et le Parent critique le tien en laisse et le réprime à outrance pour l'empêcher de faire des bêtises ou de parler avec insolence. L'hédonisme de cet enfant gâté, qui se cherche des amis, gâche sa vie.

L'Enfant libre et révolté est émotionnellement immature et entretient des relations conflictuelles avec sa mère. L'instinct de jouissance de l'enfance est omniprésent en lui. Il s'érige des rêves dans lesquels il est omnipotent et totalement indépendant. Il ment et il exige satisfaction immédiate de ses désirs. L'Enfant libre et révolté est responsable de la jouissante « catharsis », qui donne l'impression de vivre sans sursis. Goguenard, il croit tout cela droiture et franchise quand ce n'est que pusillanimité insoumise. L'Enfant libre et révolté est l'initiateur des fausses espérances, des superstitions et du narcissisme « tout ce que je

veux il suffit de le prendre. Ce que je n'aime pas n'existe pas » disait Fatima qui connaît bien l'Enfant libre et révolté qui l'habite depuis l'enfance.

La névrose provient de la domination de l'un de ces personnages qui écrase tous les autres et domine la personnalité d'un individu. La névrose est la quête continuelle d'une émotion destructrice, d'une gratification négative par laquelle l'individu souhaite expier un péché imaginaire et rétablir le déficit d'attention subi au cours de l'enfance. Certaines névroses procèdent du désir d'être possédé par le père, soit que la possession a eu lieu, laissant de profondes cicatrices destructrices, soit que la possession a eu lieu dans l'imaginaire, laissant les fantasmes et le sentiment d'incomplétude.

### **Plan de vie et scénario**

Le scénario de vie peut être dramatique (tragique) ou mélodramatique (banal). Il procède d'une décision que l'individu a pris pendant l'enfance devant l'impossibilité de vivre son **Moi réel** et en contrepartie de ce qu'il percevait comme un danger demandant une issue, une voie d'évitement pour sa survie. Il procède d'un ou d'une série de clivages et de la constitution d'un **Moi irréel**. Le scénario trace la vie entière du névrosé. Il est formé d'une série de composantes qui en constituent la trame. Voici les composantes du scénario de vie de notre sujet.

1. **Plan de vie.** Les grandes lignes de l'existence affective d'une personne. Il doit être possible de le résumer en une ou deux phrases lapidaires.  
« Ils t'abandonnent tous. Ne fais confiance à personne. »

2. **Décision.** C'est le moment où l'enfant adopte une position existentielle de survie et crée son **Moi irréel** à la suite du clivage de sa personnalité. Les sentences de la décision vont comme suit :

« Je ne suis pas OK. Ils ne sont pas OK. » « N'accepte pas les caresses. Ne demande pas de caresses. » « Ils veulent le beurre, l'argent du beurre et le cul de la fermière. »

**3. Contre-scénario.** Le contre-scénario consiste à des activités qui font diversion et semblent éloigner la personne de son scénario de vie. Le contre-scénario n'est qu'un leurre vite récupéré pour faire avancer le scénario.

« Faire du chant. » « Militer. » « Avoir un amant. »

#### **4. Injonctions et attributions parentales**

##### **Scénario sans joie**

« Ne te laisse pas aller, sois sur tes gardes. » « Ne sois pas spontanée. »

##### **Scénario sans raison**

« Ne sois pas consciente. » « La paix, c'est l'enfer. » « Ne te fie pas à ta raison ou à ton intuition. » « Il n'y a pas de justice. »

##### **Scénario sans amour**

« Ne jouis pas. » « Tu es un objet sexuel. » « Faisons semblant de s'aimer. »

**5. Programme.** C'est la manière dont l'enfant a appris de son parent du même sexe à se plier aux injonctions parentales et sociales.

« Tous des bêtes. Sois frigide. Ils vous abandonnent tous. Castrons-les ! »

**6. Jeu.** Il s'agit d'un événement transactionnel qui procure un bénéfice, lequel fait avancer le scénario. Du « jeu » de base découle des variantes de jeux. Les jeux donnent droit à des timbres primes (des frustrations refoulées) échangeables contre un bénéfice sous la forme d'une colère, d'un amant, d'un refus de sexe, d'une virée de dépenses sur la carte de crédit et ainsi de suite.



« Il me dévalorise. J'ai toujours tort. Il n'y a pas de justice. » « J'ai honte et je culpabilise. » « Je fais une colère, puis je boude. » « Casse-toi, pauvre con ! »

7. **Passe-temps.** Ce sont des pratiques sociales par lesquelles des gens partageant un même scénario occupent leur temps libre. Le passe-temps appelé la transaction du pendu va comme suit : « Je suis malhabile. Dites-moi que c'est faux » ; « Je fais le pitre. Dites-moi que je suis drôle » ; « Je suis une intellectuelle universitaire pédante. Dites-moi que je suis compétente » ; « Je chante faux. Dites-moi que vous aimez. »

8. **Bénéfice.** Un livret de timbres primes permet de se payer une bonne colère, une bouderie, une période de frigidité, de mépriser et de mentir, d'avouer à son mari qu'il est cocu. Le bénéfice commande le **racket** et les **tee-shirts**.

Les **tee-shirts** sont des slogans qui répondent aux injonctions parentales et permettent de persécuter et d'être persécuté, ainsi que l'échange de timbres primes en retour du bénéfice d'une bonne frustration, d'un refoulement des émotions et le **racket** qui permet de manipuler les autres en pleurant, en faisant une colère, en montrant un enthousiasme feint, en feignant la jouissance, ou en insultant quelqu'un, en mentant et en méprisant les autres.

1<sup>er</sup> tee-shirt. FACE : Objet sexuel. DOS : Je suis frigide.

2<sup>e</sup> tee-shirt. FACE : Ne regarde que moi. DOS : Tu es cocu.

3<sup>e</sup> tee-shirt. FACE : Je suis au rendez-vous. DOS : En retard.

4<sup>e</sup> tee-shirt. FACE : Je veux tout. DOS : Tu n'auras rien.

5<sup>e</sup> tee-shirt. FACE : La paix. DOS : C'est l'enfer.

6<sup>e</sup> tee-shirt. FACE : Tout pour mes enfants. DOS : La névrose.

9. **Fin tragique.** Un scénario hamartique se termine toujours par une fin tragique comme le suicide, la dépression, la folie, l'alcoolisme, la drogue, le divorce, alors qu'un scénario banal se termine par une fin mélodramatique.

10. **Rôles.** Ce sont les rôles tenus par le sujet. Un scénario de vie propose aux acteurs trois rôles différents : le **persécuteur**, la **victime** et le **sauveteur**. Prenez note que le sujet adopte au début de chaque jeu son rôle préféré, puis il change de rôle pendant le « jeu ».

Ainsi, Fatima aime commencer le « jeu » en tant que sauveteur (les mamans aiment particulièrement ce rôle et cherche souvent à régler les problèmes des autres) et se retrouve toujours dans la position de victime au second tour de la joute, c'est d'ailleurs ce que toute mère souhaite, car elle peut alors, sans honte, se plaindre d'être persécutée, mal-aimée, abandonnée, sans soutien de personne, injustement traitée. Après plusieurs joutes, passant ainsi de sauveteur à victime, elle se donnera le droit d'échanger un livret de timbres primes pour obtenir un bénéfice comme une super colère, une dépression, un coup de drogue, un amant, car « C'est votre faute. Vous n'aviez qu'à ne pas me persécuter, moi, qui suis si charitable. » Toute la maisonnée est alors empoisonnée et le sujet poursuit son scénario de vie « sans amour, sans raison et sans joie » au milieu des émotions refoulées, tout en prétendant être justifié de maintenir ces « jeux » et ces querelles perpétuelles, ce qui, par ailleurs, atténue sa culpabilité.

## Annexe III. Approche dimensionnelle

Selon l'approche dimensionnelle, on divise la personnalité en seize dimensions. Pour chacune d'elle, deux caractéristiques en délimitent les comportements opposés/extrêmes. Le test consiste à cocher la case se rapprochant davantage de son comportement observé, ou si l'exercice se fait en couple, il s'agit de cocher la case se rapprochant le plus du comportement observé chez son conjoint. Voici les seize dimensions et leurs caractéristiques opposées.

En retrait	1	2	3	4	5	Sociable
Mon intelligent	1	2	3	4	5	Intelligent
Instable	1	2	3	4	5	Stable
Soumis	1	2	3	4	5	Dominant
Réservé	1	2	3	4	5	Enthousiaste
Opportuniste	1	2	3	4	5	Conscientieux
Timide (introverti)	1	2	3	4	5	Extroverti
Endurant (résistant)	1	2	3	4	5	Délicat
Confiant	1	2	3	4	5	Méfiant
Pratique (- original)	1	2	3	4	5	Imaginatif
Franc	1	2	3	4	5	Sournois
Placide (calme)	1	2	3	4	5	Appréhensif
Conservateur	1	2	3	4	5	Radical
Dépendant	1	2	3	4	5	Indépendant
Incontrôlé spontané	1	2	3	4	5	Réfléchi
Décontracté	1	2	3	4	5	Tendu stressé

Chacun des participants indique sa propre perception de sa personnalité et la perception qu'il a de la personnalité de son vis-à-vis, puis, chacun échange ses résultats et explique, s'il y a lieu, le pourquoi des différences observées.

## Annexe IV.

### Thérapie mutuelle

Un couple fonctionnel et efficace qui veut faire durer et perdurer l'amour devrait être en thérapie mutuelle, chacun des acteurs devenant le thérapeute de l'autre. Cinq principes appliqués sincèrement et systématiquement peuvent permettre de cheminer dans une thérapie amicale.

1. On ne cherche pas le coupable du dysfonctionnement ou de la difficulté. L'individu est donc préservé dans son affectivité. On évite d'envenimer la situation en mettant de l'avant la culpabilité de l'autre.
2. On étudie le comportement mutuel, c'est-à-dire l'interaction (les échanges non verbaux et les communications verbales) entre les deux acteurs, plutôt que d'analyser les individus eux-mêmes, ce qui serait une source de tension et de conflits inéluctables.
3. En alternance, chacun des acteurs du couple s'exprime ouvertement, clairement pour communiquer ses angoisses, ses peines, ses frustrations, ses joies et ses craintes.
4. Chacun écoute attentivement ce que l'autre lui exprime et ne cherche pas à personnifier l'action, comme si ces actions étaient l'œuvre de quelqu'un d'autre.
5. Par la suite, chacun suggère différentes façons de faire, différentes visions des événements, donne son point de vue, pose des questions et participe à clarifier la situation, à la comprendre et, au besoin, à apporter des solutions.

Le secret des couples qui durent n'en est plus un puisqu'il a été mis au jour par les chercheurs. Il réside dans la volonté, de

part et d'autre, franchement vécue et exprimée de faire fructifier la relation amorcée et de l'enrichir. La tendresse, l'affection et l'attention, les caresses verbales et les contacts corporels, plutôt que les reproches et les sarcasmes envers les partenaires, sont les bases les plus solides pour construire une union qui tienne le cap contre vents et marées. Les amants deviennent alors de véritables compagnons. Ils ont la sensation de ne plus voyager seuls, mais ensemble, et en confiance sur les chemins de l'existence. D'un point de vue psychologique, c'est l'expérience d'être accepté et apprécié tel que l'on est, de pouvoir se montrer sans fard qui est déterminant pour le bien-être relationnel Thalman (2005, p. 76).

## Annexe V.

### Communication et mensonge

Une discussion dans un couple est d'abord positive ou négative par la qualité (véracité) de l'information qu'elle véhicule. Toutefois, le poids de positivité ou de négativité peut être accentué ou allégé par la nature émotionnelle de l'échange (la façon de le dire). Dans l'absolu, un sujet de conflit devrait être abordé avec humour, curiosité et sérénité si la chose est possible. C'est le cas des couples qui ont appris à gérer les tensions, mais le plus souvent on se laisse aller dans ces moments-là à des émotions négatives (colère, mépris, tristesse et peur). La colère et la tristesse sont admissibles, car ils provoquent à long terme une transformation de la communication conjugale. En revanche, l'expression du mépris et de la peur est toujours néfaste à long terme. Colère et tristesse sont destinées à défier ou à marquer une position adverse et peuvent produire une évolution des points de vue à l'issue du « combat ». Mépris et peur n'expriment pas le défi, ils expriment, soit le rejet irrémédiable, soit l'abandon de poste, sans qu'il y ait évolution. Le mépris et la peur sont les signes que la relation est morte et que la complicité a été détruite dans le couple (Vincent, 2004, p. 126).

S'il est recommandé, pour l'harmonie du couple à long terme, d'aborder les sujets qui fâchent. La démarche ne signifie pas de dire toutes les méchancetés spontanées. Il faut toujours arrêter une dispute avant d'être débordé par ses émotions et de sentir les hormones du stress s'emballer. Les couples heureux sont ceux qui apprennent à ne pas dire tout ce qu'il pense. L'art de l'interaction conjugale se peaufine avec les années (*Ibid.*, p. 125). Être vrai ne rime pas nécessairement avec dire tout ce que l'on pense, mais plus certainement avec penser tout ce que l'on dit. Être vrai est une marque d'amour. Si quelqu'un parle pour mépriser ou pour mentir, c'est que l'amour n'existe plus.





## Annexe VI.

### Névrose de transfert

Il arrive qu'en thérapie, le patient éprouve des sentiments pour une personne (par exemple, pour sa mère ou son père) et que, plutôt que de les vivre avec cette personne, il utilise le thérapeute comme symbole de cette personne. Il ne s'en rend pas compte, le processus est inconscient. On dit alors que le patient vit un transfert thérapeutique parce qu'il transfère des émotions vécues pour quelqu'un sur son thérapeute. Si les émotions sont positives (par exemple l'amour), il fera un transfert positif. Ainsi, il peut avoir l'impression de tomber en amour avec son thérapeute. Si les émotions sont négatives (par exemple, la haine), le patient fera un transfert négatif. Il aura alors l'impression parfois de détester son thérapeute.

Le contre-transfert s'applique au thérapeute. Il s'agit souvent d'une réaction au transfert du client, d'où le nom de « contre-transfert thérapeutique ». Par exemple, lorsque le client a l'impression d'être en amour avec le thérapeute ou de le haïr, il est possible que le thérapeute ne soit pas indifférent et ressente aussi des sentiments de cet ordre. On dit alors qu'il est en contre-transfert. S'il n'arrive pas à résoudre par lui-même cette réaction, seul ou avec de l'aide en supervision professionnelle, il devra se résigner à référer le client à un autre thérapeute, car il ne pourra plus l'aider.

Dans le présent ouvrage, je n'aborde pas ce type de transfert, je m'intéresse au transfert actualisé, phénomène que l'on rencontre tous les jours dans l'engagement des transactions et des communications avec nos proches. Vous avez alors l'impression que votre compagne ou votre compagnon agit et réagit avec vous comme le ferait votre mère ou votre père.

Si le processus de transfert positif éveille des souvenirs émotionnels agréables, le processus de transfert négatif ou d'anti-transfert (non thérapeutique) est un mécanisme de répulsion à la suite d'une expérience malheureuse ou interdite. Lorsque nous recherchons la gratification de nos besoins d'attachement, nous sommes chaque fois plus attirés par des personnes possédant certaines qualités plutôt que d'autres : soit des qualités analogues à l'être aimé et aimant dans l'enfance, le père, par exemple, ou des caractéristiques appartenant à l'être dont on cherche à se préserver, dont on a peur, la mère, par exemple. Le système de défense caractériel permet au névrosé de survivre grâce à ce processus de transfert actualisé.

### **Dompter le transfert**

La genèse d'une névrose adopte le schéma suivant : une interdiction extérieure (injonction parentale ou interdit social) intériorisée par le sujet provoque la stase (congestion) de la libido ; celle-ci fournit aux expériences de l'âge œdipien l'énergie pathogène qui, par le refoulement sexuel, entretient la névrose. **L'importance capitale du transfert réside dans le fait que les composantes essentielles de la névrose ne se manifestent qu'à travers le transfert.** La nécessité de dompter le transfert résulte du fait que les attitudes infantiles sont transférées, soit sur l'amant ou la maîtresse, au cours des discussions érotiques, ou sur le mari ou l'épouse, au cours des activités de la vie courante. Ce transfert adopte de multiples formes positives, négatives ou ambivalentes. Tout transfert se transforme tôt ou tard en résistance du système de défense névrotique (caractériel) pour ne pas remettre en cause l'équilibre échafaudé, équilibre qui forme le cœur du caractère d'un individu névrotique.

Un transfert initial positif peut fort bien se transformer en un transfert négatif. Pour cette raison, la résolution de la névrose de transfert actualisée, qui peu à peu supplante la névrose originelle (échafaudée pendant l'enfance), est un des objectifs les plus importants de la technique analytique. Le transfert théra-

peutique positif est le véhicule principal de l'intervention psychanalytique, pense Reich (1992). L'ultime tâche de l'intervenant consiste, selon Freud (1998), dans l'activation du transfert thérapeutique positif.

Freud (1998) suggère la démarche suivante pour le développement du transfert thérapeutique :

- établissement d'un transfert positif ;
- utilisation du transfert pour la résolution des résistances et des défenses ;
- utilisation du transfert pour la mise à jour des contenus refoulés et le déclenchement de décharges émotionnelles.

Le problème se pose pour certains sujets (patients) d'établir spontanément un transfert positif authentique. Très souvent, le transfert positif dissimule une attitude ambivalente. Il peut s'agir d'un transfert positif réactif, c'est-à-dire que sous des apparences d'amour, le sujet dissimule un sentiment de haine latent. Il peut s'agir d'une docilité passive qui dissimule un sentiment de culpabilité et de masochisme moral tout aussi néfaste. Il peut s'agir d'un transfert de désirs égoïstes fondé sur l'idée narcissique de la part du sujet (patient) que l'objet du transfert (le thérapeute) admirera et aimera le sujet. Au cours de l'échange, ce transfert s'écroule faisant place à la déception amère et à une volonté de vengeance.

Ainsi, une femme souffrant d'impuissance orgastique, trouvant peu de satisfaction dans ses rapports sexuels, cherchera à séduire l'objet du transfert (le thérapeute) tout en prétendant que c'est lui qui a fait les avances et suggérant qu'elle méprise les hommes qui abusent de la situation et de sa vulnérabilité (attitude de soumission passive dépendante). Si l'objet du transfert (le thérapeute) cède aux avances du sujet (la patiente), l'expérience se révélera tout aussi insatisfaisante que les précédentes puisque la névrose ne sera pas guérie pour autant. L'incapacité à aimer ne sera pas réglée par une nouvelle relation sexuelle avec un nouvel objet de transfert, d'où le rejet de la responsabilité de l'échec de la relation sur l'objet de transfert

non satisfaisant, frustration du sujet et mise en œuvre du processus de vengeance contre l'objet (le thérapeute). Si l'objet de transfert refuse toute avance, le sujet l'accusera de ne pas l'aimer, d'être un égoïste, de ne pas la mériter et de ne pas souhaiter sa guérison.

Il est essentiel d'attaquer la névrose actualisée par la résistance principale, sorte de « place forte psychologique », que le thérapeute tentera de saper de tous côtés, plutôt que de se livrer à des coups de main, à des interventions sur quelques points faibles du front névrotique sans rapport direct avec le fond de la maladie. En démantelant les résistances et en décortiquant les matériaux analytiques en partant de la place forte qu'est la première résistance, l'intervenant parviendra à saper la névrose, à exposer les blocages, étape par étape.

### **Processus de transfert actualisé**

Michelle Larivey (2004) explique les forces en jeu dans tout processus de transfert actualisé. Le développement de la personnalité équilibrée requiert trois conquêtes : **1** – la conquête du droit à l'existence ; **2** – la conquête du droit d'être unique ; **3** – la conquête du droit d'être un individu sexué. Nous savons que Fatima ne s'accorde pas le droit à l'existence et qu'elle répète qu'elle n'est pas intéressante, que personne ne l'écoute ou ne veut faire équipe avec elle, qu'elle est une enfant irresponsable qui a besoin que ses enfants, de son mari et de son amant. Fatima ne s'accorde pas non plus le droit à une sexualité pleine, entière et valorisante.

Voici brièvement présenté le processus de transfert actualisé :

- Il faut d'abord prendre pleinement conscience de l'existence du phénomène de transfert quand il surgit. On reconnaît un transfert par la réaction disproportionnée d'un individu par rapport à l'événement en cause.
- Il faut bien identifier le besoin réel qui est à l'origine du comportement névrotique de transfert que le sujet re-

joue sans cesse. Pour Fatima, c'est le besoin d'être acceptée telle quelle est dans sa sexualité féminine entière, y compris avec le droit de jouir, de s'afficher et de se réaliser à travers ses relations sexuelles.

- Il faut ensuite distinguer la demande du besoin. La demande de caresses et de soutien doit porter sur le besoin fondamental et non sur l'événement prétexte ayant servi à déclencher la colère, la réaction disproportionnée.
- Exprimer la demande d'aide explicitement et ouvertement, s'exposer à la personne que l'on aime, exposer sa vulnérabilité en lui demandant de l'aide, mais sans lui demander d'assumer le transfert ni le besoin qui reste la responsabilité du sujet.
- S'adresser au bon interlocuteur, exprimer son besoin devant la personne à qui on attribue le pouvoir de reconnaître notre valeur, notre identité sexuelle par exemple, est en soi un moyen puissant de l'assumer et de reprendre nos droits sur ce besoin. Mais comme c'est dans la relation à notre parent que l'on renie ce besoin (être accepté dans sa sexualité véritable avec le droit d'être femme aimante, aimée et pouvant jouir sans complexe ni culpabilité), on ne reprendra vraiment possession de ce besoin que si on l'exprime à ce parent par la voie de l'interlocuteur actuel, représentant symbolique de l'un ou l'autre des parents.



## Annexe VII.

### Trouble bipolaire

Le trouble bipolaire, également appelé psychose maniacodépressive, est une maladie où le sujet présente des périodes de dépression et d'irritabilité suivies de périodes d'euphorie (sans que la consommation de drogues ou d'alcool soit en cause). Les sautes d'humeur ne sont pas nécessairement associées à des événements en particulier. Le trouble bipolaire touche environ 1 % de la population. Il commence à se manifester habituellement vers la fin de l'adolescence et au début de l'âge adulte, et touche deux fois plus souvent les femmes que les hommes.

Les personnes touchées par le trouble bipolaire, ou la psychose maniacodépressive connaissent des sautes d'humeur, passant d'un sentiment d'euphorie (manie) à un sentiment de dépression (périodes de « *Down* »). Cette condition peut être légère ou grave. Les causes du trouble bipolaire sont inconnues. Les recherches suggèrent que les personnes souffrant de cette maladie ont une prédisposition génétique. Ce trouble semble être de nature familiale. La consommation de drogues et les événements stressants ou traumatisants peuvent causer ou déclencher des épisodes de trouble bipolaire. Sentiments d'euphorie, d'optimisme extrême et d'estime de soi exagéré. Élocution rapide et pensée qui défile, moins grand besoin de sommeil, irritabilité extrême et comportement impulsif, colérique et agité sont tous des symptômes que présentent les sujets bipolaires.

La recherche des causes du trouble bipolaire n'a que très peu progressé au cours de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Bien que différentes hypothèses quant à la cause du trouble bipolaire soient mises de l'avant, la recherche n'a pas confirmé la validité de ces hypothèses. Par exemple, les théoriciens de la psychodynamique suggèrent que la manie émerge de la perte d'un objet

aimé. Les chercheurs ont affirmé que si certaines personnes introjectent l'objet perdu, d'autres nient la perte de l'objet et deviennent maniaques. Selon cette théorie, afin d'éviter les conflits générés par la peur de la perte, le sujet s'échappe dans une ronde vertigineuse d'activités. Le patient bipolaire n'aime pas prendre des stabilisateurs d'humeur, car il y perd ainsi ses périodes de « *High* » qu'il apprécie particulièrement.



## Annexe VIII.

### Relation mère et alimentation

Un extrait de Lowen (1985) servira de préambule à quelques remarques sur l'alimentation et la relation à la mère.

« L'enfant est le sommet d'un triangle sexuel comprenant le père et la mère. Il existait une attraction sexuelle du père envers la patiente, même si celle-ci le niait et tentait de s'en préserver. Il forçait l'enfant à se promener nue devant les invités pour montrer qu'elle n'avait pas honte de son corps (...) Sa peur d'être bafouée trahissait sa peur d'être assaillie sexuellement par son père (...) Ses autres peurs, d'être agressée par des hommes, peur d'être empoisonnée, trahissait sa peur de l'hostilité de sa mère, sa rivale, hostilité provoquée par les sentiments existants entre le père et la fille (...) L'enfant considérait sa mère comme une femme jalouse et rejetée qui pouvaient détruire sa rivale. La patiente avait peur de sa mère et projetait cette image de sa mère sur son mari. Ce mélange de désir et de rage envers l'objet d'amour – la mère puis le père – produit une envahissante impression de culpabilité. La patiente avait peur de son mari et elle lui obéissait, il lui fallait un grand effort de volonté pour lui faire face et le défier. La patiente utilisait son embonpoint pour nier sa sexualité et éviter les dangers qui s'y associaient (...) » (p. 173-183)

La culpabilité se transfère de l'hostilité refoulée au fait de se suralimenter, manœuvre qui masque les émotions réelles et rend la culpabilité plus acceptable. La nourriture est pour l'inconscient une représentation du sein de la mère, source première d'alimentation. Cependant, lorsque la relation à la mère se charge d'une culpabilité intolérable à cause d'un comporte-

ment ambivalent, la séduction, le rejet, la jalousie, l'hostilité, le désir de gratification orale se transfère sur le père. Son pénis (plus tard, celui de l'amant) devient le substitut du biberon. L'alimentation peut donc devenir une incorporation symbolique du pénis. On peut observer la relation entre des émotions sexuelles refoulées et la prise de poids chez un individu. L'actualisation des émotions sexuelles refoulées prend alors une forme perverse avilissante.

## Annexe IX.

### Stigmates du narcissisme histrionique

Le premier stigmaté qui marque le sujet narcissique est l'insolence<sup>50</sup>. C'est auprès de la mère et du père que nous faisons l'expérience de la honte pour la première fois : en bas âge, quand nous voulons partager une vive émotion et que leur réaction est de dire « Non » au lieu de partager notre plaisir. Cette désapprobation brise les illusions de pouvoir et d'importance. L'enfant qui se relève mal de ces premières expériences passera sa vie à éviter cette douloureuse expérience et de revivre la honte en lui. Le sujet narcissique développe une série de techniques pour éviter de ressentir la honte telle que l'insolence, l'impudence, le déni, le blâme des autres et la colère pusillanime.

Le deuxième stigmaté est la fabulation mythomane ou la pensée magique. Le besoin d'éviter la honte et les blessures d'amour-propre oblige le narcissique à distordre la réalité, à se construire une image idéalisée de son partenaire, puis quand il a servi pour ce qu'il devait, à le déconstruire pour ne conserver dans sa mémoire qu'une représentation fantasmagorique de ce personnage déchu. Le narcissique pourra, à compter de ce jour, traîner ce vieil ustensile dans la boue, le couvrir d'opprobre et aduler l'image idéalisée qu'elle aura conservée pour une réutilisation des souvenirs emmagasinés. Le charme apparent de la névrosée narcissique est ensorcelant au début d'une relation et c'est ainsi qu'elle attire sa proie dans sa toile. Lorsque le larbin ne lui sert plus à gonfler son *ego*, elle le rejette sans ménagement. Il est fréquent qu'en présence d'une telle énergumène, on

---

<sup>50</sup> Pour la rédaction de cette annexe je me suis largement inspiré de Sandy Hotchkiss (2004).

se sente manipulé, impuissant, surtout lorsqu'elle tente de projeter sur sa victime tout ce qui déclenche en elle un sentiment de honte, on parle davantage de « perversion narcissique » dans ces cas extrêmes.

La suffisance est le troisième stigmat qui peut servir à identifier le personnage narcissique. Le narcissique affiche une image de supériorité, cette image masque une pauvre estime de soi. La personnalité narcissique est souvent autoritaire et encline à critiquer. Elle est perfectionniste et assoiffée de pouvoir. La compétition est une manière pour elle de réaffirmer sa supériorité. Mais elle ne participe que si elle est certaine de gagner. Le jeu pour le jeu n'a aucun intérêt pour elle. La suffisance arrogante lui sert de protection contre l'imperfection honteuse.

Le quatrième stigmat, la jalousie ou l'envie est lourd à porter. Si quelqu'un de l'entourage du sujet narcissique possède un bien précieux, s'il est heureux, s'il est aimé, ce dernier l'interprète comme une agression contre sa personne, l'envie le tenaille et il n'aura de cesse d'avoir dénigré, déprécié, annihilé, détruit. Voici quelques matériaux fournis par Fatima qui serviront à étayer mon propos :

« Pourquoi prends-tu plus soin de ta femme que de moi? Je ne veux pas vivre avec un nouveau marié qui donne à sa femme un bonheur que je n'aurai jamais (...) Qui sont-ils pour me juger? (...) Je suis au-dessus de tous ces gens misérables (...) Je ne respecte aucune loi. »

Le visage de l'envie se dissimule parfois derrière un excès d'éloges reçus ou donnés et le narcissique situe ensuite son propre talent dans un autre domaine au-dessus de tous les autres.

Cinquième stigmat, l'égoïsme. La personnalité narcissique se considère la meilleure en tout et si elle ne l'est pas, elle ne veut pas l'entendre. Seuls ses besoins et ses sentiments comptent, ceux des autres n'ont pas d'importance, la mutualité et la réciprocité lui sont étrangères. Les autres existent pour agréer, obéir, flatter, reconforter, et ils doivent anticiper, imaginer, de-

viner ses besoins et s'empresse de les satisfaire, et si l'*alter ego* insiste pour être entendu et compris, c'est qu'il se montre difficile. Hotchkiss (2004) explique que « [l]a conviction du narcissique d'être dans son droit remonte au stade égocentrique de la petite enfance, entre un an et deux ans, où les enfants éprouvent un sentiment naturel de grandeur essentiel à leur développement (...) suivi de la prise de conscience de leur vraie place dans l'ordre global des choses qui comprend le respect d'autrui », étape que le narcissique n'a pas franchie. Hotchkiss (2004) ajoute : « De même que la honte, la fureur provoquée par un droit contrecarré sont une émotion primitive qu'on apprend à gérer avec l'aide des parents » (p. 39), entre l'âge de deux et trois ans au cours de la « phase du refus ».

Nous pouvons décrire le sixième et dernier stigmaté comme l'exploitation ou l'utilisation des autres. Bien qu'il n'y ait pas fusion totale dans les moments de compassion, le sujet noue tout de même des liens avec une autre personne distincte. Ce n'est possible que si les deux individus éprouvent chacun le sentiment d'être distinct. La certitude d'un Moi distinct et autonome est un jalon développemental qui survient entre un et quatre ans. Il faut avoir de soi-même une vision réaliste et être capable d'identifier ses propres sentiments pour bien comprendre autrui. La schizoïdie est parfois une déficience des êtres narcissiques. Gouverné par la honte, enclin à la fureur et à l'agressivité histrionique vis-à-vis de tous ceux soupçonnés d'indifférence ou de manque de déférence, le sujet narcissique ne développe jamais la capacité de partager les sentiments et les besoins d'autrui ni l'aptitude de les reconnaître. Son développement émotionnel est celui d'un enfant de deux à quatre ans. L'autre est une extension de son Moi qui n'existe que pour satisfaire l'égocentrique narcissique qui exploite les autres à outrance tout en niant cette exploitation, mentionne Hotchkiss (2004, p. 42).

Cette attitude déviante émerge de l'incapacité schizoïde du narcissique de reconnaître les frontières de son Moi, comme nous l'avons vu dans l'analyse des dessins réalisés par Fatima. Toute personne susceptible de gratifier le narcissique sera incorporée à son existence et devra se montrer à la hauteur de ses

attentes. Après un certain temps, la victime lasse de vivre les hauts et les bas selon les trépas du névrosé, émet quelques réserves, louange moins souvent, critique même de temps en temps, se montre moins empressée, se demande si le jeu en vaut la chandelle, et le narcissique perçoit ces différences d'attitudes comme un rejet de son Moi, une atteinte à sa dignité et à sa toute-puissance. La toute-puissance illusoire construite au cours de l'enfance quand l'enfant narcissique était la préférée du parent de l'autre sexe et partageait le « *phallus* » du pouvoir et qu'il avait développé l'illusion de son omnipotence. Celui ou celle que le narcissique ne peut exploiter est rejetée, comme insatisfaisant.

## Bibliographie

- Mohamed Al-Rantissi.** (2009). *Survivre à Gaza*. Koutoubia. Éditions Alphée. Monaco.
- Aaron Beck.** (2005). *La thérapie cognitive. L'histoire d'une découverte* in *Le livre noir de la psychanalyse*. Édition Arènes. Paris.
- Éric Berne.** (2001). *Que dites-vous après avoir dit Bonjour?* Eric Koehler éditeur. Paris.
- Claude Chabrol.** (1969). *La femme infidèle*. Présentation du film. Page web consultée le 1.07.2011. [http://fr.wikipedia.org/wiki/La\\_Femme\\_infid%C3%A8le](http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Femme_infid%C3%A8le)
- Roland Chemama et all.** (1993). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Collection Références Larousse. Sciences de l'homme. Éditions Larousse. Paris.
- Collaboration.** (1985). *Le narcissisme, l'amour de soi*. TCHOU. Éditions Sand. Paris.
- Collaboration.** Wikipedia. Page web consultée le 1.07.2011. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Persona\\_\(psychologie\\_analytique\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Persona_(psychologie_analytique)).
- Guy Corneau.** (2004). *L'amour en guerre*. Les Éditions de l'Homme. Montréal.
- Marie-Chantal Deetjens.** (2006). *De la dépendance affective à la recouvrance*. Les Éditions Quebecor. Montréal.
- Xavier Dolan.** (2009). *J'ai tué ma mère*. Page web consultée le 1.08.2011. <http://www.youtube.com/watch?v=tDa0CkKjfsk>.
- Françoise Dolto.** (1984). *L'image inconsciente du corps*. Éditions du Seuil. Paris.
- Daniel Dufour.** (2007). *La blessure d'abandon*. Les Éditions de l'Homme. Montréal.
- Anna Freud.** (2001). *Le Moi et les mécanismes de défense*. Presses Universitaires de France. Paris.
- Sigmund Freud.** (1998). *Œuvres complètes de Freud*, vol. I à XVIII, Presses Universitaires de France. Paris.

- Sigmund Freud.** (1913). *Totem et tabou*. Page web consultée le 1.07.2011. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Totem\\_et\\_Tabou](http://fr.wikipedia.org/wiki/Totem_et_Tabou).
- Sigmund Freud.** (1911). *Le Président Schreber. Un cas de paranoïa*. Éditions Payot et Rivages. Paris.
- Herb Golberg.** (1990). *L'homme sans masque. Comment surmonter la crainte de l'intimité*. Traduit de l'américain par Danielle Pierre. Éditions du Jour. Montréal.
- Thomas J. Harris.** (1997). *D'accord avec soi et les autres. Guide pratique d'analyse transactionnelle*. Éditions DDB. Montréal.
- Sandy Hotchkiss.** (2004). *Et moi et moi et moi : Comment se protéger des narcissiques?* Les Éditions de l'Homme. Montréal.
- Muriel James, Dorothy Jongeward.** (1998). *Naître gagnant. L'analyse transactionnelle dans la vie quotidienne*. InterÉditions. Paris.
- Athur Janov.** (1992). *Le nouveau cri primal*. Presses de la renaissance. Paris.
- Arthur Janov.** (1978). *Le cri primal*. Flammarion. Paris.
- Carl Gustav Jung.** (1996). *Psychologie de l'inconscient*. Coll. Le livre de poche. LGF. Paris. 218 pages. Page web consultée le 11.11.2011. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Carl\\_Gustav\\_Jung](http://fr.wikipedia.org/wiki/Carl_Gustav_Jung).
- Abdellatif Kechiche.** (2007). *La graine et le mulet*. Page web consultée le 1.2.2001. [http://fr.wikipedia.org/wiki/La\\_Graine\\_et\\_le\\_Mulet](http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Graine_et_le_Mulet)
- Jacques Lacan.** (1999). *Écrits*. Éditions du Seuil. Deux volumes. Paris.1966. Réédition 1999.
- Michelle Larivey.** (2004). *Le défi des relations – Comment résoudre nos transferts affectifs*. Les Édition de l'Homme. Montréal.
- Michelle Larivey.** (2002). *La puissance des émotions*. Les Éditions de l'Homme. Montréal.
- Didier Lauru.** (2009). *Pour oser s'aventurer au pays de l'amour il faut avoir été aimé*. Page web consultée le 1.11.2009. <http://www.psychologies.com/Couple/Vie-de-couple/Amour/Articles-et-Dossiers/Oser-aimer/Didier-Lauru-En-aimant-nous-nous-retrouvons-vulnerables/7#7>.
- Didier Lauru.** (2008). *En aimant nous nous retrouvons vulnérables*. Page web consultée le 1.11.2009. <http://www.psychologies.com/Couple/Vie-de->



- François Lelord, Christophe André.** (2000). *Comment gérer les personnalités difficiles*. Odile Jacob. Paris.
- Alexander Lowen.** (1985). *Le corps bafoué*. Éditions France-Amérique. Montréal.
- Alexander Lowen.** (1977). *Amour et orgasme*. Éditions du Jour-TCHOU. Montréal.
- Camille Loty Malebranche.** (2009). *À bas les icônes et vive l'iconoclastie*. Oulala.net. Page web consultée le 1.07.2011. <http://www.oulala.net/Portail/spip.php?article4161>.
- Annie Marquier.** (2004). *La liberté d'être*. Éditions du Gondor. Paris.
- Aldo Naouri.** (2006). *Adultères*. Odile Jacob. Paris.
- Frédéric Nietzsche.** (1951). *Par de la le bien et le mal*. Collection Le monde en 10-18. Union Générale d'Éditions. Paris.
- Christiane Olivier.** (1994). *Les fils d'Oreste ou la question du père*. Flammarion. Paris.
- Christiane Olivier.** (1980). *Les enfants de Jocaste*. Denoël/Gonthier. Paris.
- Scott Peck.** (1987). *Le chemin le moins fréquenté*. Éditions J'ai lu. Paris.
- Spencer A. Rathus.** (1995). *Psychologie générale*. Éditions Études Vivantes. Montréal.
- Wilhelm Reich.** (1992). *L'analyse caractérielle*. Payot. Paris. Page web consulté le 1.07.2011. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Wilhelm\\_Reich](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wilhelm_Reich).
- Claude Steiner.** (1978). *Des scénarios et des hommes*. Éditions ÉPI. Montréal.
- Yves-Alexandre Thalmann.** (2005). *Les dix plus gros mensonges sur l'amour et la vie de couple*. Éditions Dangles. St-Jean-de-Braye.
- Emmanuel Todd.** (2008). *Après la démocratie*. Gallimard. Paris.
- Emmanuel Todd, Youssef Courbage.** (2007). *Le rendez-vous des civilisations*. Éditions du Seuil. Paris.
- Emmanuel Todd.** (1998). *L'illusion économique. Essai sur la stagnation des sociétés développées*. Gallimard. Paris.

**Lucy Vincent.** (2004). *Comment devient-on amoureux?* Odile Jacob. Paris.

**Edward Westermarck.** (2009). *Une histoire du mariage humain.* Thèse de doctorat. Concepts repris dans ses œuvres sur le mariage au Maroc. Page web consultée le 1.11.2009. [http://pagesperso-orange.fr/editions-du-jasmin/aut\\_ewe.htm](http://pagesperso-orange.fr/editions-du-jasmin/aut_ewe.htm).

**Tennessee Williams.** (2003). *Un tramway nommé Désir.* Éditeur 10/18. Paris.

# Table des matières

<b>1. Le retraité .....</b>	<b>9</b>
<b>2. Éclame voici ta femme .....</b>	<b>41</b>
<b>3. Le triptyque dramatique .....</b>	<b>77</b>
3.1. Névrose d'abandon .....	77
3.2. Relation à la mère .....	84
3.3. Relation au père .....	88
3.4. L'analyse transactionnelle .....	94
3.5. Pulsions de répétition .....	96
3.6. Castration œdipienne .....	105
<b>4. Le syndrome du cousin .....</b>	<b>111</b>
4.1. Le spectateur .....	111
4.2. Système de défense .....	120
4.3. Schizoïdie .....	124
4.4. Les dessins qui parlent .....	129
<b>5. Premier adultère .....</b>	<b>135</b>
5.1. « Je t'aime... moi non plus » .....	135
5.2. Le beau-frère .....	138
5.3. Castrations .....	145
<b>6. Deuxième adultère.....</b>	<b>153</b>
6.1. Le vieux libyen .....	153
6.2. Fillette, sœur, princesse, mère .....	162
<b>7. Faisons la paix avec l'amour .....</b>	<b>179</b>
7.1. Le cri primal .....	179
7.2. Sadomasochisme – paranoïa .....	192
7.3. Activités réactionnelles .....	196
7.4. La psychologie cognitive .....	199
<b>8. Le dernier amant.....</b>	<b>205</b>
8.1. Le pacte .....	205
8.2. Se reproduire .....	210
8.3. Le sentiment d'amour .....	217
8.4. La jalousie .....	220

8.5. Désir sexuel, amour-passion .....	222
<b>9. La vengeance.....</b>	<b>231</b>
9.1. Projection et perversion .....	231
9.2. L'orbe du regard .....	240
9.3. L'aveu .....	243
9.4. Voici la rose, dansez ! .....	250
<b>10. Expliquer l'adultère .....</b>	<b>259</b>
<b>Épilogue.....</b>	<b>271</b>
<b>Annexes .....</b>	<b>283</b>
Annexe I .....	285
Annexe II .....	293
Annexe III .....	299
Annexe IV .....	301
Annexe V .....	303
Annexe VI .....	305
Annexe VII .....	311
Annexe VIII .....	313
Annexe IX .....	315
Bibliographie.....	319



